This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

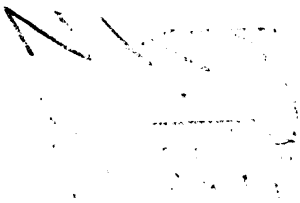
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Restrict

~~DOE~~

NKT

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

LES NUITS DE PARIS, OU LE SPECTATEUR-NOCTURNE. par Nicolas Edme Restif de la ...

Nox & Amor Vinumque nihil moderabile ſuadent;
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu. Ov.

Tome Troisième:
Troisième Partie.

à LONDRES.

1788.

Sujet de la FIGURE de la V.me Partie :

Le Spectateur-nocturne à l'ancien-Palais-royal, dans l'alée des Maroniers, suivant une Jeune-perſonne et ſa Duègne, qui dit :

» —Voila un Homme qui vous examine » !

L'Auteur eſtimable de ces Nuits, qui a publié tant d'Ouvrages utiles ; dont S.-M.-I. l Empereur fait executer le Pornografe, eſt lâchement calomnié par deux Poliçons qui ſe couvrent du voile de l'anonyme ; il les meprise trop pour leur repondre: Mais moi, ſon Libraire, j'apprens à leur Cenſeur, s'ils en ont un, que mon Auteur eſt accueilli et conſideré, à Paris, de toutes les Perſonnes qui ont des mœurs ; Que ſes deux derniers Ouvrages, les Françaiſes et les Pariſiennes, dont je ne ſuis pas le Libraire, ont tellement ſatiſfait pluſieurs Pères et Mères-de-famille reſpectables, qu'ils voulaient ſolliciter pour lui le prix-d'utilité, que decerne annuellement l'Academie : —Non, non ! (repondit-il) ; cela eſt trop éloigné de la façon-de-voir de nos Beauxeſprits-! J'apprens encore au Cenſeur des Calomniateurs infames, que mon Auteur n'imprima jamais rien ſans l'attache d'un Cenſeur, et que Celui que nous avons l'honneur et le bonheur de conſulter, eſt l'Homme le plûs reſpectable par ſon rang, et le plûs exemplaire par ſes mœurs. Hé ! c'eſt lui qu'on oſe inculper par des Anonymes!

LENOX LIBRARY NEW YORK

LES NUITS DE PARIS, OU LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

LXXXIII NUIT.

LE PROJET-D'ASSOCIATION.

A ma ſortie, j'alai droit rue Saintanaſtase, pour y trouver le Jeunehomme, dont le manuſcrit m'avait vivement intereſſé. Je frappai. J'ignorais le nom: mais dès que j'eus ouvert la bouche, le Portier me parut inſtruit. Il me dit, que ſon Maître était abſent, et me remit un autre cahier: —Mon Maître (ajouta-t-il), ne veut pas que votre peine ſoit perdue-. Je me retirai ſur-le-champ, pour aler lire le tout à Mad. De-M****.

Il n'était que dix heures: Cependant je fus admis dès que je me preſentai. Je commençai ma lecture par le premier cahier du Jeunehomme, ainſi conçu:

» Je n'avais que ſeize ans, et je commençais à jouir de toute ma liberté, malgré mon extrême jeuneſſe, quand je de-

vins éperdûment amoureux d'une Blonde incomparable, qui sortait à-peine de l'enfance. Je la vis plusieurs-fois, sans parvenir à la connaître; et lorsque j'eus tout arrangé pour la faire suivre, elle ne reparut plus. Il faut dire, qu'à cette époque de ma vie, j'avais encore ma Mère, la meilleure des Femmes, et penetrée des principes de J.-J. Elle m'avait dit, aussitôt qu'elle m'avait vu raisonnable; —Je vous declare, mon Fils, que vous êtes parfaitement libre, et que je ne veux plus être que votre amie: Ainsi desormais je ne vous contrarierai en rien, même pour le mariage: Faites tout ce qui vous plaîra: Si vous avez des vertus, elles seront à vous: Si vous montrez des vices, ils devoileront la perversité de votre cœur: mais dumoins vous serez vous-même. De ce moment, vous êtes votre maître, et je ne me reserve que le droit de conseil: Vous m'écouterez même si vous le voulez; vous êtes votre maître absolu. Je remerciai ma Mère de sa bonté. J'étais ravi, à-cause de ma nouvelle Inclination, et parcequ'à tout-cela elle ajoutait la libre disposition de mon revenu, qui est considerable. Dès ma première jeunesse, j'avais un panchant très-vif pour les Femmes; mais l'inexpe-

rience et la timidité m'avaient retenu. J'avais en-outre de la delicateſſe, et je voulais non-ſeulement être intereſſé par le cœur, mais par un Objet qui m'honorât à mes propres ieux, comme à ceux des Autres; je voulais moins une Femme, qu'une Divinité, qui me diſpenſât le bonheur. Je croyais l'avoir trouvée dans ma Belle-inconnue.

» Il y avait ſix mois que j'étais en pleine liberté, ſans en avoir abusé le moins-du-monde, lorſqu'un ſoir me trouvant au parquet de la Comedie-françaiſe, à-côté d'un Homme-d'un-certain-âge, et d'une figure heureuſe, nous liames converſation: —Je viens ici (me dit-il, et je m'adoſſe au parterre, pour mieux juger de l'effet d'une Pièce. —Je me place également auprès de la baluſtrade, pour causer avec le Parterre, et connaître toutes les Claſſes de la Société. —Vous êtes un jeune philosophe? —Non-pas autrement: mais je veux m'inſtruire, pour ne point être dupe; et je tiens d'un Homme-de-merite, qui vient quelquefois chés ma Mère, que pour connaître une condition, il faut en être. J'eſpère les connaître toutes par ce moyen: auſſi, je me propose d'aler quelquefois au parterre. Ce diſcours plut infiniment au Vieillard,

qui me promit de ſe placer toujours à ma portée. Nous nous vimes ainſi fort-ſouvent: Mon vieil Ami avait la complaiſance de venir de bonne-heure, à-cauſe de moi; mais il me laiſſait cauſer avec les Parterriens, ét il ſe contentait de me repondre, lorſque je lui adreſſais la parole. Je pris beaucoup d'eſtime pour le Vieillard, ét il s'attachait à moi: nous nous fimes des confidences; je ne lui cachai rien de ma conduite ét de mes diſpoſitions; enfin je lui detaillai ma façon-de-penſer relativement à l'amour. Ce fut alors que tranſporté-de-joie, cet Honnête-homme me dit: —Vous m'inſpirez le plus tendre interêt, ét je veux enfin vous le temoigner efficacement: Venez chés moi ce ſoir-.

» A la ſortie du ſpectacle, l'honnête Vieillard me preſſa de l'accompagner. Il demeurait tout-proche, c'eſt-à-dire dans la rue des-Orties. —Mon Ami, me dit-il, je vais vous montrer ce que j'ai de plus chèr au monde; ce que j'aime le mieux, ce que j'eſtime davantage, ma Fille-unique-. Il la demanda, lorſqu'une eſpèce de Femme-de-chambre lui eut donné ſon bonnet-de-nuit ét ſes pantoufles. La Jeuneperſonne accourut. Jamais rien de ſi beau ne frappa ma vue:

c'était la plus belle des Blondes ; c'était mon Inconnue ?...

» Combien de fois n'avais-je pas fait, à ſon ſujet, une chimère de bonheur ! Et ce qui va vous ſurprendre, c'eſt que cette chimère était precisement ce qui m'arrivait. Je m'étais plu à me figurer, que je trouvais le Père de cette charmante Perſonne au ſpectacle ; que nous fesions connaiſſance, et qu'il me disait : —Mon Ami, j'ai un Tresor, capable de faire le bonheur d'un Honnête-homme ; venez que je vous le montre : Il eſt à vous, ſ'il vous plaît autant que je l'eſpère-!.... Voila quel avait été mon château-en-eſpagne. Jugez combien je fus enchanté de le voir ſe realiſer !... Je temoignai toute mon admiration ; je marquai de la joie et de la reconnaiſſance ; on voyait que j'étais dans le raviſſement. Le Vieillard ſ'applaudiſſait, et je redoublai ſon contentement, en lui fesant-part de ma chimère. Je dis ceci devant la belle Eleonore, qui rougit. On me retint à ſouper, et mon amour ſ'accrut encore, par mille charmes qui m'étaient inconnus.

» Depuis ce moment, je revis tous les jours le Vieillard et ſon adorable Fille. Je la fis-connaître à ma Mère, et cette incomparable Femme applaudit à mon

choix, quoiqu'Eleonore ne fût que la fille d'un riche Roturier. Cette conduite indulgente lui attira l'improbation de la Famille de mon Père, qui l'accusait de me perdre par ſon aveugle complaisance, ét l'entière liberté qu'elle me laiſſait.

» Deux années s'écoulèrent. J'aimais toujours également Eleonore, qui fesait les delices de ma Mère. On nous trouvait trop jeunes pour nous marier, ét l'innocence de notre conduite n'obligeait pas à ſe preſſer. Mais à cette époque, je fus très-étonné de me ſentir un goût fort-vif pour une belle Brune du voiſinage d'Eleonore, ſans moins aimer Celle-ci: aucontraire, je devenais jaloux, même ſans cauſe, ét j'aurais été au-deſeſpoir de perdre ſon cœur: j'étais également heureux auprès d'elle, ét par elle: mais j'éprouvais le même plaisir auprès de la belle Brune, que je priai ma Mère de voir ét de traiter comme Eleonore. On ne me fit aucune obſervation; j'étais parfaitement libre. J'étais jaloux à la fureur, dès qu'un Homme parlait à la belle Aurore: Je tâchai de toucher ſon cœur, ét j'y parvins. Alors, je me crus heureux: Ma Mère témoignait un égal attachement aux deux Belles, ét les rendit amies comme deux ſœurs. Je fus dans

cette nouvelle ſituation pendant ſix mois.

» Un jour que j'en cherchais philoſophiquement la cauſe, ét que je me felicitais de l'avoir trouvée dans un goût égal pour les Blondes ét pour les Brunes, je vis une 3.me Beauté aux cheveux-châtains, qui m'inſpira le plûs vif interêt. J'en devins amoureux à-la-fureur, ſans ceſſer d'aimer les deux Autres. Que dirai-je? ſans pouvoir m'en empêcher, j'en aimai trente, également!... Ma Mère, qui les connut toutes, en était entourée, comme d'une Famille nombreuſe ét cherie.

» Ce fut alors que me voyant en âge d'être marié, elle me tint ce diſcours: —Mon Ami; la raiſon ét la decence m'obligent à te donner un conſeil prudent: Il faut te choiſir une Epouſe dans mes trente Filles, ét chercher un Parti convenable à Chacune des 29 Autres: Le mariage ét les Enfans t'attacheront à ton Epouſe: le mariage ét ſes ſuites t'éloigneront des Femmes des Autres. —Je ne puis renoncer au plaiſir de les voir Toutes; au bonheur de leur tenir par quelque lien-? Ma Mère rêva un moment; enſuite elle me dit: —Je crois entrevoir le moyen de te ſatiſfaire: Fais ton choix, ét qu'une aſſociation de table ét de fortune reüniſſe les 29 autres Jeunes perſon-

nes ét leurs Maris dans une même maison, avec ton Epouse ét Toi-? Cette idée me parut bonne, ét le plan qu'elle indiquait, le seul pratiquable. Je choisis Eleonore; ét ma Mère, transportée-de-joie, me dit, qu'elle alait faire rediger le Plan-d'association, chercher des Partis, ét m'assurer une petite domination, par mes richesses ét mes bienfaits. Ce dernier point-de-vue me determina; parceque je devais être le protecteur, le defenseur de Jeunespersonnes que je cherissais. Voici quel fut le Plan de ma Mère

RÈGLEMENT D'ASSOCIATION.

» I. *Les 30 Associés possèderont tout en commun: Il n'y aura qu'un hôtel, une masse, une cuisine, une table, une direction-d'affaires, sous la suserainеté du Marquis de-B., qui fait à lui-seul les trois-quarts des fonds: pour quoi lui seront dûes reverence ét consideration.* II. *Chacun aura son emploi particulier dans la Société, dont il s'aquittera fidèlement, ét dont il rendra-compte.* III. *Il y aura un Comité, ou Conseil, auquel chaque Membre s'adressera, pour les comptes à rendre, ét les demandes à faire.* IV. *Les Epouses des Associés auront également chacune leur emploi, l'Une pour le pain, l'Au-*

tre pour la viande ; Celle-ci pour le linge ; Celle-là pour l'achat des étofes ; le bois, la bougie, la chandelle, les liqueurs, les confitures, tout ce qui regarde la table ét l'ameublement, ſera, pour chaque partie, dirigé par Une des Aſſociées. V. *La manière-de-ſe-mettre des Epouses ſera uniforme, ét les eſſais-de-goût ſeront approuvés par le Comité féminin, avant d'être portés.* VI. *Les repas communs ſeront presidés par-tour ; c'eſt-à-dire qu'un Homme ét une Femme, qui ne ſeront pas époux, en ſeront les honneurs, chacuns une ſemaine, durant laquelle ils auront la direction des amuſemens de la Société.* VII. *Les égards ét les attentions réciproques ſeront une loi ſacrée, ſurtout celle de la conſideraion pour les Femmes.* VIII. *Jamais aucun Aſſocié ne pourra entretenir en particulier l'Epouse d'Un autre, que ſur une permiſſion ſpeciale de la Société, demandée par le Mari.* IX. *La desunion ne ſera poſſible, que du conſentement des 30 Aſſociés.* X. *Ce Règlement ſera homologué, afin qu'il ait force de loi. Ainſi ſoyions-nous Tous reünis contre les maux de la vie ! Ainſi jouiſſions-nous d'une Compagnie ſûre ét toujours agreable, qui nous diſ-*

penſe d'aler audehors chercher des amuſemens ruineux ! Fait trentuple entre nous, le ... 17..; Signé.

» Ce Règlement n'était qu'un Projet abregé, qu'on s'était proposé d'étendre : Mais je perdis alors ma Mère ... la meilleure des Mères, malgré tout le mal qu'en disaient mes Parens-paternels, ét tout reſta en ſuſpens-.

—Voila qui eſt ſingulier ! dit la Marquise ; je ſerais curieuse de ſavoir ce que tout-cela deviendra-t

LE PRODIGUE.

En m'en revenant, je m'occupais de ce que je venais de voir ét de lire. Un carroſſe ſortait d'une maiſon de grande apparence, aux environs de la Place-royale. Je me derangeai pour le laiſſer paſſer. Un Jeunehomme, qui était dedans, ouvrit la portière, ét me propoſa de me remettre chés moi. Je le remerciai. —Pourquoi? Il n'eſt pas agreable d'être à-pied dans les rues, à l'heure qu'il eſt? —Je vous demande pardon ; c'eſt un grand plaiſir pour moi ! Je plains les Riches, emprisonés dans leurs équipages, ne voyant rien ! Je les plains davantage encore d'être emmaillotés dans leur luxe ét leurs richeſſes, dont ils ne peuvent ſe degager ! C'eſt un penible eſ-

clavage, que celui d'être accâblé ſous le poids de ſa fortune-! A ces mots, que je croyais d'une excellente morale, le Jeunehomme ſaute hors de ſa voiture, ét vient ſe jeter à mon col : il m'embraſſa deux ou trois-fois. —Hã! voila le premier Philoſophe que je rencontre! J'ai bien vu Ceux qu'on renomme dans le monde ; mais je me ſuis toujours aperçu que ma fortune était ce qu'ils eſtimaient davantage en-moi : Vous, vous, mon Ami, vous me conſolez ; vous m'affermiſſez dans mes resolutions. Helas! je vous l'avoue, l'immenſe fortune de mon Père fut un fleau pour moi! Elle m'a tourné la tête ; elle m'a rendu fou... dumoins je paſſe pour tel dans le monde : Aidez-moi à m'en debarraſſer! —M'en preſerve le Ciel! Vous êtes né riche, ét vous ſeriez ſouverainement malheureux, ſi vous deveniez pauvre. —Quoi! vous me conſeillez de garder mes richeſſes? —Oui ; pour donner avec moderations, ét en ſecret, quand il le faut, comme lorſqu'on oblige un Ami ; en public, quand il s'agit de monumens publics, ou de Pauvres, qui n'ont pas d'honneur factice ni de credit à conſerver. —Je ſuis le ** ***: Acceptez quelque-chose, pour faire du bien? —Qui vous repond, que je ne ſerai pas tenté de le garder?

Je suis né pauvre; je resterai pauvre volontiers: mais j'ai, comme Un-autre, desiré les richesses: Quoique j'en connaisse les inconveniens, je ne me crois pas audessus de leur seduction. Donnez vous-même aux Malheureux, ét n'ayez point d'Aumônier: soulagez les Artisans, les Artistes même; aidez un Marchand prêt à trebucher! Mais n'enrichissez Personne! Ne donnez pas aux Favoris avides; c'est le crime ordinaire des Rois ét des Grands. Soyez genereux, ét non prodigue, ou vous finirez par être miserable, si vous n'y prenez garde! Si je recevais de vous, ce serait pour vous le rendre un-jour. —Hâ! je vais vous donner la moitié de ma fortune —Je l'accepterais, si j'étais sûr qu'elle ne changeât pas mes mœurs. Ecoutez-moi, Monsieur le Marquis: Si j'acceptais, peutêtre que demain, dans un an, je pourrais devenir amoureux d'une Femme: Alors, on ne voit, on ne desire que les avantages de Celle qu'on aime; je serais enivré; ét dans mon ivresse, je pourrais violer votre depôt. Ne vous fiez qu'à vous. Ne me tentez pas; ce serait envain. Je m'éloignai. Il me rappelait; je fis la sourde d'oreille, ét son carrosse, qui l'emmaillotait, l'empêcha de me suivre.

LXXXIV NUIT.

Les Marques.

A l'entrée de la rue Mâcon, je vis 2 Hommes qui se quittaient: —Tu iras par-là; moi, par-ici-. Ces mots me frappèrent. Je suivis Celui qui prenait la rue de la Vieille-bouclerie: Au-coin du Carrefour, il y avait une boutique de Fourbisseur; l'Homme y fit une marque, et passa. Il prit par le Quai-des-Augustins, circula par la rue Daufine, et rejoignit à l'entrée de la rue Sainte-marguerite l'Homme qu'il avait quitté. Ils se parlèrent bas, et se separèrent encore; l'Un prit par la rue des-Boucheries, l'autre par celle du-Four. Je suivis ce Dernier, c'est-à-dire, toujours le Même. Il circula par la rue Cherche-midi, jusqu'à celle du Vieux-colombier. Les deux Hommes se rejoignirent auprès de Saint-sulpice, et s'assirent. Un quart-d'heure après, deux Autres parurent, qui leur parlèrent. Ils convinrent de la marque à faire, si Quelqu'un d'eux alumait, c'est-à-dire, decouvrait. Ces marques, à ce que je compris, se fesaient toujours à des angles de rue en-face pour les Venans. Tous-quatre se separèrent. Je suivis le Même. Je le vis se tremousser à la rencontre d'un Homme: Il fit

une marque. Je la regardai: C'était un A. Il suivit l'Homme, fesant toujours un A aux angles, à la hauteur de la ceinture: Je vis alors Un-autre des Quatre: Il passa auprès du Suiveur sans le saluer, sans le regarder: mais dès qu'il fut passé, il courut. J'abandonnai mon Homme, pour suivre ce Dernier. Je n'alai pas loin. Il siffla. Aussitôt, je vis les deux Autres accourir; ils furent renforcés par trois Autres, et ils marchèrent rapidement, en suivant les marques qu'ils trouvaient aux angles. Enfin ils joignirent le Suiveur. Ils se concertèrent. L'Homme ne fut pas arrêté: mais il fut suivi dans toutes ses demarches, jusqu'au moment où il ne sortit plus.

J'alai chés la Marquise, et je repris ma lecture des FAUTES, après mon recit.

§. AMancour avait entrée dans la maison d'un Musicien de l'Opera, dont la Fille-aînée, jeune personne d'une très-jolie figure, alors âgée d'environ 13 ans, dansait dans les Enfans comme Figurante. Amancour avait conçu pour cette Fille une passion aussi ardente que peu delicate; il ne desirait que de la seduire, ou même sans la seduire ni la toucher, que d'assouvir avec elle une passion qui alait jusqu'au delire. Depuis longtemps, il cherchait

les occasions : mais trop d'empreſſement effraya une Enfant: Elle l'évitait. Amancour irrité, ne ſ'occupa plus que des moyens d'employer la ſurprise. Il diſſimula, feignit l'indifference, ét guetta les occasions. Enfin, un matin, que les Parens étaient ſortis, il parut tout-d'un-coup dans la chambre d'Aglaé Th***, alors abſolument ſeule. Il demanda, fut refuſé, devint furieux, tira un poignard, ét ſe porta aux plus grands excès. La Jeunefille ceda, par la crainte de la mort. Amancour ſatiſfit ſa paſſion atroce, ét ſortit avant le retour des Parens. Mais dès qu'ils furent arrivés, leur Fille échevelée, au-deſeſpoir, leur presenta un tableau effrayant. Ils firent conſtater ſon état. On avait vu ſortir Amancour : l'affaire était grave ; les Parens indignés ... J'alai les trouver, ét moyennant d'excellentes raiſons, ét des ſacrifices, je les engageai au ſilence. Tel fut le premier crime d'Amancour, auquel l'état de la Jeunefille empêcha qu'on ne fit aſſés d'attention : car il eſt certain que ſi elle eût été dans tout autre, M. Amancour n'en aurait été ni moins audacieux, ni moins criminel.

Cependant je preſſais mon union avec elle. J'ignorais, qu'un Frère bar-

bare s'étant aperçu de l'attachement de sa Sœur pour moi, avait declaré, qu'il s'opposait à ce mariage, ét qu'il me provoquerait au combat, dès qu'il serait arreté. On me donnait des raisons, pour differer; on me recevait bien; trois Personnes cheries, le Père, la Mère ét mon Amante adouciſſaient des retards, dont on me deguisait la cause... Cependant plusieurs-fois le Père fut prêt à me confier ses motifs: mais la faibleſſe qu'il avait pour son Fils, l'en empécha. Enfin, il arriva un horrible malheur...

Amancour aimait, à sa manière, une Jeunefille du bas-étage, dont la Mère corruptrice voulait vendre l'innocence. Cette Femme couvait sa Fille des ieux, pour la preserver du sort d'Aglaé, qu'elle connaiſſait doûblement, c'eſt-à-dire avec ses suites: Elle savait qu'après s'être aſſouvi, Amancour (dont j'emploie les expreſſions ignobles), aurait craché deſſus; elle voulait donc être chèrement payée. Aucun autre moyen ne fut pratiquable pour Amancour; lorſqu'il voulait trop s'émanciper, la Mère de Nannette, ou Annette (car elle était Nannette pour sa Mère, ét Annette pour Amancour), la Mère de Nannette fesait le coup-de-poing avec lui, ét ils

se baraient tous-deux, à se mettre hors d'haleine. Cela n'empêchait pas qu'ils ne se vîssent tous les jours, et que la Mère de Nannette ne mît exactement en ligne de compte tout ce qu'elle recevait. Cette Femme, contre l'ordinaire des Scelerats, profanait une vertu, c'était l'économie, dont elle avait fait l'avarice; elle menageait, et continuait à travailler comme auparavant; elle voulait, avant de livrer sa Fille, lui voir dixmille écus, qu'elle se proposait bien de placer sur sa tête, en s'en reservant l'usufruit. Telles étaient ses vues: Amancour, avec toutes ses ruses, tous ses emprunts, tous ses vols à la maison-paternelle, et surtout à sa Sœur, n'avait encore donné que 12-mille francs: on lui declara, qu'on voulait finir, et qu'il falait, sous 15-jours, apporter les dixhuit autres. Amancour, dont les passions étaient violentes, ne vit que la satisfaction de la sienne. Il vint trouver sa Sœur, osa lui declarer tout ce que je viens de raconter, et lui signifia, qu'il n'y avait qu'un moyen de le faire consentir à son mariage avec moi; c'était, n'importe comment, de lui trouver 18-mille livres. Celeste, ferme pour la première fois, lui declara, qu'elle aimerait mieux mourir, que de

me les demander, non-seulement pour un emploi comme celui qu'il voulait en faire, mais encore pour tout autre : que c'était une bassesse, qu'elle trouvait impossible, comme de lui donner la Lune, s'il la lui demandait : enfin, elle lui ôta toute-espérance de son côté : Elle ajouta cependant : —Si je les avais, à moi, vous connaissant comme je vous connais, je crois que je vous les donnerais ; car je vous crois capable du plus grand des crimes, pour vous les procurer-. Amancour lui mit le couteau sous la gorge, en lui disant : —Si tu dis un mot à mon Père ou à ma Mère de tout ce que tu viens d'apprendre, je commettrai le crime que tu crains ; car je te poignarderai-. Il sortit, en-achevant ces mots.

Trois jours après, le Miserable se procura des bijous pour la somme exigée, et audelà : Il avait demandé peu de temps : On ignore s'il avait eu celui de remplir ses vues criminelles sur la petite Nannette : Le Marchand-Bijoutier se presenta, pour reclamer ses bijous, ou leur valeur. Amancour n'avait plus les premiers, et il ne pouvait faire la seconde. Un abîme, dit un Sage, en appelle un autre : Au-desespoir, crai-

gnant de paſſer pour eſcroc, de manquer ſurtout, un pretendu bonheur, pour lequel il avait tout ſacrifié, le Malheureux... crut tout gâgner, s'il parvenait à faire diſparaître ſon Creancier!... Si le crime raisonnait, on ne le commettrait jamais. Cet Homme n'était pas isolé : Sa demarche auprès de ſon Debiteur était connue de tout le monde : ſa Famille ſavait où il était alé, en ſortant : Mais Amancour ne raisonna pas : Accoutumé à tout voir ceder à ſes paſſions indomptées, le Barbare ſe jeta ſur Celui qui le preſſait.....

Je n'arrêterai point vos regards ſur cette horrible cataſtrophe *.

Le croiriez-vous! ce ne fut pas l'Amant de Celeſte qui l'abandonna! ce fut cette Fille genereuse, qui le força de ſ'éloigner, par un ſentiment ſublime de generosité, autant que de raison; elle ne voulait pas qu'il partageât ſa honte, et elle fremiſſait, en ſongeant qu'elle exposerait ſes Enfans, ſi elle venait à en avoir, à rougir de leur exiſtance. Son Amant la quitta deſeſperé : L'Infortuné ſentait au fond de ſon cœur qu'il ne

* On s'aperçoit, en lisant cette hiſtoire, de quelques legères repetitions : mais la voila telle qu'elle m'a été donnée.

pouvait aimer que cette Fille, ét qu'elle était ſeule digne de le fixer... Mais il lui reſte un moyen, pour la forcer à lui donner la main, ét il a resolu de l'employer. Elle a une Sœur: Il peut la lui ôter; ét voici comment.

§. 10 Quelquetemps après le malheur, ma petite Sœur Julie mourut: On était dans le trouble: C'était moi qui avais tiré les deux Enfans de nourrice, pour les mettre chés une Sevreuse, qui ne les connaiſſait pas: Reflechiſſant, que la petite Julie Amancour était pauvre; que la tache de ſon Frère rejaillirait ſur elle, je pris la resolution de m'exposer au facrifice de la moitié de ma fortune, en fesant paſſer Julie pour ma Sœur: Ce fut en-conſequence le nom de la petite Julie-Amancour, qui fut mis ſur le regître-mortuaire: Deſorte-qu'aujourdhui, je puis la reclamer, en prouvant qu'elle eſt ma ſœur: Si l'on m'objecte, que je l'ai laiſſée à Celeſte, pendant 12 ans, je repondrai, que je l'ai fait exprès, pour lui procurer l'excellente éducation que pouvait lui donner Celeſte, ét qu'elle lui a effectivement donnée. Je dirai cependant tout-bas à Madem. Bellardier, faux nom qu'elle porte, —Donnez-moi votre main, ét je vous rens votre Sœur. Voila quelle eſt la resolution que je me

propose d'executer à mon arrivée à Paris.

Tel fut le recit de Dorfeuil au Capitaine Nouglans. —Vous venez de me dire, repondit Celui-ci, que votre Celeſte ſe nomme Bellardier ? —Oui. —Je connais une Dem. Bellardier, fille ou femme eſtimable, à laquelle j'ai confié une Pupile que j'ai à Paris, nommée Adelaïde, ſœur d'un Joueur enragé, qui l'a ruinée, ainſi que lui-même : Celeſte a une Sœur, qui ſe nomme Julie : Elle eſt grande ; elle a ſurtout de grands ieux, où ſe peint la plûs belle âme. —C'eſt elle ! c'eſt elle ! (s'écria Dorfeuil, ſans ſonger que par cet aveu, il revelait un ſecret dangereux). Il s'en repentit enſuite : mais il était trop tard. Nouglans ne lui parla plus de Celeſte, et Dorfeuil crut qu'il oublierait ce qu'il en avait dit.

Ce fut dans ce même voyage, qu'en arrivant à Pondicheri, Nouglans trouva ſon Pupile lieutenant dans la Marine royale. Ce Jeunehomme retournait en France à la paix. Une rencontre auſſi heureuse leur causa la joie la plûs vive. Mais Dorfeuil ne vit pas M. D'Anglesei : L'Amant de Mlle Amaneour s'était avancé dans l'interieur des terres, pour commercer avec les Indiens, et tâcher de ſe procurer des marchandises precieuses et du meilleur debit. A ſon retour

auprès de Nouglans, le Jeune-Officier avait deja fait voile pour l'Europe. Le vaisseau de Dorfeuil partit pour l'Amerique, parceque sa cargaison était plûs à l'usage des Colonies anglaises que de l'Europe: Là, il se defit de ce qui était plûs recherché; ensuite il envoya son navire en France, avec un chargement convenable.

Ce fut pendant le sejour qu'y fit Nouglans, qu'il conduisit D'Anglesei chés Celeste, comme on l'a vu. Il n'eut pas de peine à reconnaître cette vertueuse Institutrice, pour Celle dont lui avait parlé Dorfeuil. Mais cette decouverte ne le refroidit pas: aucontraire, après s'être assuré de deux choses, que c'était bien reellement Madem. Amancour, sous le nom de Bellardier, ét que dans le quartier qu'elle habitait, la funeste avanture de son Frère était parfaitement inconnue, il ne vit qu'un avantage de plûs à en faire sa connaissance particulière.

Je n'ai pas dit, que lorsque Nouglans avait eu trouvé Adelaïde, il cacha dabord son avanture à D'Anglesei: Mais le soir qu'il avait rencontré cette Jeune-personne, il paraissait hors de lui-même; ce qui le fit interroger par son Pupile, auquel il raconta le trait, comme d'un Etranger. Le Jeunehomme plein d'ardeur, ét naturellement

naturellement vertueux, se recria sur le bonheur de Celui qui avait trouvé l'occasion d'obliger une Jeune personne charmante, et malheureuse: —Si c'était à moi qu'elle fut tombée (ajouta-t-il), je la regarderais comme l'Epouse que le Ciel et la Nature m'envoient, et je croirais commettre un sacrilége, que de ne pas l'épouser. Nouglans lui dit qu'il la connaissait: D'Anglesei temoigna le plûs grand desir de la voir. Le Capitaine, qui pensait comme son Pupile, s'aperçut que la beauté d'Adelaïde avait touché son cœur: Il esquiva longtemps les demandes repetéees que lui fesait le Jeune-D'Anglesei, de le mener chés Madem. Celeste. Mais enfin, ayant vu Julie, il la trouva si belle, quoiqu'il en aimât Une autre, qu'il ne craignit plus que son Ami devînt son rival: Il lui vanta Celeste comme une Institutrice celèbre, qui élevait avec une prudence éclairée plusieurs Jeunes personnes de religion differente, à l'égale satisfaction de tous les Parens. Il enflamait ainsi d'avance l'âme vertueuse d'un Jeune homme passionné pour tout ce qui est honnête: Ce que Nouglans savait du secret de l'infortunée Famille-Amancour, loin de l'arrêter, fut au contraire, ce qui le rassura: Il vit qu'il pou-

vait procurer à son Pupile une Inclination vertueuse, et sans danger pour ses mœurs, pendant l'âge des passions et des folies. Il lui promit de le mener.

Il semblait que D'Anglesei se doutât de ce qu'il alait trouver chés Mesdem. Amancour, sous le nom de Bellardier; son impatience et sa joie étaient extrêmes. Il est vrai, que c'était la manière dont Adelaïde avait été rencontrée par un Inconnu, qui excitait sa curiosité: mais Nouglans lui avait aussi parlé de Celeste, et d'une Jeune sœur qu'elle avait: Tout cela se confondit dans l'esprit d'un Jeune homme ardent, et un-peu romanesque: Il voyait dans Celeste, une illustre Infortunée, dont il ignorait les malheurs; car Nouglans avait pour maxime, de ne jamais dire le mal sans necessité: Dailleurs, comme il voulait procurer à son Jeune-ami une Société, qui ne pût nuire à son établissement futur, il se reservait la decouverte du secret, pour un temps plûs convenable. Mais dans l'intervale au jour fixé pour mener D'Anglesei chés Celeste, il tâcha de connaître plûs particulièrement l'état du cœur de son jeune Ami. D'Anglesei, franc et sincère, comme tous les Hommes vertueux, était bien-aise d'avoir une occasion de par-

ler de lui-même, quand il se croyait sûr d'intereſſer. Il repondit :

»—Vous savez que j'ai perdu trop tôt la plûs excellente des Mères: sa tendreſſe pour moi était exceſſive, et quelquefois elle irritait mon Père, dur comme un vrai marin. J'en avais toujours été traité avec rigueur. Cependant je ne l'en aimais pas moins. Mais quand nous eumes perdu ma Mère, il changea tout-à-coup, s'imaginant que sa conduite envers moi l'avait chagrinée, et avancé ses jours. Telle a été la cause de l'indulgence outrée, qui vous a quelquefois surpris. Il s'aperçut que je desirais de voir la Capitale, et il m'y amena lui-même. C'eſt à ce voyage que je vous connus. Je me rappelle, que dès les premiers jours qui suivirent notre arrivée, il me conduisit chés un Parent aſſés proche, qui se nommait M. Amancour-De-Vaſſi, homme eſtimé, qui avait un Fils beaucoup plûs âgé que moi, et dont mon Père ne me dit pas de bien. Ce fut par cette raison qu'il m'interdit la maison de ce Parent, dont il n'accepta pas le dîner. Mad. De-Vaſſi m'avait fait un accueil flateur, et elle appelait sa Fille pour nous saluer, quand mon Père sortit bruſquement. Je desirai vivement de revoir M. et Mad. De-

Vaſſi; mais les ordres de mon Père me retenaient: je les perdis de vue: Et lorſque dernièrement je les ai voulu chercher, je ne les ai plus retrouvés. Mon Père mourut, ét vous futes le depositaire de ſes derniers ſentimens ét de ſes dernières volontés.

» J'eus alors une diſtraction puiſſante: je donnai dans la litterature, ét je voulus me faire un nom: Quelques eſſais aſſés heureux m'encouragèrent. Mon genre était l'étude de la Nature: Je voulus faire un ſyſtème de Physique comme je la concevais: Je mis mes idées ſur le papier; j'étudiai les Anciens ét les Modernes; je fis des experiences, enfin, je redigeai mon Ouvrage: Je vous le montrerai quelque-jour. Mais la guerre s'étant declarée, je m'examinai ſoigneusement, ét je conclus de ma position dans la Société, de ma fortune, ét-le-reſte, que j'étais obligé de voler à la defenſe de ma Patrie. Je me conformai aux intentions de mon Père, ét aux vôtres, en ſervant dans la Marine: j'ai voyagé; j'ai vu le monde, les Nations, les differens climats, ét la realité m'a confirmé dans mes conjectures ſur la veritable physique.

» Cependant comme tout s'achemine à la paix, il me vient à-preſent une autre

idée : C'eſt que ſi j'ai été obligé de ſervir comme Gentilhomme, comme diſtingué dans la Societé, qui me fait jouir des prerogatives pour leſquelles je lui dois de la reconnaiſſance ; je ſuis également obligé, comme Homme, comme Citoyen, de me marier, de remplir les devoirs d'épous ét de père. Il exiſte dans le monde une Femme qui m'attend, à laquelle je me dois: Quelle eſt-elle ? Je l'ignore: mais elle exiſte, ét je dois la chercher convenable, par ſa condition, ſa fortune, ſon honneur, ſa beauté, afin qu'elle ſoit également honorable pour ſon Mari ét pour ſes Enfans. Voila mon hiſtoire, ét ma façon-de-penſer. Vous, que mon Père a chargé de veiller à mon bonheur, ſongez à le faire, ét ſoyez ſûr que votre prudence me ſera plûs chère qu'une indulgence aveugle-».

Cette conclusion avait enhardi Nouglans, étachevé de le determiner. —Votre façon-de-penſer eſt excellente, mon Ami ! (avait-il repondu) : Mais les évènemens de la vie vous prouveront peut-être malheureusement, qu'on ſe trompe ſouvent dans le choix de la Femme qu'on prefère; l'Amour eſt aveugle, à-moins qu'il ne ſoit éclairé par le flambeau de la Raison-. Il n'en avait pas dit davanta-

ge, ét ſe croyant ſûr de ſon Pupile, il n'avait plus hesité à introduire chés Mesdem. Bellardier un Homme, qu'une ſageſſe prematurée devait preserver des folies de la jeuneſſe ét de l'amour. Il ſ'était tranquiliſé au-ſujet d'Adelaïde, perſuadé que ſi elle charmait ſon Ami, D'Anglesei aurait aſſés de force, de generosité pour ſurmonter ſa paſſion; ét que ſi c'était Julie-Bellardier, l'honneur toutpuiſſant ſur ſon âme l'obligerait à fuir, à la découverte du malheur de la Famille Amancour... Il ignorait qu'une multitude de circonſtances rendraient impoſſible, un-jour, cette victoire, qu'il regardait comme aſſurée.

§. II En voyant Julie, non-ſeulement le jeune D'Anglesei l'avait trouvée la plûs aimable Perſone qu'il eût jamais vue, mais je ne ſais quoi lui dit au-fond de ſon cœur, que c'était l'Epouse qui lui convenait. Le premier coup-d'œil decida ſon panchant pour jamais. En parlant à Julie preſque tous les jours, il connut ſon caractère, ét il en fut enchanté: C'était la naïveté, la candeur, l'ingenuité la plûs touchante, unie à la pureté-de-mœurs la plûs reſpectable. Rien n'était apprêté, dans cette Jeuneperſonne; elle disait ce qu'elle penſait, avec poli-

teſſe, avec une franchiſe ſi aimable, qu'elle enchantait. Mais pour en donner une idée, il faut rapporter une converſation entr'elle, ſa Sœur-Celeſte, D'Anglesei ét la Jeune-Adelaïde; elle ne date que de quelques jours avant l'arrivée de Nouglans, de ſon dernier voyage d'Amerique, le même où il ramena ſon Ami Dorfeuil en Europe. D'Anglesei voulait faire expliquer ſa Maîtreſſe, devant ſa Sœur ét ſa jeune Amie, afin d'en prendre occasion de connaître les diſpoſitions de Celeſte, qui n'accueillait pas, avec autant d'empreſſement qu'il le desirait, ſa proposition de mariage.

D'Anglesèi (*arrivant*): Hà! vous voilà toutes-trois à la petite-table! (Il faut ſavoir qu'il y en avait une grande, pour toutes les Elèves, ét une particulière, à laquelle était la Maîtreſſe, ét en ſon abſence, Celle qui la remplaçait): J'ai à vous parler à toutes-trois: Je vous dirai dabord, que M. De-Nouglans arrive ces jours-ci, ét que je l'attens avec impatience. Il me marque qu'il desire beaucoup de revoir Adelaïde!... Cela ne me ſurprend pas: à ſa place, ... éloigné, comme il l'eſt, .. je ne ſupporterais qu'avec la plûs grande peine, l'abſence d'une Jeune perſonne,... que je conſidère

ſonnifiée, deſcendue parmi les Humains depravés, vous êtes ſa parfaite Image : Devinez-moi ?

Celeſte. Je ne ferai pas la fine ét la penetrante : Je connais bien des causes de l'excellence de votre cœur, ét la première de toutes, c'eſt un don precieux de la Divinité ; c'eſt enſuite un effet de votre éducation ſoignée ; des bons exemples de vos Parens ; des ſoins de votre Ami-tuteur ; car c'eſt un Homme vertueux : Vous avez faît entendre, que nous influions un-peu ſur votre conduite ; mais c'eſt parceque vous êtes bon, que vous aimez notre ſocieté.

D'Anglesei. Tout ce que vous me dites, m'inſpire de la confiance : Vous m'eſtimez, ét c'eſt la chose au monde qui me flate le plûs ; celle qui eſt la plûs eſſencielle pour mon bonheur.

Julie (à ſa Compagne) : Enverité, ma chère Adelaïde, il dit auſſi ce que je penſe : Son eſtime eſt eſſencielle à mon bonheur...

Celeſte (à ſa Sœur) : Ma chère Julie ! il ne faut pas trop mettre ſon bonheur hors de ſoi : on peut le perdre, ét tomber dans le deſeſpoir, au-moment où l'on s'y attend le moins !

D'Anglesei. Je vous entens !... Belle

Julie ! ce que vous dit votre Sœur eſt raisonnable, comme tout ce qui ſort de ſa bouche : Cependant, j'ose vous repondre, que vous ne courez aucun riſque, ſi vous mettez votre bonheur dans la ſolidité des ſentimens, de l'attachement ſincère, de l'eſtime inalterable...

Celeſte. Je ne ſais pourquoi nous nous ſommes éloignés du ſujet de la converſation !

D'Anglesei. J'y revenais, Madame.

Celeſte. Les attachemens humains ſont exposés à bien des revers !.... Je voudrais que, s'il était poſſible, on ſe vît ſans conſequence, comme cette Foule qui ſe preſſe continuellement dans les rues. Voyez avec quelle indifference elle ſe heurte, ſe renverſe quelquefois, et court, ſans vous tendre la main pour vous relever ? On blâme cette indifference : mais elle eſt neceſſaire : Si dans une grande Ville comme Paris, on s'intereſſait à-tout-le-monde, il faudrait renoncer aux affaires.

D'Anglesei, Quoi ! c'eſt vous, qui tenez ce langage ?

Celeſte, Oui ; le plus grand des malheurs, pour une âme ſenſible, c'eſt un attachement... Il eſt ſurtout des Etres infortunés, qui doivent le redouter ! Il

ne peut que les exposer à l'abandon, et, ce qui fait frémir, au mepris, à la honte!...

D'Anglesei. Oui, quand l'Objet de l'attachement est un de ces Hommes-du-jour, de ces Hommes perdus, sans âme, sans principes...

Celeste. Il est des Infortunées qui doivent encore plûs redouter les Hommes vertueux, qui ont des principes.

D'Anglesei. Vous m'étonnez aujourdhui! Quel paradoxe!

Celeste. Ce qu'on regarde comme paradoxe, faute de connaître les causes, paraîtrait une inconteſtable verité, ſi elles étaient devoilées... Hâ! quels douloureux ſacrifices la raiſon exige quelquefois!... Il en eſt un qu'il faudra faire bientôt ... qui peutêtre devrait deja....

D'Anglesei. Vous ne m'effrayez pas! mon cœur me raſſure.... (*à Julie*): Vous ne voulez pas deviner ma penſée; je vais la decouvrir: La ſeconde cauſe, que Perſone n'a pu, je devrais plutôt dire, n'a voulu deviner; c'eſt.... l'amour.... Oui, un veritable amour, épure les mœurs; il rendrait vertueux, comme ſon Objet, ſi on ne l'était pas... C'eſt qu'il remplit le cœur tout-entier, pour n'y plûs laiſſer de place au vice, aux paſſions baſſes; il les étouffe toutes: Tel eſt celui qui

règne dans le mien.... Il eſt digne de l'Objet innocent ét pur qui l'inſpire....

Celeſte. Peutêtre alez-vous trop loin, Monſieur ! Changeons de matière, je vous prie ! Attendons le retour de votre Ami : J'ai à lui parler ; nous verrons enſuite. Si nous étions ſeuls, vous ét moi, je vous écouterais, ét je vous repondrais : mais voila ma Sœur, ét ſa jeune Compagne : vous parlez avec feu ; les autres Elèves peuvent nous entendre : ces ſortes d'entretiens ne ſont pas faits pour elles-.

D'Anglesei fut obligé de ſe taire ; car Celeſte avait quelque-chose d'imposant dans l'air, qui la fesait obeïr, malgré qu'on en eût : mais il ſortit plus amoureux de Julie, qu'il ne l'avait encore été. On voit que Celeſte voulait lui faire entendre, qu'elle ét ſa Sœur ne pouvaient compter ſur aucun attachement ſolide, à-cause du crime de ſon Frère, qui les avait degradées : mais elle ne pouvait l'expliquer d'une manière plûs claire.

Enfin, Nouglans arriva. D'Anglesei, qui l'attendait avec impatience, fut ſurpris qu'il ne fût pas dabord venu le voir, ét de le rencontrer inopinement chés Celeſte ! Il n'en fût pas moins charmé de le voir, ét courant à ſa rencontre,

—Mon Ami! (lui dit-il), ta venue eſt un double bonheur pour moi!... Comment t'es-tu porté? Les affaires ont-elles été bonnes?

Nouglans. Bonne ſanté, bonnes affaires : J'arrive avec un Homme que je veux te faire connaître.

D'Anglesei. Quel Homme eſt-ce?

Nouglans. Il eſt mon Ami.

D'Anglesei. Il ſera le mien.

Nouglans. Tu es bien aſſidu dans cette maison?

D'Anglesei. Les Maîtreſſes m'enchantent! Il n'eſt pas juſqu'à Madame Thibaut, qui ne ſoit une excellente Femme, une Femme reſpectable.

Nouglans. Oui : Celeſte eſt vertueuſe, exemplaire; Julie eſt la pudeur et la beauté même; mon Adelaïde eſt charmante! Mad. Thibaut eſt eſtimable! ſon Fils eſt pariſien, mais bon, contre l'ordinaire des Laids. Et toi, qu'es-tu?

D'Anglesei. Le plûs amoureux des Hommes : j'aime, j'adore Julie!

Nouglans (*éclatant de rire*) : Tant-mieux! morbleu! tu ne pouvais trouver une meilleure occaſion d'uſer le ſentiment!

D'Anglesei. Le mariage ne l'uſera pas.

Nouglans. Je le crois bien ; car tu ne l'épouseras jamais !

D'Anglesei. Je l'épouserai... à-moins qu'elle ne ſoit Princeſſe, et que ſa haute-naiſſance...

Nouglans (*ironiquement*) : Oui ! c'eſt cela : ſa haute-naiſſance ne permettra jamais qu'un ſimple Gentilhomme comme toi l'épouse. J'ai remarqué dans les commencemens d'amour, que la Maîtreſſe eſt toujours une deeſſe : mais après..

D'Anglesei (*bonnement*) : Voila qui eſt malheureux ! Il falait donc me prevenir, en m'introduisant !

Nouglans. Je ſavais que le mariage était impoſſible : mais je ne ſuis pas fâché que cette inclination honnête te contienne, dans l'âge,... je ne dirai pas des folies, tu es ſage, ſenſible ; mais dans l'âge romanèſque ; et jamais Perſonne ne fut auſſi romaneſquement genereux que toi.

D'Anglesei (*reflechiſſant*) : Mon mariage avec Julie impoſſible !... C'eſt ce qu'il faudra voir...

Celeſte, Julie et Adelaïde (*arrivant de dehors*) :

Celeſte. Hâ ! Meſſieurs !... Monſieur De-Nouglans eſt arrivé !... Je ſuis charmée de vous voir, Monſieur ! la mer en furie ne reſpecte pas toujours les Hommes utiles !

Adelaïde. Je revois mon Père ! (*elle reçoit ſon embraſſement*).

Nouglans. Elle eſt encore embellie !

Julie. Vous verrez quelque-chose qui vous flatera davantage encore !

Nouglans. Et quoi donc, Deeſſe de la candeur ?

Julie (*ſouriant*) Vous le verrez; c'eſt moi qui vous le dis.

Nouglans (*à Celeſte*) Que verrai-je ?

Celeſte. C'eſt une Enfant ! vous l'écoutez ?

D'Anglesei. Mille vertus; voila ce que tu verras: la belle Adelaïde eſt ici à la ſource, ét elle y puiſe avidement.

Julie. C'eſt cela: mon Amie eſt encore plûs douce, plûs tendre, plûs complaisante; elle eſt plûs éclairée, plûs laborieuse, plûs attentive, ét ſurtout elle m'aime encore davantage.

Nouglans. Há ! petite Enchantereſſe ! (*à Celeſte*) Il faut nous donner cette journée: je renais, en voyant ma Pupile: Dailleurs, nous avons à nous parler.

Celeſte. Il eſt juſte, Monſieur, que je vous rende-compte de l'éducation d'Adelaïde. Mais la voila grande, la voila formée; je ſuppose que vous alez bientôt l'établir; ét ... quand elle le ſera, j'oserai vous faire une petite obſervation: C'eſt que ... vous voila deux Hommes,

qui venez d'habitude ici... Je ne ſais, mais il me ſemble que cela n'eſt pas tout-à-fait dans les règles, pour une maiſon comme la mienne?

Nouglans. Vous avez raiſon, Mademoiſelle! ét j'aurais-dû faire cette obſervation plutôt. (*bas*) Auſſibien, je crois qu'il eſt temps d'éloigner D'Anglesei: Julie eſt charmante!

Celeſte. C'eſt une Enfant: mais vous m'effrayez!... vous avez raiſon...

D'Anglesei (*à Julie ét Adelaïde*): Je ne ſais ce qu'ils diſent-là tout bas? mais, à leurs regards, je n'en ſuis pas content. Aureſte, ſi j'ai le cœur de ma Julie, que m'importe?

Julie. Vous avez ſurtout beſoin de l'eſtime de ma Sœur: meritez-la, comme vous avez toujours fait.

Adelaïde. Perſeverez, ét ſurmontez ſa delicateſſe, par la vôtre.

Nouglans (*à Celeſte*) Cependant reſtons enſemble aujourdhui: J'étudierai D'Anglesei: Etudiez Julie; ét comme ils ne ſe conviennent pas, nous verrons ce qu'il faudra faire.

Celeſte. Perſonne ne ſait mieux que moi qu'ils ne ſe conviennent pas, Monſieur: mais vous?

Nouglans. Je le ſais auſſi: C'eſt un effet du hasard.

Celeſte. Ce mot me ſurprend! mais je ne vous en demande pas l'explication.

Nouglans. Je ne vous la donnerais pas: Cela n'eſt aucunement neceſſaire.

12 §. D'après cet entretien, il fut decidé, qu'on paſſerait enſemble, mais à la maison, et ſans ſortir, cette dernière journée. Elle fut delicieuse pour les deux Amans, Julie et D'Anglesei: elle le fut même pour Nouglans et pour Adelaïde. Celeſte ſouffrait, et de ce que Nouglans venait de lui dire, et de la resolution ſerieuse qu'elle prenait d'éloigner D'Anglesei dès le lendemain: mais elle ſe proposait de le faire avec tous les menagemens qu'il meritait: Elle craignait dailleurs de trop affliger Julie. Les deux Hommes reſtèrent ſeuls pendant quelque-temps: ſoit parceque dans cette maison, tout le monde mettait la main à-l'œuvre pour les preparatifs, ſoit parceque reellement on n'avait pas de Domeſtique, ſoit pour ſe former au gouvernement du menage, ſcience trop-negligée, et pourtant ſi neceſſaire! Ce fut pendant ce tête-à-tête, que D'Anglesei, qui s'était deja expliqué, mit ſon âme à nu devant ſon Ami. Nouglans ne put douter alors que la resolution d'épouser Julie ne fut très-ferme: Il aurait pu l'inſtruire ſur-le-champ, puiſqu'il ſavait tout: mais outre

qu'il ne voulut pas empoisonner les plaisirs d'une si belle journée, il avait dans l'âme un fond de generosité, qui lui fesait desirer d'éloigner D'Anglesei, par le moyen de Celeste, sans l'instruire du malheur de cette Famille infortunée. Il se tut donc: Il parut seulement froid et serieux, à tout ce que lui disait D'Anglesei, et se contenta de lui faire quelques observations generales. Enfin on se mit à table pour dîner, et de ce moment, les deux Amis n'eurent plus d'entretien particulier. On s'amusa le reste de la journée, à causer, à chanter, surtout à causer, les Amans ne tarissent jamais! Nouglans laissa le temps à Julie et à D'Anglesei de se dire tout ce qu'ils voulaient, parceque lui-même trouvait un plaisir infini à causer avec Adelaïde, et à lire dans son jeune cœur. Dans d'autres occasions, le Capitaine-de-navire parlait à Celeste, à Mad. Thibaut: La Première avait des letres à écrire; les jours-de-fête étaient les seuls où elle eût du temps de reste. Mais il faut rapporter ici trois conversations de cette journée, qui fut la dernière des amours de Julie et du tendre D'Anglesei. La première sera celle de Nouglans avec Adelaïde.

Nouglans. Je vous trouve formée

de toutes manières, mon Amie! vous êtes une charmante Fille!

Adelaïde C'eſt l'ouvrage de mon excellente Maîtreſſe, ſi je ſuis telle que vous le dites.

Nouglans. Et l'effet de votre bon naturel... J'ai bien des choses à vous demander! Je vous tiens lieu de Père, vous le ſavez; ét c'eſt avec le plus grand plaiſir que j'en remplirai tous les devoirs, juſqu'au mariage inclusivement: nos intérêts ſont les mêmes; vous me devez une confiance ſans bornes!

Adelaïde. J'ai encore la plûs vive reconnaiſſance: Parlez, Monſieur? c'eſt un Père, c'eſt un Protecteur genereux que je vois en vous. —Je me propose d'arranger mes affaires, demain: On ne ſait pas ce qui peut arriver: J'ai formé la resolution de vous retirer d'ici, pour vous mettre à la tête d'une maison que vous gouvernerez. —Mais.. je ſuis.. fille. —Tant-mieux! d'une Fille, on peut en faire une Femme heureuse; ét d'une Femme malheureuse, qu'en fera-t-on? —Fille; je me trouve heureuse... Il eſt vrai, que je vous le dois. —Si vous avez du plaiſir à me le devoir... —Hô-oui, Monſieur.... —Moi, j'en ai mille-fois davantage à faire ce qui vous rend heu-

reuse... Mais je ſuis triſte : D'Anglesei m'afflige. —Ne vous affligez pas ! Il eſt... fort-bien dans l'eſprit de Julie, qu'il aime !... —Il l'aime ? —Hà ! plûs que ſa vie. —Je le ſais. Mais D'Anglesei n'eſt pas, comme moi, un officier de fortune : Il lui faut un Parti qui l'aſſortiſſe. Un Père... expirant dans mes bras... me le recommanda... Telle eſt, outre notre amitié, la cauſe première de l'interêt que je prens à lui. —Mais ſi Julie le rend heureux, n'eſt-ce pas un Parti convenable ?... Et je n'en ſaurais douter : Il l'adore, ... il en eſt aimé. Ce n'eſt pas tout ; Julie eſt charmante, comme vous voyez : mais à cette beauté touchante, elle ajoute toutes les vertus de notre ſexe : Si j'étais homme, et que je connuſſe Julie, fuſſé-je... roi, je ne voudrais pas d'autre épouſe. —Vous m'effrayez ! ma chère Adelaïde ! —Je croyais vous raſſurer ! —Non, vous m'effrayez ! D'Anglesei ne ſaurait épouſer Julie. —Eſt-elle donc ſa ſœur ?... Vous me faites enviſager un myſtère effrayant. —Je ne puis vous l'éclaircir... Mademoiſelle Adelaïde, vous m'êtes bien-chère ! Cependant, ſi c'était vous... qu'aimât D'Anglesei... les mêmes obſtacles ne ſubſiſteraient pas. —Moi !...

Ce n'eſt pas moi, qu'aime votre Ami: ét quand ce ſerait moi, cela ſerait inutile. —Que voulez-vous dire? Expliquez-moi, ce myſtère. —Je ne puis vous l'éclaircir. —Vous me repondez par mes propres paroles; ét peutêtre vos raiſons, quoique differentes, valent-elles les miennes. —J'ai les meilleures! —Je pourrais en dire autant, ma Fille! Mais cela eſt inutile en ce moment. —Cependant, vous eſtimiez Julie; vous honoriez ſa Sœur? —J'eſtime encore Julie, ét j'honore ſa Sœur, autant qu'avant mon dernier voyage. —Cependant vous avez changé, depuis que je vous connais? —Ce n'eſt la faute ni de Celeſte, ni de ſa Sœur. —Hà! vous me raſſurez par ce mot-là. —C'eſt à-cauſe de mon Ami, que je me trouve obligé de vous retirer. —Ceci me chagrine! —C'eſt pour vous établir. —Un établiſſement m'effraie. —En ce cas, Mademoiſelle... —Vous vous fâchez! —Non; mais je ſuis affligé: Une Fille-honnête ét ſage ne doit pas refuſer de ſe marier. —C'eſt ſuivant le Parti. —Auriez-vous une Inclination?... Vous rougiſſez!... Je croyais meriter votre confiance!... Alons; je vois que je vous ai peutêtre laiſſée trop longtemps ici... —Vous

ſavez qu'il n'y vient Perſonne que vous, ét... votre Ami. —Perſonne... que moi,... ét mon Ami!... Jeune, romaneſque, genereuse..... Adelaïde? vous aimez D'Anglesei, ét vous le cedez? —Oui, je l'aime comme votre Ami, ét l'Amant de Julie;... mais je ne le cède pas-.....

Pendant cette reponſe d'Adelaïde, Julie vint auprès d'eux en riant: Elle gronda Nouglans de ce qu'il rendait Adelaïde ſerieuse, ét l'enmena: Nouglans ſe mit à lire des lettres ét à écrire des notes au crayon.

Celeſte de ſon còté, causait avec D'Aglesei, qui cherchait à la faire conſentir à un mariage prochain. Il ignorait que Celeſte eût un Amant aimé. Il en avait été ſi bien accueilli, que dans certaines circonſtances, il avait craint d'en être aimé comme Amant. Il attribuait quelquefois la manière dont elle recevait ſes inſtances, pour obtenir Julie, à un panchant ſecret. Mais d'autres fois, il changeait abſolument d'idée: Ce jour là, il voulut ſonder ſes diſpositions, ét les connaître clairement, ſ'il était poſſible.

D'Anglesei. Tandis que Julie eſt avec Adelaïde, je vais profiter de la liberté qu'elle nous laiſſe.. Mademoiſelle Celeſte! vous lisez dans mon cœur..

Mais je ne lis pas dans le vôtre, et c'eſt un malheur pour moi !... Vous ſavez combien vous m'êtes chère ! combien je vous honore... Parlez-moi ſincèrement : Je ſerai vrai ; vous pouvez en être ſure ?

Celeſte. Je vous parlerai ſincèrement, Monſieur.

D'Anglesei. Si... vous étiez... l'objet... de ma tendreſſe, et que je vous demandaſſe... votre main, me trouveriez-vous un parti convenable ?

Celeſte. Un Jeune homme tel que vous ne me conviendrait pas.

D'Anglesei. Je ne vous conviendrais pas, Mademoiselle !

Celeſte. C'eſt-à-dire, que je ne me croirais pas un parti, pour vous.

D'Anglesei. Cependant,... j'ai un choix à vous proposer : Ou vous, ou votre Sœur... Je n'épouserai qu'elle, ou vous ?

Celeſte. Monſieur, ſi le mariage était un état pour moi, ce ne ſerait pas vous qui me le feriez prendre. —Je vous parais donc bien peu... —Vous avez le plus grand merite ! mais ni ma Sœur, ni moi, ſurtout, n'avons pas ce qu'il faut pour Monſieur D'Anglesei, jeune, aimable, riche, noble et vertueux. —Pour moi, je vous trouve, à toutes-deux, ce qui me

me convient; ét l'un de ces jours, il faut que je vous en parle. Vous êtes belle.. —Ne parlons pas de moi, Monſieur, je vous en prie! —Vous n'accepteriez pas un Mari, dont.. vous feriez le bonheur? —Le mariage... Vous me faites frémir! ... Dans ma ſituation... —Je vous ai crue ſenſible?—Senſible! —Pour moi? —Oui, je le ſuis, pour vous; je vous ſouhaite le bonheur. —Et moi, je vous l'offre. —Il ne ſerait pas en votre pouvoir de me le donner. —Avez-vous aimé? —Oui, dans des temps plûs heureux. —Vous aimez donc encore? —Je ne ſais: ma penſée ne ſ'arrête jamais ſur ce ſentiment; je tremble de l'y arrêter... Mes devoirs ſeuls m'occupent... Mais laiſſons cela. —Vous avez aimé... Pardon! mais fûtes-vous quittée? —Je vous pardonne: Oui, je fus quittée. —Quel Homme était-ce-donc? —Un Homme vertueux. —Et vous en dites du bien! —Je n'ai que du bien à en penſer, à en dire. —Un Traître...un Ingrat!... —D'où-vient l'injuriez-vous! Il ne fut ingrat, ni traître. —Il fut un monſtre... Hâ! ſ'il avait eu mes ieux ét mon cœur! —Il avait ét votre œur, ét vos ieux. —Vous me faites-injure! —C'eſt le plûs bel éloge que je puiſſe faire de vous. —Il était vertueux!

—S'il reſpire, il l'eſt encore. —Femme genereuse! —Pour lui, je ne ſuis que juſte. —Et il vous a quittée!... Quelle raison en eut-il donc? —Une bien honorable! le reſpect pour mon malheur. —Il reſpecta votre malheur, en vous abandonnant! —Il eut la delicateſſe de ne pas me forcer à rougir. —A rougir!... Hà! je vois que vous l'aimez toujours, puiſque volontairement vous vous chargez de ſes torts! —Il n'en eut jamais! ſa conduite noble et genereuse fut couronée par ſon abſence: il y a douze ans que je ne l'ai vu, et que je n'ai reçu de ſes lettres. —Il n'a pas écrit! —Je ne dis pas cela! —Un mot? ſi vous conſentiez au mariage, lequel de lui, ou de moi, pourrait eſperer... —Ni l'Un, ni l'Autre. —Mais ſupposons? —Ce ne ſerait pas vous. —Ce mot eſt decisif. —Il n'eſt pas convenable: Je ne ſais comment vous avez prolongé cet entretien, que j'ai voulu rompre!... Parler de mariage, moi! —Puiſque vous ne pouvez.. ſonger qu'à... Un-autre; je.. m'occuperai donc.. uniquement.. de.. Julie? —Je ne vous le conſeille pas! —D'où-vient? —Nous ſommes ſans fortune, ſans conſideration; nous n'avons ni les allianees.. convenables,.. ni l'honneur que.. doit avoir l'Epouse...

d'un Gentilhomme... Faites un autre chois, croyez-moi. —Je ſuis decidé: J'ai tout examiné, tout conſideré; c'eſt après un mûr examen que je me ſuis decidé: Vous alez en juger, Mademoiselle. J'adore Julie: mais ſi tendrement, ſi purement, que ſ'il n'y avait pas eu moyen d'être ſon mari, j'aurais voulu devenir ſon beau-frère: Ce que je viens de vous dire n'était donc pas une épreuve inſultante: Si, par des raiſons que je ne penètre pas, il avait falu, pour votre bonheur ét le ſien, que je vous épouſaſſe, je l'aurais fait avec empreſſement; je vous aurais cherie; j'aurais aimé Julie en frère, en père, ne pouvant l'aimer comme époux. Je viens de voir, que je n'ai pas d'obſtacles de votre part: Je ſuis content; je me fixe à-jamais, ét vous ſaurez bientôt comme je ſuis ferme dans mes deſſeins! —Ma Sœur eſt encore bien-jeune, Monſieur; vous auſſi! Je vous conſeille de ſonger à votre avancement. Ne ſerait-il pas utile pour vous d'accompagner votre Ami dans ſon prochain voyage, pour vous faire à la mer, ét aquerir de l'experience? Vous vous trouveriez, en cas de guerre, un Officier formé, certain d'un avancement rapide. —J'admire la prudence de votre conſeil! je le ſuivrai: le

titre de Voyageur ne compromettra pas un Officier de la Marine-royale... Mais je connais la mèr; j'ai deja ſervi; ét avant de m'expoſer de-nouveau, je veux avoir un Heritier, deux, peutêtre trois, afin de prevenir le malheur d'aneantir ma race ét mon nom, en laiſſant ma fortune à des Collateraux. J'ai des principes differens de ceux des autres Jeunesgens: Ma perſpective, pour le mariage, a toujours été de faire la fortune de mon Epouse, ſupposé que je rencontraſſe la plûs aimable des Femmes, à mes ieux, dans un état mediocre. Avec la reſolution où je ſuis, de cherir ma Femme uniquement, ét comme épouse, ét comme une fille tendrement aimée, je ſuis bien-aise qu'elle ſoit certaine, que je ne l'ai point prise par interêt, ni par un motif d'ambition: Je ne veux pas qu'elle doute, que c'eſt elle-ſeule que j'ai aimée, cherie, preferée: C'eſt une ſatiſfaction pour moi, audelà de toute expreſſion, ét la ſeule à laquelle je ſois ſenſible. —Je vous écoute avec le plûs grand plaiſir, Monſieur! Que vous êtes eſtimable! ét que ma Sœur ſerait heureuſe, ſi elle était... faite pour vous!.. Mais, je vous le repète, il ne faut pas y ſonger, ni ma Sœur, ni moi, ne devons y conſentir:

Évitez, Homme honnête, évitez de lui donner de l'amour ! Vous vous en repentiriez, et sa douleur ferait votre suplice-!

D'Anglesei (*souriant*) Que j'aime ces craintes genereuses ! Mais c'est à moi de les aneantir !... Laissez-moi tout faire, Mademoiselle : Je ne serais pas negligeant.

Celeste. Hé ! que voulez-vous faire ? Attendez ! attendez ! Votre Ami vous sert de père : ne faites rien sans son conseil.

D'Anglesei. Il me sert de père : mais... il ne l'est pas, et je suis mon maître.

Celeste. Quand l'amitié est d'accord avec la raison, il faut écouter ses conseils.

D'Anglesei. Ceux de l'amour ne sont-pas à negliger.

Celeste. Ni Julie, ni moi, ne les écouterons, que de l'aveu de M. De-Nouglans. Que penserait-il de nous, si nous profitions...

D'Anglesei. Vous faites dependre de lui mon bonheur !

Celeste. Ce n'est pas de lui ; c'est de la raison ; c'est de votre Père : Vous êtes jeune, vertueux, genereux ; et moi, j'aurais du scrupule de faire tourner à notre avantage toutes vos vertus-.

Julie et Adelaïde avaient été auprès de Mad. Thibaut, n'osant troubler l'en-

tretien de Celeſte avec D'Anglesei, parce-qu'elles ſe doutaient bien que Celui-ci parlait de ſes affaires-de-cœur. Mad. Thibaut voyant les deux Jeunes perſonnes à ſa diſpoſition, et presumant que la presence de ſon Fils les gênerait, lui avait donné une commiſſion, pour l'écarter. Ce Jeune homme, ordinairement très-docile; ne ſ'était pas éloigné ſans peine: Mais un regard encourageant de ſa Mère, l'y avait determiné. L'entretien alait ſans-doute devenir intereſſant entre ces trois Perſonnes, lorſque Nouglans ſerrant tout-d'un-coup ſes lettres et ſon crayon, fit ſigne à Mad. Thibaut de venir auprès de lui. Les deux Jeunes filles ſe trouvant ſeules, allèrent enfin auprès de Celeſte et de D'Anglesei: Cependant Nouglans interrogeait la Marchande.

Nouglans. Madame Thibaut, parlez moi net? Compte-t-on que D'Anglesei épousera Julie? —Mademoiselle eſt très-embarraſſée! Elle le voudrait, et le craint. —Je conçois qu'elle le voudrait. Mais vous et moi, nous ſavons que c'eſt l'impoſſible. —Hô! monſieur! l'impoſſible! Il eſt garſon; elle eſt fille. —Ne tergiverſons pas, Madame! J'en ſais autant que vous; et vous en ſavez autant que moi. —Que ſais-je donc?

Monſieur! —Ne faites pas l'ignorante ..... Vous ſavez auſſi-bien que moi le ſort funeſte d'Amancour le Frère. —Le ſort... —Vous pâliſſez! Alez, je ſuis inſtruit. Je vous ſignifie donc, que D'Anglesei, un gentilhomme, dont le Pere mourant me remit ſon autorité, que D'Anglesei noble, riche, bien apparenté, ne peut jamais ſe donner pour Compagne... Julie... Amancour: Dites à Celeſte que je ſuis inſtruit, et qu'elle prenne-garde!... Je lui dois beaucoup, pour ce qu'elle a fait envers Adelaïde! Mais je ne lui dois pas mon honneur, encore moins l'honneur de mon Ami... —Je vous écoute, Monſieur, avec étonnement!... On eſt toujours environné de mauvaises-langues, qui parlent à-tort-à-travers. —Ne ſoupçonnez Perſonne de votre voisinage: Je ſuis au-fait d'une autre manière, et ſi je vous nommais l'Homme qui m'a inſtruit, vous ne pourriez douter que je ne le ſois bien... Je vous dis, ce que je ne veux pas dire à Celeſte; parceque je ſais combien vous êtes unies. Je n'entre pas dans vos raisons. —Mes raisons, Monſieur, c'eſt l'honneur que me fait Madem. Celeſte! c'eſt l'amitié qu'elle a pour moi; c'eſt le devoûment que j'aurai toujours

pour elle! Je ſuis depuis vingt-cinq ans, l'unique domeſtique de la Famille, moi, qui n'étais pas faite pour l'être... Mais ce n'eſt pas devant un Homme comme vous, qu'une Pauvre femme comme moi doit raconter ſon hiſtoire: Il me faut des Auditeurs moins relevés... —J'ai fini, Madame. Vous parlerez à Céleſte, je n'en doute pas; ſinon, je parlerai, moi, à D'Angleſei. Je retire Adelaïde, mais pour l'établir: Je reſpecte ſes mœurs, et je ne voudrais pas donner l'apparence du blâme à ſa reputation.

Nouglans, en ceſſant de parler, ſe leva, et dit qu'il ſe retirait. D'Angleſei ne crut pas devoir reſter après lui. Son Ami lui avait paru embarraſſé, en lui parlant; et il voulait tâcher de le pénétrer. Il ſortit avec lui; mais en annonçant, qu'il ne tarderait pas à le ramener.

Mad. Thibaut était dans une grande inquietude! Pour donner le change, il lui vint en idée de faire ſon hiſtoire, qui ne ſerait pas inutile dans la circonſtance: Car ſon Fils Thibaut aimant Julie depuis l'enfance, elle n'avait jamais deſeſperé de l'unir à cette charmante Perſonne: Mais prudemment, elle voulait attendre que cette propoſition fût une marque de ſon parfait de-

voûment. Son Fils étant revenu, elle alait reünir tout le monde, dont elle voulait être entendue, pour commencer: Une obſervation que lui fit tout-bas Madem. Amancour-l'aînée, l'obligea de remettre ſon recit, ét ce ne fut que le ſurlendemain, que Celeſte, Julie, Adelaïde, la petite Celine, ét tous les Hommes, l'entendirent de ſa bouche: Mais vous ne l'aurez pas moins en cet endroit, Madame, c'eſt le moyen de vous faire connaître parfaitement tous les Perſonnages. Je dirai ſeulement, que Mad. Thibaut eut pour motif principal, de montrer à Nouglans, que ſon Fils n'était pas indigne d'obtenir la main de Celine.

HISTOIRE DE MAD. THIBAUT.

13 §. 1. Je ſuis fille d'un Marchand-Drapier, dont la boutique, l'une des plûs belles de la rue Sainthonnoré, feſait le coin de celle des-Prouvaires. Ma Mère était une grande ét belle femme, que mon Père, fils-cadet ét cheri de M. D'Auboin, avait épouſée malgré ſon Frère-aîné. Mon Oncle fut toujours très-jaloux de mon Père, ét jamais il ne put aîmer ſa Belleſœur. Je vins au monde la troiſième année de ce mariage. Un Frère que j'avais eu, ne vêcut pas, ét je ne feſais que de naître, quand je per-

dis ma Mère. Mon Père ne put supporter la privation d'une Compagne chérie; peu de temps après la mort de ma Mère, je devins orfeline.

J'avai alors tout-au-plûs trois mois. Mon Oncle-paternel devint mon tuteur. Mais... je n'ose presque vous dire quelle fut sa conduite à mon égard! Je vais narrer tout-bonnement les faits, tels qu'il m'ont été racontés.

On dit, mais j'ai de la peine à le croire, que mon Tuteur envisagea la possibilité d'assurer toute ma fortune à ses Enfans. Et pour y parvenir, voici comme on prétend qu'il s'y prit. La Cuisinière de mes Parens eut une Fille-naturelle; on la mit en nourrice avec moi: cette Enfant vint à mourir: On la fit inhumer sous mon nom. D'après cet arrangement, je fus élevée sous celui de la Fille du nommé Saintgermain et de la Cuisinière Anne-Duru. Cependant mon Oncle ne m'abandonna pas à toute la rigueur de mon sort: je demeurai chés lui pendant mon enfance; mais j'étais regardée comme la fille de la Domestique: On m'assujetit aux ouvrages les plûs bas: Ni mon Oncle, ni ma Tante ne daignaient être mes maîtres; c'était leur Cuisinière qui me commandait. On me donnait par charité quelques vieilles hardes de mes Cou-

sines. On ne daigna pas me montrer à lire; car le peu que je sais, c'est chés le Père et la Mère de Madem. Celeste que je l'ai appris. Je passai toute ma première jeunesse dans cet état d'humiliation.

A quinze ans, on me mit en service, en recommandant de ne pas me laisser m'écouter, parceque j'étais douillette et paresseuse. Heureusement pour moi, que ce fut chés le Père et la Mère de Mademoiselle qu'on me plaça. En très-peu-de-temps ils m'aimèrent, et s'attachèrent tellement à moi, qu'ils me regardèrent comme leur fille: Ils portèrent la bonté jusqu'à dire quelquefois entr'eux, et même devant moi, tant ils étaient contens de ma conduite et de mon caractère: —Hâ! si Momque était ce que nous avons souvent soupçonné, elle-seule serait l'épouse qui conviendrait à notre Fils-!... C'est que ce Jeunehomme m'aimait, quoique brutalement. Cette bonté sans exemple de mes Maîtres n'eut pas d'effet... par bien des raisons, que je tairai!... Ils en eurent doublement regret, dans la suite, d'après les évènemens..: Qu'eût-ce été, s'ils eussent été certains de ma veritable origine!

Il y avait trois ans que j'étais chés mes bons Maîtres, quand mon Oncle, qui ne

voulait paſſer que pour mon protecteur, me fit demander en mariage par ſon Emballeur, gros garſon, d'un bon caractère, mais groſſier comme ſes Pareils. J'étais ſi accoutumée à reſpecter M. D'Auboin, que je ne me trouvai pas la force de reſiſter. Une dot de mille livres recompenſa ma prompte obeïſſance. J'épouſai Thibaut, à-condition neanmoins, que je ne quitterais pas mes bons Maîtres. M. et Mad. Amancour m'approuvèrent fort d'avoir pris cette précaution! et quelque-temps après, mon Mari ayant voulu me mettre en chambre, à-côté de la demeure de mon Oncle, il fut ſevèrement reprimandé par lui, tandis-que de mon côté, je m'y étais vivement opposée. J'étais groſſe neanmoins; je mis au monde mon Fils dans la maison de mes Maîtres, et mon Mari mourut ſix mois après.

Je demeurai dans le veuvage pendant ſix années, ſans me douter de ce que j'étais. Un-jour, le Fils de mon Maître étant à dîner en ville, dans la rue des-Bourdonais, il entendit parler de moi et de ma naiſſance. Il rendit-compte à ſon Père, en-rentrant, de ce qu'il venait d'apprendre. M. Amancour m'appela: —Monique, écoutez-moi: En voudriez-vous à Quelqu'un, qui vous aurait fait beau-

coup de mal? par-exemple, qui vous aurait ôté votre état, votre fortune; qui vous aurait mariée à un Homme-du-commun, pour vous avilir, et vous empêcher de vous reconnaître un-jour? —Hélas! Monsieur, que me dites-vous? Cela n'est pas vrai de moi? —Si cela l'était? —Hé-bien, Monsieur, je n'en voudrais pas à l'Homme qui aurait fait la chose que vous dites; car je n'ai pas été malheureuse. —Bonne Femme! excellent cœur!... On soupçonne M. D'Auboin d'être votre oncle, et d'avoir fait tout-cela: Il vient de perdre ses deux Enfans; il est à l'article de la mort, et il paraît agité. S'il voulait vous reconnaître pour sa nièce? Il fait son testament. Je vais lui écrire, et vous signerez-? J'étais tremblante. Je signai, lorsqu'il eut fini. M. Amancour me dit alors: —Mademoiselle, seriez-vous la fille d'une Femme charmante, qui ne se doutait guère du sort qui vous attendait? Cependant je n'ai pas à me reprocher de vous avoir manqué de considération. Si je ne voyais pas en vous la Fille d'une Amie de mon Epouse, d'une Femme que j'ai honorée, j'y voyais la bonté-d'âme, et une vertu sans tache; l'un vaut bien l'autre. Vous savez, Mademoiselle, que j'ai voulu vous donner mon

Fils ; mais je n'ai pas été assés content de lui ; j'ai craint qu'il ne fît votre malheur, et que sa passion pour vous, ne fût qu'une brutale effervescence des sens. Et c'était la verité : — Amancour (reprit-il) m'a causé autant de chagrins, que Celeste me donne de contentement. . J'ai su tout ce qu'a osé mon Fils, pour vous seduire femme ; c'est qu'il ne vous aimait pas sincèrement étant fille. Cependant, vous voila veuve ; peut-être êtes-vous destinée à le changer : Mademoiselle D'Auboin-Du-Monceau ne ferait plus la petite Monique : J'espère en vous, Madame. (Il me nomma ainsi, sans être sûr, le chèr bon Monsieur, par le grand desir qu'il avait de mon avantage).

M. Amancour ala chés mon Oncle ; mais il ne put rien obtenir. Cependant mon second mariage alait se faire : j'aimais si tendrement mes Maîtres, je me trouvais si honorée de leur alliance, qu'eussé-je été sûre d'être malheureuse, je l'aurais agreé, pour avoir l'homeur de les nommer père et mère : Mais au-moment où tout était conclu. . . Dispensez-moi de raconter un horrible malheur. . . .

M. et Mad. Amancour (c'est le vrai nom du Père et de la Mère de Celeste), consentaient au mariage d'un Fils, dont les dispositions les épouvantaient, quand ces

Infortuné mit le comble à ſes forfaits..... Il était alors dans un endroit reſpectable, ét ſon avancement était aſſuré : mais ſon libertinage ne lui permettait pas de faire honneur aux dettes les plûs ſacrées..... Vous ſavez ſon malheur.

On ne ſaurait trop punir un Aſſaſſin : mais la mort eſt aſſés, ét l'augmentation de douleur, n'eſt qu'une barbarie, qui viole la majeſté de la Juſtice : Si l'on croit la peine-de-mort neceſſaire (ce qui n'eſt pas univerſellement reconnu), qu'on l'inflige gravement, ſans cruauté; car fût-elle donnée par l'opium, elle n'effraierait pas moins; la roue ne fait que rendre les Aſſaſſins plûs cruels, quand ils volent ſur le grand-chemin; ſachant ce qu'ils auront à ſouffrir, ils ſe vengent d'avance ſur leurs Victimes, ét c'eſt la barbarie de la loi qui cauſe d'affreux tourmens à l'Infortuné, que des Brigands n'euſſent pas daigné tuer, ſi la loi était plûs douce ! N'eſt-ce pas une inconcevable folie, par exemple, qu'un Coupable, qui arrête ſur le grand-chemin, avec un faux piſtolet, pour ſe faire donner quelqu'argent, ſoit puni du même ſupplice que celui qui déchiquete ſa Victime, ét mange ſon foie grillé ! Le dur *** P**, ét ſes Pareils, peuvent ſeuls avoir

approuvé une loi ſemblable; P** ſeul a pu trouver du plaiſir à la mettre en execution!... Mais revenons aux Parens du malheureux Amancour.

A la première nouvelle de ſon crime, ſon Père, homme plein d'honneur, demeura ſans ſentiment. Il ne dit que ces mots: —Hà! l'on va m'accuser de l'avoir mal-élevé-! Il fondit en larmes; ét quand on ſ'approcha pour le conſoler, il ſe mit à genoux, en demandant grâce. On ſ'aperçut alors que la violence du coup avait ébranlé ſa raison, ét renverſé ſon jugement. Mad. Amancour fut ſaisie: elle vêcut tant qu'elle eſpera d'éviter à ſon Fils l'infamie du ſupplice: mais au-moment méme où il le ſubit, cet affreux ſupplice, à l'heure-méme, à-chaque coup, qu'elle n'entendait pas, elle pouſſa un cri, ét mourut au-dernier, comme ſon Fils, qui expira, en le recevant.

On avait conſeillé à ce Malheureux d'éviter l'infamie publique, par le ſuicide: Il ſ'y était refuſé, non par lâcheté; des ſentimens-de-vertu étaient rentrés dans ſon cœur: il avait paſſé les trois jours entre ſon emprisonnement ét l'execution dans des prières continuelles, ét il avait été à la mort avec joie, la regardant

comme l'expiation perſonnelle de ſon forfait. Il fit dire à ſa Sœur, de donner un-jour à la Famille de l'Horloger toute ſa portion hereditaire, non-confiſquable, parce qu'elle ne lui appartenait pas au-moment du crime, ni de la punition. Ce fut dans ces ſentimens qu'il mourut; (Je le ſais; car j'ai penetré juſqu'à lui...) Exemple terrible pour les Enfans indiſciplinés, qui ſe livrent à leurs paſſions! Tous ne ſont pas conduits par elles à l'échafaud; mais ils ont d'autres peines, qui, pour être moins funeſtes, n'en ſont pas moins terribles, par leur continuité.

Celeſte avait alors 18 ans; elle était grande et belle. Un Jeunehomme eſtimé, riche, petit-fils d'un Negociant de Bordeaux, ennobli par une municipalité, l'avait obtenue: le mariage devait être celebré le jour même, qui vit le ſupplice horrible du Frère... M. Dorfeuil, le Pretendu, n'abandonna pas ſa Promise; aucontraire, il lui donna les marques du plus tendre et du plus ſincère attachement. Il demeura auprès d'elle, auprès de ſon Père.. Helas! au même inſtant qu'on executait ſon Fils, il eut des mouvemens convulſifs et furieux, qui ne ſe calmèrent que trois jours après..... Ce fut ce jour-là qu'on rendit les derniers devoirs à la Mère.....

M. Dorfeuil ne quittait plus Celeſte, depuis ſon malheur : Madem. Amancour accablée, ne lui repondait pas un mot : elle ne parlait plus. M. Dorfeuil craignait alors pour ſa raiſon. Il ne la contraria pas, lorſqu'elle lui dit : —Laiſſez-moi, Monſieur ; je ſuivrai vos conſeils ; je changerai de nom ; je placerai mon Père, non pour m'en debarraſſer, mais pour tâcher de ſuſpendre ſa douleur, en l'éloignant des Objets qui la lui rappellent ; jamais, ſuivant votre ſage avis, ma jeune Sœur ne ſaura notre infortune : Mais éloignez-vous ! je ne puis ſoutenir l'idée, que je ferais une tache à votre honneur !.... M. Dorfeuil lui demanda ſeulement la permiſſion de lui rendre quelques ſervices ; comme de placer ſon Père ; de changer ſa jeune Sœur de pays, en la mettant en ſevrage, pour faire perdre ſes traces. Celeſte y conſentit, et M. Dorfeuil enchanté de la voir en pleine raiſon, ne deſeſpera pas de l'amener au mariage. Il fut pluſieurs jours à executer tout ce qu'il avait proposé. Il vint lui rendre-compte de ſes demarches et de leur ſuccès. Enſuite, il voulut dire un mot pour lui-même : Mais Celeſte donna quelques ſignes d'alienation, ſans-doute causés par l'excès de la douleur, et elle repondit à Dorfeuil d'une manié-

re qui l'effraya! Cet Homme genereux preféra de s'éloigner, à troubler la tete d'une Infortunée qu'il adorait. Il ne reparut plus; mais il s'informait d'Elle tous-les-jours. Enfin, apprenant que rien ne pouvait la faire consentir à le voir, il partit, pour laisser operer au temps une cure, que sa presence ne pouvait que retarder.

Celeste ne renvoya le portrait et les presens à M. Dorfeuil, qu'après son depart, desorte-qu'il l'ignora; comme Celeste ignorait de son côté, qu'il fut parti. Insensiblement sa douleur se changea en melancolie-de-caractère: Elle donna aux Parens de l'Horloger la portion de son Frère et la sienne, ne se reservant, de tous les biens dont elle était devenue depositaire, que la portion de sa Sœur Julie. Cet acte volontaire penetra de reconnaissance toute cette Famille: Ils voulurent remettre à Celeste une partie de ce qu'elle leur donnait; mais ils ne purent la trouver: Cachée sous le nom que M. Dorfeuil lui avait donné, ne sortant jamais, si ce n'est le matin, avant que tout le-monde fut levé, pour aler à l'eglise, elle était invisible à tous les ieux.

14 Nous étions deux Personnes, qui §. nous regardions comme les Enfans de la maison, depuis les alliances pro-

jetées, c'était M. Dorfeuil et moi. Nos sentimens n'étaient point affaiblis par la honte. M. Dorfeuil, qui avait été tout prêt d'épouser Madem. Amancour, n'ayant pu obtenir son consentement, après le malheur, il avait fait, en faveur de Celeste, avant de s'éloigner, un testamentt, par lequel il lui laissait tout: Car il venait de perdre une Sœur-unique, de l'âge de Madem. Julie. »—Ma chère Dame Thibaut, (m'écrivit-il), Celeste est mon épouse, puisque j'ai eu son consentement et celui de ses Parens; le mien, qui s'y est joint, a fait le mariage: Ainsi, je me regarde comme lié. Je vais vous confier ce que j'ai fait: Cela n'est peut-être pas solide, d'après nos loix; mais cela est louable, d'après mon cœur et mes intentions. Ma petite Sœur est morte: Julie, quand elle sera grande, pourra trouver un excellent Parti, qu'on serait obligé de refuser, à-cause de l'accident arrivé: J'ai fait inhumer ma Sœur sous son nom: C'est un faux, mais voyez-en tous les avantages. Un crime n'est crime, que par le mal qu'il fait à la Société; il cesse de l'être, quand il produit un grand bien! Quelle est votre opinion-»? Je lui repondis, Que je pensais comme lui; mais que Celeste ne souffrirait pas l'échange. Une-autre-fois, il m'é-

crivit encore: »—Qu'il alait au-loin, dans la vue de rendre à Celeste et à Julie tout ce qu'elles avaient perdu de leurs biens-».

Dès son premier voyage, il rencontra M. De-Nouglans, homme plein de merite, qu'il avait connu au collége, et ils se lièrent d'interêt et d'amitié.

—Je vais, Madame (dis-je à la Marquise), vous faire l'histoire de ce brave Marin, afin que vous connaissiez tout son merite.

HISTOIRE DE NOUGLANS.

Le vrai nom de cet Officier, est Feauveau : Ses Parens étaient pauvres, quoique nobles: Ils avaient depuis longtemps vendu la petite terre de Nouglans, dont ils portaient le nom. Abatus par leur malheur, sans ressources pour subsister, ils avaient resolu de faire apprendre un metier à leur Fils, qui paraissait fort, et n'annonçait pas alors beaucoup d'esprit. Le Jeune-De-Nouglans quitta donc le collége : Mais le jour même qu'il devait entrer en apprentissage chés un Boutonier, un Ami de la maison, qui l'était aussi de M. D'Anglesei-père, se trouva par-hasard chés les Parens du Jeunehomme, et on ne lui cacha pas la resolution qu'on avait prise.

—Je me charge de votre Fils (s'écria-t-il); Je suis dans la Marine-royale; les

emplois y ſont trop-recherchés et trop-rares; je vais trouver à votre Fils de l'emploi dans la navigation marchande; je veillerai à ſon avancement, et je ne vous negligerai pas vous-même. Vous en ſerez privés pendant bien des années! Embraſſez-le, et faites-lui vos adieux; je l'emmène à-l'inſtant-. En-effet, il l'emmena, et le fit partir pour Bordeaux, avec une lettre-de-recommandation pour M. D'Anglesei-père. Le Jeune-homme entra d'abord ſur un vaiſſeau comme mouſſe, pour ne pas faire de jaloux; ſon merite le fit bientôt paſſer au grade d'écrivain: au voyage ſuivant, il fut ſous-lieutenant: Il monta ainſi de grade en grade, ſe diſtinguant toujours par ſon merite et ſon exactitude.

Il ne revit ni ſa Famille, ni la Capitale: auſſitôt arrivé, il repartait. Ce ne fut qu'au bout de vingt ans qu'il revint à Paris. Il avait écrit à ſes Parens, ſans recevoir de reponſe: C'eſt que ſa Mère était morte quelques années après ſon depart, et que ſon Père, qui ſubſiſtait des bienfaits de l'Ami de M. D'Anglesei-père, fut bien-aise que ſon Fils ignorât ſes demarches: Ce Vieillard (car il avait près de 50 ans), était devenu amoureux de la Fille d'un Menuiſier, jeune et jo-

lie blonde, à laquelle il offrit le titre d'épouse, et une sorte d'aisance. La Jeunefille accepta; Mais elle avait un Amant, qui lui meme avait conseillé le mariage, croyant M. Feauveau-De-Nouglans très-riche. Il fut trompé dans son esperance; sa Maitresse et lui devinrent furieux, et peu-de-temps après avoir donné le jour à une Fille, l'Infortunée fut assés abandonnée de la raison, pour attenter aux jours de son Mari... Elle ne reüssit pas: M. Feauveau-De-Nouglans avait surpris quelques mots; il s'était defié; mais il ne croyait pas son Epouse coupable; il imaginait que le Galant n'était de complot, qu'avec une grande Cuisinière fort-jolie. Dans cette persuasion, et pour se garantir du danger qui le menaçait, au lieu de se mettre à table, il ala chercher un Medecin de sa connaissance, qui vint bien-accompagné. On examina les mets, on en fit l'analyse, et le poison fut reconnu. M. Feauveau ne voulait pas faire punir les Coupables; mais le Medecin les denonça. Le Galant et la Servante furent arrêtés: Ils declarèrent leur Maîtresse: mais la Cuisinière était innocente. Ce fut un coup terrible pour M. Fauveau, qui adorait sa jeune Epouse! Il en mou-

rut de faisissement et de douleur : La Jeunefemme fut flétrie et renfermée : l'Homme, qu'elle s'efforça de disculper, fut envoyé aux galères pour sa vie, et la Fille, unique au fruit de ce mariage malheureux, se trouva orfeline...

Une Dame de la connaissance de l'Ami de M. D'Anglesei le père s'en-chargea. Avant que cette Enfant eût l'usage de la raison, l'on delibera, si on la mettrait aux *Enfans-trouvés*, pour la laisser à-jamais s'ignorer elle-même ; ou si on la ferait élever : Il y eut plusieurs avis pour le premier parti : On craignait que cette petite Infortunée ne tînt des dispositions de sa Mère : mais enfin, le premier avis fut rejeté ; l'on fit élever la petite Céline, comme fille de M. Feauveau. En effet, il vaut mieux se connaître, quand on apartient à une Famille honnête, quoiqu'il s'y trouve une tache, que de s'ignorer à-jamais, en se croyant sorti de ce que les dernières Clâsses ont de plûs vil, et souvent de plûs criminel. (L'évènement a prouvé qu'on avait sagement fait ; car cette Jeunepersonne annonce les plûs heureuses dispositions!... Ce que je raconte-là, c'est Dorfeuil qui vient de le decouvrir : car Nouglans ignore encore que la petite Celine est sa sœur...

Revenons

Revenons à Dorfeuil, dont je vais seul finir l'histoire.

Il fesait, avec son Ami Nouglans, le comerce des Esclaves: Tous-deux desapprouvaient ce comerce, que cependant ils entreprenaient. Dorfeuil en donnait d'excellentes raisons. —L'opinion d'un seul Homme ne peut changer un usage general, qu'autorisent le besoin et la cupidité. Que reste-t-il à faire au Citoyen honnête-homme, qui veut cependant être utile à cette même classe d'Hommes, qu'il ne veut pas vendre comme des Bêtes-de-somme! C'est de les acheter lui-même, et de les transporter dans les contrées où ils sont utiles, pour les y placer d'une manière plus conforme à l'humanité. A leur arrivée en Afrique, que le Capitaine Nouglans connaissait deja, par deux voyages precedens, ils examinèrent quelle était la condition des Naturels, et ils la trouvèrent très-malheureuse! Ils en engagèrent plusieurs volontairement, et ils convinrent avec eux du traitement qu'on leur ferait: Ils achetèrent sans scrupule les Prisonniers-de-guerre, destinés à la mort, ou à la devirilité, cruauté familière, aux Roitelets de quelques Hordes mahometanes, qui en avaient donné l'idée à leurs Voisins, afin de fournir des

Eunuques pour les harems de Perſe et de Turquie: Quand les Roitelets ont vaincu quelques Villages, ils ſe plaisent à en rendre nuls tous les Mâles, et ils accordent à leurs Favoris la jouiſſance des Femmes et des Filles de ces Malheureux, depuis l'âge de huit ans, juſqu'à 18; les autres Femmes plûs âgées ſont laiſſées à des Demi-eunuques, qui ſont les Hommes qui n'avaient pas pris les armes. La population des *Kraas* ou Villages n'en ſouffre preſque pas, les Filles et Femmes livrées aux Courtisans du Roi, ont d'autant plûs d'enfans, que ces Hommes baſſement avares, ne cherchent qu'à les rendre mères: Ils laiſſent dans le *Kraas* autant d'Habitans qu'il y en avait lorſqu'il fut pris, et ils vendent tout-le-reſte, chaque Père recevant le prix des Enfans et des Femmes, qui lui ont été aſſignées, et qu'il a fecondées, ou fait feconder par ſes Fils, ou par ſes Eſclaves. Ce fut à ces *Kraas* fort-reculés dans les terres, que les deux Amis firent particulièrement leurs achats: ſouvent ils achetèrent les Mâles d'un Village entier, qu'ils garantirent ainſi de la mutilation; d'autres fois ils achetaient tous les Enfans d'un Kraas, dont les Femmes avaient été reduites en ſervitude. Avant les achats des Europeans, ces

petits Malheureux étaient massacrés par les Vainqueurs, des Nations cruelles des *Jaggas*, et autres, qui detaillaient ces infortunés Enfans à la boucherie comme des Animaux: Ceci a fait donner le Missionnaire *Demanet* dans une erreur aussi grande que ridicule: Il assure, dans son histoire de l'*Afrique française*, des *Jaggas* et de leurs Voisins les *Anzikos*, que ces Peuples tuent leurs Enfans, et les pilent dans un mortier, pour les manger. On croit dabord, et le Compilateur *Contant-Dorville* a osé l'affirmer, que ces deux Peuples tuent tous leurs Enfans: mais la vérité est, que les Jaggas tuaient autrefois, et mangeaient les Enfans faits par eux-mêmes aux Femmes des Kraas reduits en esclavage; ces Infortunées étaient reduites à la condition des Bêtes; on tuait leurs Petits; on fesait usage de leur lait, comme de celui des Vaches ou des Chèvres; elles étaient obligées de se traire elles-mêmes, de fournir tant de laitage, et le reste. C'est ainsi qu'en examinant plûs soigneusement les coutumes des Peuples, en vivant avec eux, on trouve leurs usages, non-moins cruels, non-moins horribles, mais beaucoup-moins insensés: ils ne sont pas destructifs du Peuple qui

les à ; ils ſe rapprochent de la barbarie européane, qui traite ces mêmes Noirs à-peu-près comme les Anzikos ét les Jaggas traitaient ét traitent encore leurs Prisonniers. Ce ſont les liqueurs fortes, ſi prejudiciables dailleurs, qui ont porté les Jaggas ét les autres Hordes feroces à vendre leurs Prisonniers, leurs Eſclaves, ét leurs Enfans-ſerfs, aulieu de les exposer à la boucherie. Dorfeuil ét Nouglans traitèrent de ces Miserables avec les Roitelets-nègres plûs voisins des établiſſemens europeans ; Ils penetrèrent enſuite juſques chés les Jaggas-Anzikos, en remontant la Zaïre ét la Deude, rivieres des Royaumes de Congo ét d'Angola: Ce fut par humanité qu'ils achetèrent des Infortunés deſtinés à perir.

Ici, la Marquise m'interrompit, pour me prier de lui lire le lendemain, ce que les Voyageurs disaient des *Anzikos* ét des *Jaggas*. Je promis d'en faire un Extrait abregé, ainſi que de l'hiſtoire des *Congo* ét des *Angoles* leurs voisins. Je remplis cet engagement : Mais on ſent que ce morceau d'hiſtoire ſerait ici déplacé : je le renvoie à la fin de l'Ouvrage, ſi la place le permet ; dans le cas opposé, j'en indiquerai un tableau racourci, bien fait, dans un autre de mes Ouvrages.

§. 15 Comme on leur vendait rarement des Femmes, ils trouvèrent un moyen de s'en procurer: Car ils se fesaient une loi de n'emmener ces Malheureux, que par couple mâle et femelle, afin de leur adoucir les horreurs de la transportation. Ils achetèrent, pour des liqueurs fortes, les Filles-vouées, autrement les *Abelerés*; avant qu'elles eussent commencé l'exercice de leur devoûment: Il ne laissait pas que d'y en avoir un grand nombre, chaque Femme un-peu riche se fesant un devoir, en mourant, de laisser une somme, pour en vouer plûs ou moins, suivant ses facultés. C'était aux Roitelets et aux Chefs des Kraals qu'ils s'adressaient, et le grand usage que ces Chefs pouvaient faire des liqueurs, pour exciter leurs Sujets au combat, les leur rendaient si precieuses, qu'il sacrifiaient tout le reste, même leur religion. Le Négociant Dorfeuil et le Capitaine Nouglans tâchèrent aussi d'acheter des Petites-filles non encore nubiles, dans les maisons où il y en avait beaucoup: Ils en prenaient le plûs grand soin, par eux-mêmes et par le moyen de douze vieilles Noires veuves, [illegible]hetées de l'esclavage le plûs dur; car es avaient été vendues, à la mort d'un [illegible]oitelet, à Un de ses Ennemis: Ces

Femmes, qui jouiſſaient de l'ineſtimable liberté, ſervaient avec zèle les deux Europeans, ét ſecondaient leurs vues. Aucun Eſclave n'était maltraité : ils travaillaient ſoit à des ouvrages du pays, ſoit à la terre, ſur leur propre ſol, en attendant leur depart. Sur le navire, ils étaient auſſi bien qu'il était poſſible, ſans compromettre la ſureté de l'Equipage : On les visitait ; on les appropriait : on leur fesait prendre l'air ſur le pont tour-à-tour ét par bandes : Ils étaient alors liés, quatre-à-quatre, mais traités doucement : On les fesait même danſer ; on les deliait un-à-un, ét on leur accordait la jouiſſance de leurs Femmes, dans des eſpèces de hutes, formées avec de vieilles voiles.

Arrivés aulieu de leur deſtination, Dorfeuil ét Nouglans, qui avaient acheté des friches conſiderables dans la Floride, y mettaient une partie de leurs Nègres, ſous la conduite de Cultivateurs europeans, ét ils vendaient les Autres à des Colons bien-connus, apportant infiniment plus d'attention à les bien placer, que ne fait une Fonnefemme de Paris, obligée par la neceſſité, de ceder un Chien ét un Chat qu'elle cherit. Ils ſ'informaient ſouvent, dans leurs differens vo-

vages, des Noirs qu'ils avaient vendus, et il leur est arrivé quelquefois d'en racheter, qui se trouvaient mal chés leurs Maîtres, pour les établir dans des terres à eux, à tâche, ou sous des Cultivateurs humains, qui devaient les former.

Les deux Amis ne s'enrichirent pas vîte à ce commerce raisonnable; mais il fut sûr et presque toujours exempt de pertes: Et ce qui avança tout-d'un-coup leur fortune, c'est l'heureuse occasion qu'ils eurent de rendre à l'Etat un important service, pendant la guerre: Tandis que les Troupes-françaises defendaient les Nations alliées, Dorfeuil et Nouglans trouvaient un moyen de tirer parti de la Guyane, en établissant des Colons sur le bord des fleuves et dans les autres parties basses, sans que Personne s'y opposât, parceque cette operation se fesait sans bruit: Ils surent se concilier l'amitié des Sauvages voisins; ils en étaient cheris, parcequ'ils leur fesaient du bien. Tout ce que les Emissaires-anglais entreprirent pour les exciter contre les Familles dispersées, ne produisit pas la moindre fermentation. Cet important service preserva les Provinces interieures et peuplées: Dorfeuil et Nouglans reçurent les louanges qu'ils meritaient, pour leur

excellentes dispositions, mais ils refusèrent toute autre espèce de recompense, que la decoration militaire de Saintlouis, parceque leurs établissemens les enrichissaient audelà de leur ambition.

Ils revinrent à Paris à la paix: Mais Dorfeuil ne vit pas Celeste. Il partit pour l'Afrique, où il était appelé par un Agent qu'il y avait laissé: Cet Homme avait ramassé environ mille Noirs, tous condamnés, soit à la mort, soit à la mutilation. Dorfeuil vola plûtôt au secours de ces Malheureus, qu'il n'était apelé par le gain. Il les trouva occupés à travailler à la culture du riz, suivant qu'il l'avait recomandé. Ils le virent comme leur liberateur, et il n'y en eut pas Un qui ne quittât avec plaisir sa terre natale, où il n'avait que des malheurs et des souffrances à esperer, pour aler en Amerique, cultiver des terres, dont il serait le colon; et la douceur du Maître leur donnait à tous l'assurance des promesses qu'on leur avait faites en son nom. Il les maria presque tous; il embarqua des Petites-filles pour les Plus-jeunes, et il les laissa libres sur quatre Vaisseaux, qui les conduisirent dans ses possessions. Là, il leur donna pour Inspecteurs, pendant 3 ans les anciens Noirs leurs compatriotes; ensuite ils devaient cultiver

librement à-leur-tour, élever leurs Familles, et suivre le même regime que les Nègres des Quakres de Pensilvanie.

Tandis qu'il était occupé de ces soins dignes d'un Homme, Nouglans avait fait seul un voyage en France: Ce fut en ce temps qu'il introduisit D'Anglesei chés Celeste. Nouglans, à son retour, ayant su, par le papier que lisait cette Demoiselle, que son vrai nom était Amancour De-Vassi, il fut instruit par ce nom seul, de ce qu'on cherchait à cacher avec tant de soin. Il s'informa: la vérité lui fut bientôt certifiée: mais il n'en parla pas clairement à Celeste; il se contenta de lui recommander de l'attention aux sentimens de Julie pour D'Anglesei. Quant à ce Dernier, Nouglans lui rappela ce qu'il lui avait dit, lorsqu'il l'avait presenté chés Celeste, que cette maison ne pouvait être dangereuse, parceque jamais il ne pourrait épouser Julie.

16 §. J'ai dit que Nouglans était sorti avec D'Anglesei: Le Premier avait conduit son Pupile chés Dorfeuil. Les deux Amis le trouvèrent dans un logement superbe, qu'il venait de faire arranger, aux environs du Palais-royal. —Pour un Garson (lui dit le Capitaine), cet appartement est trop vaste: Il me con-

viendrait, à moi, qui vais me marier? —Si tu veux (lui repondit Dorfeuil), je t'en ferai arranger un tout-pareil, près d'ici: Mais je garde le mien, parceque je vais auſſi me marier. —Hà! tu as fait une Inclination bien rapidement! —Je n'ai pas encore revu ma Future, qui eſt Celle dont je t'ai parlé-. A ce mot, Nouglans, qui alait ſ'ouvrir à ſon Ami, ſe retint. Il reflechit, que ſi Dorfeuil perſiſtait dans le deſſein d'épouser Celeſte, il était naturel qu'il favoriſât la paſſion du jeune D'Anglesei pour Julie. Il ſe tut donc, ét même il parut froid: Dorfeuil le crut piqué, de ce qu'il refuſait de lui ceder ſon logement, ét il l'en plaisanta. Nouglans le quitta bientôt, ſans avoir rempli la promeſſe faite à D'Anglesei, de les lier enſemble, ét ils revinrent chés Celeſte.

Le Capitaine parut ſombre à ſouper. Il commençait à craindre ſerieuſement Julie, qu'il obſerva ſoigneuſement. Elle lui parut adorable, ét ſans les engagemens ſacrés, qui l'obligeaient à preſerver le Fils de ſon Ami, de toute union déshonorante, il aurait lui-même approuvé ce mariage. Mais D'Anglesei était gentilhomme; Nouglans, homme-d'honneur, ét connu, devait-il donner le ſceau

à une alliance, qui... pouvait flétrir les Enfans d'un Gentilhomme? Il frissonna, et resolut de tout employer le lendemain, pour rompre la liaison que lui-même avait formée. Il voyait l'amour le plus tendre briller dans les ieux de son Pupile: Mais il le savait plein d'honneur: Ce qui l'inquiétait, n'était pas le succès de son dessein, mais la douleur violente, et peutêtre le desespoir, qu'il alait porter dans une âme sensible... Il était loin de soupçonner sa fermeté!

Dès qu'on fut sorti de table, Nouglans parut pressé de se retirer. Il n'aurait pas été decent que D'Anglesei restât seul; il suivit son Ami, quoiqu'à-regret, en-lui-reprochant la perte d'une agreable soirée. —La decence le demande, (repondit le Capitaine); il n'y a que des Femmes dans cette maison. Dailleurs, il faudra se faire une raison, bientôt. —Je sais quelle raison il faut que je me fasse (repondit D'Anglesei): Je crois entrevoir que tu vas épouser Adelaïde. —Ne traitons pas un pareil sujet ce soir; il est trop tard. Demain, je t'ouvrirai mon cœur sans reserve... J'ai fait un songe la nuit passée; je sais que tu ne crois pas aux rêves; je n'y donne guère plus de foi: Cependant j'ai vu là-dessus des cho-

ses extraordinaires, parmi nos Matelots. Il en eſt qui m'ont predit la terre, et des évènemens ſur les Iles où j'ai debarqué, d'après leurs rêves, racontés deux, trois, et quelquefois huit jours, avant l'évènement. Je rêvais donc cette nuit, que nous étions ſur mer, dans les parages de l'Ile de Gorée. Qu'une belle Syrène ſ'eſt montrée, et qu'elle te fesait des ſignes-d'amitié. Tout le monde ſ'eſt empreſſé autour de toi, pour t'avertir du danger de l'écouter; mais envain: Elle ne t'a pas eu plutôt parlé deux-ou-trois-fois, que tu as ſauté dans la mer, pour aler à elle. La Syrène t'a recueilli dans ſes bras, et t'a porté, comme en triomphe, autour du vaiſſeau: Mais tu ſentais deja ſes griffes, et tu nous tendais tes mains ſuppliantes. Un inſtant après, tout a changé; il me ſemblait que j'étais à Paris; que tu venais d'y épouser, malgré, moi une jeune et jolie Perſonne, que nous ne connaiſſions pas. Tout le monde admirait ſa beauté, lorſqu'un Homme mal-mis ſ'eſt avancé, en vous disant, —Cachez-la! cachez la?... C'eſt la Fille du-... Et il a montré par un geſte, ce qu'il n'osait prononcer. Nous avons tous fremi: Tu as repouſſé ta Nouvelle-épouse, qui ſ'eſt jetée à tes genous... Et je me ſuis

éveillé. —Julie ne saurait être... —Non; elle n'est pas ce que j'ai rêvé.. Mais la connais-tu suffisamment? Connais-tu sa Famille? —Son Père était un digne Homme. —Je le crois: Mais il faut s'informer, quand on se marie, et c'est ce que je ferai demain. J'ai besoin de repos. Adieu. Ils se séparèrent.

Nouglans ne voulait par-là que jeter un commencement de doute dans l'âme de son Jeune-ami, et ce tour aurait été fort-adroit avec un Provincial à préjugés. On voit, d'après cela, que c'est demain que va commencer la journée la plus dramatique, et la plus terrible.

Mad. Thibaut l'avait pressenti, dès le soir, par quelques mots qu'elle avait entendu prononcer à Nouglans. Ne doutant pas que l'orage ne fût prêt d'éclater, elle eut la prudence d'empêcher les Elèves de venir. C'était l'usage que ces Jeunes personnes, dont trois étaient Juives, et quatre Protestantes, ce qui fesait plus de la moitié des Douze, allassent, les Premières, dès le vendredi à quatre-heures, les Autres le samedi-soir, chés leurs Parens, pour y rester jusqu'au lundi-matin: Comme elles étaient filles de riches Marchands des rues Saintdenis et de-la-Ferronerie, elles allaient à la campagne avec leur Famille pendant l'été; en hiver, elles

montaient leurs coiffures, soignaient leurs habits, et le reste. Le motif que Mad. Thibaut donna aux Parens, c'est qu'une affaire importante était survenue à l'Institutrice. Le matin du lundi, Julie et Adelaïde entrèrent ensemble dans la salle-de-travail, et elles n'y trouvèrent Personne, si ce n'est la soigneuse Madame Thibaut, qui serrait les cartons : Adelaïde avait la commission de les mettre, le dimanche-soir, à la place de chacune des Elèves, avec l'ouvrage du lendemain *.....

J'interrompis ici ma lecture, pour faire à Mad. De-M**** quelques recits intermediaires. Je repris la suite du dernier trait que j'avais raconté (les *Marques*), et je remis le denoûment des FAUTES, à la Nuit suivante.

Je revins dans le quartier des Marques. J'aperçus deux Marqueurs, qui me consideraient beaucoup. Je m'éloignai, je circulai ; enfin, à 7 h. du matin, l'Homme sortit de chés lui, et fut saisi. C'était pour dettes. J'avais cru d'abord que c'était un Criminel ; je n'aurais pas attendu, pour voir prendre un Debiteur. J'alai me reposer.

---

* On a fait, du denoûment des FAUTES, une Action-dramatique en cinq Actes, imprimée à la fin du III Volume des PARISIENNES.

LXXXV NUIT.

CONCLUSION DE LA PELISSE-BLEUE.

Pendant les Nuits qui s'étaient passées sans que je visse Eustoquie, D'Aubefilve et sa Sœur, Julienne avait rendu de frequentes visites à la Nouvelle-changée, dont elle était très-contente! et pour abreger les preliminaires, elle lui avait avoué, qu'elle était instruite. Ces deux Jeunes personnes s'achevèrent leurs confidences, et leurs aveux mutuels les rendirent sûres l'Une de l'Autre. Je les revis la soirée suivante, et je les trouvai deja étroitement unies par les liens de l'amitié. L'Homme-sage ne dedaigne rien. Que les infames Calomniateurs ne viennent donc pas repandre leurs poisons sur mes recits! Car je pourrai leur faire une sublime reponse, dont voici le sens: Qui voulait-on que je cherchasse, pour exercer la bienfesance de la genereuse Marquise? des Heureux et des Vertueux? Ils n'avaient pas besoin de son secours: *Ce ne sont pas les Sains qui ont besoin de recourir à la medecine.* Eustoquie et Julienne m'interessaient autant que si elles avaient eu la naissance et les mœurs de l'adorable Marquise de M****; c'étaient des femmes. Je les felicitai; je me felicitai moi-même, et je les encourageai à suivre un plan de-

conduite, qui leur méritât l'estime publique. J'allai, ce même soir, visiter Celeste et sa Sœur: mais auparavant, je vais terminer ce qui regarde Eustoquie, afin de ne pas trop morceler les recits. Je n'anticipe que de quelques Nuits.

J'avais dirigé les preparatifs: Aucun obstacle ne pouvait se presenter, puisqu'à-defaut de Parens sur les lieux, on avait nommé Tuteur des Enfans de l'infortuné D'Aubesilve-père, le Jeune homme, amant de sa Fille. Pour Eustoquie, j'avais écrit au Curé de ses Parens, et je l'avais engagé, par les plus pressans motifs, à me faire donner l'autorisation necessaire, pour la marier à un Gentilhomme, que je nommais. Je fesais en-même-temps l'éloge de la Jeune personne: mais j'assurais, qu'elle ne se presenterait chés ses Parens que mariée. On s'était empressé de me satisfaire. Dès que j'eus l'autorisation, nous nous presentames chés le Notaire pour le contrat, et de là chés le Curé, que je mis au fait de ce qu'il devait savoir. J'eus lieu d'être content; il ne fit aucunes difficultés; au contraire, il feconda notre empressement. Le matin, à 5-heures, Eustoquie et D'Aubesilve furent mariés. Je les reconduisis chés eux, avec Richecœurs, l'Amant de Julienne.

SUITE DES FAUTES, et Celeste.

L'Histoire interessante que j'avais lue à la Marquise, m'avait donné une haute opinion de Celeste ; ainsi, lorsque j'alai chés les deux Sœurs le dimanche-soir, je les abordai avec un sentiment profond de veneration. Je compris que j'étais recommandé, sans quoi je n'aurais pas été reçu. Celeste était dans un grand trouble ! Cétait le jour fatal, qui devait decider son sort, et celui de sa Sœur ; mais qu'est-ce que notre prudence, lorsqu'elle n'est fondée que sur les convenances humaines ! La Nature recouvre immanquablement ses droits imprescriptibles. Celeste, en ce moment, ne pouvait me demander conseil : elle me pria de revenir le lendemain.

LA MARATRE.

En alant de chés Celeste à l'hôtel de la Marquise, j'eus occasion de voir un de ces traits revoltans, qui font fremir. Dans la rue du-Roide ficile, j'aperçus à une porte d'alé eune Jeune-fille de 14 à 15 ans, qui n'osait entrer. Je lui demandai, ce qu'elle fesait-la seule ? Aulieu de me repondre, elle rentra precipitamment. J'entendis une Femme, qui lui criait dans l'escalier : —Je t'ai vue parler à un Homme-! Je crus qu'on badinait, et je passai. Mais en-chemin, je songeai à

la Jeunefille, ét je me reprochai de ne m'etre pas informé dans le voisinage. Cependant, je ne pus me resoudre à revenir sur mes pas. J'entrai chés la Marquise, que j'entretins de l'hiſtoire de Celeſte ét de Julie.

A mon retour, je ne manquai pas de paſſer devant la porte, où j'avais vu entrer la Jeunefille. Je la reconnus, parceque je l'avais remarquée. Je tâchai de l'ouvrir, ét j'y reüſſis. Je m'avançai au fond de l'alée; j'entendis marcher dans l'eſcalier. J'eus des doutes, ét preſqu'une certitude, qu'il y avait-là quelque-chose d'extraordinaire. Je montai ſans precipitation, poſement, ét quand j'ouïs reſpirer, j'adoucis le ſon de ma voix, pour dire: —Eſt-ce vous, ma Jeune-voisine? Mondieu! que je vous plains-! Je tenais ce langage au-hasard. —Hà! je ſuis bien malheureuse! Elle me fait coucher ſur l'eſcalier, ét ſans ſouper, quand mon Père n'y eſt pas; ét elle trouve toujours des excuses auprès de lui, quand il eſt arrivé!... —Tenez, ma Petite-voisine, mangez-. (C'était le reſte de mon ſouper de chés la Marquise; on ſait que je l'emportais). La Jeunefille mangea ce que je lui preſentai: elle me donnait le nom de Monſieur Labrie. —Voulez-vous entrer chés moi? (lui dis-je fort-bas, pour

l'éprouver). Hô-non! je ferais perdue! Et-puis, je ne veux pas que ma Belle-mère ait pareille chose à me reprocher!... —Alons-donc; bonsoir! Mais cela me fait bien de la peine de vous voir-là! —Hô! ét à moi aussi! Je ne sais quand ça finira; ce ne sera qu'avec ma vie-. Ce petit colloque fut interrompu; la porte s'ouvrit brusquement, ét la Bellemère parut un flambeau à la main. —Hâ! Coquine! te voila donc avec l'Homme à quî je t'ai vue parler tantôt-! La Jeunefille, en ne trouvant en moi qu'un Inconnu, poussa un cri: Pour moi, sans me deconcerter, je pris la Fille par la main, ét j'entrai avec elle. Je m'assis, ét prenant un air sevère: —Vous avez trouvé votre Maître, Madame: Je suis au-fait de votre conduite, ét Madame la Marquise de-M··· ici-près, rue Payenne, va en être instruite!... Hâ! vous faites coucher une grande-Fille sur l'escalier! Vous lui refusez de la nourriture, quand son Père est absent? Votre but, je le sais, est de la faire mourir, ou qu'elle fasse quelque folie-... Mais je vous ferai punir, ét dès demain!... Ma Fille, alez-vous mettre dans le lit où vous couchez, lorsque votre Père y est; ét si cette Marâtre vous touche, demain je lui ferai porter la peine de sa mechanceté-! Comme j'ache-

vais ces mots, parurent deux Voisines presqu'en-chemise, une chandelle à la main: —Hâ! Monsieur, vous êtes envoyé de Dieu, pour secourir cette pauvre Petite! Si vous saviez tout ce qu'elle a souffert, et tout ce qu'elle souffre-t-! Les ieux de la Bellemère étincelaient. Je voyais qu'elle se mourait d'envie de m'injurier: mais elle était retenue par une crainte vague, que lui inspiraient ses torts et mon air-de-fermeté. Cependant elle éclata: —Je vous trouve bien-hardi de venir me faire la loi chés moi! —Je n'ai rien à vous dire (lui repondis-je); demain j'agirai; ou ... dès ce soir... Allons chés un Commissaire: il est tard; mais je saurai l'engager à se lever-. A ce mot, qui fut applaudi par les Voisines, la Bellemère épouvantée flechit, et promit d'en bien user avec la Fille de son Mari. Je me retirai, en chargeant les Voisines d'appeler du secours, au moindre bruit qu'elles entendraient.

LXXXVI NUIT.

Conclusion des Fautes.

J'appris, le soir du lundi, les choses étranges, qui étaient arrivées dans la journée à Mesdemois. Amancour; le mariage de Julie; la découverte flateuse qu'elle était parente de D'Anglesei; celui projeté de Dorfeuil avec Celeste elle-mê-

me, ét l'assurance donnée à Mad. Thibaut, pour son Fils, de la main de Celine; reconnue sœur de Nouglans.

Julie, en entrant le matin, avec Adelaïde, dans le sallon-de-travail, était ... tranquile ét gaie !... elle exprima son ravissement à son Amie, en lui rappelant la delicieuse journée de la veille. Mais à chaque mot, Mad. Thibaut repondait par un soupir ét une expression douloureuse. Les deux Jeunespersones remarquèrent superficiellement sa tristesse, ét coururent dire bonjour à Celeste.

Cependant Dorfeuil parut, ét Madame Thibaut le reconnut avec transport: Il la pria de pressentir adroitement Celeste sur son compte, se fit instruire de ce qui se passait, attendu que Nouglans avait eu de la reserve, ét se retira, pour aler servir Celeste ét Julie. ¶ D'Anglesei, instruit que Celeste ne recevrait plus volontiers des visites d'Hommes, prit le parti d'écrire clairement à Julie. Cette Lettre acheva d'enchanter la Jeunepersonne, qui ne la cacha pas à son Aînée. Celeste sentit qu'il était temps de commencer à lui faire entendre, que son mariage avec M. D'Anglesei était impossible. Julie ne la comprit pas. ¶ Nouglans arriva: Il prit Celeste en-particulier, ét lui dit fort-durement, qu'il ne souffrirait pas le maria-

ge de ſon Pupile avec Julie : Mademois. Amancour lui repondit avec douceur et fermeté : Elle hesita ſi elle devait decouvrir à ſa Sœur la honte dont leur nom était couvert; mais elle ne put ſ'y reſoudre. C'était cependant le ſeul moyen d'obliger Julie à renoncer à D'Anglesei. ¶ Nouglans ét ſon Ami eurent un entretien : Ce Dernier demeura ferme dans la resolution d'épouser Julie ; ét le Premier, qui ne croyait pas que ſon Pupile, majeur depuis huit jours, eût tout preparé pour ſe marier le matin-même, differa de l'inſtruire, ne voulant le faire qu'à la dernière extremité. Il était dailleurs ſi genereux, qu'il forma le deſſein de provoquer plûtôt D'Anglesei à un combat, qu'il devait rendre ſans danger, que de l'informer de la tache que le crime d'un Frère imprimait ſur Julie. Il ignorait, que ſa Sœur, une jeune-infortunée, cette Celine, qu'on venait de donner pour élève à Celeſte, était flêtrie, comme elle, par l'opinion ; il ignorait juſqu'à ſon exiſtance ; il fit un teſtament en faveur d'Adelaïde ſeule ¶ Mais ſ'apercevant bientôt qu'il falait ſ'expliquer, il écrivit à D'Anglesei le crime du Frère de Julie. ¶ Nouglans ignorait que Celeſte employât tout pour engager D'Anglesei à changer ſon plan de mariage avec Julie, ét qu'elle

avait été jusqu'à faire paraître son Père, espérant qu'un mot échappé à cet Infortuné, suffirait pour annoncer à l'Amant de sa Sœur, les puissans motifs de son opposition: Mais le contraire arriva; le malheur du Père attacha davantage aux Filles le genereux D'Anglesei. ¶ Un instant après avoir envoyé sa lettre, Nouglans comprit quelle douleur cet écrit allait causer à son Pupile, et il courut à son secours. D'Anglesei furieux, lui demanda seulement, s'il connaissait le malheur de Julie, lorsqu'il l'avait introduit? Et sur l'affirmative, il le traita de lâche. Nouglans l'avait prevu; Dorfeuil était même instruit de son dessein. Il presenta deux pistolets, et sortit pour se battre avec son Pupile. ¶ Dorfeuil suivit les deux Amis. ¶ Le Fils de Mad. Thibaut avait entendu les derniers mots de la querelle de Nouglans et de D'Anglesei: Il vint jeter l'alarme: Celeste au desespoir, voyant que sa Sœur allait être instruite, redoutant qu'elle ne le fut d'une manière qui lui causât la mort, se determina enfin à lui tout decouvrir.: —Viens (lui dit-elle, en voyant ses larmes, en l'entendant s'écrier, Que l'incertitude était le plûs affreux des supplices), viens être aussi malheureuse que ta Sœur-!..... ¶ Cependant Nouglans et D'Anglesei se

bataient au piſtolet: Mais le genereux Nouglans, qui avait eu ſon deſſein, ne les avait chargés qu'à poudre. Il feignit d'être frappé; il tomba. D'Anglesei effrayé, voulait le ſecourir: mais ayant aperçu Thibaut, et un Inconnu qui accouraient, il recommanda le ſilence au Premier, le chargea de prendre ſoin du pretendu Mort, et courut retrouver Julie. ¶ Tout était prêt pour le mariage; il l'entraîna aux autels; elle l'y ſuivit, plûtôt vaincue par ſes raiſons, que par ſon amour. Le mariage ſe fit malgré les cris de Celeſte, qui voulait retenir ſa Sœur. ¶ Nouglans arriva pendant la ceremonie, et au moment où Thibaut, temoin de tout, venait de raconter à ſa manière le combat et ſa terrible cataſtrofe: Epouvanté de l'apparition du Capitaine, qu'il prenait pour un Revenant, il voulait fuir. Nouglans, inſtruit par Celeſte de ce qui ſe paſſait, courut à l'égliſe. D'Anglesei était marié! Il montra pour lors toute la generosité de ſon caractère; il embraſſa ſon Pupile; il lui declara qu'il alait le ſoutenir, le defendre, et donner, en épouſant Adelaïde, une Compagne à Julie devenue Mad. D. Anglesei: —J'ai fait ce que j'ai pu, afin de t'éviter un repentir: Je n'ai pas reüſſi; mon rôle eſt à-preſent de montrer à mon Ami marié un devoûment ſans reſerve. ¶ On revint;

revint : tout le monde ſe trouva reüni, même le Père de Celeſte, à qui le bonheur de ſes Filles rendit la raison. ¶ Dorfeuil avait decouvert Celine dans la ſœur de Nouglans : il employa ce motif pour conſolider l'union de toute la Société. Un mot de D'Anglesei revela, que ce Parent, dont ſon Père l'avait éloigné, après une ſeule visite, M. Amancour-De-Vaſſi, était père de Celeſte, et que Julie était ſa parente ; il ne ſ'en trouva que plûs heureux de l'avoir derobée à la tyrannie du préjugé. Nouglans épousa la jeune Adelaïde-Celeſte, pour obeïr à ſon Père, accepta enfin la main de Dorfeuil, et Celine fut promise à Thibaut. ¶ Depuis ce moment Celeſte et Julie ſont heureuses, et leurs noms, cachés par ceux de leurs Maris, laiſſent ignorer leur infortune.

Je fus très-ſatiſfait de ce denoûment, et j'alai voir la Bellefille de la Marâtre.

Cette Derniére ſ'était contrainte : mais elle avait été plusieurs-fois ſur-le-point de ſ'échapper, et la Jeunefille tremblait. Comme j'avais acquis ſa confiance, par la manière dont j'avais parlé à ſa Marâtre, la nuit precedente, elle conſentit que je la menaſſe chés la Marquise. La Bellemère voulut ſ'y oppoſer : mais je me fis accompagner par les

deux Voisines, ét nous partimes malgré elle. J'instruisis Mad. De-M****, qui envoya chercher la Mauvaise-femme. On la trouva devant la porte. On la força d'entrer. Elle était furieuse. Mais la vue de la Marquise lui fit impression. Cette Dame garda la Jeunefille, pour jusqu'au retour du Père, ét l'on renvoya la Marâtre, qu'un Domestique reconduisit. Elle fut très-intimidée par les discours de ce Garson, qui vanta le pouvoir de sa Maîtresse, ét elle voulait revenir faire des excuses: mais on ne le lui permit pas. Au-retour du Père, la Jeunefille fut placée hors de la maison-paternelle: Ce fut l'avis de la Marquise, auquel ce Homme se conforma respectueusement.

SUITE DU LAPINISTE.

En m'en-revenant, je trouvai le Lapiniste, qui m'apprit un trait singulier, dont il avait été temoin oculaire.

Un Laquais avait formé le projet de voler son Maître, en toute sûreté, c'est-à-dire, sans lui faire de mal, ét sans pouvoir être reconnu. Il avait remarqué le Lapiniste. Il donna des soupçons sur lui. — Cet Homme est un espion: voyez comme il va la nuit sous prétexte de ramasser des herbes!... C'est un voleur, disait-il, une autre-fois...

On en entendra parler quelque-jour, ou plutôt quelqu'une de ces nuits-... L'occasion s'etant presentée de faire son coup, parce-qu'on avait fait des paiemens considerables à son Maître, l'infidèle Valet abusa de la confiance, prit vingt-quatremille livres en or, et deguisé sous des habits tout-semblables aux miens, il sortit mysterieusement la nuit; mais par ses precautions, et par les avis qu'il avait donnés, il fut aperçu. Il s'enfuit, dès qu'il n'en put douter; il cacha l'argent, revint par une porte de-derrière, et se mit au lit. Cependant le Laquais son Camarade, qui l'avait vu, avait été éveiller son Maître, qui compta son argent, et vit combien on lui avait volé. Il fit appeler le Fourbe, qui feignit de s'éveiller, et qui jeta les hauts-cris contre moi. On le crut. L'ordre de m'arrêter fut obtenu. Rien n'était plus naturel. Je ne sais pas trop ce qui me fût arrivé, puisque deux Temoins avaient vu sortir un Homme habillé comme moi: mais je n'eus pas ce malheur: la Fille du Portier, grande et jolie blonde de 18-ans, avait un Amoureux, d'une condition audessus d'elle, qui venait toutes les nuits lui parler à une fenêtre grillée. Cette Fille avait entendu quelque bruit, et craignant que ce ne fût son Père ou sa Mère, elle avait été re-

garder dans la cour. Elle avait vu le Valet deguisé; elle l'avait reconnu, et elle avait cru qu'il était-là pour l'épier, parcequ'il était fort-épris d'elle, fort-jaloux, et qu'il l'avait assurée, qu'il voulait absolument devenir riche, pour l'épouser. Elle dit à son Amant: — Mondieu, Monsieur, retirez-vous bien-vîte! voila Saint-alexis qui rôde, deguisé comme le Ramasseur-d'herbes; il va sortir, pour vous examiner-! L'Amant se retira donc: Mais il vit sortir le Valet par la petite-porte; il sut où il alait, et il le vit revenir. Quand Saintalexis fut rentré, l'Amant frappa doucement à la fenêtre, et sa Maîtresse revint causer avec lui, jusqu'au bruit que fit le vol. Alors on sortit: On aperçut l'Amoureux, qui ne voulant pas être reconnu, se mit à s'enfuir si vîte, qu'on ne put le joindre. On ne douta pas que ce ne fût le Voleur, ou son Complice. Le Valet fut bien-content! surtout de ce qu'on n'avait pas attrappé l'Homme, dont les reponses auraient prouvé l'innocence. On vint chés moi. Je n'étais pas sorti cette nuit-là, pour une colique. Les Voisines qui m'avaient assisté, l'assurèrent; et cela bien prouvé devant le Commissaire, je fus laissé chés moi. Dans la journée, ce trouble nocturne fit du bruit: L'Amant de la Blonde revint le

soir, et sa craintive Maîtresse lui dit ce qui était arrivé, en l'engageant à se retirer. —Je sais à-present quel est le Voleur! (dit l'Amoureux): demain nous verrons-. Et il s'éloigna fort-à-propos! car on sesait le guet autour de la maison. Il fut cependant arrêté, mais sans compromettre sa Maîtresse. On le mena devant le Commissaire. Il dit, qu'il n'était pas le voleur; mais qu'il savait où était le vol, et qu'il alait conduire au depôt. Saintalexis était present; il pâlit. —Assurez-vous de cet Homme! (dit le Galant). On s'en saisit: l'on ala dans sa chambre; l'Hôte reconnut le Valet pour son locataire; les 24-mille livres furent trouvées cachées dans la petite chambre, et Saintalexis convaincu, fut mis en prison. Il y est mort avant le jugement. On trouva dans sa poche ce Billet: »L'amour pour Eufrasie m'a fait chercher à »m'enrichir; l'amour, la honte et la jalousie me determinent à mourir«!

LXXXVII NUIT.

Le Voleur des Filles.

Il est impossible d'imaginer, combien Ceux qui ne veulent pas travailler, ou qui regardent un travail utile comme audessous d'eux, inventent, à Paris, de moyens bizarres de subsistance: Mais,

ét je le dis avec certitude, il n'en eſt point, pour la tranquilité, qui égale le travail, lorſqu'on eſt ſans fortune : Depuis 1755, juſqu'en 1767, c'eſt-à-dire, pendant 12 années, j'ai vécu à 50 ſous ét à 3 liv. par-jour : Depuis la dernière époque, j'ai vécu de mes Ouvrages : mais il eſt des Gens qui ne veulent pas travailler : J'ai rendu mon travail plûs amuſant que leur faineantiſe, ét j'ai ſubſiſté en bon Citoyen, en me rendant utile de plûs d'une manière : Car je penſais : —On doit toujours faire ce qu'il ſerait bien que tout le monde fît. Et avant d'agir, je me ſuis toujours dit : —Serait-il-à-propos que tout le monde fît ce que je ſais faire? Et ſi ma conſcience repondait, OUI, je le feſais ; ét ſi elle repondait NON, je m'abſtenais. Un travail utile, ét preſcrit, remplit mes journées ; les promenades nocturnes, qui étaient mon plaiſir, ont toujours été utiles, ou j'ai dumoins toujours cherché à les rendre telles.

Tout le monde ne me reſſemblait pas, dans les Hommes avec leſquels j'ai vécu! Combien d'âmes baſſes, crapuleuſe, atroces! Parmi Ceux avec leſquels je vivais en 1757 ét 58, dans une Imprimerie de Factums fort connue, il en était Un, que je rencontrai 15 ou

16 ans après, se promenant sur le pavé de Paris, la canne à la main, et ne travaillant plus. Je fus surpris! Mais je crus que cet Homme avait un emploi. Je ne m'informai pas. Enfin, à la soirée où nous en sommes, étant sorti sur les 8 heures, pour faire ma tournée chés mes nouvelles Connaissances, je vis Dubois devant moi, rue Sainthonoré. Il avait une redingote-de-travail. Je ralentis mon pas, uniquement, pour ne point être abordé de cet Homme, dont la compagnie m'aurait distrait Tout-près de la rue d'Orleans, à deux boutiques au-dessous de celle de la belle Laurens, qui vivait encore, Dubois se glissa dans une allée de Filles. Je ne vis là rien d'extraordinaire, sinon que cet Homme était encore libertin un-peu tard. Je pensai ensuite, que peutêtre y avait-il dans le fond de cette maison une imprimerie clandestine... Ces idées me rendirent curieux: J'entrai legèrement. La porte des Filles était ouverte; elles étaient deux à la fenêtre: Il y avait sur le lit une robe et une jupe. Je regardais d'un fond obscur: J'aperçus Dubois: Il prit la robe et la jupe; mit le tout sous sa redingote, et sortit. Il me heurta dans l'escalier, sans me voir. Je fus surpris: Mais je ne comprenais pas encore,

Je le ſuivis neanmoins. Il entra dans une autre alée; audeſſous de la rue d'Orleans, où il prit un mantelet. Plûs bas encore, il mit dans ſa poche des ſouliers neufs. Je me disais en moi-même: —Cet Homme a-t-il une commiſſion particulière pour rendre les Filles ſoigneuses-? Il arriva ainſi à la porte d'Euſtoquie. Je fus ſurpris de voir qu'il montait. Il trouva la porte fermée, et redeſcendit. Je le quittai. Je frappai. Euſtoquie vint m'ouvrir; elle était avec ſon Futur. Je lui dis ce que je venais de voir. —Hâ-ciel! c'eſt un voleur. Je laiſſais ma porte ouverte, lorſque j'étais à la fenêtre; on eſt entré deux-ou-trois-fois; la première, on m'a pris des boucles-d'oreille ſur la commode, à-côté de la fenêtre; la ſeconde, un mantelet; la troisième, une chemise que j'avais preparée. Depuis ce moment, j'ai tenu ma porte fermée le ſoir, et même le jour. Je retrouvai Dubois, qui rôdait dans le quartier. Il m'aperçut alors, et diſparut un inſtant après. Je le crus caché quelque-part, et j'atendis, mais envain.

Il me prit alors fantaisie d'aler dans les maisons où il s'était introduit. Dans la dernière, on ne s'était pas encore aperçu du vol: Mais on ſe rappela que ce n'était pas le premier. Dans la mai-

son de la robe et de la jupe, on accusait une jeune Malheureuse, et j'entrai pour la discluper. Partout on se proposa de tendre des piéges au Voleur.

Il était tard, j'alai chés la Marquise, et je racontai l'anecdote de ma soirée.

En m'en revenant, je trouvai le Lapiniſte, qui m'avait pris en amitié, et qui m'attendait. Je lui parlai de Dubois. —Hâ! je le connais! (me repondit-il): Mais je ne savais pas ce qu'il fesait. Je l'ai cru un Trouveur. —Qu'eſt-ce qu'un Trouveur? Le Lapiniſte me dit ce qu'il entendait par-là. Mais comme j'ai vu cet Homme par moi-même, on aura son article dans la suite. Je me retirai plutôt que de coutume; il n'était pas encore trois heures.

LXXXVIII NUIT.

SUITE.

Dans la journée, le danger que courait Dubois m'avait effrayé pour lui. Je sortis dès les sept heures, pour le devancer. Nous étions au commencement de septembre, et la nuit était close. Je ne savais trop où l'attendre, ignorant sa demeure. Je me tins auboût du Pont-Henri, portant mes regards partout. Dubois parut bientôt. Je le suivis, cher-

chant un à-propos pour lui parler. Il marchait en-assurance, examinant tout. Je vis qu'il n'était pas instruit. Nous allames jusqu'au-milieu de la rue de la Monnaie. Là il fit une inflexion, pour monter dans une allée; il m'envisagea, et parut chercher à m'éviter. Je le regardai fixement. Il s'approcha de moi, et me salua. —Que faites-vous (lui dis-je): On dit que vous ne travaillez plus? —Non; j'ai trouvé autre chose. —Le travail est mieux que toute autre chose (repris-je); et n'en eût-on pas besoin, on devrait encore travailler; parceque c'est le seul produit reel. —Toujours d'une morale sévère? (me dit-il en riant): Autrefois, vous ne baviez, ni ne fesiez de parties avec nous: aujourdhui, vous vous érigez en sermoneur.... Mais cette morale est elle bien au fond de votre ame? Je vis que j'avais affaire à un Malhonnête-homme très-effronté, qui voulait me sonder. Je crus que la dissimulation pourrait être utile, pour tirer des aveux, et le corriger plus efficacement. Je souris donc, et je repondis, Que, dans ma position, mon langage, devait être celui que je lui tenais. Alors cet Homme m'apprit à moi-même la manière dont j'étais regardé par mes anciens Confrères: On fesait

courir ſur mon compte des bruits étranges; Quelques-uns d'entr'eux m'avaient ſuivi, dans le temps que je fesais mes obſervations. A tout ce que me disait Dubois, je repondis vaguement: J'avais des moyens ſûrs de le confondre. Me croyant alors à-peu-près ſon égal, du-moins par les ſentimens, il me dit que j'avais ma manière, ét qu'il avait la ſienne: mais qu'il tiendrait ſon ſecret, comme je tenais le mien. Nous avancions cependant: Vis-à-vis la rue Du-jour, il me dit: —Separons-nous: vous alez à vos occupations, comme moi je vais aux miennes: Je m'applaudis de ce que je fais, comme vous vous applaudiſſez de ce que vous faites, ét nous travaillons tous-deux contre le vice, chacun à notre manière: Vous le denoncez, vous le decrivez, vous en inſpirez de l'horreur; moi, je le punis. —Oui! (lui dis-je alors); (car il était temps de me decouvrir), mais par le crime!... Qu'avez-vous fait hier, Malheureux, en tels, tels, ét tels endroits!... Vous êtes decouvert! les Filles ſont averties, elles ont porté plainte cotre vous à leur Inſpecteur; vous êtes ſignalé! vous êtes perdu! ſi vous ne changez de conduite, ét ſi vous reparaiſſez jamais dans ces quartiers, ou dans tel

autre, où vous avez volé les Filles?... Quelle baſſeſſe! Ces Malheureuses tirent du vice une ſubſiſtance precaire, ét vous, plûs vil que leurs vils Soutèneurs, vous les volez! vous jouiſſez, par un crime, du produit du vice! Tâchez, ce ſoir, de vous introduire vis-à vis la rue de-l'Oratoire, à l'entrée de la rue de-Grenelle, ou de celle d'Orleans! vous y êtes attendu, ét vous ſerez arrêté! C'eſt pour vous avertir que je ſuis dans ce quartier: Je vous ai attendu aubout du Ponthenri; parceque notre ancienne confraternité m'a fait conſerver pour vous un ſentiment d'humanité. Mais changez! dès demain reprenez votre travail, ou je vous denonce-! Je me tus. Dubois interdit, tremblant, me conſiderait. Il baiſſa la vue: —Ne me perdez-pas-! Et il ſ'éloigna rapidement. J'ajoute ici, que le lendemain, il reprit ſon travail, ét qu'il m'attendit le ſoir à ma porte, pour me l'annoncer: ét ce fut alors que je l'encourageai, en lui montrant de la compaſſion.

J'alai chés la Marquise à laquelle je rendis-compte de ce que je venais de faire.

LES MEDECINS.

Je voulais gâgner par la rue Saint-martin, en ſortant: Vers le milieu de

la rue Michel-le comte, je trouvai deux Hommes, qui marchaient vivement. —Je ne crois pas plûs à la medecine que d'Autres (disait l'Un); mais quel bruit, ſi je la laiſſais mourir, ſans conſulter Perſonne? C'eſt un impôt qu'il faut payer à la ſuperſtition. —Je ne crois pas à la medecine, telle qu'on la pratique (repondit l'Autre): Mais je ſuis loin d'en nier l'utilité! Voici quels ſont ſes inconteſtables avantages: Le Medecin-pratique voit les maladies, il en connaît les ſimptômes: Il a l'experience des indications qui peuvent ſoulager; il empêche les recettes ſuperſtitieuses ét charlatanes. Ce n'eſt pas tout; un Medecin, fût-il charlatan, eſt encore utile; pourvu qu'il ait la prudence de n'ordonner qu'un regime ſalutaire, ét point de remédes: C'eſt qu'il calme l'imagination du Malade. Il ſerait à ſouhaiter que tous les Hommes euſſent une aveugle confiance dans la medecine, par cette ſeule raiſon: C'eſt un malheur, que nos lumières actuelles empêchent cette confiance, ſi pourtant la mort eſt un vrai mal: Ce qui eſt plûs que douteux: Car il eſt preſque demontré que la mort n'eſt rien, ét que la peur que nous en avons, n'eſt que l'effet d'un inſtinct naturel ét conſervatif,

que la nature a donné à tous les Animaux, sans exception: Vivre au delà de cinquante à cinquante-cinq ans, pour la plûpart des Hommes, ce n'est pas vivre, c'est mourir longuement.

A ce discours, qui ressemblait si fort à la doctrine des anciens Prêtres d'Egypte, j'abordai les deux Hommes: —Messieurs, je me félicite de vous avoir entendus! Qui êtes-vous, afin que je conserve de vous un souvenir respectueux! Car vous êtes deux Philosophes estimables. —Je suis le Docteur Guilbert-De-Preval, me dit l'Un. —Et moi, je suis Goldoni, me dit l'Autre, qui vient chercher le Docteur, pour ce pauvre Carlin, qui s'est trouvé mal, pendant notre partie de piquet, faite après souper. —Vous êtes le Docteur De-Preval! N'est-ce pas vous qui avez trouvé un remède efficace, et très-facile, contre la Syphilis? —C'est moi-même. —Vous êtes un Homme respectable... N'est-ce pas vous (dis-je à l'Autre), qu'on nomme le Molière d'Italie? —C'est à moi que l'on fait cet honneur. —Je vous estime, je vous honore... Docteur, (m'adressant au Medecin), dites-moi votre sentiment, sur un point de physique? Est-il vraisemblable, que les

Hommes renaiſſent tous les uns des Autres, de manière, qu'il n'y ait qu'un certaine quantité de ſubſtance humaine, qui roule continuellement, et qui eſt toujours la même? A cette queſtion, le Molière d'Italie prevint la reponſe du Docteur, pour me dire: —Ce point ne peut ſe decider ici; et quelque ſoit le ſentiment du Docteur, je le prie de ſuſpendre ſa reponſe, parceque nous ſommes preſſés.

LXXXIX NUIT.

Le Convoi.

Le ſoir, en ſortant, je voulus paſſer par la rue des Bernadins. Un convoi, que le Peuple nommait ſuperbe, me ferma le paſſage, et je fus obligé de retrograder, pour prendre la rue de-Bièvre, cette rue qui me fut ſi chère depuis, mais encore ignorée. Lorſque je fus parvenu ſur le quai de la-Tournelle, je n'en fus pas moins arrêté par le Convoi: Plus de 300 Pauvres caparaçonés d'étoſe, precedaient le Corps: Une double bande de Prêtres et de Chantres marchait ſur deux lignes, armée de cierges. Le chant était agreable, et en faubourdon. Toute la ceremonie avait l'air d'une pompe; auſſi l'appelait on Pompe-funèbre: Les rues

étaient remplies, et tout-le-monde était aux fenêtres. Je me rappelai le Charriot-des-morts. —Ainsi, jusqu'au dernier moment subsiste la difference entre le Pauvre et le Riche! Mais à quoi sert-elle? Que signifie cette pompe, pour porter, non pas dans son tombeau particulier, mais dans un Amas renfermé de cadavres decomposés, ce nouveau cadavre! Pretend-on honorer le Defunt, ou temoigner la joie de la succession qu'il laisse? Quelle est cette stupide curiosité du Peuple, qui se foule, pour voir mener au sepulcre, un Riche qui lui ferait horreur, s'il était decouvert? Une seule chose conviendrait, en ce cas; des Porteurs en-deuil, une Famille, ou des Amis en pleurs, accompagnant le corps d'un Père, ou d'un Ami, porté dans un champ isolé, proche de la Ville, ou dans un jardin, où il serait inhumé; c'est-à-dire, enterré couvert d'un linceuil, et recouvert de terre vegetale. Voila ce que disent la nature et la raison. Pourquoi chacun n'a-t il pas son tombeau isolé? Les Egyptiens, en embaumant les corps, n'avaient pas raison; un faux respect les portait à retenir la partie ligneuse et sabloneuse des corps, sans dissolution, par respect pour un Individu ver-

tueux, dont ils voulaient conserver le simulacre: ne reflechissant pas, que d'après leurs propres principes, ils retardaient le retour à l'animation des parties composantes. Mais cette doctrine n'étant pas la même parmi nous, toujours est-il certain, que le seul usage, vraiment sensé, consisterait à rendre le plûs promptement possible, à la dissolution vegetale, ce qui lui appartient, ét dans des endroits separés, non dans une fosse commune, ét dans un terrein, où des millions d'Hommes dissous, depuis des siècles, doivent repandre des miasmes mortels sur les Villes, à-proportion de leur étendue! C'est une des principales causes de l'insalubrité de Paris pour les Femmes-enceintes ou nourrices, ét surtout pour les Enfans: Ces exhalaisons continuelles, qui sont nulles pour des Corps vigoureux, formés ailleurs, qui peutêtre les fortifient, ou qui tout-aumoins donnent à leur vie une qualité expansive à-l'excès, qui degenère souvent en libertinage; ces exhalaisons continuelles accâblent la faible Enfance, ét l'obstruent; elle devient rachytique, ét perit. Ce qui redouble la cause du mal.

Les convois devraient se faire modestement ét sans luxe; il y est scandaleux;

ces Pauvres rassemblés, sont detournés de leurs occupations ; ils rempliſſent ensuite les cabarets, ét y depensent plûs qu'ils n'ont reçu. Les convois ne sont utiles qu'aux Enfans de l'Hôpital, ausquels ils font prendre l'air, ét dont ils suspendent les operations meurtrières: C'est une sorte de fête indecente ét coûteuse, contraire à son objet, qui derange envain de leurs études une foule de Jeunes-ecclesiastiques, arrache les Chantres à leurs professions: La manière legère dont se font les convois affaiblit encore la religion, dans l'esprit du Peuple... Tandis que ces reflexions m'occupaient, je vis une Jeunefille de mon voisinage, parler avec beaucoup d'action à un Jeunehomme. Je m'approchai derrière eux: —Je profite de cette occasion (dit la Petite-perſone), pour vous repondre de-bouche; c'est la seule que j'aie de sortir le soir. —Les Riches dumoins, en mourant, favorisent l'amour, que l'interét contrarie (repondit le Jeunehomme). —Observez tout de l'œil, ét convenons de nos demarches: Je me suis separée de ma Mère ét de ma Tante, comme preſſée par la Foule. —Ecartons-nous? (reprit tout-bas le Jeunehomme). —Hô-non! ma Mère pourrait s'en apercevoir! —Elle pourrait plûtôt

nous apercevoir, si nous restions. Vous direz que vous avez été separées par le reflux. Il l'entraîna moitié gré, moitié douce contrainte. Ils allèrent jusqu'à la pointe-orientale de l'Ile-Saintlouis: Je n'osais les suivre pas-à-pas, depeur d'être reconnu: mais j'eus tort. Je passai par la rue de-Bretonvilliers, afin de les joindre à la pointe, sans affectation: La solitude était absolue; le beau convoi avait tout attiré après lui. Comme j'approchais, les cherchant des ieux et de l'oreille, j'entendis un petit cri, et comme des pleurs. Je marchai alors sans précaution... J'arrivai trop tard..... La Jeunepersonne était en desordre, et son inexperience venait de la perdre..... Je ne le fus qu'en leur parlant. Elle me reconnut, et vint auprès de moi. Elle était en larmes. Son Amant, peu delicat, n'avait rien ménagé. Je lui parlai fermement. Il se fâcha... Que faire? Je pouvais nuire à la Jeunepersonne; je me retirais. Elle voulut me suivre, et je la remenai jusqu'à sa porte, en lui conseillant de tout avouer à sa Mère. Elle le fit. Le Jeunehomme, loin de reparer ses torts, les aggrava, et resista même à ses Parens, qui voulaient le mariage. La Jeunepersonne sentit alors toute l'étendue

de ſa faute, qui n'eut pas les ſuites qu'on en devait craindre. Je ne ſus tout-cela que dans le temps; mais je finis.

J'alai chés la Marquise.

FILLE PERDUE.

J'étais attriſté par ce que j'avais vu dans la ſoirée: Je m'en revenais triſte, malgré les aſſurances que m'avait données la Marquise, d'être utile à la jeune Imprudente, qui était de la bonne Bourgeoisie. Je m'écartai dans le Marais, et je me trouvai dans la rue Paſtourelle. Parvenu dans l'endroit le plûs ſolitaire de la rue du-Chaume, j'admirais le ſilence profond qui regnait, lorſque j'entendis ſoupirer et marcher. J'alai audevant des pas de Femme, qui frappaient mon oreille. Je vis une une Fille d'environ 14 ans, d'une charmante figure. C'était une petite Ouvrière de la Place-maubert, que je remis tout-d'un-coup. Elle eut-peur de moi. Je la raſſurai, en lui disant que j'étais ſon Voisin. En-effet, elle reconnut mes traits. —Hé! pourquoi (lui dis-je), une Jeune perſonne comme vous, eſt-elle dans les rues à pareille heure? —On m'a envoyée porter de l'ouvrage, rue Notredame-de-Nazareth: Je ne connais pas ce quartier, quoique je ſois de Paris. On m'a retenue un-peu

tard à essayer, à decoudre et recoudre quelque-chose, à la robe, au jupon. Je ne reconnaissais pas du-tout mon chemin : J'ai demandé à une boutique de Pâtissier: deux Garsons m'ont apparemment exprès mal-enseigné ; ils m'ont fait prendre une rue qui m'a menée sur les boulevards. J'étais desolée ! je me suis informée à la première Femme que j'ai rencontrée, qui m'a fait reprendre le chemin que je quittais. J'ai trouvé deux Laquais à une porte-cochère, qui m'ont dit ... des ... poliçonneries, et qui m'ont fait prendre encore une rue toute-opposée... J'ai trouvé une autre Femme, qui me voulait emmener.... Je n'ai plus osé demander, et je marche au hasard depuis trois heures, que toutes les boutiques sont fermées. —Je ne vous enseignerai pas votre route (lui dis-je), mais je vais vous remener à votre porte, que je connais très-bien. La Jeunefille n'était pas sans defiance : Elle ne m'avait jamais parlé ; elle ne me connaissait que de vue. Je la rassurai de mon mieux, en l'entretenant de choses honnêtes. Elle m'apprit, que ses Parens, qui tenaient une espèce de messagerie, et qui étaient à leur aise, lui fesaient apprendre le metier de Couturière pour l'occuper, et pour qu'elle fût tenir l'aiguille ; qu'elle

mangeait et couchait à la maison-paternelle, et qu'on devait être bien-inquiet !.. Elle se reconnut, lorsque nous fumes au Pontmarie, et je m'aperçus alors que j'aquerais sa confiance. — Je trouverai à-present mon chemin (me dit-elle), mais je vous en prie ! accompagnez-moi jusque chés nous ! Tant que je ne me suis pas reconnue, je n'avais peur que d'une chose, c'était de ne pas me retrouver: Je ne craignais pas même les mauvaises rencontres; je ne songeais qu'à mon chemin: mais à-present, que je me reconnais, il me prendrait, si j'étais seule, une frayeur... que je ne saurais vous dire ! — Je me garderai bien de vous laisser ! (lui dis-je); il est à-propos que j'apprenne à vos Parens, comment je vous ai trouvée. Elle me remercia; et moi, la voyant un peu rassurée, je lui fis observer, en traversant le Pont-de-la-Tournelle, la Grand'ourse et l'Etoile-polaire: je lui dis que, si j'étais égaré, la nuit, dans les rues d'une Ville inconnue, ou-bien dans une grande forêt, pourvu qu'avant de sortir je me fusse orienté, je reviendrais tout près de ma demeure: au lieu-que, pour elle, les rues étaient un vrai labyrinthe pendant la nuit. Je tâchais ainsi de la distraire. Elle m'écoutait; mais elle était tremblante, et

elle fut obligée de s'appuyer sur mon bras, qu'elle avait dabord refusé. Je sentis, qu'il lui falait du menagement. Nous arrivames. Les Parens étaient en l'air: ils rentraient; on venait de la chercher. —Du calme! (leur dis-je): il n'eſt rien arrivé à votre Fille; je vous en repons: Mais elle eſt tremblante; ét la moindre chose lui causerait un saisiſſement mortel. La petite Louisette était adorée; sa Mère l'embrassa; Louisette pleura: On la mit au lit; on lui donna un bouillon; puis un peu de vin, ét elle s'endormit. On se promit bien de gronder la Maîtreſſe, qui envoyait si loin une Jeunefille de cet âge, ét de cette figure, à la nuit tombante. Ces Bonnes-gens m'ont toujours aimé depuis.

XC NUIT.

La Fille honteuse.

Il n'eſt pas d'Être dans la nature, qui ne soit mechant: Tout Individu aime à faire du mal, à detruire son Semblable, ét les autres Etres. Les Herbivores même ne sont pas innocens; ils frappent, ils mordent, ils écrasent. L'Homme aime à detruire, pour detruire: Mille-fois je me suis senti le cruel desir de tuer une belle groſſe Mouche-à-miel noire ou Bourdon, qui venait sucer à ma fenêtre les

fleurs des Pyramidales, ét j'avais besoin de la reflexion, pour m'en empêcher. Quelle eſt donc la cause de ce ſentiment deſtructeur, qui eſt naturel à tous les Êtres? Eſt-ce la conſervation perſonelle, aux-depens des autres Exiſtances? Eſt-ce une impulſion de la Nature, qui, en-même-temps qu'elle vivifie tout, veut que tout ceſſe, ét met autant de moyens de deſtruction, que de production? Il faut le croire. Qu'eſt-ce-donc que la vértu, dans l'Homme-ſocial? C'eſt l'effet d'un ſentiment moral ét factice, fondé ſur la reciprocité, qui nous fait continuellement ſurmonter la nature, pour faire du bien aux Autres. Eſt-ce uniquement le goût du plaiſir, ou le desir de la propagation, qui fait que tant d'Hommes cherchent à degrader les Filles, les Femmes? Non; dans le regime ſocial, c'eſt un ſentiment d'Ogre, un ſentiment oppreſſif, qui porte des Êtres cruels à plonger dans la proſtitution degradante, à perdre, pour la Société, une Jeune-infortunée; qui dabord excita leur admiration, puis leurs desirs bruraux.....

A ma ſortie du ſoir, je paſſai dans la rue d'Orleans-Sainthonoré, cherchant la ſuite d'anciennes avantures, ét ſurtout à revoir ce quartier-chef, que j'ai nommé

le

le Cerveau de la Capitale ét du Royaume. J'avançais, en reflechiſſant ſur les deux rencontres de la veille, lorſque j'aperçus à-l'entrée de la boutique d'un Épicier, une Jeunefille aſſés mal-miſe, qui venait d'acheter une bougie. Elle ne rentra pas; elle vagua un-peu. Une Femme-du-commun l'obſervait: —Bon! Rosette! tu es honteuse! Il ne faut pas l'être! Continue, va! tu auras bientôt toute honte bue-! Ces mots firent éloigner la Jeunefille, que je ſuivis. Elle l'en aperçut, ét ralentit ſa marche, obſervant neanmoins, ſi on ne la regardait pas. Elle me fit un ſigne, ét ſe gliſſa dans une alée. Je crus que c'était ſa demeure. Non: La Jeune-infortunée,... corrompue, par des Hommes peu delicats, ſe comportait dans les alées, comme les Filles des Jardins-publics..... —Ma Fille! (lui disje avec douceur); vous êtes jeune, vous êtes fraîche encore; vous êtes d'une jolie figure: quel malheureux metier commencez-vous-là? Qu'eſperez-vous devenir par le libertinage? Il n'a que des maladies, la degradation ét l'hôpital à vous presenter, non pas dans le lointain, mais tout-près de vous! Avez-vous donc un éloignement inſurmontable du travail? —Du

travail! Non; mais de celui qu'on me fait faire; je n'aime pas un metier où l'on ne gagne plus de quoi vivre. —Quel eſt ce metier? —Couturière: J'ai voulu épiler des chapeaux: le Maître.... n'a pas été content de mon ouvrage, et il m'a dit, que je n'étais bonne qu'à être comme les Filles de la rue Saint Honoré! Il m'a fait beaucoup endêver! et moi, voyant que tout le monde rebutait mon ouvrage, desolée, j'ai... j'ai... —Ma Fille! quel état voulez-vous? —Hô! les modes. —Venez avec moi; je tâcherai, s'il eſt poſſible, de vous procurer ce que vous desirez. Ce ne fut pas ſans difficulté qu'elle conſentit à me ſuivre. Cependant elle vint. En-route, elle me raconta differens affauts, qu'elle avait eſſuyés de la part de ſes Voisins, des Maîtres et des Compagnons-chapeliers, en-un-mot de la part de tous-ceux qui connaiſſaient ſa miſère: il ſemblait que tout le monde ſe fît un jeu de la plonger dans l'abîme, et y trouvât un grand avantage!... C'était cependant, de la part de Plusieurs, une méchanceté purement gratuite, comme celle des Mauvais-ſujets, qui ſe moquent d'une Inſenſée, pour la mettre en fureur; car ils n'auraient pas osé lui *toucher*, de peur de s'en repentir.... Je l'écoutais avec une douloureuse indignation.

Nous arrivames chés Mad. De-M****, ét je laiſſai la jeune Fanchette avec la Femme-de-chambre, tandis que j'expliquais à la plus genereuse des Femmes, ce qui ſe paſſait. Mad. De-M**** ne crut pas devoir mettre une Jeune fille de cette eſpèce en apprentiſſage de modes, dumoins tout-de-ſuite: elle la vit ſans en être vue, ét la fit conduire dans une maiſon-de-travail, gouvernée par deux Veuves ſages; on la tint à-part les premiers jours, en la compagnie de deux Femmes inſtruites ét prudentes, dont l'emploi était d'épurer les Élèves, avant de les mettre avec les Autres.

Je m'en revins ſeul, l'âme libre ét joyeuse: —Combien ne dois-je pas à l'adorable Marquise! (penſais-je), pour les jouiſſances qu'elle me donne! Comme elle élève mon être! Je ſuis pauvre; je ne puis rien; ét par elle, j'ai de la puiſſance! Je n'envisage plus le Malheureux avec le deſeſpoir de ne pouvoir le ſoulager! Je ne ſuis pas forcé, comme autrefois, de m'endurcir par impuiſſance! je dois à la Marquise une exiſtance nouvelle ét deliciéuse!... O Femme! il n'eſt pas d'Homme dans le monde, qui ait ton excellent cœur, ta genereuse ſenſibilité! Tu es pour moi le premier des Etres, ét l'Image de la Divinité-même! X ij

Je ne rencontrai, en revenant, qu'un Ouvrier allemand, ivre et battu, pour avoir mal-parlé des Français, devant des Provençaux : je le remenai dans la rue de la-Tisseranderie, où il logeait ; je fus obligé de le deshabiller et de le coucher.

XÇI NUIT.

Le xiv septembre.

C'était le second Anniversaire de ma visite à Victoire, rue Saintonge. A huit heures-moins-un-quart, je sortis de chés moi, rempli d'un sentiment douloureux, mais non sans douceur. Victoire était toujours à Sainte-Aure, et dans la journée même j'avais eu de ses nouvelles. Je passai sous les fenêtres de son Couvent, et je fis entendre ma voix, en la portant audessus le plûs élevé. Dès que j'eus cessé de chanter, j'entendis qu'elle me repondait par un couplet de la Romance de Gabrielle-de-Vergi, que nous avions chantée ensemble deux années auparavant. Lorsqu'elle eut fini, j'exprimai le plûs melodieusement possible, » Je vais pleurer à la rue Saintonge ». J'y arrivai à 9-heures. Je lus ma date *247.bris 1769.* (Elle a été ôtée par une reparation, au mois d'auguste *1787.*) Je me concentrai ensuite: je repassai dans mon esprit les évènemens arrivés depuis deux ans !.....

Qu'ils étaient multipliés! Ces Nuits ne ſont pas les Memoires de ma vie: J'avais penſé mourir en 1770; tout avait été interrompu: Je n'avais pas été chés la Marquise, depuis le 17 avril, juſqu'au 8 ſeptembre; mais je lui avais quelquefois écrit.... Mes larmes coulèrent; je m'affligeai, à la vue de mes malheurs; les biens qui me reſtaient, et qui m'élevaient encore en ce moment audeſſus des deux-tièrs des Hommes, me conſolèrent; ma douleur devint douce, et mes larmes coulèrent plûs facilement. Je melodiais en pleurant, tout ce que me ſuggerait mon cœur trop rempli.

LES CENDRES DE LA FILLE-UNIQUE.

Tandis-que j'étais dans cette ſituation, une Femme, belle encore, s'approche, me regarde, et m'écoute en ſilence..... Je ne rapporterai pas ce que je chantais, ne l'ayant point écrit.

Lorſque j'eus fini de chanter, elle m'adreſſa la parole: —La mort ne vous a peutêtre pas enlevé Celle que vous pleurez? Il vous reſte quelqu'eſperance! —Aucune: J'étais mort pour elle, avant qu'on nous ſeparât: Je la regrette plûs librement, que je n'aurais oſé l'aimer: Je ne la reverrai jamais!... —Vous me

paraiſſez eſtimable : quî êtes-vous ? —Le Spectateur-nocturne : Par goût, je ne ſors preſque jamais que la nuit. —Hâ ! j'ai entendu parler de vous ! Venez ! venez ! que je vous montre le ſujet d'une éternelle douleur-! Je ſuivis la Dame, à laquelle une eſpèce de vieille Femme-de-chambre donnait le bras, ét nous arrivames dans une demeure charmante, par ſon heureuse ſituation. Elle me fit entrer dans un cabinet, qui reſſemblait à une bibliothèque : J'y vis tous les Êtres que la Dame avait aimés, depuis qu'elle exiſtait : Papillons, Oiseaux, Écureuils, Chats, Chiens, tout y était par-ordre, ét admirablement conſervé ; tout ſemblait reſpirer. —Je n'ai rien perdu, pour la vûe (me dit-elle en ſoupirant) : Voila tous les Êtres que j'ai connus, ét dont j'ai pu diſposer ; voici leurs Enfans vivans (ajouta-t-elle) en me menant dans une autre pièce : Je m'attache à ce qui m'aime, ét je ne ſuis pas une Divinité qui puiſſe donner l'immortalité ! jugez combien je ſuis malheureuse !... Mais ce n'eſt pas tout ! Vous n'avez pas vu le plûs grand de mes biens... ét de mes maux-!... Au même-inſtant, elle tira un rideau, ét je vis, ſous un grand bocal, une .... Fille charmante, l'air

riant, les couleurs vives, animées, tenant sur son doigt un joli Serin, auquel elle semblait apprendre à parler. Je fis un cri d'admiration. Je me retournai pour regarder la Dame; elle était tombée évanouie sur un sofa. —Toutes les fois qu'elle montre sa Fille, voilà ce qui lui arrive (me dit la Femme-de-chambre), et cependant il ne se passe guère de jour qu'elle ne la montre. Il nous est défendu de la secourir, et elle espère cesser de vivre enfin, dans un de ces évanouissemens. J'éprouvai un sentiment profond de tristesse. J'examinai encore un instant la Fille, et je me ressouvins d'avoir vu ce Chef-d'œuvre de beauté, il y avait quelques années. Mais considérant que si la Mère revenait à elle-même, elle retomberait en voyant sa Fille, je tirai le rideau. Je vis, comme chés le malheureux Ami d'Eleonore, tout ce que l'aimable Fille avait laissé d'habits, sous verre autour de la pièce, preparés, comme si elle devait les mettre. Je me rapprochai ensuite; la Dame reprit ses sens, et nous sortimes, pour retourner dans le cabinet des Animaux. Je quittai la douloureuse Mere, le plutôt qu'il me fut possible; je souffrais auprès d'elle en l'admirant. Lorsque je fus sur la porte,

elle me donna un cahier cacheté, qu'elle prit dans une armoire, où il y en avait beaucoup d'autres pareils, et elle me le remit, en me disant: —Je vous demande votre parole-d'honneur, que vous ne l'ouvrirez qu'après ma mort-? Je la donnai; je sortis, et je me crus délivré d'un poids énorme! La douleur trop profonde et trop exprimée, nous accable: Ce que j'avais admiré; cette ingenieuse manière de se ressouvenir de tout, de vouloir tout conserver, ne me parut plus qu'une dangereuse maladie, et je plaignis Celle qui en était attaquée.

J'arrivai chés la Marquise, auprès de laquelle je respirai... Hâ! qu'elle était differente de tout ce que je connaissais, de tout ce que je rencontrais, cette Femme charmante, que la bienfesance avait ranimée!.....

En m'en retournant, je passai par la rue Sainthonoré, pour revoir l'Aveugle-éclairé, auquel je demandai des nouvelles. —Eusloquie est mariée; elle est contente (me dit-il): C'est votre ouvrage: mais j'y pers: Cependant qu'elle soit heureuse... Vous avez sûrement fait sauver l'Homme, qu'on nommait le *Solitaire*! Il avait des Enfans; soit. Mais si j'avais de la pitié comme vous, ce ne serait pas tant-mieux pour les Honnêtes-gens.

XÇII NUIT.

L'ANCIEN PALAIS-ROYAL.

Pendant une ſemaine entière, je me rendis tous les ſoirs dans ce Jardin, par la cauſe que voici. J'étais entré dans la ſeconde cour pour traverſer le paſſage de la rue de-Richelieu. Je voulais, ce ſoir-là, m'arrêter un-inſtant devant la maiſon qui fait le coin de la rue-Traverſière, pour voir ce qu'étaient devenues deux Sœurs, dont l'Une était adorée du Malade-d'amour. Je fus diſtrait de ce projet par une Jeune-ét-jolie-perſonne, qui entra dans le Jardin. Je ne ſavais que penſer ſur ſon compte, ét je la ſuivis par inſtinct. Elle ſ'arrêta vers la grille du Jardin particulier, où étaient alors quelques Oiſeaux étrangers, qu'on entrevoyait. Elle me parla la première, ét m'en demanda le nom. Je lui repondis, Que c'étaient differentes varietés du Canard d'Amerique, qui languiſſaient dans nos climats. Le Jardin était fort-ſolitaire; ce n'était pas jour d'Opera. Elle quitta la grille, ét je l'accompagnai, en cauſant avec elle. Nous alames ſur le bord du grand baſſin, où étaient encore les deux Cygnes, avant qu'on y mît les Poiſſons rouges & dorés des Chinois. Nous parlames du Cygne qui ne chante pas: mais la Belle-perſonne me

dit, qu'il y avait une opinion, pour soutenir que certains Cygnes du Pô, en Italie, dont l'espèce était apparemment detruite, avaient melodieusement chanté. A ce mot, je changeai d'opinion sur ma Compagne, que j'avais regardée comme une Chauvesouris un-peu plûs distinguée que les Autres. Nous quittames le bassin, ét nous vinmes dans l'alée-solitaire-du-meridien : Nous parlames physique, astronomie : Je me trouvai ici un-peu plûs savant que la Dame, ét elle m'écouta. Nous fimes trois fois le tour du Jardin. Au quatrième commencé, à dix maisons du Jardin particulier, ét grillé du Prince, la Belle-personne (car elle était charmante), tira une clef de sa poche, ouvrit une porte-de-treillage, me fit un leger salut, ét rentra. Je restai presqu'immobile. J'avais pensé qu'elle sortirait du Jardin avec moi, ét que j'aurais encore quelque-temps le plaisir de causer avec elle: Je me voyais decu de mes esperances. J'en fus amplement consolé, par l'assurance de l'honnêteté de Celle avec quî je venais de causer. J'attendis, pour voir, si je l'apercevrais à une croisée. Je ne vis rien. Je remarquai bien la maison, en les comptant, depuis le Café-

de-Foi, et depuis le Jardin grillé; je fis le tour, et j'alai dans la rue de-Richelieu. Je vis la porte-cochère: Je demandai au Suiſſe, Quelle était la Dame qui venait de rentrer par le Palais-royal? —Qu'eſt-ce que cela vous fait-? Puis, ſans me parler, il dit à un Domeſtique: —N'eſt-ce pas Madame la Ducheſſe de-***, qui vient de traverſer la cour? —Oui (dit le Laquais), en robe couleur-de-tabac: Son caroſſe l'attendait! —Voyez, me dit le Suiſſe, à ſon hôtel, rue-... Je me retirai, profondement étonné.

Je me rendis chés la Marquiſe; mais je ne crus pas devoir parler encore de la rencontre du Palais-royal.

LE CHERCHEUR.

En m'en retournant, je trouvai un Homme, une petite lanterne à la main, qui regardait partout, avec une attention ſcrupuleuſe: Ce qui me frappa, c'eſt qu'étant parvenu ſur le quai du Louvre, où il y avait alors des charrettes, à-cauſe des chantiers, il ſe gliſſa dans les endroits les moins propres, examinant tout. Je ne ſus que penſer! Il traverſa le Pont-royal; prit la rue-Dauphine, en ſuivant un des côtés; il revint de l'autre, avec la même attention, prit le

Pontneuf, qu'il parcourut des deux côtés: Je le laissai pourlors, presumant que c'était un Homme qui avait perdu quelque-hose, et qui le voulait retrouver. On connaitra cet Homme par-la-suite.

LE MARIAGE CACHÉ.

Je m'en revins par le Quai des-Orfèvres. Au-milieu de la rue Saintlouis, je vis une porte s'ouvrir: c'était celle d'une maison où demeurait une charmante Personne! Il en sortit un Homme bien-mis; il monta dans une voiture, qui l'attendait à l'entrée de l'ancienne-rue-de-la-Barillerie, et s'éloigna. Les Persones qui le reconduisaient m'aperçurent, et parlèrent entr'elles: —Voila un Homme qui l'a vu!... Est-il du voisinage-? On vint me regarder sous le néz, sur le Pont-Saintmichel, où j'étais deja. —Non-? (dit-on en s'en retournant). Je ne pus savoir alors ce que tout cela voulait dire.

XCIII NUIT.

SUITE: LES SINGES.

C'était jour d'Opera: j'esperai que je pourrais trouver la Dame de la veille au Palais-royal. J'y fus des huit heures: Il fesait la plus belle soirée. Je fis rapidement le tour: J'aurais voulu avoir dix corps, pour être sûr que la Ducheſſe n'était pas dans le Jardin; j'attendis à la

porte. Une voiture arriva dans la cour des-Fontaines. Je fus attentif, et ma peine ne fut pas inutile; j'en vis sortir avec transport, la Dame de la veille. Elle s'avança de pied, et seule, tandis que sa voiture alait sans doute rue de-Richelieu. Je ne savais trop comment l'aborder! Il falait me composer un air qui n'annonçât pas ma decouverte, et qui cependant ne fût pas trop libre. Je me presentai; je saluai sans ouvrir la bouche, et l'on ne me dit rien. Je pris alors la parole, le plûs desintereſſément qu'il me fut poſſible, en proposant de parler physique. —Hâ! c'eſt vous!... Je ſuis bien-aise de vous retrouver. (Ce mot me rassura). On dit qu'il exiſte des eſpèces de Singes, qui approchent beaucoup de notre eſpèce? Mais ces Animaux me font horreur, et je n'ai pu me determiner encore à voir les deux, mâle et femelle, qui ſont dans cette alée: (celle du Meridien): Approchons-nous-en; je ne ferai que les entrevoir. —Mademoiſelle, lui repondis-je, la nuance de l'Homme au Singe, eſt preſqu'inſenſible. Je ne vous parlerai pas du Singe-Pongo, qui eſt un Hommepoilu, qui a notre tâille, et une force extraordinaire; mais ſimplement du Singe longuemain: Il exiſte dans le nord de l'Amerique,

Je le crois: Elle me paraît trop-ſenſée, pour avoir un Amant, outre ſon Mari-. Enſuite, comme une idée en amène une-autre, je ſongeai à la Dame qui conſervait tout ce qu'elle avait-eu. —Cette Femme (penſai-je), reſſemble aux Egyptiens, qui embaumaient les corps, pour les conſerver des ſiècles: C'étaitune amitié mal entendue; c'eſt à la prompte decompoſition, que tend la nature, ét il faut la ſeconder, aulieu de la contrarier-. Tandis que ces idées m'occupaient, j'apèrcus le Chercheur de la veille. Pour le-coup, je m'approchai de lui, afin-de lui demander, Ce que ſignifiait ſa conduite? Il me regarda; ét ſans me repondre, ſe remit à fureter par-tout. Je le laiſſai. Je n'avais pas fait vingt pas dans la rue des-Lombards, où nous étions alors tous-deux, que je le vis ſe baiſſer, ét ramaſſer, en disant —Hâ-! La crainte de le contrarier, fit que je ne m'approchai pas. Je continuai mon chemin. Dans la rue Saintdenis, je vis briller quelque-chose-. Je m'approchai. C'était une montre d'or. Je la ramaſſai. Une idée me vint, qu'elle pourraît être à l'Homme ſingulier, qui portait une lanterne. Il me ſuivait. Je la lui montrai. —Certainement, elle m'appartient! (me

dit-il) Je la lui donnai, content d'avoir mis fin à ſes recherches. Car je m'imaginais, que cet Homme était une eſpèce de tête mal-règlée, qui perdait ſouvent, et cherchait enſuite. J'arrivai chés moi, ſans autre rencontre.

XÇIV NUIT.

SUITE : L'ALÉE DES MARONIERS.

Le Palais-royal m'attira encore malgré moi. Je me comportai comme la veille ; mais je n'eus pas le même bonheur. Je me promenais neanmoins, attentif à tous les carroſſes qui arrivaient. Dans un moment où j'étais ſous le couvert des tilleuls que borde l'alée du Meridien, je crus entrevoir la Belledame, qui paſſait rapidement. Je courus à elle, en lui coupant le chemin: Je la rencontrai face-à-face, et je reconnus avec chagrin que je m'étais trompé: la Jolieperſonne que je venais d'aborder était plûs jeune, et je crus remettre ſes traits, que je cherchais à me rappeler. Elle gâgna l'alée-des-Maroniers, dont l'obſcurité m'empêcha d'éclaircir mes doutes. Une Femme qui l'accompagnait, lui dit fort-bas : —Voila un Homme qui vous regarde ; eſt-il de votre connaiſſance ? —Non: je l'ai remarqué ; il n'en eſt pas. —En ce cas, votre ſanté exige que vous preniez

l'air, reſtez ; mais ne vous promenez qu'ici. J'écoutais, en marchant doucement, ét ſans reſpirer. —Vous n'avez rien à craindre ! (penſai-je) ; au-contraire, je voudrais pouvoir vous ſervir !... Je ſuivais toujours. Dans un moment, la Jeune perſonne tira ſon mouchoir, ét laiſſa tomber un morceau de papier, que je ramaſſai. J'alais m'approcher, pour le lui rendre. Le temps que je fus à me baiſſer, elle diſparut. Je vis une autre Femme devant moi, à-peu-près de ſa tâille, ét ce fut ce qui me la fit manquer ; car je m'étais bien proposé de la voir rentrer : Cette erreur de Perſonne m'empêcha de la chercher aſſés vîte. Je fis encore quelques tours ; mais je ne la vis plus, quoique je regardaſſe ſous le néz toutes les Femmes qui paſſaient.

Tandis que j'étais occupé à cette recherche, j'entendis une grande-belle Femme, qui disait à une Autre : —Cette alée eſt charmante ! Quel ombrage ! quelle agreable obſcurité ! Je reconnus ſa voix : c'était la Ducheſſe. Elle continua. —Je n'ai pas rencontré l'Homme qui m'a parlé deux ſoirées de-ſuite ! Je n'en avais pas encore vu de ſon eſpèce ! Il eſt poli, ſans pretenſion, inſtruit : il paraiſſait prendre du plaiſir à ma com-

pagnie ; il m'a même fait deux ou trois complimens assés delicats ; mais il les jetait plutôt-là, qu'il ne me les adressait. Je voudrais le retrouver. A ces mots, je me présentai. —C'est vous ! Alons, nous alons passer dans un endroit plus éclairé. Nous traversâmes les alées des tilleuls, et nous côtoyames un des côtés de gason. La Dame qui accompagnait la Ducheſſe, me regardait cependant : Elle lui parla bas : Je m'aperçus qu'on s'éloignait, et par discretion, je me tins où j'étais. On disparut, et depuis, je n'ai plus rencontré la Dame ! Je presume que l'Inconnue, qui peutêtre n'était que la Femme-de-chambre, m'avait pris pour Un-autre, et qu'elle avait cru me connaître. Au-reſte, je sus tout ce qu'était la Belledame le soir-même, en la nommant et la designant à la Marquise. La Belledame verra, par ce trait, en lisant ces Nuits, qu'on l'a trompée sur mon compte. Ce n'eſt pas la seule-fois qu'on m'a pris pour ma reſſemblance.

A mon arrivée chés moi, je tirai le papier que j'avais ramassé : la rencontre inattendue de la Belledame me l'avait fait oublier en route, et chés la Marquise : Ce papier était ouvert ; je vis une adreſſe, et j'y lus quelques mots, dont

je ne compris pas le ſens ; mais que je vais rapporter.

» Je vous felicite, Mademoiselle, » du parti que vous avez pris : Votre » ſort était d'autant plûs incroyable, » que vous paraiſſiez adorée. Aureſte, » vous ſavez tout ce qui ſ'eſt paſſé depuis : l'oſtentation eſt au comble, et » vous tenez votre place dans la menagerie ». L'adreſſe était, » A Mademoiselle Pulquerie. »

Je me proposai de montrer cette Lettre le lendemain à la Marquise.

XCV NUIT.

Suite : L'Arbre-de-Cracovie.

Je retournai le ſoir à l'ancien Palais-royal, quoique je n'eſperaiſe plus y revoir la Belledame. Ce n'eſt pas que je fuſſe certain alors qu'on m'eût defervi dans ſon eſprit ; mais j'en avais comme un preſentiment. J'alai ſous l'alée des-Maroniers. Je fis cinq à ſix tours, ſans donner beaucoup d'attention à un Groupe d'Hommes ſinguliers, qui ſe tenaient toujours ſous le même arbre: Tandis que j'alais et que je venais, obſervant de mon mieux toutes les Femmes qui avaient la taille de la Ducheſſe, je revis, à l'inſtant où je m'y attendais le moins, la Jeune-

perſonne de la veille. —Je hais cette obſcurité! (dit-elle à la Femme qui l'accompagnait); paſſons un-peu dans les autresalées: Je me plais auprès du baſſin. Je les ſuivis en me cachant: mais la Duégne m'aperçut, ét parla-bas a la Jeune-perſonne. —J'ai ſi peu deſſein de vous contrarier, quoique je ne vous connaiſſe pas (dis-je à la Première); que je vais rentrer ſous le berceau des-Maroniers. Je me retirai auſſitôt, ét je les laiſſai; reſolu de chercher la Ducheſſe partout le jardin, ſans m'arrêter un inſtant. Mais on ne fait pas toujours ce qu'on a resolu.

J'étais rentré ſous le berceau des-Maroniers. En approchant du Grouppe qui ſe tenait toujours ſous ſon Arbre, j'entendis prononcer le nom de la Ducheſſe. —On dit qu'elle vient ici tous les ſoirs, ét qu'elle ſy promène avec une ſeule Femme, pour ſurprendre elle-même ſon Mari, nouvellement amoureux de la Petite T..... de l'Opera. Ce n'eſt pas qu'il n'aime plus ſa Femme; il la prefererait à la jolie Danſeuse, ſ'il falait opter! que la Ducheſſe lui donne de la jalousie, il reviendra bientôt à elle! On aſſure, qu'hier elle l'a vu traverſer avec ſa Maîtreſſe l'alée du-Meridien. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il y avait un Homme avec elle: On croit que c'eſt le Marquis

de-**** ſon frère, deguisé: D'Autres pretendent que c'eſt un Inconnu, à qui le hasard avait fait lier converſation avec la Ducheſſe, et que la Femme-de-chambre, qui le connaît, a fait entendre à ſa Maîtreſſe, qu'il falait ſ'en defier: on dit, en-un-mot, que c'eſt un Exempt, dont l'entretien avait plu; mais avertie, hier-ſoir, elle l'a planté là. —Il n'eſt pas étonnant (dit Un-autre), que la jalousie faſſe venir une Femme, Ducheſſe ou Princeſſe, ſeule dans ce jardin: j'ai quelque-chose de plûs extraordinaire à vous apprendre: C'eſt qu'une Jeuneperſonne, belle comme un Ange, ayant une très-mauvaise Mère, qui la fesait mourir de douleur, par le conſeil d'une Tante-paternelle, a feint de mourir dans une maladie qu'elle a eue, il y a quelques années: On a trompé ſi-bien la Mère, qui, pendant la maladie, marquait la plûs grande ſenſibilité, qu'on a emmené ſa Fille dans ce quartier, fort éloigné du ſien, et qu'on lui a ſubſtitué un corps veritablement mort. On dit, que cette Mère eſt une Être ſi complètement inſupportable, que ni Mari, ni Enfans, n'ont jamais pu ſoutenir ni ſa tendreſſe, ni ſes humeurs: Elle a fait fuir ſon Mari, mourir ſon Fils d'excès de ſoins, et forcé ſa Fille à conſen-

tir à une démarche aussi extraordinaire, que celle de feindre de mourir. Dès que sa Fille n'a plus été sous ses ieux, cette Femme singulière s'est attendrie ; elle l'a regrettée, pleurée : Elle l'a fait faire en cire par Comus, d'après son portrait ressemblant ; elle est sous verre, habillée, comme si elle était vivante, et si parfaitement calquée, que les Gens qui l'ont connue, croient la voir encore... Elle vient ici fort-souvent le soir, prendre le fr is-.

Après ce recit, on parla d'autre chose. Pour moi, je m'applaudis d'être parfaitement instruit, au-sujet de deux Personnes que je desirais fort de connaître. Je comprenais, pourquoi la Duchesse venait seule au jardin, déguisée en Bourgeoise ; et je devinais parfaitement, que la belle Fille était Celle de la Dame, qui m'avait montré sa menagerie, et tout ce qu'elle avait aimé depuis son mariage, si bien conservé. Je resolus de servir la Jeune personne ; car je prenais parti pour elle contre sa Mère, je ne sais pourquoi. Il ne manquait au bonheur de cette Femme, que d'avoir-là le portrait de son Mari ; mais il vivait encore !... J'alai du côté du bassin. — Un mot ! (dis-je à la Duègne) : Que je vous

dise ce je viens d'entendre à votre ſujet, ſous un certain Arbre, qui eſt au-milieu de l'alée des grands Maroniers. —C'eſt l'Arbre-de-Cracovie (me repondit la Vieille). —Soit: mais voici ce que je viens d'entendre. Je ne doute pas que Mademoiselle ne ſoit la Fille de Mad. De-**: mais je ne ſais quoi me diſpose pour elle: je vous avertis donc, que votre avanture n'eſt plus ſecrette pour tout le monde, et qu'il faut prendre des précautions-. La Vieille ſe mit à rire:. —Bon! bon! nous vous ſommes bien-obligées! Oui, oui, nous prendrons des precautions-! Et elle riait, en parlant à la Jeuneperſonne: Je fus tenté de croire, que je m'étais trompé: Cependant, comme j'avais quelque defiance de ce rire affecté, je ne m'éloignai qu'avec precaution. Dès que j'eus diſparu ſous le couvert des tilleuls, je revins au grillage, et j'entendis la Vieille qui disait: —Alons-nous-en-. On ſe leva, et l'on paſſa tout-près de moi. J'étais colé à un arbre. La Vieille dit (car elle était bavarde): —J'ai bien-joué mon rôle! Il ne ſe doute de-rien. —Mais vous le jouez mal à-present (lui repondis-je): cependant comme je n'ai voulu que vous obliger, profitez de mes avis-.

Je

Je ne m'approchai pas. Je les laiſſai. Elles traverſèrent le paſſage du Café-de-Foi, et je les vis entrer dans une maiſon de la rue de-Vantadour. Il n'y avait pas encore de N.°; je me contentai de la bien remarquer.

J'allai chés la Marquiſe, ſans que dans ce long trajet, il ſ'offrit rien d'extraordinaire. Je lui fis part de tout ce que je voyais à l'ancien Palais-royal, depuis quelques-jours, et ſurtout du recit de l'Arbre-de-Cracovie. Elle fut très-ſurprise du trait de la Jeuneperſone! Pour la Ducheſſe, elle me parut au-fait.

CONCLUSION DE VICTOIRE.

C'était l'Anniverſaire de la diſparution de Victoire. Je paſſai par la rue Saintonge. A la fenêtre, coiffée comme elle était le 14 ſeptembre 1769, je vis une Jeunefille, qui ſe retira, lorſqu'elle m'entendit approcher. Arrivé vis-à-vis, je m'arrêtai. Je chantai, ſuivant mon uſage. La fenêtre était fermée. —C'eſt une illuſion! (penſai-je). Pendant que je reflechiſſais, la porte ſ'ouvrit, et je vis la même Perſonne: C'était-elle! c'était Victoire! Je ne pouvais en croire mes ieux. Je m'approchai. —Montez, me dit-elle: nous venons de ſouper en-ville: Mon Frère eſt mort; je ſuis mariée: j'avais tant de gout pour

cette rue et cette maison, que j'ai voulu qu'elle fût ma première demeure. Mon Mari vous connaît ; il vous verra, soyez-en sûr, avec plaisir. Il n'est pas prevenu par moi : Il vous a entendu chanter ; il écoute, et ne sait pas que je suis descendue. En achevant ces mots, elle me donna la main, et je montai. Je trouvai son Mari. C'est un fort-bel homme. Il me reçut bien : « Vous êtes l'ami, et non l'amant de ma Femme ; ainsi vous serez mon ami. Votre sensibilité pour ses malheurs ne doit point m'offusquer ; j'en connais la source. » Je repondis quelque-chose, je crois, à ce discours du Mari. Je reflechis ensuite où j'étais. Hô ! quelle situation delicieuse, si Victoire n'avait pas été mariée !... Cependant ma raison l'approuvait. Mais le charme de la rue Saintonge était detruit. Je quittai les deux Epoux le plûtôt qu'il me fut possible : Dehors, je trouvai la rue Saintonge une rue ordinaire : La date, la terrasse ne dilataient plus mon cœur. Je m'en retournai triste. Depuis, cependant, je vois encore avec plaisir cette rue ; son charme revient, à mesure que le temps efface les impressions intermédiaires, et reconfacre les anciennes. Mais les paroles du chant ont changé : « Lieux enchantés ! vous

» me charmez encore, même après que je » ne l'aime plus» ! L'amour se gliſſe donc partout, juſque dans le cœur d'un Hibou!

XCVI NUIT.

Suite : Le Carré-de-Gazon.

Le Jardin du Palais-royal avait un charme qui m'attirait: Il eſt vrai que les événemens ſemblaient s'y multiplier pour moi, cette ſemaine; depuis, je ne les y retrouvai preſque plus. J'étais dans un état d'engourdiſſement depuis la rencontre de Victoire : Je l'avais-aimée ; je ne le ſentais que trop ! mais je n'ai jamais osé occuper ma penſée d'une Femme qui eſt dans les bras d'Un-autre ; ſi ce n'eſt..... Mais c'était une exception ſi extraordinaire !..... Colette n'était pas une Femme comme les Autres.

J'arrivai dans le Jardin, dans l'eſperance de ſervir Une des deux Perſones dont j'ai parlé, ou peut-être toutes-deux. Je pris l'allée-du-milieu ; j'allai juſqu'au baſſin, où je m'arrêtai, penſant que c'était un point-de-réunion, où l'on paſſerait. Je pris une chaiſe ; je m'adoſſai à l'un des Arbres-en-boule, et je me tins immobile. Un petit-bruit, que j'entendis derrière moi, me fit tourner la tête,

pour regarder dans le Carré oblong et gazonné. C'était une Jeunefille de 15 à 16 ans, qui fesait jouer deux Chiens, dans l'herbe. Un Aide-Suisse vint avec un fouet, et les chassa, malgré les pleurs de la Jeunefille. Un Homme mit l'épée à la main contre le Chasse-chiens. On siffla: les Suisses y repondirent: Tout le monde courut aux portes, et le Jardin resta vide. Je ne sais pourquoi je n'y alai pas: Je donnai la main à la Jeunefille, pour la faire sortir du Carré: Elle appela ses Chiens, qui se retrouvèrent, et elle resta tremblante auprès de moi, de la peur qu'on ne les tuât. Je les pris tous-deux sous mon manteau, non sans lui faire quelques petites remontrances, sur son goût excessif pour ces Animaux, et sur son indiscretion, d'être entrée dans un des Gazons. Elle me repondit, qu'ils y étaient entrés malgré elle; qu'elle voulait les reprendre, et qu'ils se moquaient d'elle; ils l'attendaient jusqu'au moment où elle se baissait, et ils s'enfuyaient en jouant. Elle ajouta, qu'elle n'était pas si amoureuse des Chiens; qu'elle aimait ceux-là, parceque c'était l'unique consolation de sa Grand'mère: —Si on les avait tués, ma Bonne-maman serait morte de chagrin! Nous avancions. Parve-

nus à la porte, du côté de la rue des Petitschamps, nous la trouvames fermée. Nous alames regarder au petit-paſſage-de-l'Hôtel-Penthièvre ; il n'y avait Perſonne ; ét nous nous échappames ; au grand contentement de la Jeunefille. Je ne la quittai pas. Elle me dit, qu'elle demeurait dans la rue du-Petit-reposoir ; ainſi nous n'avions que la Place-des-Victoires à traverſer. Je montai chés la Vieille, à laquelle je remis ſes deux Chiens, en lui recomandant de ne les plus envoyer au Palais-royal, mais ſeulement dans la Place voiſine: —Hô ! c'eſt qu'au Palais-royal, ils vont ſur l'herbe-! Je lui contai ce qui venait d'arriver. Elle en fut attendrie aux larmes. Elle dit à ſa Petitefille, qu'elle aurait dû donner à l'Homme qui fouettait ſes Chiens, un coup-de-couteau dans le ventre. Je vis que c'était une vieille Folle, qui avait pour les Chiens un goût aveugle, ét très-reprehenſible, ſi elle n'avait pas été en enfance. Je ne parlai plûs qu'à la Jeunefille, ét à la Cuiſinière. Celle-ci rudoya ſa vieille Maîtreſſe, ét je lui en fis reproche. —Bon ! bon ! il faut la mener comme ça, ſans quoi on ne pourrait en-venir à-bout ! Qu'il nous arrive tout ce qu'on voudra,

à Madem. Henriette et à moi, elle y est insensible; pendant qu'elle s'évanouit, si Quelqu'un fait jetter un petit cri à l'un de ses Chiens, en les poussant un-peu. Elle est comme ça depuis sa jeunesse, à ce qu'on m'a dit. L'autre-jour, Mademoiselle fut insultée en promenant les Chiens le soir; car elle veut qu'on ne les promène que le soir, parcequ'ils dorment mieux: Nous lui avons dit ça: Elle a repondu, que ça ne fesait rien, et qu'il falait bien que ses Chiens se promenassent. J'exhortai la Cuisinière et la Demoiselle à la patience. (Il est vrai que Celle-ci ne se plaignait pas), et je leur representai la reverence, la complaisance qu'on devait au grand âge. Je leur dis que l'aisance dont on paraissait jouir dans la maison, lui était due. —Il est vrai (repondit la Cuisinière, pendant que la Jeuneperfonne s'éloignait): elle a été Fille-entretenue, et cette jolie Enfant est fille d'une Fille naturelle: Si vous pouviez, avant que la Vieille meure, car vous me paraissez honnête-homme, trouver moyen de l'engager à tout faire passer à sa Petitefille? Car on dit que les Bâtards n'heritent pas. Je repondis à la Cuisinière, Que je ne pouvais rien par moi-même; mais que je parlerais à

Quelqu'un. Je la quittai, pour me rendre chés la Marquise. Je repaſſai par le Palais-royal, dont les portes étaient ouvertes, et j'appris que l'Homme qui avait tiré l'épée, venait d'être pris, et mis en prison. Je reſtai juſqu'à ce qu'on fermât; mais je ne vis pas les deux Perſonnes que je cherchais.

A mon arrivée chés Mad. De-M****, je racontai le trait de la Grand'mère; et je parlai du ſervice à rendre à la Petite-fille. La Marquise regardait comme un bonheur, toutes les occaſions d'obliger. Elle prit l'adreſſe, pour agir le lendemain dans la journée.

LE LIÈVRE.

Je voulais retourner chés Victoire, en m'en revenant: mais je ne pus jamais m'en inſpirer le courage. Je regagnai le quartier du Palais-royal; je paſſai devant la porte de la Grand'mère; je traverſai la Place-des-Victoires, et j'allai juſqu'à celle Vendôme, où j'avais autrefois rencontré la Femme d'Ivrogne; je revins par la rue Sainthonoré: Je paſſai devant la boutique des Marchandes-de-rabac: Je vis l'Aveugle très-bien éclairé; je pris la rue des-Poulies, et j'entrai, je ne ſais pourquoi, dans la petite rue Jean-Tiſon. Environ au tiers de

cette rue, j'entendis quelque-chose en l'air. Je levai la tête, et je vis une grande perche, qui sortait d'une fenêtre, pour aler à une autre vis-à-vis. Je ne savais ce que cela signifiait: Enfin, après quelques mouvemens, j'entendis tomber à mes piéds... un gros Lièvre!.. Je le ramassai, en remarquant bien la porte de la maison, d'où on le decrochait, et j'alai me mettre à-couvert sous un porche enfoncé. Trois minutes après, un Jeune-homme vint, cherchant le Lièvre; c'était un des Decrocheurs: Je le laissai chercher. Ils revinrent deux avec de la lumière. Rien!... J'essayai, après leur retraite, si la porte des Volés avait un secret. Je le trouvai: je montai au troisième; c'était chés un vieux Tailleur, qui avait une Fille fort jolie! et une Femme encore coquette. Je frappai, jusqu'à ce qu'on me repondit: —Qui est-ce? —Votre Lièvre. —Comment, mon Lièvre? —Oui, votre Lièvre, qui est sauté de votre fenêtre dans la rue. —Hâ-t... La Femme parla pour-lors, ainsi que la Fille. Avant de m'ouvrir, on ala regarder à la fenêtre. Rien. Le Mari tira les verroux, tourna lentement la clef: J'entendis alors la Jeune-fille, dire, —Mon Papa! il faut alumer la chandelle! si c'étaient des Voleurs! —Tu as raison! (dit

le Père). J'attendis un-peu longuement. Enfin à la porte s'entr'ouvrit, et j'aperçus la Jolie-fille d'un côté, la Mère de l'autre, l'une un coupe-ret à la main, l'autre la pelle-à-feu. Je presentai le Lièvre en-riant. —Je suis charmé d'avoir sauvé votre Lièvre! Heureusement que j'ai vu, d'où il tombait; car j'aurais été forcé de le garder-. On me remercia en hesitant, et l'on referma la porte. J'entendis qu'on disait: —Oui! c'est bien lui! c'est bien-lui!... —Mon Mari! (dit la Femme), voyez si ce ne serait pas la peau remplie? —Non, non, c'est lui en-chair et en-os.... Ma-foi, c'est un honnête-homme! Moi, si je l'avais trouvé, je ne l'aurais pas rendu. —Monsieur! (lui criai-je), cela n'est pas bien! mais ne le remettez plus à votre fenêtre-. Je partis. Arrivé dans la rue, je vis le vieux Tâilleur, éclairé par sa Fille, raccrocher le Lièvre avec un nouveau clou. Je demeurai à l'écart. Dès que la lumière fut éteinte, les trois Gaillards de vis-à-vis recommencèrent leur jeu. J'esperais leur escamoter encore le Lièvre, et le reporter au Tâilleur: Cela aurait été fort plaisant! Mais il fut puni d'avoir eu la pensée de ne le pas rendre, s'il l'avait eu trouvé. Le Lièvre donc, au lieu de tom-

ber, gliſſa ſur la longue perche, & tomba entre les mains des adroits Eſcamoteurs. Je m'etais propoſé de rapporter le Lièvre: mais ne l'ayant pas, il me parut amuſant de monter encore. Je frappai rudement: — Votre Lièvre, pour le coup, eſt parti tout-de-bon: Voyez à votre fenêtre. Le Tailleur ſauta du lit, pendant que je deſcendais: Il ouvrit ſa fenêtre, comme j'arrivais dans la rue: Il fit un Hà! douloureux. Un inſtant après, je vis ſa Femme & ſa Fille avec de la lumière: leurs geſtes & leurs mines étaient vraiment riſibles. Je ne crus pas, que pour un vol auſſi-peu conſiderable, je duſſe donner lieu à un grand trouble, en declarant les Eſcamoteurs. Je me tus. Le Tailleur & ſa Famille deſcendirent: mais ils ne ſortirent dans la rue qu'avec les plus grandes precautions. Ils cherchèrent; & au moindre petit-bruit, les deux Femmes, ſurtout, ſe precipitaient dans l'alée, en appelant le Tailleur. Preſque tout le Voiſinage mit la tête à la fenêtre: On fut inſtruit de ce qui ſe paſſait, & il parut fort-extraordinaire, que le Lièvre ſ'en fût-alé deux-fois! On exhorta le Tailleur à ſe coucher, en lui donnant l'aſſurance, que le lendemain, en ſ'éveillant, il reverrait ſon Lièvre.

XCVII. NUIT.

SUITE DU LIÈVRE.

A huit heures, j'allais au Palais-royal, lorsqu'au-coin de la rue Jean-Tison, je fus abordé par un Horloger de la-Charité-sur-Loire, mais avec lequel j'avais demeuré autrefois à Paris, rue des-Poulies. Il me parut enchanté de la rencontre. — Je vous trouve d'autant plus à-propos, que je vais souper chés trois de nos Compatriotes, qui demeurent ici-près, rue des-Poulies (me dit-il); ils seront charmés de vous voir; car ils m'ont souvent parlé de vous. Mais on ne vous trouve pas! Venez! venez!... Je demandai la permission d'aller jusqu'au Palais-royal, en promettant de revenir à dix heures. L'Horloger me montra la porte, et je partis. Je traversai le Jardin, examinant curieusement, si je trouverais la Belle-dame, la Jeune-morte, ou la Danseuse. Je ne vis Personne. Je courus dans la Place-des-Victoires: j'y aperçus la Jeune-fille de la veille, qui promenait ses Chiens. J'appris d'elle qu'une grande Dame était venue dans la journée chés sa Grand'mère, et qu'on avait parlé d'arrangemens, auxquels l'Ayeule consentait. Je retournai ensuite rue des-Poulies.

Je trouvai l'Horloger, avec trois de

mes Compatriotes, jeunes gens qui demeuraient ensemble. On servit à souper. Je refusais d'en être : mais il est une manière d'inviter, à laquelle on cède toujours : C'est lorsque les Gens vous accusent de fierté, d'indifference pour la Patrie. Je demeurai donc. On servit une moitié de Lièvre rôtie ; une autre en civet, avec une volaille, sans-doute commandée depuis mon invitation. Je songeai au Lièvre de la veille : Je regardai par la croisée : Je reconnus celle du Tailleur, et le Tailleur lui-même avec sa Fille. Je dis, sans rien ajouter : — Voila un Homme que je connais : Je vous prie, mes chers Compatriotes, de me permettre de l'inviter, lui, sa Femme et sa Fille, à partager votre souper. — Un pareil discours parut les surprendre beaucoup ! Je declarai, que je ne pouvais, en-conscience, souper avec eux, sans ces Bonnes-gens. Alors, ils y consentirent. Je descendis, j'allai chés le Tailleur, et je l'invitai à venir souper chés ses Voisins vis-à-vis. Il fut aussi surpris de l'invitation, que l'avaient été Ceux au nom de qui je la fesais. Je pressai vivement et poliment. Le Tailleur ceda enfin ; la Fille mit un bonnet, une petite robe fort-propre ; elle se chaussa, et suivit sa Mère, qui était toujours élegante.

Nous arrivames, au-moment, où l'on alait me venir chercher. La Jeune-personne fit accueillir ſes Parens. On fut charmé de l'avoir. On ſoupa gaîment. On s'aperçut, que je ne connaiſſais pas le Tailleur; qui ne me remettait pas, ne m'ayant qu'entrevu: Et l'étonnement redoubla. On s'expliqua des deux côtés: Le Tailleur dit, Qu'il était venu, parcequ'il penſait, que j'étais Une de ſes anciennes Pratiques, qu'il nomma. Je lui dis, que je n'étais pas cet Homme-là. Mes Compatriotes me queſtionnèrent à leur tour: Je leur dis, que je m'expliquerais, avant que de les quitter. Cependant Un d'eux marquait les attentions les plus delicates à la jeune Cecile; il ſe felicitait du bonheur de ſa connaiſſance; et les Parens crurent, que j'avais agi à la ſollicitation de mon Ami. Ils s'en tinrent à cette idée. Le ſouper fini, je remenai le Tailleur; le Jeune-amoureux nous accompagna. De retour auprès des deux Autres, je leur dis: —Vous avez hier pris le Lièvre à ces Bonnes-gens; il était tombé la première-fois, et je le leur avais reporté de telle manière; à la ſeconde, je les ai avertis: Aujourdhui, le hasard fait que vous m'invitez à en manger ma part; je ne pouvais, en conſcience, accepter, que les vrais Pro-

prietaires n'en mangeaſſent auſſi. Voilà quelle a été la cauſe de toute ma conduite, dans cette ſoirée. A-preſent, vous êtes juſtes; et vous ne l'étiez pas avant ſouper. Ce propos les fit rire. L'Horloger gronda cependant les Jeunes-gens. Dans la ſuite, Celui qui avait marqué de l'interêt à Cecile, l'a épouſée; car cette Fille avait pour dot deux maiſons à Paris.

J'arrivai de-bonne-heure chés la Marquiſe, et je lui fis l'hiſtoire de mon ſouper, qui parut l'amuſer beaucoup.

L'HOMME ÉCHAPPÉ AU SUPPLICE.

En m'en revenant, je longeai juſqu'à la rue-Montmartre: Je reflechiſſais tout haut à Celeſte et à Julie, et je me diſais à moi-même: —C'eſt une cruelle ſituation, que celle de ſe trouver ſous la flétriſſure des loix, ſans l'avoir merité! —C'en eſt une bien plus cruelle, d'avoir flétri ſa Famille, en le meritant! (dit une Voix qui venait d'une fenêtre au-deſſus de ma tête). Je m'arrêtai interdit. Un Homme ſort de la maiſon, et vient à-moi. —N'êtes-vous pas le Spectateur-nocturne? —Oui. —J'ai entendu parler de vous. —Le comment ne me fait rien; mais cela m'étonne! —C'eſt au-fond d'un cachot. —Que me dites-vous! —Je dis la verité. J'y étais; je l'avais me-

rité. Un enchaînement de circonſtances heureuſes a rendu la preuve impoſſible: Je ſuis ſorti. Mais je ne reſſemble pas à Ceux qu'enhardit l'impunité! Je frémis aujourd'hui du danger que j'ai couru... J'accomplis 28 ans. Je ſuis marié. A l'âge du developement de la raiſon, je mepriſai Ceux qui m'avaient élevé, parceque c'étaient des Hipocrites: Je mepriſai la religion ét les loix; je n'eus plus de frein: mon interêt fut ma loi ſuprême; je fis une infinité de choſes mechantes ét reprehenſibles: Je ne craignais plus rien: Je n'avais attention qu'à me cacher. Je volai. Je vous le dis, parceque je vous connais: Vous avez ſauvé le Solitaire: Vous êtes un Homme éclairé, mais bon. Comment l'êtes-vous? —Par reflexion: Jamais, depuis longtemps, je ne fais rien, que je ne me demande, *Que voudrais-je qu'on me fît?* Et ſouvent, après cette demande, j'agis contre mes principes, c'eſt-à-dire, que je ſuis égoïſte pour les Autres, ſans remords: Car je fais ce que je ſens que je voudrais qu'on me fît, ſi j'étais à leur place; ét ſouvent cela n'eſt pas abſolument juſte; mais cela eſt bon: ce qui n'eſt pas la même choſe. La reciprocité, pour qui ne croit rien, n'eſt-elle donc

pas un lien suffisant ? Si tu fais mal, les Autres ont, comme toi, la pensée, des mains, des bras, des pieds, et ils te feront mal : Où en serons-nous ? Si au contraire nous fesons bien, c'est un excellent excitatoire que nous donnons aux Autres. Voila quelle serait la doctrine à prêcher : Car toute doctrine religieuse en vient là par ses detours. —Spectateur-nocturne, me dit l'Homme, tu viens de jeter dans mon âme un trait-de-lumière ! Oui, je serai bon, afin qu'on le soit à mon égard. —Sois juste, et ne pretens pas à être bon ; tu ne le merites pas ; tu as été mechant : mais sois juste-! L'Homme s'arrêta, me regarda. —Qu'est-ce qu'être juste ? —C'est partager avec les Autres tout ce que tu as au-delà de ton necessaire, et leur rendre tous les services qui dependent de toi. —C'est n'être que juste ! —Non. —O Spectateur-nocturne ! j'ai donc été bien injuste !... Car j'ai souvent fait ce que je n'aurais pu souffrir qu'on me fît. —Tu aurais donc amené sur la terre la guerre et le malheur ! Tu as fait tout ce qui était en toi, pour perdre le Genre-humain... Je.... Mais non.... Je me mets à ta place, et je serai juste envers toi, en te fesant ce que je voudrais qu'on me fît : Que veux-tu de moi ?

—Que tu me recommandes à la Marquise... et que tu ne me trahisses pas!.... que tu me serves..... afin que je devienne juste? —Nous te servirons, dumoins je l'espère: mais vois, combien nous serons audessus de toi! —Voila ma demeure (dit l'Homme): je te la montre avec confiance: Qui a sauvé le Solitaire, ne me perdra pas. —Je me perdrais aussitôt moi-même. L'Homme se retira. Il fut servi, et il est devenu juste.

XCVIII NUIT.

SUITE: LE BASSIN.

J'avais été trop content de mes deux entretiens avec la Duchesse, pour ne pas desirer de la revoir: Je courus au Palais-royal, dès que la nuit fut close, c'est-à-dire, avant huit-heures. Je pris par l'allée du bassin, et comme il y avait un reverbère à l'entrée, j'esperais voir arriver la Dame, si elle venait. Je voulais tâcher de lui parler, et lui apprendre ce que j'avais entendu dire sous l'Arbre de Cracovie. Je marchai, je m'assis plusieurs fois. A la dernière, deux Femmes vinrent se mettre assés proche de moi, apparemment sans m'avoir vu: Elles s'assirent, et me tournèrent le dos. Elles parlaient fort-bas, et avec action.

Il me vint dans l'idée, que ce pourrait être la Ducheſſe. Pour m'en aſſurer, je m'éloignai, j'enjambai la grille du baſſin, et je revins à quatre pas à-côté des deux Femmes. C'eſt de mal-en-pis! (disait l'Une): Mon Mari m'a épouſée par intérêt, parce que j'avais de la fortune: Aujourdhui, cet Ingrat me mépriſe, parceque je ſuis fille-naturelle: Ne le ſavait-il pas? —Servons-nous mutuellement! (repondit l'Autre). Mon Mari eſt pour vous, et ne demande pas mieux que de vous obliger: mais il faut user de beaucoup d'adreſſe! Il lui eſt venu l'idée la plus heureuse! —Hâ! quelle eſt-elle? J'ai en lui la plus grande confiance! C'eſt un Homme qui a de la religion; au lieu que mon Mari n'en a pas. —Cette idée eſt extraordinaire: mais enfin, je la crois neceſſaire pour vous tirer de la dependance. —Mais qu'eſt-ce? —Il ne s'agit de rien-moins que de le quitter, avec votre Fils, mais ſans qu'il ſe doute de votre deſſein, et de l'engager à vendre votre terre: vous en toucherez le prix; vous irez demeurer avec votre Père: comme il eſt hors du Royaume, depuis ſa retraite, il ſera difficile de s'informer de ce que vous ſerez devenue... Tout ce plan a été conçu par mon Mari: J'en crois l'execution faci-

le: Vous aurez ſejourné à Paris, ou dans une autre grande Ville; au-moment de la vente, vous ne ferez que ratifier; vous vous ſerez fait autoriſer à en toucher le prix, et vous partirez. Le bruit de votre retraite, auprès de votre Père, pourra même être vague: Vous aurez la liberté d'aler partout ailleurs. —Vous êtes une excellente amie! (repondit la Première), et votre Mari un Homme effenciel: Je crois que je me determinerai pour ce parti. Elles ſe levèrent. Comme je ne m'étais approché que dans l'idée que c'était la Ducheſſe, ou la Jeune-morte, je ne fis qu'une attention ſuperficielle à ce que je venais d'entendre, et je ne ſuivis pas ces Femmes, qui s'éloignèrent du baſſin.

J'alai chés la Marquiſe, à laquelle je racontai ce trait. —J'aurais été plûs curieuse que vous! (me dit-elle): j'aurais voulu ſavoir, quelle eſt cette Femme, qui veut enlever ſon Fils et ſa dot à ſon Mari, par une ſupercherie, et quelles ſont les Gens qui pretendent la favoriſer dans ce deſſein? Je promis de faire mon poſſible pour les rejoindre. Mais je ne l'eſperais pas.

SUITE DES FEMMES DU BASSIN.

Je retournai dans la rue Sainthonoré par le quartier Montmartre. Au-coin

de la petite rue Saintpierre, je vis sortir d'une maison de Marchand, deux Femmes, un Homme, et un Jeunefils, qui venaient d'y souper, à ce que j'entendis. Ils demandaient un Fiacre. Mais on n'en avait pas trouvé sur la place voisine. Ils s'en-retournèrent à-pied. En m'approchant, je reconnus les deux Femmes du bassin: Je marchai posement, à quelques vingt pas. On arriva dans la rue , et je vis entrer tout-le-monde dans la même maison, dont Personne ne resortit. Je la remarquai.

XCIX NUIT.

SUITE: L'ARBRE-FETICHE.

Ce fut encore au Palais-royal que j'allai: je me tins dans l'allée d'entrée, et je n'avançais dans l'allée du bassin, que jusqu'au neuvième arbre en-boule. Tandis que j'attendais, un Homme vint à passer fort-près de moi. Il comptait les arbres à-droite en sortant du Palais, et il s'exprimait en latin, *Prima, secunda*, et-le-reste. Parvenu au neuvième, il s'inclina, en disant, *Salve, Arbos nona! Arbos ô nona! salve! Tuam religionem servo!* Je le reconnus pour l'Homme qui accompagnait, la veille, les deux Femmes du bassin: il avait l'air

fauſſement benin. Je penſai que c'était un Fou. Dailleurs, je craignais de manquer à voir les Femmes qui entraient, ou qui ſortaient. Je revins du côté de la porte. Ne decouvrant Perſone, ét commençant à deſeſperer de rencontrer Celle que j'attendais, je revins dans l'alée. J'aperçus encore l'Homme, auprès de ſon neuvième Arbre; il me parut comme en oraison. Je revins à la porte: je retournai. Je ne vis plus l'Homme. Je revins à la porte. Enfin, en rentrant dans l'alée, j'aperçus deux Perſonnes aſſiſes au pied du neuvième Arbre. C'était l'Homme, ét une Jeuneperſone, que je connaiſſais de figure, parceque je la rencontrais ſouvent recouverte de ſa Calèche. Elle était peu-jolie; mais c'était une laideron agreable. Elle affectait ſurtout une grande propreté: elle était parfaitement bien-faite, ét tout ce qu'elle portait était du goût le plûs exquis. Ils tournaient le dos au grillage du Gazon. Je fus un-peu curieux d'entendre ce que pouvait dire à une Fille-honnête, un Homme que je regardais comme un Fou. J'entrai dans le Gazon, ét je vins derrière eux, à la faveur de l'obſcurité: —Mon bonheur m'enchante! (disait l'Homme), ét l'amour m'a rendu ſu-

perſtitieux ! Croiriez-vous que ce neuvième Arbre, ſous lequel je vous ai vue pour la première fois, eſt devenu mon fetiche ! Je l'invoque ; je le ſalue, en ces termes : O neuvième Arbre, je te ſalue ! Je te ſalue, ô neuvième Arbre, et je ne meprise pas ton culte !... Je ſais qu'un pareil hommage eſt une chimère : mais ſi je ne le rendais pas, et que je ne vous viſſe pas enſuite, je crois que je l'attribuerais à cet oubli, et je n'oſe m'y expoſer. La Fille ſourit, et tint compte à ſon Amant de cette deraiſon, et de ſa ſuperſtition puſillanime. —J'eſpère (reprit l'Homme), que vous aurez bientôt ce que nous deſirons : je laiſſerai ma Femme, et nous irons-.... Il ceſſa de parler. J'aperçus un autre Homme, qui venait le long de la même allée : il s'arrêta de-même au neuvième Arbre, et s'inclina. Je crus que c'était pour ſe moquer de l'Amant. Je me trompais. Il paſſa, quand il eut ſalué reſpectueuſement. J'élevai alors la voix : —Meſſieurs, lequel de vous deux eſt imitateur de l'Autre ? Monſieur (montrant le Premier) vient de dire, que ce neuvième Arbre eſt ſon fetiche : eſt-ce à votre imitation ? car vous venez de compter les Arbres comme lui, et de

luer Celui-ci respectueusement? —Je vais vous expliquer ce que vous voulez savoir (repondit le Second): En 1766, j'eus une affaire très-desagreable, qui m'occupait serieusement, et m'obligeait d'aler frequemment rue-neuve Saintaugustin. Je traversais le Palais-royal. Dès la première-fois, vis-à-vis cet Arbre, et presque sous son feuillage, il me vint une excellente idée. Je passai. Une seconde-fois, je n'avais rien trouvé depuis trois jours qui me satisfit: Et vis-à-vis cet Arbre, au même endroit que la première-fois, il me vint une excellente idée, dont je fis usage. Enfin une troisième et une quatrième-fois, la même chose arriva. Je fus surpris de cette singularité! Je pris l'Arbre en affection; je le remarquai; je le saluai; je le pris pour mon Fetiche. Depuis, quand je suis dans une situation très-embarrassante, je viens à cette place, et presque toujours il arrive que je m'en retourne éclairé. Lorsdonc que je passe, je compte les Arbres, et lorsque je suis devant le neuvième, je dis tout-bas: *Salve Arbos nona! Arbos, Ennéa! Salve!* Et je revins sur mes pas, s'il arrive de l'avoir oublié: Car c'est-là, à la place même qu'occupait Monsieur et Madame, que me vint l'idée, qui

termina ma desagreable affaire. J'avais passé l'Arbre, sans le saluer, et il ne m'était rien venu : Je revins le saluer ; et l'idée lumineuse se presenta. Je me ferais scrupule à-present de passer sans le saluer. Le Second ayant cessé de parler, le Premier, c'est-à-dire l'Amant, se leva, et fut se jeter à son cou. —Sans y penser, Messieurs (leur dis-je), sans le vouloir, vous venez de me donner l'histoire de l'origine de toutes les superstitions. Je vous suis obligé de cette école. Adieu. Et je me retirai.

J'ai revu depuis ces deux Hommes : L'Un..... Pour l'Autre, il était honnête. J'ai tâché d'être temoin de leur conduite, lorsqu'on arracha leur fetiche 12 à 13 ans après. Ils fondirent en larmes, et firent cession d'en avoir le bois, qu'ils partagèrent comme frères, et qu'ils emportèrent chés eux. J'en conclus que l'Amant aimait encore sa Maîtresse.

J'alai chés la Marquise ; que je regalai de ce trait bizarre : Après quoi je lus un morceau, intitulé: L'OLYMPIADE*.

LA VISITE DE NUIT.

Je me trouvais dans la rue de-la-Verrerie ; lorsque je vis sortir d'un hôtel garni un Commissaire et un Exempt, que la Garde accompagnait. Je m'arrê-

* DECOUVERTE-AUSTRALE, IV Vol. p. 402.

tai

tai pour les conſiderer. Ils alèrent plûs-loin à un autre hôtel-garni, dans lequel ils entrèrent. Je les ſuivis, comme ſi j'avais été de la maiſon. Perſonne ne me dit rien : Les Uns me croyaient de l'hôtel, les Autres, de la ſuite du Commiſſaire. On visita partout : On lut tous les noms ſur le regître, ou livre de ſituation; on verifia ſi c'étaient bien ceux des Perſones ; on examina tout-le-monde, hommes et femmes, ſurtout un jeune Etranger et une jeune Etrangère, qui ſe disaient époux, et qui paraiſſaient amans: mais comme les ordres ne les regardaient pas, on les laiſſa tranquils. On alait ſortir, quand l'Hôte fit un ſigne au Commiſſaire. On monta dans une eſpèce de grenier, dans lequel était un Cabinet en boiserie, où logeait un Jeunehomme qui paraiſſait un Ouvrier. Le Commiſſaire l'interrogea très-imperativement. Le Jeunehomme repondit avec un grand ſens-froid: Il dit ſon genre-de-travail, le nom du Maître, la rue, ſon nom, et pria qu'on lui permît de repoſer, attendu qu'il avait de l'ouvrage preſſé pour le lendemain. On ſe retira. C'était la dernière visite, à ce que j'entendis : On ſe ſepara. Je laiſſai les Viſiteurs, dont je n'avais que faire, et je

demeurai quelques instans devant la porte, occupé plutôt à reflechir, que de l'attente des évènemens. Tandis que je rêvais, je vis arriver un Homme, qui frappa. On lui ouvrit. Il prit ses clefs, à ce que j'entrevis, et monta chés lui, sa bougie alumée. J'attendis qu'il l'éteignît, pour me retirer: Il fut longtemps! Je fis deux pas, pour m'éloigner. Aussitôt la fenêtre s'ouvrit, On siffla un *Chit!* Je repondis à tout hasard, *Chit.* Au même instant, on me jeta un paquet, assés pesant. Je le ramassai. J'eus dabord la pensée de le remettre à l'Hôte de la maison-garnie: mais on ne doit jamais faire precipitament une demarche, qu'on peut toujours faire, et qu'il pourrait être dangereux d'avancer. Je portai le paquet sous une porte-cochère tout-à-côté. Un-instant après, on descendit dans la rue, à-l'aide des draps; la Jeunepersonne dabord, puis le Jeunehomme: Je reçus la Première, puis le Second. On ne voyait pas, et j'avais ôté mon manteau. —Nous l'avons échappé-belle! (dit le Jeunehomme): Je ne dois rien à l'Hôte: rejète les draps dans la chambre, et partons-. Je le fis. Au-même instant arriva l'Homme attendu. —Hâ! vous voila dehors! J'ai

une voiture ici-près : où eſt le paquet ! —Tu l'as reçu. —Non ; j'arrive. On ſe retourna : je me tenais à-l'écart. —Je ſuis au deſeſpoir ! (dit l'Homme) : Mon argent..... mes effets-... Je fus embarraſſé. Mais on devait paſſer devant la porte-cochère. Je fis un-peu de bruit, et je repris mon manteau. On accourut ! Je vins au-devant d'eux, et je leur montrai le paquet. Ils ne me dirent pas un-mot. Ils étaient effrayés : ils le prirent, et je les laiſſai partir. Je les ſuivis de-loin : ils allèrent dans une maison de la rue Thevenot, près celle de Saintdenis. Je les vis entrer, et je me retirai.

Ç NUIT.

Les Filles-Dieu.

La rue Thevenot devait naturellement m'attirer. Je traverſai le Palais-royal, pour y jeter un coup-d'œil : Mais je n'y trouvai rien. Il paraît que la Jolie-morte n'y venait plus, depuis que je l'avais avertie. Cependant, je fis des reflexions, en voyant les Filles-publiques. J'avais deja publié mon Projet, pour mieux gouverner ces Infortunées ; mais j'étais loin d'eſperer alors, qu'il attirât jamais l'attention des Pères - des-Peuples ! —Eſt-il poſſible (penſais-je),

qu'il n'y ait pas un asile pour ces Infortunées! Quoi! tant d'Ames pieuses gemissent sur le desordre, et pas Une d'elles n'a jeté une planche dans le gouffre, pour aider à en-sortir Celles qui le voudront! Hà! François-de-Sales! il aurait été bien plûs beau de faire cette bonne-œuvre, que d'instituer des Visitandines, qui ne visitent pas, et des Annonciades, qui n'annoncent rien? Et j'alais. Je n'avais pas encore assés d'experience, pour savoir, que tout ce qui peut entrer dans la tête d'un Homme, vivant aujourdhui, est precedemment entré dans la tête d'autres Hommes, dont quelques-uns ont eu les moyens d'executer leurs idées.

Je parvins à la rue Thevenot: Je regardai la maison où étaient entrés le Jeunehomme et la Jeunedame; j'osai demander de leurs nouvelles, comme si je les eusse connus. On me dit, qu'ils étaient à souper, et si je voulais monter. Je reflechis un-moment; et tout-considéré, je repondis, que je le voulais bien.

—Monsieur et Madame, dis-je en paraissant, vous ne me connaissez pas: mais j'ai un mot à vous dire en-particulier? Ils se regardèrent, rougirent et pâlirent. L'Hôtesse se retira. Je dis alors, ce

qui s'était passé la nuit precedente ; ce que j'avais vu et fait : Ensuite, je parlai de la Marquise de-M****, et je leur demandai, s'ils auraient besoin de ses bons-offices ? Cette tournure les rassura. Ils me parlèrent avec reserve, mais avec consideration. Je m'expliquai davantage, et enfin, je gâgnai leur confiance. Ils étaient amans ; mais ils voulaient s'épouser, et leur fuite avait pour but de forcer leurs Parens à y consentir. Je leur parlai en moraliste sevère : Je leur predis des malheurs futurs, qui peut-être, dès ce moment, étaient inevitables, et je leur proposai de-nouveau la protection de la Marquise, qu'ils me prièrent instamment de leur menager. Je sus par eux, qu'ils avaient quitté les hôtels garnis, à-cause des visites ; et que la veille on cherchait un Chevalier-d'industrie, qui avait escroqué des sommes considerables au jeu ; qu'il demeurait dans l'hôtel, mais qu'il n'était pas encore rentré ; que l'Hôte devait le livrer, cette nuit, et le reste. Ils ajoutèrent, qu'ils s'étaient arrangés pour sortir la nuit par la fenêtre, parcequ'ils étaient sûrs que l'Hôte les aurait fait suivre partout : Qu'ils demeuraient actuellement dans une maison non-sujette à visite, attendu qu'ils étaient dans

leurs meubles. Je ſortis, en leur promettant de parler d'eux à la Marquise, dès le ſoir-même.

Je deſcendis la rue Saintdenis: Vis-à-vis une maiſon, qui me parut être religieuſe, je lus ſur la porte, LES FILLES-DIEU. Je ne connaiſſais pas encore cet établiſſement, et ce nom ne me préſentait aucune idée. Tandis que j'étais occupé à lire, à la lueur du reverbère, M. Du-Hameauneuf (l'Original) vint à paſſer: — Que liſez-vous-là? (me dit-il). — Cette inſcription: Filles-Dieu! — Venez, je vais vous en dire l'etimologie. Une Bonne-veuve, touchée de voir les Filles-publiques reſter dans le deſordre, lors même qu'elles n'y étaient plus propres, faute de reſource et d'aſile, imagina de bâtir cette maiſon, et de la doter, pour y recevoir toutes les Infortunées qui voudraient ſortir du vice. — Cette idée eſt grande et ſublime!.. — De nombreuſes années s'écoulèrent: la manie des Couvens était à la-mode; un Archevêque, ou Evêque de Paris, crut qu'il était meſquin, qu'une maiſon dotée fût pour les Pechereſſes qui pouvaient venir à recipiſcence: Il trouva plûs beau, plûs grand, plûs noble, qu'elle ne fût compoſée que de Vierges chaſtes. Il changea la deſtination de la maiſon; ou-

bliant cette belle maxime de l'Evangile : *Il y a plus de joie dans le Ciel, pour un seul Pecheur repentant, que pour 99 Justes qui n'ont pas besoin de penitence.* Je vous l'avoue, l'indignation me saisit, lorsque je vois les Hommes faire de pareilles bevues ! Hé-morbleu, mettez-moi dehors toutes ces doucettes Religieuses, ces Usurpatrices, ét rendez à la Vertu renaissante un asile contre le Vice ! Que les petits Devots ont fait de mal, depuis que le monde existe !..... Parlez de cela chés MAD. la Marquise : peut-être y pourrait-elle quelque chose-t Je trouvai que l'Original avait raison.

A mon arrivée chés la Marquise, je la priai de s'interesser auprès des Puissances, afin de faire rendre à l'Humanité, un asile établi pour la sauver de la dégradation. —Je n'y reüssirai pas (me dit-elle) : Il y a tant de raisons pour cela, que je neglige de vous les detailler. —Ha ! je les sais bien, moi, dit M. Du-Hameauneuf ! C'est dabord, que les Filles du Peuple seules sont prostituées, ét que peu nous importe, à nous-autres riches, qu'elles deviennent ce qu'elles voudront. LES MADELONETTES, la maison de SAINTEPELAGIE, ont été instituées par des vues sublimes (qui au-

raient pu l'être davantage encore), pour offrir un asile à la Vertu rentrée dans le cœur d'une Infortunée, par le degoût du vice; ét le Gouvernement s'en eſt emparé, pour en faire des prisons! Ces asiles volontaires, de repentir ét de changement, ont été convertis en ſejours du deſeſpoir ét de la rage! Mais (dira-t-on) il n'y venait Perſonne. —Vous n'en ſavez rien; mais je le veux: C'était alors le cas d'executer cette vue plûs ſublime, que je vous ai fait entrevoir à-l'inſtant: il falait, de la moitié de ces maisons, faire des endroits publics, moins vicieux, qui fiſſent tomber ceux qui ſont plûs vicieux: Il falait reſerver les autres, pour la recipiſcence parfaite... Ici j'interrompis M. Du-Hameauneuf, pour ſolliciter les bontés de la Marquise, envers les deux Amans de la rue Thevenot. Enſuite m'adreſſant au Mari de la Muette: —Si Madame le permet, je vais lire, quatre articles, que j'ai redigés ſur les Femmes. Vous y trouverez des choses qui appuieront vos idées. —Lisez (me dit la Marquise); auſſi-bien nous avons achevé notre lecture des FAUTES SONT PERSONELLES. Je commençai par la Juvenale intitulée, LA PARURE, à laquelle je me bornai. Il fut convenu que nous lirions les trois autres les trois

Nuits ſuivantes *. L'Original ſe promit de venir écouter ces trois morceaux, et nous ſortimes enſemble.

LA FILLE ET SON PÈRE.

En nous en retournant, nous paſſames par la rue Grenier-Saintlazare. Nous causions : Le Mari de la Muette était très-inſtruit. Il mit le piéd dans l'eau : Sur-le-champ le voila parti : —Tout ce qui exiſte (me dit-il), eſt de la matière animable, et deſtinée à l'animation. Ce que nous foulons-aux-piéds, eſt non-ſeulement des débris d'Etres, mais de la matière vierge propre à entrer dans la compoſition d'Individus vivans et vegetans : Pierre, terre, eau, air, feu, tout-cela, en ſe combinant, forme le mineral, le vegetal, l'animal. Il en eſt cent-millions-de-fois plus qu'il ne faut, parce-qu'il eſt neceſſaire que les Êtres nagent dans leur propre ſubſtance, ou dans la ſubſtance homogène : Voila donc comme nous ſommes ; des Poiſſons nageans dans la ſubſtance qui nous compoſe : hors de cette ſubſtance, nous ne pourrions pas exiſter un inſtant. Tous les Êtres ne ſont

* Ces quatre JUVENALES ſe trouvent à la fin du PAYSAN-PAYSANE-PERVERTIS, T. IV, XVI. Partie, pp. 449-527.

qu'un, malgré leur variété : L'Homme eſt le premier : Le Singe eſt un Homme inferieur, moins parfait; le Chien, un Homme conſtitué differemment, et fort-inferieur; le Lion, un Homme carnivore, noble, courageux; l'Elefant, un Homme monſtrueux, herbivore, frugivore, granivore-... M. Du-Hameauneuf en était-là, et je l'écoutais avec quelque ſurprise, lorſque nous fumes frappés par un bruit ſourd, qui provenait d'une maiſon. La porte s'ouvrit. Il en ſortit un Homme, qui paraiſſait dans un accès de deſeſpoir. Une Fille échevelée le ſuivait, mais non volontairement; elle était pouſſée par une groſſe Femme, qui lui diſait: —Sors de ma maison! le tonnerre la foudroierait, ou la terre l'engloutirait! En achevant ces mots, elle referma ſa porte. L'Homme et la Fille ne ſe parlèrent pas; ils ſe ſeparèrent: l'Homme s'enfuit d'un côté; la Jeunefille de l'autre. Je priai M. Du-Hameauneuf de ſuivre l'Homme; et moi, je ſuivis la Fille.

Je l'abordai, à l'entrée de la rue du-Grandhurleur: —Mademoiſelle? (lui criai-je), écoutez! écoutez-moi! Elle s'arrêta. —Qu'avez-vous? —Hâ! je ſuis au-deſeſpoir! —Mais encore? —Secourez-moi, ſi vous le pouvez! —Oui, je

le puis : mais soyez sincère ? Donnez-moi le bras ! venez avec moi-! Elle me donna le bras, ét en route, elle me dit : —Il vous faut la verité ? —Oui, absolument, pour que je puisse vous servir ? —Hé-bien, quelque peine qu'il m'encoûte, je vais vous la dire. J'ai une Bellemère mechante, mechante pour moi, comme pour mon Père. J'ai voulu me marier, n'importe à Qui, pour me tirer de ses mains. Un Homme s'est presenté. J'étais si empressée, que je n'ai rien refusé à cet Homme, croyant par-là le captiver. Mais ma Bellemère nous a surpris ! Elle a fait un vacarme épouvantable : L'Homme injurié par elle, s'est piqué ; il s'est retiré. Tout le Voisinage me montrait au-doigt. De desespoir, je suis venue chés cette Femme, qui tient un lieu-public ; disant en moi-même, —Puisque je n'ai plus d'honneur, que je suis tous-les-jours accâblée de mepris, de coups, il faut dumoins que je profite de mon deshonneur, pour me tirer des mains de cette Megère-. J'étais depuis troismois dans cette maison. Ce soir, vers le minuit, comme je venais de me coucher, un Homme, qui paraissait tourmenté d'une querelle, est venu chés la Femme que je quitte, en demandant à

coucher. Elle l'a conduit auprès de moi, ſans m'éveiller. L'Homme ſ'eſt mis au-lit. Je m'en ſuis aperçue quelque-temps après, ét je n'en ai pas été ſurprise, vu mon état. J'ai repondu à ce que ſes actions exigeaient de moi. Enfin, j'ai parlé. Il a parlé auſſi. Nous avons reconnu nos voix. J'étais tremblante; l'Homme auſſi. L'explication n'a pas tardé; il a ſauté du lit. Je me ſuis cachée. Il a crié, appelé. Il ſ'eſt fait ouvrir, ét il a tout dit à la Femme, qui m'a fait habiller, ét m'a chaſſée, comme vous l'avez vu. Que devenir-?... Je friſſonnais, en écoutant cette Infortunée. —Je vous ai promis du ſecours (lui dis-je), ét je vous en donnerai. Savez-vous travailler? aimez-vous le travail? —Hô! beaucoup! je travaillais même, dans mon triſte état. —Il en ſera plûs aiſé de vous aider. Prenez courage, ét tâchez de ne pas trop mepriſer votre être degradé; l'on ſe relève de la degradation. Je la menai chés moi: Je la couchai, comme j'avais fait la petite Muette de la rue Saint-antoine. Le lendemain, je la gardai tout le jour; mais j'écrivis à la Marquiſe, qui l'envoya prendre ſur les ſix heures, pour la faire conduire dans une maiſon, où cette Fille devait avoir tous les ſecours dont elle avait beſoin.

ÇI NUIT.

SUITE.

A huit heures, M. Du-Hameauneuf frappa. Il venait s'informer de ce que j'avais fait de la Fille, ét m'apprendre où en était le Père. Il l'avait reconduit chés lui : La mechante Bellemère avait fait l'enragée, ét il avait fallu l'intimider : Il venait me prier de leur aider à realiser les menaces qu'ils avaient faites. J'y consentis ; car je deteste les mechantes Femmes. Nous allames ensemble chés le malheureux Père : Je parlai vivement à la Megère ; ét comme elle ne vit pas en moi une teinte de singularité, comme dans l'Original, elle fut attentive. Je fis alors usage de ce que je savais de la Fille, pour lui dire, qu'elle en répondrait aux Magistrats ; que j'alais faire faire à cette Fille une declaration circonstanciée, qui lui servirait d'accusation contr'elle, ét que mon Ami ét moi, nous rendrions temoignage de sa mechanceté. Elle s'humilia : Mais je fus inflexible ; le crime était trop grand, quoiqu'elle en ignorât toutes les suites. Je la vis tomber à mes genoux. —Non! non! (m'écriai-je) : vous êtes un monstre, dont il faut debarrasser la Société. Je voulais la remettre en fureur. Je ne pus.

en-venir à-bout. Je vis alors, qu'elle était mechante par caractère, plutôt que pas l'effervescence des humeurs et du sang: Il y avait parconsequent du remède: car il n'en est aucun à la mechanceté par temperament. Je resolus de la mettre en-fuite. Je parlai bas à mon Camarade, qui parla bas au Mari. Nous sortimes ensuite sans rien dire. La Mechante craignit d'être arrêtée. Elle s'évada...

Nous alames chés la Marquise, M. Du-Hameauneuf et moi; et je lus la seconde de Juvenale, intitulée LES FEMMES *.

L'HOMME ENDORMI.

Nous revinmes ensemble, l'Original et moi. Au milieu de la rue Montmorenci, sur le seuil du Couvent des Nonains, nous trouvames un Homme endormi, glacé de froid; car il commençait à geler. Nous le soulevames. Il était ivre, et nous ne pouvions, ni l'éveiller, ni le detransir, en l'agitant: nous fumes obligés de le porter. Notre mouvement lui fit revenir le sentiment. Il nous dit sa demeure. La fatigue empêchait M. Du-Hameauneuf de parler. Nous arrivames chés l'Ivrogne. On vint ouvrir. On était dans une grande inquié-

* Voyez le PAYSAN-PAYSANE-PERVERTIS.

tude ! On ne savait ce qu'il était devenu. C'était un Marchand de la rue aux-Ours. Dès que l'Original fut debarrassé de son fardeau, il se mit à parler. —Comment est-il possible qu'on se grise à ce point ! Je punirais les Ivrognes trouvés endormis, dans les rues, ét les Gens qui leur auraient donné du vin ! Si c'est dans une maison-bourgeoise, j'imposerais une amende au Maitre de la maison: Si c'était chés un Cabaretier, il serait puni corporellement, outre l'amende. Les Bourgeois ne doivent pas enivrer leurs Convives, ét les Cabaretiers ne sont institués que pour le besoin des Etrangers, ou pour vendre du vin à-pot : Il devrait être defendu à tout Citadin, sous peine d'être flétri, de boire au cabaret, ét sous peine d'amende de s'enivrer chés ses Amis. Qu'est-ce qu'un abus pareil, dans une Ville bien policée ? je veux dire des cabarets ouverts pour y boire ? Doit-on boire autrement qu'en mangeant ? Je defendrais aux Cabaretiers de servir du vin, sans manger, si ce n'est un demi-septier dans la soif, aux Gens qui passent. On ne donne aucune attention aux mœurs, ét l'on paraît surpris qu'elles se deteriorent ! Mais il n'est rien de si facile, que de les régler, ét de les

disposer de-loin à devenir bonnes ; c'eſt en dirigeant tout pour qu'elles le ſoient. D'un autre côté, ſupprimer les mauvais-lieux, ſans ſupprimer les *Filles* neceſſaires; mais leur faire honnêtement exercer une fonction deshonnête; ſupprimer tous les cabarets non-auberge, comme ceux qu'on voit dans Paris ; interdire les billards, ſi ce n'eſt aux heures fixées pour la recreation ; defendre le jeu-de-cartes, ſi ce n'eſt par forme d'amuſement dans les maiſons bourgeoiſes ; ne point avoir égard aux revenus que procurent à l'Etat le vin et les vices; parceque ces revenus ſont ruineux-....

C'eſt ainſi que perorait M. Du-Hameauneuf, tandis qu'on deshabillait l'Homme que nous avions rapporté. —Mais on m'a volé ! (dit l'Ivrogne) : J'avais une montre... de l'argent, environ trois louis... des boucles d'argent ; celles-ci ſont de cuivre-ſ... On nous regarda. —Vous ne pouvez être les voleurs (nous dit poliment la Femme) ; je vous ſupplie, Meſſieurs, de croire que je n'ai pas le moindre ſoupçon ſur vous !... Mais il dit la vérité ! —Tâchez qu'il ſe rappelle l'endroit où il s'eſt enivré? —On le lui demanda. L'Ivrogne qui commençait à ſe reconnaître, nomma l'Ami avec le

quel il avait bu. C'était un Honnête-homme... On saura demain, qui l'avait dépouillé.

ÇII NUIT.

LES TUILERIES.

Sans-espoir de revoir au Palais-royal les Femmes qui m'y avaient intereſſé, je fis une excurſion juſqu'aux Tuileries. J'y avais été le jour autrefois ; il y avait deux ans que je les avais frequentées le ſoir, pour décrire ce qui s'y paſſait de relatif au travail qui m'occupait. Je fus temoin, un dimanche dans l'après-dînée, d'un évènement, qui marque toute la futilité de ces Fats, de ces Petits-maîtres, qui deshonorent mal-à-propos la Nation, qui les meprise, ét ne leur reſſemble pas. Une Jeune perſonne charmante ſe trouvait au bas de la terraſſe des Feuillans : Un Fat la regarde, ét la trouve jolie. Il rencontre un autre Fat, ét lui dit, qu'il vient de voir une Femme charmante. —Il faut voir ça-! Il court avec ſon Semblable ; ils ſuivent la Jeune-perſonne avec affectation ; ils la regardent impudemment. —Parbleu! (dit le Second), il faut nous amuser, ét faire-foule autour d'elle! Tiens, fais comme moi-. Ils redoublèrent alors d'effron-

terie; s'arrêtèrent, la fixèrent: Le Public étonné, cherchait des ieux: On voyait un Objet charmant; on le considera. Tout le monde voulut voir, et ne vit rien. On se presse; on s'étouffe: les Promeneurs et les Promeneuses accourent de tous les coins du jardin, et la Jeune personne fut exposée à être suffoquée, parcequ'un Fat l'avait trouvée jolie. Elle fut obligée, pour se garantir, de s'accôter à un arbre: Son Père, qui paraissait un ancien officier, repoussait avec peine les Importuns; il fut obligé de mettre l'épée à la main, pour se faire faire passage, et sortir. Sa figure venerable, les expressions polies qu'il avait dabord employées, pour obtenir la liberté de se retirer, tout avait été inutile. On dit, que dans un mouvement douloureux, voyant sa vie et celle de sa Fille exposée, il s'écria: —*O Français, Français! vous êtes plûs cruels que les Sauvages! ils ont respecté ma Fille, parcequ'elle était belle!* Il sortit enfin, à-l'aide des Suisses, par la porte des-Feuillans.

J'entrai par la longue cour de la rue de-l'Echelle. A chaque côté de cette porte, était un petit balcon: Deux Jolies-personnes, l'une mariée, l'autre fille, y causaient en vis-à-vis. Je m'arrêtai, charmé de la douceur de leur voix:

—J'en ſuis malade! (dit la Jeuneſille). —C'eſt bien fait pour ça! —Hô! comme il ſouffrait! —Qu'eſt-ce que c'était donc? —Une colique affreuſe. —Hà-mondieu! —Hé-bien, il avait encore l'air doux: Quand je m'approchais, il tournait ſes yeux vers moi, avec des ſoupirs! —Il vous aime! —Hô! il n'eſt pas d'exemple d'un pareil attachement! Et moi: je crois que j'en mourrais, ſi je venais à le perdre. —Votre Amant, Mademoiſelle? (dis-je à-demi-voix). —Hâ! oui; mon Amant! Les Hommes ſont de beaux monſtres! —De qui donc parlez-vous? —De mon Chien. —Hâ-Ciel! —Quoi! (dit la Femme-mariée) vous repondez à Inconnu. —Mondieu! qu'eſt-ce que cela fait? Je ne connais pas Celui-là; je ne le vois pas; les Hommes ne ſont ſupportables, que comme ça. —Adieu, ma Belle: Aimez un-peu moins les Chiens, mais defiez-vous toujours des Hommes? —Hâ! je voudrais connaître Celui-ci?... Dites donc, dites donc, l'Homme? Qui êtes-vous? —Le Spectateur-nocturne, qui cherche chaque ſoir les vices et les abus, pour les expoſer au grand jour. —Hâ! bondieu! il va me donner un ridicule!.... Mais, ma Bonne-amie, qu'eſt-ce que

le Spectateur-nocturne ? —Je ne sais pas ! (dit la Dame....) En vérité, Juliette, vous n'y pensez pas, de parler à un Inconnu-. Pendant cette reponse, la Jeune personne se panchait sur le balcon, très-peu éclairé, cherchant à me voir. Elle m'aperçut, parceque je m'avançai pour lui toucher la main. Elle fit un petit cri, suivi d'un éclat-de-rire, et se retira. —Ma Belle (lui dis-je), grâces à Madame, je tiens votre nom, et je saurai faire usage de ce que je viens d'entendre. Je vous ai vue de jour : vous êtes charmante ! il ne vous manque qu'une chose, ou plutôt vous avez une chose de trop, c'est votre attachement pour les Chiens. Evitez, je vous supplie, cet attachement repoussant pour les Hommes, honteux pour votre sexe, et vous serez parfaite ! —Ha ! qu'il est singulier-! La Dame s'était retirée. La Jeune personne l'appelait ; mais elle ne revint pas. —Elle a peur de vous !.... Mais je ne ferai pas comme elle; je ne vous dirai pas son nom. Je vous parle, parceque vous ne pouvez pas m'atteindre. Car tous les Hommes sont si mechans, que je ne voudrais pas que le Meilleur me touchât le bout du doigt !... Vous n'en avez pas meilleure opinion, n'est-ce

pas ? —Non, ſans-doute ! Mais je trouve que vous vous expoſez trop ; ét j'approuve votre Amie, qui ſ'eſt retirée. —Vous êtes donc vieux-?... Elle ala chercher un flambeau, pour me voir mieux... —Mais non ! Vous êtes ..... entre deux âges... Vous pourriez avoir raiſon. Car il eſt une ſorte d'Hommes que je conſidère un-peu ; ceux du moyen-âge, comme le Mari de mon Amie, ét deux que je redoute, les Jeunesgens, ét les Vieillards : Les Premiers ſont des Impertinens, des Fats ; les Vieillards ont toujours à la bouche des choses qui bleſſent les oreilles. —Vous êtes bien inſtruite, Mademoiſelle ! je tremble pour vous ! —Ne craignez rien ! je ne ſuis gaie, à ce que disent les Gens ſenſés, que parceque je ne ſens rien-! Du monde qui ſurvint (car il n'était paſſé Perſonne, depuis le commencement de notre converſation), fit que je ne repondis pas, et que je feignis de m'éloigner. Un-inſtant après, les deux Femmes reparurent au balcon. —Enverité, dit la Femme-mariée), je ne te conçois pas ! —Cet Homme eſt très-honnête. —Oui ; ſa conduite le prouve : il n'a pas cherché à te compromettre, ét il ſ'eſt retiré, quand on eſt venu. Il t'a dit auſſi des choses, dont je ſuis charmée. —Et

moi auſſi ; car je penſe abſolument comme lui là-deſſus. Je n'aime pas les Chiens à-l'excès ; et j'ai resolu de n'en plus avoir, après mon *Jubin:* C'eſt une petiteſſe, qui ne peut convenir qu'à l'Enfance : Cela diſtrait dailleurs de ſoins plûs importans : Les Chiens et les Oiseaux ſont une folie de plûs grande conſequence qu'on ne croit ! On ne devrait accorder ces Amuſemens qu'aux Inſenſés paisibles, et aux Vieillards en enfance. La perte de temps et de ſentiment qu'ils occaſionnent eſt effrayante ! ſurtout celle du ſentiment, ſans parler du retreciſſement que cela occaſionne à l'eſprit. —Bien ! (m'écriai-je) ; j'emporte la douce ſatiſfaction d'avoir rencontré ce ſoir une Jeune perſonne auſſi raiſonnable que charmante-... Et je m'éloignai.

J'entrai dans le jardin. Les feuilles commençaient à tomber, et la plûpart des arbres en étaient degarnis, ce qui donnait du jour dans quelques-unes des alées couvertes, tandis que d'autres n'en étaient que plûs-ſombres. La Nature tombante a quelque-chose qui attriſte et touche l'âme très-vivement ! c'eſt un ſentiment abſolument opposé à celui que le printemps fait naître. J'errais, occupé de ces penſées, lorſque dans un endroit obſcur, je me ſentis arrêté par

mon manteau. Je voulais paſſer, croyant que c'était Une de ces Infortunées, qui profitent de l'obſcurité, pour faire valoir des charmes flétris : Mais on me retenait ſi fortement, que je ne pus avancer. Je touchai pourlors, et je ſentis à la broderie, que j'étais arrêté par deux Suiſſes. Je me dégageai un-peu, et j'arrivai dans une clairière. —Que me voulez-vous ? —Vous étiez avec une Fille : où eſt-elle ? —J'ai toujours été ſeul, et c'eſt moi, que vous avez-pris pour une Fille, dans l'obſcurité, à-cauſe de mon manteau. —Cela pourrait être ! dit Un des deux. —Non ! non : J'ai vu là une Fille ; je la connais ; elle eſt jeune et très-jolie ; elle s'eſt perdue là. —Elle eſt loin à-present (lui dit ſon Camarade) : Courons, vous à la porte du Pont-royal, moi vers Celle de Saint-roch-. Le Premier qui avait parlé, ala vers la porte du paſſage qui regarde Saint-roch, et l'Autre ala vers celle du Pont-royal. Je les laiſſai courir, et dès qu'ils furent éloignés, je dis à demi-voix : —Jeune-infortunée, qui faites ſans doute par misère un metier ſi dangereux, venez ; je vais vous ſauver-! J'entendis remuer dans un monceau de chaises du Limonadier ; j'y alai, et je trouvai la Jeune-fille qui grimpait d'une ſorte de puits,

formé par l'arrangement des chaises. Je lui donnai la main. Elle était charmante. —Sortez vîte! (lui dis-je), par le Pont-tournant ! —Je ſuis designée (me repondit-elle), ét on me guette par-tout. Je ne ſais qu'un moyen d'échapper, c'eſt que vous m'envelopiez dans votre manteau-. Elle ſe mit derrière moi, ét me tint tellement embraſſé, que ſes pieds ne touchaient pas la terre. —C'eſt bon (me dit-elle); vous êtes aſſés fort, ét nous ſortirons comme-ça-. Un Homme qui paraiſſait ivre paſſa près de nous. La Jeunefille me dit: —Voila de mon Gibier! ne vous éloignez pas, ét chantonnez dans un demi-quart d'heure, afin que je vous retrouve-. Je n'eus pas le temps de lui repondre; elle était deja diſparue. La curioſité me retint; je voulais voir ce que cela deviendrait. J'attendis ſept à huit minutes, alant ét venant; puis je chantonnai. Au même inſtant j'entendis venir à-moi, dans l'obſcurité ; le froufrou m'indiquait une Femme : On ſe mit ſous mon manteau, ét on me dirigea pour ſortir par le Pont-tournant. Nous paſſames dans la Place Louis-XV ; la Femme ſortit vivement de ſous mon manteau, ét je reconnus avec ſurprise, que ce n'était pas Celle

que

que j'avais vue. Elle me rit au néz, ét s'en-ala. Je retournai precipitamment dans le boſquet: Je chantonnai quelque-temps; enfin on vint à moi. Je parlai; on me repondit: C'était ma Jeune perſonne. Elle me ſaisit, ét nous marchames. Cependant j'entendais du bruit dans le jardin; on ſifflait; un Homme courait, en paraiſſant chercher. Dès qu'il approcha de nous, la Fille ſe cramponna ſur moi, de-façon que ſes pieds ne paraiſſaient pas. On paſſa près de moi dans la grande alée, ſans me rien dire. Je reconnus l'Homme ivre ét bien-mis, qui disait: —Je ſuis volé-! Les Aides des Suiſſes lui repondaient: —Hô! nous la connaiſſons bien'! Elles ſont Deux qui font ce metier-là... Mais il y en a Une petite jeune ét jolie, qui eſt d'une hardieſſe ét d'une adreſſe-.... J'eus quelques ſoupçons, que je portais cette rusée Friponne. Mais la livrer ainſi... Je n'en eus pas le courage. Je ſortis par le Pont-tournant, ſans aucun obſtacle, parceque les Plaignans (ils étaient deux) ne m'accompagnèrent pas juſques-là. Lorſque je fus dans la Place, je me debarraſſai de mon fardeau. —Ma Fille (lui dis-je), ne ſeriez-vous pas Celle dont on ſe plaint? —Je vous l'avoue; c'eſt moi-même. Il me paraît que vous

êtes un Homme neuf, car Perſonne ne vous a ſoupçonné: ſi vous voulez nous ferons bien nos affaires enſemble, pendant aumoins ſix ſemaines. Tous-ceux qui m'ont ſortie, ont été obligés d'y renoncer, parce-qu'enfin on les reconnaiſſait. Mais j'ai resolu de changer de manière: Vous m'entrerez, ét vous me ſortirez; deſorte-que les Suiſſes ne ſauront jamais, ſi je ſuis dans le Jardin. Aujourdhui par une porte, demain par une autre; pendant trois jours. Enſuite nous irons au Palais-royal trois autres jours; trois autres au Luxembourg —Hé! que faites-vous, ma Fille? —J'eſcamote adroitement la bourſe ét les bijous des Gens qui ont trop dîné ſurtout. Hier, rue de Montmorenci, je trouvai une aubaine... Je vous le dis, pour vous donner confiance dans mes talens: Perſonne ne ſ'y entend comme moi. Par-exemple, vous n'avez rien ſenti; hebien, j'ai tout ce que vous aviez dans vos poches; le voila; je vous le rens; il faut avoir de la probité entre nous. Venez ſouper avec moi. —Vous vous êtes trompée, ma Fille, en vous adreſſant à moi! Je ſuis un honnête-homme, ét j'ai horreur de ce que vous faites. —Hâmondieu! je me ſuis trahie-! Elle ſe tut. Un-inſtant après elle éclata-de-rire: —Convenez que vous êtes un adroit

fripon (me dit-elle); vous êtes plûs retapé que moi! Gaje que nous fesons tous-deux le même metier? —C'eſt ſelon (repondis je, en ſouriant); car je commençais à me douter de quelque-chose. —Vous n'êtes pas venu aux Tuileries, fait comme vous voila, ſans deſſein! D'où vient vous êtes-vous fait attendre ſi longtemps? —C'eſt qu'après avoir chantonné, une Femme que j'ai prise pour vous, eſt venue à moi, et s'eſt mise ſous mon manteau: Je l'ai conduite juſqu'à la place; je l'ai mise à-decouvert; et voyant que ce n'était pas vous, je me ſuis hâté de revenir. —Hâ! la Malheureuse-! (dit la Jeunefille). Puis ſe reprenant: —Mais je ſuis bien-ſimple! je vois que vous êtes plûs ruſé que moi! vous irez-loin, en fesant double profit! Que vous a-t-elle donné?..... Vous ne dites rien! vous avez-peur que cela ne rapetiſſe votre part avec moi?.. Tenez, j'ai fait mes choux gras: voila, pour votre part, une jolie montre: c'eſt en conſcience la moitié de ma foirée-. J'acceptai la montre. —Ce n'eſt pas tout; (reprit-elle), je crains un-peu pour cette nuit; il faut me mener coucher avec vous? —Volontiers (repondis-je). —Hâ! nous ſommes donc d'accord? —Sans-doute. —Dites-moi ce que

vous êtes?... —Vous le ſavez. —Quoi! j'aurais deviné!... Eſpion?.... Et moi Eſpionne: Ainſi, dans le cas où vous croiriez me prendre, vous perdriez votre temps. Mon principal emploi eſt de decouvrir les Filous, ét de les vendre; ét comme je ne mets à contribution que les Libertins, on ſ'en moque. —Je decouvre auſſi les Filous (repondis-je). —Hâ! que vous êtes ruſé! Il y a long-temps que vous faites le metier!..... Alons, nous ſouperons enſemble; je paierai le ſouper; que cela ne vous inquiète pas: la connaiſſance d'un Homme comme vous eſt un bonheur-! Je la laiſſai dans ces idées, parceque je la conduiſais chés la Marquise.

Arrivé à la porte de l'hôtel, je fis le ſignal, aulieu de frapper. —Vous habitez une belle maison-! (me dit-elle). On vint ouvrir, ét nous entrames. Je remis la Jeunefille entre les mains des Femmes de la Marquise, que je previns en partie, ét je montai. Je racontai à Mad. De-M**** tout ce que je viens de dire, de l'emploi de cette ſingulière ſoirée, avant de lui avouer que j'avais l'Heroïne: Mais lorſque par les derniers mots; elle ſut qu'Agrippine était avec ſes Femmes, elle voulut abſolument la voir. Elle ſonna. On introduisit la Jeune-fripone. Elle était reel-

lement d'une charmante figure, ét ne paraiſſait pas dixhuit ans. —Quel domage! (dit la Marquiſe). —Diable! (dit la Fille), il paraît que je ne ſuis qu'une Novice! Mais, Madame, je ſuis pleine de bonne-volonté: employez-moi; je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. —Je voudrais, ma Fille (repondit Mad. De-M****), avant de vous rien dire, ét de rien faire pour vous, ſavoir quî vous êtes, ét comment vous êtes dans l'état... La Petite-perſonne coupa la parole: —Madame, je ſuis née dans votre état. Ma Mère était danſeuse chés M. Bienfait, predeceſſeur de M. Nicolet: Mais elle avait de ſi faibles appointemens, qu'il falait faire plûs d'un metier. Elle me ſtyla de bonne-heure. Mais des malheurs, ét certains petits tours que je fis à nos Camarades, me donnèrent mauvaiſe reputation; l'on me congedia, ét je fus obligée, dès l'âge de 14 ans, de m'en tenir au ſecond metier de ma Mère. On ne pouvait croire que j'y fuſſe propre: Mais je donnai tant de preuves d'intelligence dans notre état, que je meritai la confiance. Je vois, Madame, que je n'ai fait que les rôles ſubalternes, ét que vous faites les grands perſonnages: Je me remets à vous; diſpoſez de moi.

—Oui, j'en diſposerai (dit Mad. De-M****): Mais il faut une épreuve de quelques mois: Vous y ſoumettez-vous? —De tout mon cœur, Madame-. La Marquise ſonna, ét demanda Mad. Demerup la bellemère, à quî elle dit quelques mots à-l'oreille. Cette Femme, qui était très-zelée, fit ſigne à la Jeune-fille de la ſuivre. Agrippine (c'était ſon nom) ne ſe fit pas preſſer: Elles montèrent en voiture, ét on la mena dans une Communauté, avec laquelle Mad. De-M****, depuis quelque-temps, avait fait un arrangement, pour retirer du vice les Infortunées. C'eſt-là qu'Agrippine fut deposée. Il eſt inutile de dire, que les Filles y devaient être bien traitées, ét conduites doucement au repentir. Cet arrangement avait l'agrement du Magiſtrat ét du Miniſtère.

Je fis ma lecture, dès qu'Agrippine fut partie: Ce fut la III Juvenale ſur les Femmes, intitulée, LES COQUETTES.

Je n'eus aucune rencontre extraordinaire à mon retour.

ÇIII NUIT.

SUITE.

Ce que j'avais vu la veille me donnait la plus grande envie de retourner aux *Tuileries*, pour y ſuivre, ét la converſation du balcon, ſ'il était poſſible,

et les avantures des Filles. Je desirais fort de rejoindre Celle que j'avais *fortie*, sans la connaître.

A la même heure que la veille, j'étais sous les petits balcons. Personne. J'en fus attristé ; j'aurais voulu revoir la raisonnable Jeunepersonne au petit Chien, et la Dame, qui valait bien son prix. Tandis que j'attendais, en regardant, j'aperçus deux Dames qui venaient à moi, et qui sans-doute étaient sorties de la porte voisine : Elles parlèrent, lorsqu'elles furent à côté de moi : La Femme-mariée disait à la Jeunepersonne : —Il fait beau; fesons un tour dans les Tuileries, jusqu'à dix heures ? —Je le veux bien. Ensuite la Jeunepersonne parla bas. Je reconnus leurs voix. Je les abordai. —Mesdames, je ne suis plus un Inconnu pour vous, après notre entretien d'hier-soir; voudriez-vous me permettre de m'honorer de votre compagnie à la promenade? —Monsieur (repondit la Dame), votre demande est hors des règles : cependant.... je vous avoûrai, que nous sommes sorties, lorsque nous vous avons aperçu, pour vous voir de près : Notre franchise vous marque notre caractère. —Hâ! mon Amie! (dit la Jeunepersonne), que j'aime ce que tu lui dis-là .....

Venez, me dit elle, venez avec nous? Je vous crois le plûs honnête-homme du monde, ét j'eſpère en être ſûre, dans 3-quarts-d'heure, lorſque nous rentrerons. —Je l'eſpère auſſi, Mademoiſelle. Je ne ſauraîs vous dire à quel point je vous eſtime toutes-deux! Il ne faut ſouvent que deux mots, pour devoîler tout le caractère. Nous marchames, ét elles acceptèrent chacune un bras. Parvenus dans le jardin, je leur montrai le ciel, ét quelques conſtellations, comme le Cygne, la Lyre, l'Aigle, le Daufin, la Courone, la Grande ét la Petite-Ourſes, Caſſiopée, ſurtout l'Etoile-polaire. On m'admira; on me reſpecta. La Dame me demanda, Ce que j'étais devenu la veille? Je fis le recit de mes avantures. —C'eſt incroyable! (repetaient les deux Jeunesperſonnes). —Nousſommesavec un Homme courageux (ajouta la Demoiſelle); avançons dans les boſquets. La Dame ſ'y opposait: Mais enfin, elle ceda. Nous primes une des contr'alées de la grande. Je cherchais, ét à chaque froufrou, je fesais arrêter mes deux Compagnes, qui reſpiraient à-peine. Dans un de ces momens, j'entendis entre les arbres, une voix d'Homme, qui disait: —Que je ſuis malheureux-! Mes deux Compagnes l'entendirent comme moi, ét

elles ſerrèrent leur bras contre les miens. L'Homme marchait, ét prononça diſtinctement ces mots : —Infidelle ! Infidelle ! Qui l'aurait penſé-! Ici, je reconnus le ſon de la voix : C'était un Jeune-homme de mes amis, nommé Renaud. J'appelai : Ce qui fit friſſonner les deux Dames. —Je le connais...! (leur dis-je) ; Et j'appelai de-nouveau. Renaud vint à moi. —Hé ! mon Chèr, qu'avez-vous ? (lui criai-je de plûs de dix pas, en feſant cacher mes Compagnes derrière un gros arbre). —Hâ ! mon Ami ! l'on ne vous voit plus ! Je ſuis le plûs malheureux des Hommes ! J'aimais Mad. W*** ; ét elle ne m'aime plus ! Un-autre m'enlève ſon cœur ! —Dabord (repondis-je), vous aviez-tort, d'aimer Mad. W***, qui a ſon Mari ét des Enfans. Enſuite, ſi elle change, pour en aimer Un autre, elle eſt meprisable : Que regrettez-vous ? —Cela eſt fort-aiſé à-dire ! mais quand on perd le bonheur, une illuſion charmante.... des plaiſirs delicieux.... des charmes raviſſans, ét des appas ſeducteurs..... —Vous êtes jeune ; vous avez de la fortune, du merite, de la figure ; c'eſt une Jeuneperſonne libre, qu'il faut aimer, à laquelle il faut plaire, ét ſe lier par un attachement vertueux.... Elevez

votre âme : Degagez-la de ces affections groſſières : Voulez-vous voir des beautés éternelles ? levez les ieux : voyez, dans ce beau ciel, ces diamans qui paraiſſent enchâſſés dans l'azur ? ce ſont des ſoleils !... —Há vous me montrez le Ciel ? ét c'eſt ſur la terre, c'eſt ſur cette terre maudite, à laquelle je tiens, que je ſuis malheureux ! —Voyons donc (repris-je en riant), ſi cette terre maudite pourra vous conſoler-! J'alai prendre la main des deux Dames, ét nous ſortîmes en ſilence de l'obſcurité. Renaud brûlait d'envie de me demander, Quî elles étaient ? Mais il ne le pouvait tout-bas, ét il ne l'osait tout-haut. Lorſque nous fumes au baſſin octogone, ſous le plûs beau clair-de-lune-pleine, je lui dis : —Voila deux de mes Sœurs : l'Une eſt mariée ; Celle-ci eſt fille : Je vous defens de regarder l'Aînée-. Renaud adorait les Femmes ; c'était reellement dommage, qu'il fût tombé entre les mains d'une Coquette ! Il fut ébloui de l'éclat de la Jeuneperſonne. Há ! (me dit-il), j'admirerai ce bel Aſtre, tant qu'on voudra, plûs qu'on ne voudra, peutêtre ! —Quoi ! (dit la Dame), deja conſolé de votre Dame W*** ? —Vous m'avez entendu ! —Nous étions derrière votre Ami. —Je ſens que ſi je dois gue-

rir, le remède viendra de la même cause que le mal. Nous sortimes du Jardin, parceque je sentais que les deux Dames me dirigeaient du côté de la porte de l'orangerie. Ainsi, ma soirée fut perdue pour les observations. Mais je me felicitai de la rencontre de mon Ami, qui marchait à-côté de nous, en disant des douceurs à la belle Eglé (c'est ainsi que j'avais nommé ma pretendue Sœur). Lorsque nous fumes à la porte, les deux Dames me saluèrent du mot de Monsieur, et rentrèrent.

Renaud était transporté. En-effet, la Jeune personne avait un de ces minois, distingués par la beauté la plûs brillante, et la plûs touchante tout-à-la-fois : C'était une figure à-la-romaine, pleine de noblesse ; la plûs belle peau ; les couleurs les plûs vives et les mieux nuancées : les ieux les plûs grands, et du regard le plûs persuasif ; sa tâille, un-peu audessus de la mediocre, était parfaite, avec ce degagement, qui rend la marche également provoquante et majestueuse. —Ce ne sont pas vos Sœurs ? —Elles le sont comme femmes, et comme françaises. —Je sens que j'adorerai Celle qui est libre, et que je vous devrai le repos et le bonheur. Parlez pour moi ?

Il me donna des details ſur ſa fortune; il était maître de lui-même; en-un-mot, il me parut ſi promptement épris, que je ne pus m'empêcher de lui dire, que je me defiais d'un ſentiment précipité. —Vous ne connaiſſez donc pas mon caractère de feu! J'aimai Mad. W*** auſſi promptement, ét je l'aurais toujours aimée, ſi elle avait voulu. Nous nous quittames, ét j'alai chés la Marquiſe.

Je racontai ce qui m'avait empêché de ſuivre mes decouvertes de la veille, ét je lus une dernière Juvenale ſur les FEMMES, intitulée, LES CATINS. *

—Vous venez de m'étonner! (me dit la Marquiſe): Quoi! ces Femmes, que je regardais comme le fleau de l'Eſpèce-humaine, ſont malheureuſement neceſſaires-! J'en gemis! ét vous avez fait naître dans mon âme une idée bien affligeante! C'eſt la première, depuis notre donnaiſſance... Que d'horreurs! ét je ſuis ce l'Eſpèce qui les commet! Les Mon-

* On trouve de-temps-à-autre, dans les Journaux, les idées des vrais Auteurs, reſſaſſées par les Ineptes: Par-exemple, je viens d'y voir des Reflexions ſur la Proſtitution, mais vagues, ſans filoſofie, ſans connaiſſance de la nature: Le PORNOGRAFE eſt cent-fois audeſſus de ces lieux-communs; mais ſon Auteur n'eſt pas de la Clique des vils Compilateurs des idées d'Autrui; on n'en dit mot!

ſtres dont vous venez de parler, ſont de mon ſexe ét du vôtre!... Hâ! n'en parlons plûs... Je me ſuis informée de votre Fille d'hièr. Elle a été bien ſurprise le matin !... Mais on va l'inſtruire, ét tâcher de lui faire aimer la vertu, en la lui feſant connaître. On emploiera tous les moyens poſſibles : ſa jolie figure la fait aimer des Sœurs, ét elles ſe proposent de la toucher, en lui montrant le plûs vif interét. Je remerciai Mad. De-M****, ét je ſortis l'âme remplie d'idées agreables : car j'eſperais un mariage entre Renaud ét la belle Eglé, que j'avais connue ſi ſingulièrement. Mais ſouvent, ce qui eſt vrai, n'eſt pas vraiſemblable.

SUITE DU MAMONET.

Occupé de ces idées, j'alais reflechiſſant, ét je m'écartais, parceque je me ſentais de l'éloignement pour le ſommeil. Je me trouvai au-haut de la rue de-la-Harpe. Le trajet était long ! Je m'arrêtai, en voyant Harcourt, ét je reflechis que j'étais vis-à-vis la demeure du Mamonet. Au même inſtant, il ſortit de cette maiſon, qui était un hôtel-garni, une Jeune-ét-jolie-perſonne, que j'y avais vuë deux-fois, ét qui devait debuter aux Italiens, où elle a joué depuis. Je m'approchai. —Avez-vous Quelqu'un pour vous reconduire, Ma-

demoiselle ? —Non : je ſors effrayée ; je ne remettrai jamais le pied dans cette maison ! C'eſt l'enfer ! Ce petit Mamonet, qui ſ'eſt donné, je ne ſais comment, cette Brune ſi douce, dont la figure previent, eſt un Monſtre! Il eſt laid comme une chenille ; ét Monſieur eſt inconſtant ! Il a pour Maîtreſſe une grande Fille, qui ſe moque de lui ; mais le mal, c'eſt qu'il faut que l'Epouse ſoit la complaisante de l'Intruse : Ils viennent de ſe battre. Une Blonde, qui n'a de beau que ſes cheveux, ét que vous connaiſſez ſans-doute ? —Toutone ? —Oui, c'eſt ainſi qu'on la nomme, ſ'eſt mêlée dans cette bagarre : elle a reproché à Mad. Mamonet, qu'elle aimait un Etudiant-en-medecine. Malgré ſa douceur ét ſa bonhommie, Mad. Mamonet a objecté à Toutone qu'elle avait un Abbé. Celle-ci a ripoſté par un ſoufflet. Tout eſt en combuſtion. Le Père de la Blonde, qui me paraît un mauvais-ſujet, eſt venu au ſecours de ſa Fille : la Mère de Celle-ci, crie comme une Piegrièche... Je devais coucher chés mon Amie, leur voisine ; mais je ſuis forcée de m'en retourner, à l'heure qu'il eſt-. J'accompagnai la jolie Chanteuse juſqu'à ſa porte, ét je m'en revins ſans rencontre. Quelque nuit on trouvera la ſuite de l'hiſtoire

du Mamonet : car il a une hiſtoire, capable de faire fremir.

ÇIV NUIT.

SUITE DES TUILERIES.

Eglé m'occupait trop, pour que je ne retournaſſe pas dans ſon quartier. A neuf-heures, j'étais ſous les petits balcons. J'avais été vu, du bout de la rue de-l'Echelle : Une Fille-domeſtique vint me prier de monter. Ce fut chés la Dame. La Jeuneperſonne n'y était pas encore. —Dites-moi ſincèrement, ce qu'eſt ce Jeunehomme que nous avons trouvé hier ? —C'eſt un Parti convenable pour votre jeune Amie ; ét je ſuis ſûr, tant d'après ce qu'il m'a dit, lorſque vous nous avez eu laiſſés, que d'après la connaiſſance que j'ai de ſon caractère, qu'il la rendra auſſi heureuſe, qu'il le ſera par elle. —Mais connaiſſez-vous cette Dame W*** ? —Beaucoup ! Elle eſt aimable, ſeduiſante, voluptueuſe ; mais Eglé eſt Venus, comparée à cette Femme : Je ſuis bien-ſûr qu'elle la fera oublier ; mon Ami eſt enchanté : Je crois à ſon enchantement ; car je le ſerais à ſa place ; je penſe comme lui ; j'adorerais Eglé.

A ce mot, la Jeuneperſonne entra. Mad. De-Worbin (ſon Amie), lui re-

peta ce que je venais dedire. Eglé parut penſive : Puis venant à moi : —Je connais Quelqu'un ici-près, qui m'a parlé de vous. —Hà! Mademoiselle, quî m'a fait cet honneur? —C'eſt Mademoiselle Bourgeois la Cadette, à-present Mad. Dutac. —Etes-vous parentes? Sa Sœur-aînée vous reſſemblait en 1765? —Non: Mad. Dutac m'a dit du bien de vous: Son Papa vous connaît, ét vous eſtime fort! mais ſon Beaufrère ét ſon Mari ne vous aiment pas. —Je le crois! —Hô! j'en ſais auſſi la raison!.... Si vous aviez pu être leur rival, vous l'auriez emporté. Cela ne flate pas. —Mon Ami vous adore, Mademoiselle : C'eſt un Jeunehomme honnête, riche ét maître de lui-même: Qu'en penſez-vous? —Hô! cela ne ſe dit pas ſi vîte!...Madame Worbin! ſortons-nous ce-ſoir? —Non, mon Amie-. En ce moment, j'entendis chanter dans la place, la Romance d'ON-NE-S'AVISE-JAMAIS-DE-TOUT,

Je viens te voir, charmante Lise :

C'était Renaud. Je demandai à Mad. De-Worbin la permiſſion de le faire entrer? Eglé voulait ſ'y opposer; mais enfin je l'emportai. J'alai chercher Renaud; je le presentai : Il était radieux, ét je vîs qu'il ne deplaisait pas. Je m'échappai, ſans rien dire, dès que la converſation

fut commencée entre les deux Amans, et je courus aux Tuileries.

Je m'enfonçai dans les routes les plus tenebreuses: A-tout-moment, j'entendais à mes alentours le froufrou des Nymphes : mais toutes paſſaient auprès de moi, ſans ſ'arrêter. Je ne voyais rien de particulier, ſi ce n'eſt que de temps-à-autre, je rencontrais un Grouppe de trois chaises, ſur leſquelles étaient deux Perſonnes. Je commençais à croire que ma ſoirée ſerait infructueuse, lorſque j'entendis une diſpute; puis des coups-de-canne, puis des cris. J'accourus. C'était un Homme, qui ſe pretendait volé par une Jeunefille, mise en-Griſette, et aſſés jolie. Elle proteſtait qu'elle n'avait rien pris. Cependant les Suiſſes, qui avaient entendu le bruit, accouraient, pour envelopper les Delinquans, auſquels je conſeillai de ſ'évader. Ils ſ'enfuirent du côté du Pont-tournant. Je fus envelopé. Je dis ce que je venais de voir. On me regarda : —C'eſt vous qui avez ſorti l'autre jour deux Friponnes ! (me dit un Suiſſe). —Il eſt vrai: mais je ne les connaiſſais pas. —Nous. le ſavons : on vous a vu hièr ici, avec Mad. De-Worbin, et ſa Voisine : On ſ'eſt informé : Mais contez-nous donc comment cela ſ'eſt fait-? Je leur dis com-

ment j'avais emporté les deux Filles. Ils en rirent. Je ne leur cachai pas ce que j'avais fait de la Dernière : ét leur ſurprise fut extrême ! Je nommai la Marquise de-M**** ; ét ils ſe turent : Ils me prièrent même de les debarraſſer de l'Autre, qui causait frequemment du bruit, qu'on arrêtait ſouvent, ét qui toujours était remise en liberté. —Laiſſez-moi faire ! (leur dis-je) : pourſuivez-la ſeulement-. En-effet, ils commencèrent à courir ét à ſiffler. J'alai me poſter derrière le grillage d'Annibal, à la ſortie de la grande-alée. Je vis bientôt accourir une Nymphe, en petit-deshabiller de linon, avec une peliſſe rose fort-courte. Je me presentai. —Je vous ai trompé avanhièr (me dit-elle) ; mais aujourdhui ſauvez-moi, en le ſachant ? Je vais entrer ſous votre manteau ? —Il eſt inutile : Venez avec moi-. Je la conduisis vers la porte des-Feuillans, par où nous ſortimes : Les Suiſſes nous voyaient. Un d'eux ſortit après nous, ét à la première Eſcouade de Guet, qu'il rencontra, il montra la Nymphe, en priant de l'effrayer. Le Caporal vint la regarder ſous le néz, ét me dit de la quitter. —Non ! repondis-je : C'eſt le droit des Citoyens, de preserver de la Garde toute Femme à laquelle ils don-

nent la main le ſoir; j'en uſe, ét ſi vous me violentez, j'en aurai raison-. Le Caporal ſe retira, ſans me repondre. Je marchais toujours. Nous arrivames à la rue Payenne; je fis le ſignal, ét nous fumes introduits. J'appris à Mad. De-M**** que c'était la Seconde des deux Friponnes, mais la plûs adroite. Les ordres furent auſſitôt donnés, pour la conduire où était l'Autre. Je l'accompagnai; ét je ſus en route, que c'était elle qui ſ'était gliſſée adroitement, ét qui avait volé l'Homme, qui converſait avec la Griſette. Celle-ci n'était pas même complice. Mais je me proposai d'avoir cette Dernière le lendemain, ſ'il était poſſible. Je revins chés la Marquiſe, ét je lus un ſingulier morceau, extrait de mon HIBOU, intitulé, l'EDUCATION D'UN PRINCE DU SANG *.

SUITE DU MAMONET.

Je ſuivis la même route que la veille, à mon retour: Il me ſembla qu'il y aurait du nouveau chés le Mamonet. Arrivé à ſa porte ſans rencontre, je trouvai le ſecret, ét j'entrai. Tout était tranquile: cependant on érait debout chés lui; on parlait même avec beaucoup de

* Il ſe trouve à la fin du IV Vol. des FRANÇAISES, ou EXEMPLES choiſis.

vivacité. C'était Mad. Mamonet, Toutone, ſon Père, et ſa Mère. Je frappai. —Quî eſt-ce? —Le Spectateur-nocturne. —Hâ! c'eſt le Spectateur-nocturne! (dit Mad. Mamonet): Vous venez bien à-propos, mon cher Spectateur! Vous ne vous douteriez jamais de ce qui eſt arrivé ce-ſoir! —Hé! qu'eſt-il donc arrivé! —Eſt-ce un malheur? eſt-ce un bonheur? (dit-elle en regardant ſes Voisins)?... M. Mamonet... eſt en priſon! —En priſon! —Il faut le ſecourir, ſi vous pouvez! —Non! non! (s'écria Toutone); qu'il y reſte! c'eſt un Miserable-.... *

ÇIV NUIT.

Suite des Tuileries.

A neuf heures j'étais aubout de la rue de-l'Echelle: J'aperçus au balcon, une Jeunefille, qui rentra: La belle Eglé y vint auſſitôt, avec Mad. De-Worbin, qui me ſourit. Je montai. Je trouvai tout le monde d'accord: Renaud avait fait parler Une de ſes Parentes, femme très-riche et très-reſpectée. Qu'avais-je à faire là? Je ſouhaitai le bonſoir, et je voulais

* On tronque ici le reſte de cette avanture. Voyez les 150 et 151 Contemporaines: La Jolie-Tapissière eſt la maîtreſſe de Mamonet, et la Jolie-Lunetière eſt ſa femme.

ſortir. —Nous comptions (me dit Mad. De-Worbin), que vous paſſeriez la ſoirée avec nous? —Non: mon genre de-vie s'y oppose. —Il nous abandonnera, dit Renaud; c'eſt une âme dure, inſenſible à l'amitié! —Vous vous ſuffisez: moi, j'ai des engagemens ailleurs. Il eſt une Femme, pleine de vertu, dont je ne ſuis pas l'amant, quoique je l'adore, qui fait toute mon exiſtance, toute ma gloire, toute ma ſûreté, toute la douceur de ma vie: C'eſt à elle, que, dans deux heures d'ici, je raconterai votre bonheur. J'en jouirai avec elle: Car elle eſt ſi bonne, qu'il la comblera de joie. Je nommai Mad. De-M****; je racontai ce que j'avais fait la veille de la ſeconde Fripone des Tuileries, ét je ſortis, ſans qu'on me dît un ſeul mot: On me regardait avec étonnement. Mais je vis mes trois Amis (car ils m'aimaient tous-trois), ſur le petit balcon, d'où ils me ſaluèrent d'une manière muette, la plûs tendre de toutes peutêtre: Le geſte exprime ſouvent des careſſes, qu'on n'oserait faire... J'entrai aux Tuileries.

C'était le courant des avantures que j'alais examiner. Je m'enfonçai dans le bois, par la grande alée qui eſt du-côté de la terraſſe des Feuillans. Je marchais lentement, envelopé dans mon manteau,

negligeant toutes les agaceries vulgaires de ces Filles-de-bois, routinées à leur vilain metier, ét dont l'âme ſèche ét fetide comme le corps, ne peut tromper que les Nouveaux-debarqués. Cependant je donnais un coup-d'œil à leurs trames groſſières, ét je prêtais quelquefois une oreille à leurs arides propos. J'alai enſuite du côté de la haie des buis; où était autrefois ce Labirinthe, qu'on ſ'eſt vu obligé de detruire: C'eſt à-dire, qu'en laiſſant le vice, on lui a ſeulement ôté ſa couverture. Vis-à-vis l'eſcalier qui monte à la terraſſe de la rivière, ét hors du boſquet, je rencontrai une Femme, avec une Jeunefille de 13 à 14 ans. L'Enfant me parut très-jolie. La Vieille vint à moi —Monſieur eſt un honnête-homme? —J'y fais mes efforts. —Monſieur en a l'air. Elle ſe tut, ét l'Enfant vint me prendre la main. Je la lui preſſai, en me promettant bien de ne pas laiſſer échapper cette Proie. —D'où-vient n'alez-vous pas dans le bois? (dis-je à la Vieille). —Fi-donc: ce ſerait un meurtre! Ceſt bon pour ces Planches-ambulantes qui veulent ſe cacher: Mais la jeuneſſe ét la fraîcheur... Nous ne reſtons pas ici: Sortons; j'ai un joli appartement, rue des-Frondeurs, tout-près de celle des-Moineaux; c'eſt à deux pas. Je te-

mais la main de l'Enfant : J'étais embarraſſé pour m'en emparer. Nous paſſions devant la maison de Mad. De-Worbin et d'Eglé : Mais entrer chés elles, avec la vieille Furie, dont l'haleine impure aurait ſouillé l'air qu'elles reſpiraient, cela n'était guère poſſible ! Un bon hasard me favorisa : Renaud ſortait : —Mon Ami (lui dis-je tout-bas), il faut m'aider : emparez-vous de cette Vieille, et ne vous embaraſſez pas de ce que je deviendrai. Il ne me repondit rien ; mais il ala auprès de la Vieille, à laquelle il fit des politeſſes : Il lui offrit ſon bras, qu'à ma prière, elle accepta. J'eſperais dans les embarras de la rue Saint-honoré, quoique l'Opera fût fini depuis longtemps. Malgré la largeur de la rue, le luxe deſaſtrueux la rempliſſait de carroſſes, vis-à-vis les Quinze-Vingts, qui n'exiſtent plus. Je fis traverſer la Petite par la rue Contreſcarpe, puis par le Palais-royal. Elle ne ſe reconnut pas, heureusement ! Nous ſortimes par la cour des-Fontaines, et je pris la rue des-Bons-enfans. —Mais le chemin eſt bien long ? (me dit-elle, à l'entrée de la rue Coquilliere). —Oui ! nous nous en ſommes écartés ; mais alons par-ici. —Où eſt Maman ? —Avec mon Ami ſans-doute. J'avançai rapidement. Je pris

la rue Tiquetone ; puis celle Mauconseil ; puis la rue aux-Ours. —Nous nous égarons-! (me disait la Petite) ? Demandez. —Hô! je sais où je vais. —Vous m'emmenez? —Je vous mène. —Si vous m'emmenez, car je crois m'en apercevoir, je ne m'y oppose pas! Cette vilaine Femme que nous quittons ne m'avait promis que monts et merveilles, et depuis huit jours que je suis avec elle, je n'éprouve que tourmens. Si vous voulez m'entretenir, je me trouverai bien-contente! Elle m'avait dabord dit, que c'était pour ça qu'elle me prenait : mais je vois bien que non. Aussi, je n'ai pas voulu ce qu'elle voulait, et on ne l'a pas eu-. Je fus assés content de ces dispositions. Nous arrivames à la rue Payenne. Je dis alors à la Petite, ce que je voulais faire pour elle ; quelle Protectrice que j'alais lui donner, Je l'avoûrai ; je ne m'attendais pas à sa reponse. L'Enfant, les larmes aux ieux, se jeta sur ma main, qu'elle baisa, en me disant : —Hâ! cela vaut bien-mieux! Si je vous ai parlé de m'entretenir, c'est que je sais que les Hommes ne font rien pour rien : mais vous ne ressemblez pas aux Autres-. Je sus ensuite, que la petite Mutine (c'est la nom que lui avait donné la Femme), était orfeline, et qu'on pouvait

pouvait en disposer. J'entrai chés la Marquise, ét je lui rendis compte de ma conduite ét de mes decouvertes. —Je suis enchantée d'arracher au vice ces Jolies-figures (me dit-elle), qui pourraient le rendre aimable à certaines Gens-. On envoya Mutine avec les deux Autres.

Je lus à la Marquise une Juvenale, intitulée, EDUCATION DE MA FILLE UNIQUE, dont elle fut très-contente *.

En sortant de chés Mad. De-M****, je retournai dans la rue Sainthonoré. J'y vis l'Aveugle, qui me parla d'Eustoquie, à la place de laquelle il avait mis une autre de ses Protegées. Je ne pouvais ni le louer, ni le blâmer; il y avait du mal-reel, dans ce qu'il fesait, ét un bien de circonstances: Je me tus donc, ét je ne lui confiai rien de ce que j'avais fait aux Tuileries. Mais, à un mot qu'il lâcha, il me parut savoir ce qui regardait les deux Friponnes. J'alai à la porte de Renaud. J'y frappai. Il mit la tête à la fenêtre, ét m'ayant reconnu, il vint m'ouvrir. —Je n'ai pas voulu remettre jusqu'à demain, (lui dis-je), à sa-

* Elle se trouve à la fin du III Vol. de LA MALEDICTION PATERNELLE. (*N.*^a A la p. 830, on a mal-à-propos mis MALEDICTION-PATERNELLE, au lieu de DECOUVERTE-AUSTRALE.

voir ce que vous avez fait de la Vieille, et à vous apprendre le sort de la Jeune. Je lui racontai ce que j'avais fait, et surtout j'exprimai la satisfaction que me donnaient les dispositions de la Petite. Ensuite je l'écoutai. —Ce que j'ai fait de la Vieille sera bientôt dit. Elle a pensé que vous étiez arrivés chés elle ayant nous, et elle m'y a conduit: Mais comme je savais le contraire, à deux pas de la porte, la Garde l'ayant épouvantée, quoiqu'elle tînt mon bras, elle est entrée dans une alée, et moi, je suis retourné sur mes pas. Ainsi je ne l'ai pas revue.

CVI NUIT.

Suite : Dorotée.

En alant aux Tuileries, je vis Renaud, sa Maîtresse, et l'aimable Mad. De Worbin. Mais arrivé dans le Jardin-royal, je fus surpris de ce que toutes les Nymphes fuyaient avec precipitation! Un bruit courait, que je venais aux Tuileries, pour marquer les Filles à prendre, et les envoyer aux Iles. C'était probablement la Vieille, qui avait repandu ce bruit le soir-même: Elle en comptait deja plûs de cinquante (à ce que me dit une petite Laideron, qui osa m'aborder, pour me prier de la faire

marier ét partir pour les Iles). Je l'examinai; elle n'avait pas vingt ans; elle était fort marquée de petiteverole; elle était vive, ét paraiſſait entendue. Surpris de ma renommée ét de ſa promptitude, je repondis à la Fille, qu'on s'était trompé, mais que je pouvais l'obliger, ſi elle avait de bonnes diſpoſitions. Je lui demandai ſa demeure. Elle m'y conduisit, rue des-Poulies, dans la même maiſon où étaient les Jeunesgens qui avaient mangé le Lièvre. Je fus ſurpris de la manière dont cette maiſon était montée! La Maîtreſſe était marchande-de-modes: Les Filles avaient l'air d'Ouvrières; mais elles ne travaillaient pas. J'en vis Une qui étaitd'une charmante figure, ét toute-jeune. Je l'avais rencontrée ſouvent, ét je l'avais toujours priſe pour une Fille de Marchand ou de Bourgeois aiſé. La Dubreuil (c'eſt le nom de la Maîtreſſe) était une jolie Femme, ét ne manquait pas de raiſonnement: Elle reſſemblait à une belle Cauchoiſe, nommée Saintcir, que j'avais connue l'année precedente. On me proposa differentes choſes à acheter. Pendant que j'étais avec la Maîtreſſe, la Grelée parlait bas aux autresFilles. Auſſitôt l'air qu'on avait changea. On vint

parler à l'oreille de la Maîtreſſe, ét la Jolieperſonne diſparut. Je la demandái. On me dit, qu'elle n'était pas de la maiſon. Je vis alors qu'on me craignait. Mais je diſſimulai, me promettant bien d'ôter à la Dubreuil la Jeune-Victime qu'elle immolait au Vice. Pour la Grêlée, je lui proposai, en ſortant, de la mettre dans une boutique honnête, à-condition, qu'elle ſe comporterait bien. Elle me le promit, ét je la menai ſur-le-champ au-coin de la rue de-Grenelle, où je la fis recevoir, moyennant une penſion de 250 liv., parcequ'elle ſavait deja travailler.

J'alai rendre compte à la Marquise de ma ſoirée, ét je lus une Juvenale bisarre, intitulée, LA RAPTOMACHIE *.

L'idée me prit, en m'en revenant, de repaſſer par la rue des-Poulies, pour voir le train de la maison de la Dubreuil, pendant la nuit. J'y étais arrivé, comme deux heures ét demie ſonnaient à la Samaritaine. Je m'arrêtai dans l'endroit où l'on a depuis ouvert la rue de-l'Oratoire. Je demeurai environ un quart-d'heure ſans rien entendre. Enfin, la porte-cochère à côté de la boutique ſ'entr'ouvrit, ét je vis ſortir, avec un pa-

* On la trouve dans le IV Volume de la LA DECOUVERTE AUSTRALE. pag. 372.

quet, une Groſſe-fille, ét la jolie Petiteperſonne. Un Fiacre collé contre le mur, reçut les deux Femmes, ét roula du côté du faubourg Saintgermain. Je le ſuivis, ét je vis deſcendre dans une maiſon obſcure de la rue du-Cœurvolant. Le Fiacre reſta. J'attendis: Une demi-heure après, la Groſſe-fille ſortit ſeule, remonta dans la voiture, ét ſ'en retourna probablement. Pour moi, je demeurai, indecis ſur ce que je ferais: M'en-aler, je pouvais manquer mon coup le lendemain; monter, on pouvait ne pas m'ouvrir: J'avais remarqué l'étage, par la lumière qui avait paru. Je trouvai le ſecret de la porte d'alée; je montai doucement, ét je gratai. Auſſitôt on vint ouvrir, une Vieille, qui reſſemblait trait pour trait à Mégère. Elle me ſourit: —Vous venez à-propos! —Je le crois! je ſuis aufait. J'ai vu Mad. Dubreuil ce ſoir. —Hâ! en ce cas, vous alez être introduit-... Cependant la Vieille devint ſerieuse; elle perdait l'eſpoir d'un profit clandeſtin. —Vous n'avez pas beſoin de lumière, puiſque vous connaiſſez l'Objet? —Non, non-. J'entrai auprès de la Jeuneperſonne, qui ſ'était jetée toute-habillée ſur un lit. Je la ſaluai. —Qui êtes vous? Je ne vous connais pas? —L'Homme qui tantôt ai paru fort intriguer la Dubreuil: Je vous of-

fre de vous servir ; de vous tirer de ses mains, et de vous donner une Protectrice. —Hà ! vous êtes l'Homme qui faites partir les Filles pour les Colonies? Je le veux-bien, moi; pourvu que vous me fassiez épouser un Entrepreneur de vivres, ou tout-aumoins un Officier ? —Je ne ferai ni l'un ni l'autre : Je vous propose d'entrer dans une maison decente, où l'on vous donnera de bons principes, contraires à ceux de la Dubreuil ; après quoi, vous choisirez un état: Comme vous êtes jolie, je ne doute pas qu'un-jour vous ne trouviez un établissement honnête, par la protection et les bienfaits d'une Dame-de-qualité très-respectable. —Quoi ! je pourrais, par votre moyen, redevenir honnête-fille, et rentrer dans la societé des Honnêtes-gens? —C'est precisement ce que je vous offre. —Mais comment me tirer d'ici? C'est un depôt de Madame : Il y a, pour le garder, cette Vieille que vous avez vue, et un Homme habillé de bleu, qui est armé ; il couche dans l'antichambre : Vous ne l'avez pas vu, parceque son lit est dans un grand coffre. —Consentez-vous à sortir avec moi sur-le-champ? —Mais, je ne vous connais pas assés. —Que risquez vous! d'être mieux, ou également? Car pour être

pis, cela n'eſt pas poſſible. —Hô! vous avez bien raiſon! Madame eſt une arabe. —Me ſuivrez-vous? —Oui; faites. J'ouvris doucement la porte de notre chambre. J'aperçus la Vieille qui ſomeillait, à côté d'une lampe. J'alai ouvrir la porte de l'eſcalier. Le paſſage était libre; je fis ſigne à la petite Dorotée. Elle voulut prendre ſon paquet: Mais il était trop peſant pour elle; il falut m'en charger. En alant le prendre, je mis le verou au coffre: Nous ſortions, quand la Vieille remua. Dorotée était dehors; je ſouflai la lampe. La Jeunefille fit un faux pas. La Vieille acheva de ſ'éveiller. Mais elle courut vite au briquet pour alumer ſa lampe. En deux temps, elle eut finì. Cependant nous étions en bas: mais j'avais peine à ouvrir la porte de l'alée, qui fit grand bruit! La Vieille, apparemment ala voir dans notre chambre, et ne nous y trouvant pas, elle appela: —Haldimant! Haldimant! Puis ſans ſ'arrêter, elle deſcendit après nous. Mais Haldimant, qui était enfermé dans ſon cofre, criait à lui. La Vieille crut qu'on ſ'était caché, qu'on l'étranglait; elle remonta. Nous l'entendimes, et nous nous mimes à fuir par la rue des-Bouchers et celle des-Cordeliers: Nous paſ-

ſames par la rue du-Paon, ét nous alames à-petits-pas dans celle du-Jardinet. Ma Compagne tremblait, ét riait tout-à-la-fois. Nous entendimes courir Haldimant dans la rue des-Cordeliers. Nous paſſames dans celle des-Poitevins, ét nous nous tinmes à-l'écart ſous la porte de l'Hôtel-de-Meſgrigni, pendant une demi-heure. Après quoi, nous marchames doucement, traverſant la rue de-la-Harpe, prenant celle du-Foin, la rue des-Noyers, enfin la rue Saintjean-de-Beauvais; ét je rentrai chés moi, ſuivant mon usage, par une porte-de-derrière, dont j'avais la cléf. Nous fumes en-ſûreté pourlors. Dorotée éclata-de-rire. Elle me demanda, ce que j'avais fait de la petite Chouette (c'eſt la Grélée)? Je lui dis, que je l'avais placée chés une Maîtreſſe, comme elle me l'avait demandé, ét je lui fis entendre, que ſon ſort, à elle, ſerait plûs avantageux, ſi elle ſe-comportait bién; que la Dame était belle, riche, ét qu'elle mettait ſon bonheur à ſauver de Joliesperſones de la corruption. Dorotée devint ſerieuse pendant que je parlais: Elle le fut davantage encore, lorſqu'elle me vit preparer nos lits: car je lui cedai le mien, par une ſorte de conſideration

qu'on a pour la Beauté, même degradée. Elle parut me reſpecter. Nous dormimes fort-tranquilement juſqu'à dix-heures, que je me levai. On m'aportait mon dîner à onze-heures : Je le fis doubler, ét nous mangeames avec appetit. Je me mis enſuite dans mon cabinet pour travailler : Dorotée visita ſon paquet, travailla, ét lut. Je lui fis écrire à la Marquise une lettre, que j'envoyai par le Libraire Rapenot. A cinq-heures on vint nous prendre, ét Dorotée, après avoir vu la Marquise, qui lui dit quelques mots d'encouragement, fut conduite dans la Maison dont j'ai parlé. Je revins travailler deux-heures.

ÇVII NUIT.

Le Luxembourg.

A neuf-heures, j'alai dans le faubourg Saintgermain : Je voulais un-peu laiſſer reposer le quartier des Tuileries, où j'avais fait une ſenſation, que ma conduite de la veille devait terriblement augmenter ! Je paſſai par la rue du-Cœur-volant, ét je remarquai la maiſon dont j'avais tiré Dorotée. M. Haldimant était ſur la porte ; mais il ne me connaiſſait pas. Il me regarda cependant : la Vieille m'avait ſûrement de-

peint ; mais il n'osa m'aborder. J'alai au Luxembourg. Je traverſai le parterre, ét je gâgnai l'alée des Chartreux. J'y vis quelques Trotemenus, qui ne me valurent pas la peine de m'arrêter. Pour un Miſſionnaire, toutes les Ames ſont égales; ét à parler vrai, j'aimerais-mieux que ces Meſſieurs employaſſent ici leur zèle, que d'aler à grands fraix troubler la Chine, le Tonquin ét la Cochinchine, ou des Sagouins d'Hottentots: ma charité eſt beaucoup plûs vive pour des Français ét des Françaises, deja batisés, ét qu'on laiſſe dans le vice, qu'envers des Siamois ou des Gentous: mais les ſaints Miſſionnaires ont leur vanité, qui ne trouverait pas ſon compte dans le bien fait obſcurement... Pour revenir à moi, je ne crus pas les Trotemenus du Luxembourg plûs dignes de mes ſoins, que celles du Palais-royal ét des Tuileries: Ce n'eſt pas aſſés d'être un Mauvais-ſujet, pour attirer mon attention; il faut être, en ſoi-même, un Objet très-dangereux pour les Autres, en-même-temps qu'on eſt propre à devenir quelque-chose d'intereſſant par ſa figure ét par ſes qualités. Je crois que je devais cette explication. Mais j'honore un vertueux Chamouſſet, qui pourrait ſoccuper de tout-le-monde.

J'avançai jusqu'à la porte de la rue d'Enfer. Là, je m'arrêtai un moment, pour me rappeler que j'avais vu, douze à treize ans auparavant, dans ce même endroit, une Fille charmante, qui n'avait pas eu tout le bonheur qu'elle méritait, parcequ'elle avait été mal-dirigée. Au-même-instant, je vis arriver deux Femmes seules, c'est-à-dire, sans Hommes. Elles avançaient timidement, regardant autour d'elles... Je me tenais à-l'écart, ne me doutant pas le moins-du-monde de ce qu'elles cherchaient, ni de ce qu'elles étaient. Je les trouvais seulement d'une charmante figure, par le contour de leur visage. Elles vinrent très-près de moi, sans me voir. L'Une, dont je reconnus sur-le-champ et la voix et la figure, dit à l'Autre: —Non, je n'ose pas! je n'oserai jamais!... Hà! mon Ami! quel metier! et qu'il faut être misérable, pour oser le faire? —Que deviendras-tu? (dit l'Autre): Ton Mari est malade; quand tu auras vendu tous tes habits, et les siens, où vous présenterez-vous? —Mais je puis être reconnue ici; et aux Tuileries, où tu me veux mener? —Je te propose ce que j'ai fait, dans un malheur semblable au tien: cela vaut mieux que d'emprunter! Oh ne

saurait plus rendre, on deloge sans payer, et l'on est deshonorée d'une autre manière bien plûs dangereuse! On nous a loué à Toutes-deux, dès que j'ai eu dit au Principal, que nous fesions nos affaires aux Tuileries, au Palais-royal, au Luxembourg: Il m'a seulement repondu, —Madame, jamais à la maison; sinon, enlevée la nuit suivante... —Quel sort cruel!... Je n'ai pas la moindre faiblesse à me reprocher; j'aime la bonne-conduite, et je me vois forcée d'y manquer! —Ton Mari lui-même voit que vous n'avez pas d'autre ressource. Cela te deshonorera moins, qu'une Inclination. —Je ne pourrai jamais! —Regarde-moi faire-. En ce moment, elle aperçut un Homme bien-mis. Elle quitta la Jeune Devimes, qui resta seule, et courut joindre l'Homme. Je prêtai l'oreille. Elle le connaissait; car elle lui dit: —C'est vous! J'ai ici-près une Amie toute-neuve, qui ne se determine que malgré elle; menagez-la, et vous vous applaudirez de cette rencontre:... mais de la politesse, comme si vous étiez avec une Honnête-femme! —Laisse-moi faire-! (repondit le Libertin). Je vis qu'il était temps de parler à la Jeune-Devimes, qui avait été ma voisine, avant son mariage. Elle s'était un-peu écartée, par ti-

midité. J'alai la joindre. Je la ſaluai avec la même conſideration qu'autrefois. Elle me repondit d'un air embarraſſé. Je me hâtai de parler: —Je ſais que votre Mari eſt malade; que votre ſituation eſt gênée. Je connais une Femme reſpectable, qui ſe fera un plaiſir de vous obliger... Alons-y dès ce ſoir; à-l'inſtant: je vous presenterai; vous exposerez vos besoins, votre ſituation... Venez. —Serait-il poſſible!... Hô! ſ'il était vrai!... —Vous alez en être convaincue. —Alons donc! (me dit-elle en me prenant le bras): Si vous me trompez, je ſuis deſtinée à l'être. Je ne relevai pas ces mots, dont j'entendais la ſignification. En-chemin, je lui parlai de notre ancien voiſinage. Elle me raconta la maniére dont elle ſ'était mariée, et comment ſon Mari, qui était Commis, avait perdu ſa place, faute de ſanté. De mon côté, je lui donnai confiance dans la Marquiſe, par le recit de quelques-uns de ſes bienfaits. Nous avancions, ſans nous douter que nous fuſſions écoutés et ſuivis par la Caffin ſa compagne, et par l'Homme auquel elle avait parlé. Ils voulaient voir où nous alions: La ſurprise de la Caffin était extrême, de nous voir longer dans le Marais. Lorſque nous fumes à la porte de Mad. De-M****, je

fis le signal, que ni la Caffin, ni l'Homme qui l'accompagnait n'entendirent. Ils nous virent entrer, comme si j'avais ouvert moi-même. La porte se referma.

Je presentai, de mon parloir, la jeune Devimes à la Marquise, ét ce fut alors que l'Infortunée connut que j'avais entendu toute la conversation. Elle se jeta aux genoux de Mad. De-M****, en la conjurant d'avoir pitié d'elle. La Marquise était encore si touchée de mon recit, que les larmes lui vinrent aux yeux: —Je n'aurais que pour moi, lui dit cette Femme celeste, que je vous donnerais la moitié de mon necessaire; Je vous ferai une pension payable par semaine: Voici la première: Vous viendrez tous les jeudis, avant dîner, c'est-à-dire à une heure, vous-même; car je veux vous voir..... Je suis trop heureuse! (me dit-elle), que vous m'ayiez crue digne de sauver d'une extrêmité cruelle, une Jeune femme qui aime la vertu, ét que ... son malheur, joint au manque d'experience ét à de mauvais-conseils, alait plonger dans l'abîme. Quel bonheur que vous vous soyiez trouvé-là, dès la première-fois!... Je veux vous aler-voir-! (ajouta-t-elle, en s'adressant à la Jeune Devimes); Cette Infortunée donna sa demeure, ét nous sortîmes; Mad. De-M**** voulant que je la

reconduisisse à-l'instant jusques chés elle.

Nous retrouvames à deux pas de la porte, la Caffin et l'Homme qui l'accompagnait. Ils nous abordèrent. —Voila donc que tu t'apprivoises! (dit la Corruptrice): mais tu aurais bien pu me dire, que tu alais avec Monsieur (me montrant.) —Retirez-vous (lui dis-je), ou je vous fais arrêter!... Et que jamais il ne vous arrive de parler à Madame!... Vous êtes corrompue; elle ne l'est pas encore, et elle ne le sera jamais, j'espère. Je viens de lui donner pour Protectrice une Femme-de-qualité, qui saura écarter d'elle les Corrupteurs, et surtout les Corruptrices. L'Homme ne disait mot. Il venait de me reconnaître; il m'avait vu chés un Medecin, notre ami commun. Il tira la Caffin par la robe, et ils nous laissèrent.

J'arrivai à onze-heures chés la Jeune Devimes. En entrant, elle courut à son Mari. —Há! mon Ami, quel bonheur pour tous-deux, que j'aie rencontré Monsieur Dulis (c'est le nom qu'elle me donna): Il vient de me conduire chés une grande Dame, et nous avons une pension. Cet Homme me parut froid et vicieux: Sans s'émouvoir, il repondit: —Si c'est Monsieur qui t'entretiens, j'aime assés cette adroite tour-

nure : Mais ce n'eſt pas à moi qu'on en revend-. Et il remit ſa tête ſur ſon oreiller. Je crus devoir le tancer de la bonne manière. Il ne ſ'émut pas davantage, ét me repondit froidement. —A-la-bonne-heure-. Je ne ſortis de cette maiſon qu'à une heure, après avoir donné à la Jeune femme tous les avis, tous les conſeils dont elle pouvait avoir besoin.

Il était trop tard, pour retourner chés la Marquise; je n'étais qu'à deux pas de chés moi; je rentrai ſans aucune rencontre.

CVIII NUIT.

SUITE DU LUXEMBOURG.

Je n'avais vu qu'à-demi le jardin ſolitaire du Faubourg-Saintgermain. Je ſortis avant huit heures, ét je montai la rue Saintjaques. Vis-à-vis la boutique de la Dame-Veuve-Duchêne, j'aperçus une très-jolie Perſonne, qui marchait doucement, en ſ'arrêtant ſans-ceſſe, ét regardant ſouvent derrière elle. Je me mis à l'examiner. Elle ala juſqu'à la rue Saintdominique, dans laquelle elle avança audelà du cul-de-ſac. Elle revint ſur ſes pas, redeſcendit la rue Saintjaques, ét vis-à-vis Louis-le-grand, trouva un Jeune homme, qu'elle cherchait ſansdoute; car ils ſ'unirent comme l'aimant ét le fer: Ils deſcendirent, prirent

la rue des-Mathurins, celles des-Cordeliers, des-Foſſés-M.-le-Prince, des-Francs-bourgeois, d'Enfer et Saint-dominique, dans laquelle la Jeune perſonne demeurait avec ſa Mère, veuve d'un Artiſte. Lorſqu'elle fut rentrée, et que je me fus aſſuré que le Jeune homme était étudiant en-medecine, j'alai au Luxembourg. Il était neuf-heures-un-quart, et j'étais faché d'avoir manqué la plûs belle heure de la ſoirée; car on ne vaque pas ſi-tard à ſes affaires dans le faubourg Saintgermain, que dans le quartier Sainthonoré. Je ſuivis l'alée des Chartreux; je revins par la grande-alée; je retournai par celle du Palais, à l'entrée de laquelle je trouvai aſſiſe une Femme, mise en Dame, et qui pleurait. Je ne puis voir ſouffrir un Etre-humain, ſans m'y intereſſer vivement. Cette Dame n'était plus jeune; elle me paraiſſait fort-laide. Je l'abordai. —Madame (lui dis-je) vous pleurez? Seule, ici, à l'heure qu'il eſt! Oserais-je vous demander le ſujet de votre chagrin? —Enfin (dit-elle bruſquement), et en ſe levant, en voila Un, qui me demande ce que j'ai?.... Croiriez-vous que je ſuis ici, à cette place, depuis les trois heures, c'eſt-à-dire au grand jour et à l'heure où il vient le plûs de monde à la promenade, ſans que Per-

ſonne ait pris le moindre intérêt aux larmes que je repandais-! En même-temps elle ſe retourna : —Vous voyez! (dit-elle à des Gens, que je n'apercevais pas encore) ; j'ai gâgné la gajûre : Car il n'eſt pas encore dix-heures : Mais c'eſt de ſi peu, qu'enverité-..... Deux Hommes ét une Jeune-femme s'approchèrent alors. —Parbleu! il n'y avait peutêtre que cet Homme-là capable de s'intereſſer à vous, ét il faut que le hasard l'ait amené pour nous faire perdre! —Un-moment! (dit la Jeune-dame), il faut ſavoir ce qu'il aurait fait : Si Monſieur eſt honnêtehomme, comme je le crois, il faut qu'il nous diſe, dans la ſincérité de ſon cœur, ce qu'il aurait fait pour Madame, laide, vieille ét pauvre? —C'eſt ſuivant la position de Madame (repondis-je) : Si elle avait été denuée de tout, il aurait bien-falu l'aider à vivre, ét j'ai Quelqu'un de riche, à qui je l'aurais efficacement recommandée : Si les peines de Madame n'avaient exigé que des conſeils ét des conſolations, je conſeille ét je conſole auſſi-bien qu'Unautre : Si ſes peines étaient imaginaires, j'aurais tâché de lui procurer des diſtractions, en lui fourniſſant des occasions d'exercer la bienfesance ; il n'eſt rien de tel, pour amuser! —Fort-bien! (dit

la Vieille-dame, avec un ſon-de-voix très-agreable), ét je vois que j'ai reellement gâgné !..... Je n'ai pas ſeduit l'Être-compatiſſant (pourſuivit-elle); ainſi, je ne veux pas qu'il me croye laide plûs-longtemps..... —Demandez-lui auparavant, ce qu'il eſt! (dit Un des Hommes). —Nous n'avons pas mis pour condition, que je n'exciterais la ſenſibilité que d'un Prince, d'un Duc, ou d'un Marquis, d'un Comte, d'un Evêque ou d'un Abbé? Nous avons vu de tout-cela ici, depuis les trois-heures, ſans effet: mais votre gajûre eſt abſolue. —Il eſt vrai! (reprit l'Homme): Mais obligez-nous? —Qui êtes vous? (me demanda la Vieille-dame, avec un ſon-de-voix fort jeune). —Le Spectateur-nocturne. —Je m'en doutais! (s'écria l'Homme).... J'aurais bien dû l'excepter (dit-il à la Jeune-dame), car j'en ai entendu parler à la Marquise de-M****, ét nous aurions gâgné la gajûre-! Lorſqu'il eut ceſſé de parler, la Dame-ridée me dit: —Monſieur le Spectateur-nocturne, je ne veux pas que vous me croyiez vieille ét laide-. En même-temps elle denoua de ſous ſon menton un cordonnet, qui retenait une pellicule, ét elle me montra la plûs charmante figure. Que l'on juge de ma ſurprise ét de ma joie! c'était la

Dame que j'avais tant cherchée au Palais-royal! J'ignore, ſi elle m'avait reconnu, ou ſi l'envie de gâgner la gajure, lui avait fait paſſer ſur l'éloignement qu'on lui avait inſpiré pour moi. Elle me temoigna quelque ſurprise, de ce que je me qualifiais moi-même de Spectateur-nocturne. Ce fut ce qui amena une grande explication de ma part! Mais j'ignore l'effet que cela produisit. Je ne devais plus revoir la Ducheſſe, quoique ſa Compagnie me donnât, devant elle, des temoignages d'eſtime. Serait-ce que les Grands, une fois prevenus, ne reviennent jamais?... En ſortant du jardin, j'alai chés la Marquise, ét je lus une Juvenale, intitulée, LE SERPENT*.

LES IEUX BANDÉS.

La Ducheſſe m'occupait, en revenant: Il me vint dans l'idée de lui écrire, ét je me proposai de le faire, en arrivant. Sur le Pont-Notredame, une voiture m'obligea de me deranger. —C'eſt lui! c'eſt c'eſt le Spectateur-nocturne! dit une Jeuneperſonne qui était dedans. Faites arrêter! —Non! non-! (repondit une autre Perſonne). Cependant on arrêta, ét la portière ſ'ouvrit-. On m'appela. —Montez-! (me dit-on). Sans me le faire repeter, ſans ſavoir quî c'était, j'entrai dans le Fiacre; car c'en

* PAYSAN-PAYSANE pervertis, T. IV, p. 126.

était un. Auſſitôt on me ſaisit les bras, deux Hommes qui occupaient le devant, ét Une des Femmes me banda les ieux. Je laiſſai faire : Je dis méme que j'irais volontiers où l'on voulait me mener. —Je le crois! (me répondit Un des deux Hommes); vous faites de neceſſité-vertu-? —Cela ſe peut: Mais peut-être auſſi, que ſi je ſavais où vous me conduisez, j'irais de bon-cœur-. L'on ne me repondit rien, ét nous arrivames, après une longue marche, plusieurs-fois indiquée au Cocher, à la porte d'une maiſon, rue d'Anjou fauxbourg Sainthonoré (à ce que j'ai ſu depuis). On ouvrit; la voiture entra dans la cour: on me deſcendit, ét je me trouvai, au bout de quelques minutes, dans un appartement très-éclairé. On m'ôta le bandeau, ét je me vis au-milieu d'une Aſſemblée de ſept-à-huit Perſones. J'ignorais encore pourqoi l'on m'avait amené. Une porte ſ'ouvre, ét je vois paraître une belle Brune de la rue du-Plâtre-Saint jaques, de laquelle j'étais fort-connu. —Qui eſt cette Femme? —Mademoiselle ſe nomme Desirée-. Je dis ſa demeure, étle reſte. On ſe-regarda: l'on tint conſeil à-l'écart. On revint à nous: —Voulez-vous la remener chés elle? —Hâ! conſentez-y! (ſ'écria Desirée). —Tout ce qui peut vous être agreable (répondis-

je), eſt une loi pour moi, ma belle Comère-! (car elle l'était). Ce mot ſurprit beaucoup! on ſe regarda encore. —Savez-vous où vous êtes? —Non, certainement! —Mademoiselle l'ignore auſſi: l'on va vous rebander les ieux: où voulez-vous qu'on vous laiſſe? —Au Pont-henri-. On nous banda les ieux, ét l'on nous porta dans un fiacre. Après un aſſés court trajet, on nous deſcendit: la voiture ſ'éloigna; on me delia les mains, ét l'on ſ'enfuit. Lorſque j'eus ôté le bandeau de mes ieux, je ne vis Perſone. Je deliai les mains de Desirée, ét elle arracha ſon bandeau. Nous nous trouvions au milieu de la rue Sainthonoré, vis-à-vis celle de-l'Arbre-ſec. Nous n'avions detourné qu'un ſeul coin - de - rue, preſqu'en ſortant de la maison; puis cinquante pas plûs loin; les deux detours ſ'étaient faits à-droite. J'avais obſervé tous mes mouvemens, quand on m'avait deſcendu, ét j'en avais conclu, que je venais du faubourg Sainthonoré, à droite en deſcendant. Je demandai à Desirée, ſi elle n'avait aucun renſeignement? —Aucun: c'eſt dans le faubourg Saintgermain. que j'ai été appelée, au nom d'une Amie. On m'a enſuite tranſportée deux-fois. —Vous me raconterez votre hiſtoire: Donnez-moi la main, ét retournons ſur nos pas-. Nous redeſcendimes la rue

Sainthonoré: A l'entrée du faubourg, je dis à ma Compagne: —Voici notre ſecond detour-. Nous avançames; un coude obtus ſe presenta: —Je n'ai pas ſenti celui-ci; mais tout-proche, il doit y en avoir un autre à angles-droits... Le voici-. Je marchai, en comptant les tours-de-roue, ſupputation à laquelle je m'étais quelquefois exercé. Nous arrivames devant une porte, dont j'avais tâté le heurtoir, en y appuyant mes deux mains liées; je le reconnus. Mais ce moyen devint ſuperflu: nous entendimes de l'agitation dans la maiſon; ce qui m'obligea de cacher ma Compagne. Pour moi, qui étais encore preſte à la courſe, j'affrontai le peril. On riait: j'entendis des voix de Femmes et d'Hommes: mais je ne pouvais rien diſtinguer. Bien-aſſuré de ce que je voulais ſavoir, j'alai rejoindre Desirée, qui ſouffrait de la fraîcheur du matin, et je la ramenai, en la couvrant de mon manteau. A l'entrée du Pont-henri, nous fumes depaſſés par un carroſſe bourgeois, qui venait derrière nous: On mit la tête à la portière, et je reconnus Un des Hommes, qui ſe retira vivement, et l'on diſparut. Si j'avais été ſeul, j'aurais ſu le terme de la courſe de ce carroſſe. Après avoir remis Desirée chés elle, je la quittai, en lui promettant de la voir le lendemain.

Table de la V.me Partie, *Tome III.*

LXXXIII Nuit.	*Le Plan d'Association.*	959
	Règlement d'Association.	966
	Le Prodigue.	968
LXXXIV Nuit.	*Les Marques.*	971
	Suite des Fautes ſont perſonelles.	972
	Hiſtoire de Mad. Thibaut.	1013
	Hiſtoire de Nouglans.	1025
LXXXV Nuit.	*Conclusion de la Peliſſe-bleue.*	1043
	Suite des Fautes : La Marâtre.	1043
LXXXVI Nuit.	*Conclusion des Fautes.*	1048
	Suite de l'Homme-aux-Lapins.	1054
LXXVII Nuit.	*Le Voleur des Filles.*	1057
LXXXVIII Nuit.	*Suite du Voleur.*	1061
	Les Medecins.	1064
LXXXIX Nuit.	*Le Convoi.*	1067
	La Fille perdue.	1072
XC Nuit.	*La Fille honteuse.*	1075
XCI Nuit.	*La XIV ſeptembre.*	1080
	Les Cendres de Fille-unique.	1681
XCII Nuit.	*L'Ancien Palais-royal.*	1085
	Le Chercheur. Le Mariage.	1088
XCIII Nuit.	*Suite : Les Singes.* cachet.	1087
XCIV Nuit.	*Suite : L'Allée-des-Maroniers.*	1093
XCV Nuit.	*Suite : L'Arbre-de-Cracovie.*	1096
	Conclusion de Victoire.	1101
XCVI Nuit.	*Suite : Carré-de-gazon.*	1103
	Le Lièvre.	1107
XCVII Nuit.	*Suite du Lièvre.*	1111
	L'Homme échappé au ſupplice.	1114
XCVIII Nuit.	*Suite : Le Baſſin.*	1117
XCIX Nuit.	*Suite : L'Arbre-fetiche.*	1120
	La Viſite-de-nuit.	1124
C Nuit.	*Les Filles-Dieu.*	1127
	La Fille et ſon Père.	1133
CI Nuit.	*Suite de la Fille et ſon Père.*	1137
	L'Homme endormi.	1138
CII Nuit.	*Les Tuileries.*	1141
CIII Nuit.	*Suite de la Fille des Tuileries.*	1152
	Suite du Mamonet.	1154
CIV Nuit.	*Suite des Avantures des Tuileries*	1158
	Suite du Mamonet.	1163
CV Nuit.	*Suite des Avantures des Tuileries.*	1164
CVI Nuit.	*Suite : Dorotée.*	1170
CVII Nuit.	*Le Luxembourg.*	1177
CVIII Nuit.	*Suite du Luxembourg.*	1184
	Les Ieux bandés.	1188

FIN de la V Partie, Tome III.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

LES

NUITS

DE PARIS,

OU

LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

Nox & Amor, Vinumq; nihil moderabile suadent;
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu.
Ovid. I Amor. vv. 59-60.

AVEC FIGURES.

Sixième Partie.

Sujet de la FIGURE de la VI.me Partie.

Le Spectateur-nocturne, rue du-Chaume, separant deux Bourgeois, qui se batent en duel: L'Un d'eux lui montre une Femme évanouie, secourue par Une-autre;

» —Voila ma Sœur, femme de ce Miserable, » qui la traite-mal »!

☞ On prie le LECTEUR de voir l'AVIS contre les Contrefacteurs, qui est placé à la fin des Tables.

On prévient en-même-temps, qu'on a changé la marche, pour la publication des NUITS: La main-d'œuvre augmente si prodigieusement en France, pour tout, que si l'on n'y remedie, nous ne pourrons bientôt plus soutenir la concurrence avec aucune Nation! L'énormité des frais oblige donc à publier les VI premières Parties, qui font la moitié de l'Ouvrage, et de le mettre à 15 liv. Les VI dernières Parties, contenant, comme les VI premières, 1440 pages, acheveront de paraître par mois, une à une, jusqu'à la fin de septembre 1788, à 9 liv. seulement, c'est-à-dire 3 liv. chaque II Parties. Nous contractons toujours l'obligation, si les CCCLXVI NUITS excèdent les VI dernières Parties, d'imprimer, sans retard, le surplûs des NUITS excedantes GRATIS.

LES NUITS DE PARIS, OU LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

ÇIX NUIT.

AVANTURE DE DESIRÉE.

A huit heures, j'étais à la porte de ma Comère. Elle avait été malade tout le jour, ét ne s'était pas encore levée. Sa Mère m'introduisit auprès d'elle. —Inſtruisez-moi vîte! (dis-je à la Belle-brune; parcequ'il faut que j'achève de m'éclaircir? —Vous alez tout ſavoir (me dit-elle). Il y a trois jours qu'on m'apporta une Lettre, de la part d'une Dame que je croyais mon amie, parcequ' elle m'avait temoigné beaucoup d'interêt. Elle demeure au faubourg Saintgermain. Elle me marquait, Qu'elle avait une choſe extrêmement importante à me comuniquer, ét qu'elle me priait, au nom de notre amitié, de ne prendre que le temps de faire une petite toilette, avant de venir. Je m'habillai. Vous ſavez que je

ſuis ma maîtreſſe : Je partis, en disant à ma Mère, que, ſuivant toutes les apparences, je ne reviendrais pas ſouper. J'arrivai chés la Dame, qui ne ſe trouva pas à la maison : Mais il y avait beaucoup de monde, toutes les Perſones que vous avez vues la nuit paſſée, hommes et femmes. Je demandai la Dame. On me dit qu'elle ne tarderait pas à paraître, et que ſi elle differait trop, nous irions où elle était. Elle ne vint pas. Sur les dix heures, on partit. Je ne voulais pas ſuivre la Compagnie. J'entrai dans une pièce, où j'avais deposé mon mantelet. Je n'y fus pas plûtôt, que deux Hommes y ſurvinrent, et ſans me rien dire, me ſaisirent, me bandèrent les ieux, et me lièrent les mains. —Ce n'eſt pas ici chés Mad. Saci (me dirent-ils); vous êtes une avanturière, et l'on ſaura ce que vous êtes venue chercher ici-! Je m'écriai ! Je voulus montrer ma Lettre. On me la prit, et on ne me l'a pas rendue. Pour empêcher que je ne me ſiffe entendre, on me mit un bâillon, et je fus portée dans un fiacre, qui me deposa, non pas où nous étions la nuit paſſée, mais dans une autre maison, que je n'ai pas vue. On m'ôta le baillon : Je n'entendis Perſone de tout le reſte de la nuit. Le matin,

une Dame-âgée me ſervit à dejeûner du chocolat, que je refuſais de prendre: mais on me fit entendre, qu'on m'y forcerait. Le ſoir, on me fit ſouper, après m'avoir ôté le bandeau que j'avais ſur les ieux. Je m'aperçus que j'étais examinée par Quelqu'un, qui ne ſe montrait pas. On dit: —Quelle étourderie-! Je n'entendis que ce mot. Mais depuis, on me parla plùs honnêtement. Je paſſai la nuit dans cette maiſon; j'eus un fort-bon lit, ét l'on ne me banda pas les ieux. Enfin, hièr-ſoir, on me remit le bandeau, ét l'on m'amena où vous m'avez vue. On delibera ſur mon ſort, avant le ſouper. Un Homme, dont je reconnûs la voix ét la figure, lorſqu'il me fut libre de voir, diſait aux Autres: —Qu'importe? Jolie-femme pour Joliefemme, Celle-ci eſt fort-bien-! On lui reprocha qu'il parlait comme un inſenſé. On ſoupa. Enſuite, on envoya quatre Perſonnes de la Compagnie en chercher Une-autre, au Marais. Vous revintes avec eux, ét mon étonnement a été extrême, en vous entendant parler. Voila tout ce que je ſais de mon avanture. Pour quî m'a-t-on prise? je l'ignore.

—Il faudra que je le ſache (repondis-je vivement), ét peutêtre dès ce-

ſoir. Il eſt des Gens qui ſe croient tout permis, parce-qu'ils ſont d'un rang élevé. Il n'était que huit heures-ét-demie. Je courus dans le faugbourg Sainthonoré. Je m'adreſſai au Marchand-de-vin du coin de la rue d'Anjou, pour ſavoir les noms des Perſonnes qui habitaient la maison que je lui designai. Il me les dit, ét en-même-temps, Que la veritable Maîtreſſe n'était pas encore revenue de la campagne, ét que pendant ſon abſence, ſon Fils ét ſa Société celebraient des orgies dans cette maison: Qu'il ſ'y était paſſé des ſcènes très-ſcandaleuses, qui avaient attiré l'attention de la Police; ce qui fesait que depuis quelque-temps, la joyeuse Bande mettait un-peu plûs de circonſpection dans ſes demarches: Car auparavant, on y attirait par adreſſe des Femmes de Marchand ét des Filles-de-modes, qu'on retenait malgré elles toute la nuit.

Le Maître a un gros Chien, qu'il nomme Creancier: C'eſt une eſpèce de monſtre de groſſeur ét de laideur. Il eſt tellement ſtilé, que dès qu'il paraît Quelqu'un, dont ſon Maître veut ſe debarraſſer, un mot ſuffit. —Un Creancier! A ce mot, le Chien ſ'élance, pose ſes deux pattes ſur les épaules de l'Incomo-

de, le renverse, le tient par terre, et gronde horriblement au moindre mouvement que fait l'Homme pour se relever. Il faut que son Maître, en le caressant beaucoup, delivre le Malheureux. Ordinairement Ceux qui ont été accueillis de-la-sorte, ne reviennent jamais demander leur creance au Maître du terrible Chien-. Le Marchand-de-vin me fit encore beaucoup d'autres details, qu'il est inutil de rapporter. J'hesitais sur ce que j'avais à faire, après une explication aussi lumineuse : cependant j'alai à la porte de la maison. Je frappai. Un Portier d'emprunt vint ouvrir, et refermait sans me repondre, si je n'en avais empêché, en m'avançant à-mi-corps. Je dis que je voulais parler à son Maître. —Il n'y a Personne. —Si, j'ai vu de la lumière. —Il n'y a Personne-! J'insistai. Au bruit que nous fesions, le Maître s'avança sur l'escalier : —Hé ! parbleu ! c'est notre Ami le Spectateur, qui nous a retrouvés !... Creancier ! Creancier !... Heureusement j'étais prevenu, que c'était le nom du gros Chien. Ma fermeté, qui ne m'abandonnait pas vis-à-vis des Hommes, me quittait, lorsqu'il s'agissait d'un gros Chien : J'ai horreur de ces Animaux. Je me retirai vers la por-

te, reſtée ouverte, ét je ſortis. Le Portier la referma, ét je m'en-alai.

En revenant du fauxbourg Sainthonoré, je vis Pinolet à ſa place: —Vous avez paſſé la nuit devant moi, dans un Fiacre fermé (me dit-il). —Quoi vous m'avez ſenti? —Non, je vous ai entendu: Vous parliez avec difficulté: J'ai compris par-là que vous étiez gêné-. Je lui contai mon avanture en deux mots-. Il ſecoua la tête: —C'eſt une petite vengeance, d'une Jolieperſone, qui les avait-joués. —Ce n'était pas elle! —Je le ſais... Mais ils l'ont ce-ſoir. —Hâ-ciel! —Ils ne l'auront pas encore un quart-d'heure-. Je retournai ſur mes pas, ét j'arrivai comme la Jeuneperſone ſortait, avec Main-forte. Elle reſſemblait à Deſirée, ét tenáit à la main une très-belle chevelure, qui était la ſienne. On lui a rendu - juſtice..... Je courus chés la Marquiſe, ſans rien voir, que des Tapageurs, rue des Deux-écus: Ce fut à leur occaſion, que je compoſai une Juvenale mediocre ſous ce titre *.

SUITE DE L'ÉPOUSE MALHEUREUSE.

L'avanture de la Nuit precedente ne-

* On la trouve, ſous le titre des TAPAGEURS, dans le PAYSAN-PAYSANE, T. IV.me, p. 139.

m'avait pas plu, et je me promis d'être plus circonspect avec les Mauvais-plaisans. Je traversai les rues du-Temple, Saintmartin et Saintdenis, tout-occupé de ces idées, et je me trouvai, pour la seconde-fois, dans la rue Verdelet. Vis-à-vis la porte de la belle Laure, je me rapelai cette Infortunée. J'étais curieux de savoir ce qu'elle était devenue, depuis le jour que le Père et la Mère de son mechant Mari l'avaient emmenée chés eux. Je vis de la lumière au premier: je frappai un seul coup. Une Fille-domestique vint m'ouvrir. —Comment se porte votre jeune Maîtresse? Serait-elle malade, que je vois son appartement éclairé-?..... Tandis que je parlais, le Père du Mari parut: —Hâ! c'est vous? (me dit-il): approchez que je vous dise un mot-! Je m'avançai; la Fille s'éloigna. —Je suis père; je suis le premier magistrat de ma Famille: j'ai bien examiné mon Fils, surtout depuis que j'ai un Petitfils: J'ai vu que le Premier était un Monstre incorrigible: je l'ai puni: D'hier, sa Femme, sa Mère, son Fils et moi, nous en sommes delivrés. Vous l'imprimerez un-jour, pour effrayer les Monstres comme lui: mais pendant ma vie, taisez-vous-

Il est mort, et je parle.

CX NUIT.

SUITE: LA RUE SAINTDOMINIQUE.

Il n'eſt perſonne au monde de ſi dangereux pour les Filles d'un certain ordre, que les Etudians en medecine: On ſe defie des Militaires, et des Abbés: Mais un Jeune-étudiant de l'art d'Eſculape a pour lui ſon état même, qui le rend utile, et qui lui ſert à ſ'introduire auprès des Mères et des Filles; ſon ton magiſtral et preſcriptif, ſon ſavoir, et ſon éducation, qui ſont toujours honnêtes. La Femme d'un Vîtrier, piegrièche aride, dont les lèvres hâlées annonçaient le bavardage, me parut propre à m'inſtruire de ce qu'était la Jeune perſonne de l'avant-veille. C'eſt une hasardeuse demarche, que celle d'attendre un Jeune homme dans la rue! J'entrai auprès de la Vîtrière, comme on alait fermer la boutique: car on ferme plutôt dans ces rues ſolitaires et peu frequentées. —Madame, je viens auprès de vous, comme étant une Perſonne inſtruite et de bonne reputation... Vous avez dans votre voisinage une Veuve, qui demeure avec ſa Fille, jeune perſonne très-aimable, et une Domeſtique. —Oui! Madame Colart, et Mademoiselle Adelaïde ſa fille: c'eſt une jolie-Perſonne: Voilà trois ans qu'elles demeurent dans le quartier. La Mère veut donner ſa Fille à un

Architecte de merite, mais fort laid: La Demoiselle n'en veut pas; elle a, dit-on, un Amoureux, que la Mère lui a defendu de voir, parceque c'eſt un Jeune homme encore ſans état, ét qui, d'ailleurs, paraît un Avantageux, un Faraud, qui par cette raiſon ne plaît à Perſonne, qu'à ſa Maîtreſſe... Etes-vous chargé de faire des informations? —Oui, Madame, je m'en ſuis chargé. —La Jeune perſonne eſt très-douce; c'eſt un bon ſujet. Si elle était aujourdhui la femme de Monſieur Deſb*, hâ! mondieu, elle l'aimerait, ou dumoins, elle ſe comporterait bien, parcequ'elle a des principes de religion: Aulieu que tant qu'elle reſtera fille, elle ſera exposée..... Etes-vous ami de la Mère? —Oui, Madame; c'eſt-à-dire, que je desire de la ſervir. —Hâ! en-ce-cas, dites-lui, qu'elle faſſe le mariage, ét qu'elle ſe preſſe! On voit tous les jours roder le Quidam, aux environs de cette rue: Mademoiselle Adelaïde ne peut faire un pas, qu'il ne ſoit derrière ſes talons: Puiſque vous êtes ami de la Mère, il faut vous dire la verité. Il lui fera faire quelque ſotise, je vous en avertis-! Je quittai la Vîtrière, après cette information. Je ne me ſentis aucun attrait pour le Luxembourg; je remon-

rai la rue Saintdominique, j'entrai dans l'impaſſe, et j'alai m'aſſeoir ſur le ſeuil de la porte du Traducteur des Nuits d'Yong et des Tragedies de Shakeſpeare. Je rêvais à ce que j'avais à faire. Je crus qu'il était honnête, avantageux de ſervir la Mère. J'étais aſſis dans l'ombre. J'entendis marcher dans la rue, et le ſonclair des talons d'une Femme. Je me dis en moi-même, —C'eſt Adelaïde. J'alais me lever, lorſque j'aperçus qu'on venait à moi. Je me rencognai davantage. On s'approcha fort près. C'était Adelaïde Colart, et ſon Etudiant. —Il n'y a pas d'autre moyen! (disait ce Dernier). —Mais je ne veux pas de ce moyen-là! —Vous ne voulez donc pas être à moi? —Et ſi!... Mais perdre l'honneur! —Je le repare. Vous demandé-je de vous enlever? de me ſuivre? de vous afficher? Non. Introduiſez-moi, le matin, ou le ſoir; éloignez la Domeſtique, et que votre Mère elle-même, nous ſurprenne. Je ne vous demande pas même ces précieuſes faveurs, pour leſquelles je donnerais ma vie, et que vous avez tant de peine à m'accorder..... Mais que votre Mère, par notre ſituation, notre rendevous, notre particulier, croye tout ce qu'il faut qu'elle croye. —Vous ne demandez rien! —Hô! rien,

—Cela me determine : Car je ne voudrais pas offenſer Dieu..... Il eſt vrai que je l'offenſe, en desobeïſſant à ma Mère, ét en vous parlant en particulier ; mais je n'en ſuis pas maîtreſſe : Cela eſt plus fort que moi. —Ma belle Adelaïde! que votre piété me touche! J'ai toujours desiré d'avoir une Femme pieuse. —Et vous n'avez pas de religion! —Il eſt vrai ; mais je desire que ma Femme en ait, qu'elle en ait comme vous. —Laiſſez-moi me retirer, mon cher Doleron! Hâ! j'eſpère vous faire aimer la devotion, ét que je ſerai l'inſtrument de votre ſalut! C'eſt ce qui m'attache à vous! Quel bonheur d'être unie avec vous dans toute une bienheureuse éternité! d'en être la cause, ét d'en recevoir les felicitations des Anges ét des Saints-! Ils ſe retirèrent ; ét j'entendis que le rendevous n'était remis qu'au lendemain-matin.

Je l'avoue, je ſentis comme Doleron, que la veritable ét douce devotion eſt un treſor dans une Femme. Mais en même-temps la tendre ſimpleſſe d'Adelaïde, me fit comprendre, que je pouvais, ſans danger pour ſon bonheur-reel, la ſervir *à temps ét à contre-temps*, comme dit Saintpaul. Je ſuivis les Amans : Ils ſe quittèrent au bout de l'impaſſe : Dole-

ron prit la rue en face, et Adelaïde fit la commiſſion pour laquelle elle était ſortie.

Dès qu'elle fut rentrée, je me preſentai chés la Mère. J'étais parfaitement inconnu. Je fus un peu ſurpris de trouver la Vîtrière à-côté d'elle. Cette Femme s'était aperçue de la ſortie d'Adelaïde, et elle était accourue auprès de Mad. Colart, pour lui raconter ce qui venait de lui être dit. —Le voila! (dit la Vîtrière). —Je ne le connais pas! (repondit Mad. Colart). Je demandai à parler à la Dame en-particulier. On m'accorda ma demande: Adelaïde, la Vîtrière et la Domeſtique paſſèrent dans une autre pièce. Lorſque je me fus bien aſſuré qu'on ne pouvait nous entendre, je pris la parole. —Je ne ſaurais vous exprimer, Madame, combien j'ai de veneration pour vous, et d'eſtime, pour votre Demoiselle, malgré ce que je vais vous dire! Les ſentimens de piété, dont elle eſt penetrée, ont leur ſource dans votre ame, et decoulent de l'éducation que vous avez donnée. Je ſais quelles ſont vos vues, pour l'établiſſement de cette Fille cherie, et on doit les approuver. Mais elle court un grand danger! Un Jeune-ſeducteur ſ'eſt emparé de ſon goût, de ſon panchant: Il n'eſt pas ce qu'il lui faut, comme l'Homme que vous

lui destinez, ét que je connais, sans être lié avec lui. Je vous avoue, que j'ai vu avanhier Mademoiselle Adelaïde, dans la rue avec le Jeunehomme, ét qu'ils ont fait ensemble un long circuit! Mais ce n'est pas le pis de l'avanture. Je viens de les voir à-l'instant ensemble, ici près, ét d'entendre leur conversation.... Voulez-vous me promettre, Madame, de suivre mon conseil? —Helas! Monsieur, vous m'effrayez! Quoi! ma Fille..... La Domestique était avec elle? —Non, elle est sortie seule. —Marie me trompe! —Sûrement elle est d'accord avec sa Jeune-maîtresse: Mais cela est excusable: Ce sont deux enfans. —Je suivrai vos conseils, Monsieur. On vient de me parler de vous, comme d'un de nos Amis; mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître. —Certainement je ne suis pas connu de vous, Madame! mais je ne saurais voir le mal, sans chercher à l'empêcher. Demain, Madame, on doit introduire chés vous le Jeune-seducteur: Les conditions de votre Fille sont, qu'il ne blessera pas la pudeur, que vous croirez outragée.... —Ma Fille!... —Un moment! l'adresse n'est pas defendue: Vous êtes instruite. Monsieur Desb* fait-il que votre Demoiselle a le cœur prevenu? —Oui; ét il ne l'en aime pas

moins. —Cela eſt d'accord avec mes vues. Je vais vous quitter. Je me charge de l'avertir, et voici ce qu'il faut faire. Vous êtes prevenue: Il faut que M. Deſb* remplace, dans l'obſcurité, l'audacieux Doleron: C'eſt avec M. Deſb* que vous ſurprendrez votre Fille: Vous lui ferez jurer, avant qu'elle le voye, d'épouser l'Homme qui tiendra ſa main. Vous hâterez les preparatifs, et liée par ſon ſerment, elle ne pourra refuſer; ſa conſcience eſt trop delicate. —Hé! Monſieur, tout eſt prêt: les bans ſont publiés: C'eſt par delicateſſe que M. Deſb* ne termine pas. —Cela ſuffit: Il faut que le mariage ſe faſſe cette nuit-même. Je vais chés M. Deſb*: Vous, Madame, preparez tout. Je ſortis auſſitôt, en lui recommandant de la diſcretion avec la Vîtrière, autant qu'avec ſa Fille.

Je courus trouver l'Architecte: Il ne me connaiſſait que ſuperficiellement: Je lui dis, que je venais de la part de Mad. Colart, et je lui fis l'éloge de ſa Maîtreſſe; ce qui l'attendrit aux larmes: —A merveille! (dis-je en moi-même); c'eſt un bonhomme; Adelaïde ſera ſûrement heureuse. Je lui revelai tout ce que je ſavais: Je detaillai mes vues: Je lui donnai mes conſeils ſur la manière de ſe con-

duire avec ſa Jeune épouse, après le mariage: Surtout, je lui conſeillai, de ne jamais lui parler d'amour, mais ſeulement d'amitié. Il m'embraſſa de joie et de reconnaiſſance. Il avait entendu parler de moi, comme du Spectateur-nocturne: Mais il ignorait que ce fût l'Homme qui avait demeuré dans une maison appartenant à M. Desb* ſon père. Lorſqu'en badinant, je lui eus dit, que j'avais fait ma decouverte, parceque j'étais le Spectateur-nocturne, il pouſſa un cri-de-joie; en disant, qu'il s'abandonnait à mes avis, pour les ſuivre à la-lettre. Je retournai enſuite chés Mad. Colart, qui n'avait rien negligé: J'alai de ſa part, avertir à l'égliſe, et prendre les arrangemens. Tout cela fait, et l'heure convenue, je courus chés la Marquiſe.

Je racontai ce qui ſe paſſait à Mad. De-M**** ; je lui lus la Juvenale intitulée LA SAUTERELLE *, et je ſortis à deux heures-et-demie.

Je me rendis chés M. Desb*, que je trouvai tout occupé de ſes preparatifs. Je le quittai pour le preceder dans la rue Saintdominique: Je paſſai par celle de la-Harpe devant la porte de l'Etudiant. Il

* PAYSAN-PAYSANE, T. III, p. 130.

était trois heures-un-quart. Je le vis sortir envelopé dans un grand manteau bleu. Ce contretemps me deplut : il n'était pas à-propos qu'il fût temoin du mariage. Je le suivis. Il ala devant la demeure de sa Maîtresse, où il chanta ce couplet du MARIAGE PAR ESCALADE, mauvaise pièce faite sur la prise de Mahon en 1756 :

Hola, dormez-vous encore ?
Belle Evire, éveillez-vous ?
C'est l'Amant qui vous adore :
N'attendez pas que l'aurore
Nous ramène les Jaloux.

Je compris par ce couplet, ét par ce qui suit, que les deux Amans avaient fait une convention, que je n'avais pas entendue, Adelaïde ouvrit la fenêtre de sa chambre-à-coucher, ét repondit en toussant. Il falait empêcher une reünion qui aurait derangé tous nos projets. J'avançai bruyamment, ét j'obligeai l'Amant à s'écarter un-peu, pour me laisser passer. Il se mit sous une porte voisine. Mais je n'avais garde de l'y laisser. Je m'avisai de crier, — Qui va-là ? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?.... Au Voleur ? au Voleur-! Il se mit a fuir, me croyant un Voisin, ét je le poursuivis par la rue d'Enfer. Je revins bientôt, ét comme j'arrivais à la porte, je trouvai M.

Desb*. Je lui fis part de ce qui venait de se passer. Il toussa, et je m'éloignai un peu. Adelaïde, qui ne douta pas que ce ne fût son Amant, envoya ouvrir. J'observai que M. Desb* etait en habit; je me glissai le long des maisons, pour lui jeter mon manteau sur les épaules. On ouvrit; il entra bien emmitouflé: Ce qui fit que la Domestique le prit pour l'Etudiant.

Cependant la Mère s'était éveillée. Elle entendit entrer M. Desb*. Elle se leva, s'habilla et mit la tête à la fenêtre. Je toussai. Elle vint m'ouvrir. Tandis qu'elle descendait, l'Etudiant s'approchait à-pas-comptés. Je l'aperçus, et je dis à la Dame, en me glissant auprès d'elle: —Voici le Seducteur: voulez-vous l'effrayer, ou le prendre au trebuchet? Vous en êtes la maîtresse? Elle reflechit; et comme elle avait repoussé la porte, nous deliberames sur ce qu'il fallait faire. Il fut convenu qu'elle entr'ouvrirait; qu'elle prendrait Doleron par la main dans l'obscurité, comme si elle était la Domestique, et qu'elle le conduirait dans un bûcher, au rès-de-chaussée, où nous l'enfermerions. Ce qui fut executé. La Dame ouvrit: elle prit la main de l'Etudiant, sans parler, et l'introduisit dans le bûcher, dont elle avait disposé

l'entrée pour le recevoir. Dès qu'il y fut, elle ferma la porte à double-tour, et remonta chés elle. L'Etudiant ne savait où il était: C'est pourquoi sans-doute il se tint tranquile, en attendant sa Maîtresse.

Lorsque nous fumes en-haut, la Dame appela sa Domestique, qui feignit de s'éveiller; elle lui demanda la raison du bruit qu'elle venait d'entendre? Cette Fille parut embarrassée: Je me montrai; j'assurai à la Dame, qu'on avait ouvert à un Homme, que cette Fille avait introduit dans la maison. Je conseillai de voir dans la chambre de la Demoiselle. La Mère y consentit, en m'assurant qu'elle connaissait les principes sevères de sa Fille. On tourna une cléf, qu'on avait laissée, parcequ'on voulait être surpris. Qu'on imagine l'étonnement de la Demoiselle et de la Domestique, lorsqu'à la lumière que portait Mad. Colart, Adelaïde se trouva dans les bras et la tête appuyée sur la poitrine de M. Desb*! Toutes-trois firent un cri: —Quoi! ma Fille! —Hô! Madame! —Hâ! Maman-! M. Desb* demanda pardon. Il dit, qu'il n'avait pas eu de rendevous; qu'il avait été introduit par la Domestique, en venant pour ce que savait Mad. Colart. —Que

ferons-nous, Monſieur? (me dit la Mère). —Pour ſauver la vertu de votre Fille, il faut aler à l'autel ſur-le-champ: ce qui vient d'arriver, prouve qu'elle était deſtinée à M. Deſb*, ét il faut qu'elle ſoit l'épouse de l'Homme dans les bras duquel elle ſ'eſt jetée-. Adelaïde était ſi troublée, qu'elle ne put rien dire pour ſ'opposer. On lui paſſa une petite robe, ét coifée en grand-bonnet, elle ſe laiſſa conduire à l'église. On eut-ſoin que la Fille-domeſtique accompagnât la Mariée.

Que fesait Doleron cependant? Enfermé dans le bûcher, le mouvement qu'il entendait, lui perſuada qu'il ne falait pas qu'il remuât, ét que ſans-doute il était arrivé, à l'étage ſuperieur, quelque-chose, qui tenait tout le monde en-l'air. Une tranquilité profonde ſucceda: Il attendit longtemps, ét il commençait à ſ'impatienter, lorſqu'on revint de l'église. Ce nouveau bruit le rendit encore diſcret. Mais le jour commençait à devenir grand: On fit dejeûner les Temoins, au nombre desquels j'étais: On tâcha d'égayer Adelaïde: Son Mari lui montra les plûs beaux ét les plûs tendres ſentimens: Il la toucha. Huit-heures ſonnaient, ét nous n'avions pas encore achevé de dejeûner, lorſ-

que la Domeſtique effrayée, vint nous dire, qu'on frappait à la porte du bûcher en-dedans. Mad. Colart ſe leva ſeule, ét fit même reſter la Fille auprès de nous: Elle ala ouvrir à Doleron, en marquant le plûs grand étonnement de le voir-là! L'Etudiant ne ſavait comment ſ'excuser: Mad. Colart, prit un air ſerieux, en lui disant: —Je pourrais vous faire arrêter, en appelant mon Gendre ét les Temoins, qui ſont là-haut: Mais je vous fais grâce: Retirez-vous, ét apprenez, Temeraire, que ma Fille, mariée d'aujourdhui, eſt trop bien élevée ét trop ſage, pour entretenir deſormais quelque relation avec vous-. Doleron ſe retira confondu de ce qu'il entendait. Mad. Colart remonta, ét ne parla qu'à moi de ce qu'elle venait de faire. Je laiſſai les Nouveaux-épous, ét j'alai dormir quelques-heures.

ÇXI NUIT.

La Place Louis-xv.

Un long intervale ſ'eſt écoulé: J'ai été malade: J'ai vu la mort inſtante m'annoncer la diſſolution. Hélas! je ne la redoutais pas, ét deja tranquile, par la certitude de mourir, je me ſentais ſoulagé du poids de la vie... La mort n'eſt

rien, ô Mortels ! la ſomme des biens de la vie eſt compenſée par ſes maux ; la difference des deux colonnes, eſt zero. Si la vie était un bien, la Nature ſerait injuſte, d'avoir placé la mort ſi-près de la naiſſance, pour la moitié des Etres vivans ; mais la mort n'eſt rien : Si l'Être aime la vie, c'eſt que l'amour de la conſervation, eſt inherent à ſon exiſtance, comme la faim ét la ſoif ; cet amour eſt la première ét la plûs forte des facultés : Mais l'Être raisonnable peut le vaincre : Ainſi, dans la doctrine des anciens Sages d'Egypte, la Terre voit tranquilement l'avancement de ſa carrière ; le Soleil plûs tranquilement encore ; ét le Grand-tout, le Fenix, arrange lui-même la fin de ſon immenſe periode. Nous avons deux ſortes d'exiſtances ; la generale, avec tous les Êtres, la Terre, dont nous ſesons partie, le Soleil lui-même ; ét l'individuelle, par laquelle nous ſommes un Être particulier : L'exiſtance generale eſt éternelle, comme le Grand-Être ; elle ſubira les revolutions de la Nature, mais elle ne ceſſera jamais : l'exiſtance individuelle ne dure qu'un inſtant, un jour, un mois, un an, un ſiècle auplûs : La première de ces deux exiſtances eſt ſans peine, ét ſans plaisirs par-

ticuliers : Tous les Êtres y vivent d'une vie generale, avec une ſenſation generale ; à-peu-près comme tous les Hommes d'un grand Royaume, participent à la ſouveraineté : Dans la ſeconde, où l'exiſtance individuelle, nous exiſtons pour notre compte ; nous ſouffrons en particulier, nous jouiſſons en particulier : Deſorte-que ſi, avant l'exiſtance individuelle, nous pouvions avoir le ſentiment individuel, ce ne ſerait pas de mourir que nous tremblerions, mais de naître. La ſomme des biens ét des maux individuels eſt toujours égale naturellement, quoi qu'on en dise. Ainſi le ſentiment des Stoïciens, que nous ne ſouffrons pas dans la douleur, était une verité denaturée : Zenon leur maître, avait voulu dire, que nous avons ſucceſſivement, autant de plaisir que de peine ; ét ſes Diſciples avaient changé ſucceſſivement, en ſimultanement. Et il ne faut pas croire que ces peines ét ces plaisirs, même les mentaux, ſoient toujours moraux ; ils ſont physiques : c'eſt-à-dire, que l'Homme isolé, l'Homme ſauvage, ſeul maître d'une Ile où il ſerait ſeul, ou avec ſa Femme, ſans inquiétude, ſans ſujet de chagrins, aurait cependant des jours de triſteſſe, ét des jours de gaîté, ſans

fans cause apparente, ét ſeulement par un effet de la fluctuation continuelle qui exiſte dans tous les Êtres individuels, du bonheur au malheur, de la joie à la triſteſſe, du malheur au bonheur, ét de la triſteſſe à la joie : Ainſi, dans l'état même d'innocence, dans ces belles années, par exemple, de huit ou neuf ans à 14, en ſupposant qu'il n'y eût ni collége, ni arts, ni metiers, l'Individu ſerait également affecté de joie ét de triſteſſe physiques.— C'eſt donc bien pis! (ſ'écriera-t-on), dans l'état de ſociabilité! —Non: cette idée, qui égara J.-J.-Rouſſeau, en lui fesant deplorer le ſort de l'enfance, eſt abſolument fauſſe : Vous donnerez au jeune Individu contraint plûs de mouvement, des chagrins plûs poignans, ét des plaiſirs plûs vifs : vous pouvez racourcir ſon exiſtance ; mais non diminuer la ſomme de ſes biens ét de ſes maux ; vous les precipitez ſeulement. Hé ! qu'importe, quand on connaît le neant de la vie? —Mais (dira-t-on), en ce cas, la Nature n'a pas eu de ſageſſe en-formant les Individualités? —Dieu n'a pas eu de ſageſſe en-formant les Soleils ! en les tirant de lui-même ! Dieu n'a pas eu de ſageſſe, en-fesant former aux Soleils les Comètes ét les

Planètes ! c'eſt ce que j'ignore : Je me garderai bien de prononcer ce que je ne ſais pas ! Ou plutôt, presumant de la Souveraine-Intelligence ce que j'en dois presumer, je dirai que ſa haute ſageſſe eſt audeſſus de ma ſageſſe bornée: je l'adorerai, comme la ſource de mon être, ét je lui laiſſerai diſposer de l'Univers, dont je ne ſuis qu'un atôme imperceptible.....

Le 14 mai, j'étais convaleſcent. A huit-heures-du-ſoir, je me ſentis la force de ſortir, ét j'alai juſqu'aux Tuileries. On donnait un feu, pour une grande rejouiſſance ; mais je n'en vis rien, aſſis que j'étais ſur les marches du Palais, qui deſcendent au Parterre. Le bruit épouvantable que j'entendis enſuite, ne me ſurprit pas ; c'eſt l'ordinaire dans les rejouiſſances tumultueuses. Je ſortis, appuyé ſur le premier bâton que j'euſſe porté, depuis que j'étais à Paris, ét je ſortis ſeul par la porte du Pont-royal, que je traverſai ſeul. Mais bientôt une Foule innombrable me ſuit. J'entens des pleurs, des gemiſſemens. Jamais ſoirée ne fut ſi desaſtreuse ! On aſſignait au desordre mille causes imaginaires ! Il n'y en avait que deux ; les Filous ét les Libertins ; je m'en convainquis dès le lendemain. On ſe rappelle le dernier

feu de la Saintjean : Ce fut la même chose à la Place-Louis-xv ; les Filous voulaient voler ; ils foulaient : les Libertins avoir telles ét telles Femmes ; ét ils les firent perir, en periſſant avec elles. Les Filous firent le plûs de mal, ét le commencèrent : les Libertins cependant en causèrent beaucoup, parcequ'en voulant ſe baiſſer, ils furent renverſés, foulés aux pieds. Une troisième Clâſſe, les Poliçons, contribua auſſi au desordre : Il faut faire entendre ce que c'eſt. A Paris, le Citadin, ét les Etrangers naturalisés, ont une façon-de-penſer dure, égoïſte : Ils regardent tout ce qui les entoure avec mepris ; ils n'ont pas reſpectivement de compaſſion. Si quelque-chose les affecte, ils pouſſent, ils renverſent, pour y aler ; les Hommes, les Femmes ſont pour eux de maſſes inanimées, qu'ils terraſſent, qu'ils foulent aux piéds, ét plûs ils font de mal, plûs ils ont de gloire ét de plaisir : C'eſt une proueſſe, dont ils parlent le lendemain. Les Filous ét les Libertins voulaient bien de la preſſe ét de la confusion ; mais non faire ce qui arriva : les Poliçons au contraire, en voyant l'effet, le redoublaient, au-riſque de perir eux-mêmes. Ils augmentaient le mal, en montant

ſur les corps entâſſés, en les foulant ſans pitié : Sans eux, Perſonne peut-être ne ſerait tombé... Je vis, ce ſoir-là, un Amant deſeſperé, qui avait conduit ſa Maîtreſſe au feu, retourner la chercher; ne pas la trouver; preſſentir ſon ſort funeſte, ét mourir de douleur. Elle arriva comme il expirait..... On a loué l'action de ces Grenadiers des Gardes, qui portèrent leur Col[illegible]. Il faudrait la beaucoup blâmer. En attendant un-peu, leur Colonel ne riſquait rien ; ét en le portant, en écartant la Foule, qui peut dire à combien de malheureuses Victimes ils ont causé la mort la plûs cruelle !.. O Maîtres du monde, croyez-moi, ne donnez que des fêtes individuelles; il appartient à Dieu ſeul de rejouir en maſſe toute la nature !

J'étais trop faible pour aler chés la Marquise.

CXII NUIT.

Le Jardin-des-Plantes,

Triſte, effrayé de tout ce que j'avais entendu la Nuit precedente ét dans la journée, j'alai chercher une promenade tranquile. L'air m'avait un-peu fortifié : Je pris par la rue Saintvictor, ét j'arrivai au Jardin-des-plantes. Il fesait

encore jour : Mais le Soleil était couché; la soirée était belle. Je regardai le Labyrinthe : Il me prit une envie demesurée d'aler respirer l'air pur, audessus de cette éminence : Mais les portes en étaient fermées : Un Homme du quartier me dit, que les Souspréposés se reservaient cette partie du Jardin, pour leurs parties-fines. Je fremis d'indignation. Je cherchai tant, que je trouvai une petite porte audessus des forges, par laquelle j'entrai. Je n'eus pas fait trente pas, que j'entendis parler ét rire dans un bosquet. Je m'avançai doucement, ét je vis sur le gason les debris d'une colation copieuse, autour de laquelle étaient couchés, quatre beaux couples d'Amans, qui riaient, jasaient..... Je l'avoûrai, cette joyeuse Compagnie m'offrit l'image du bonheur. Je n'en fus point jaloux, je ne fus point de mauvaise-humeur : Une reflexion me vint seulement : —Ils sont là bien heureux ! mais il faut qu'une peine compense ces plaisirs-là ? Hô ! qu'elle sera grande-! Je m'éloignai sans bruit. Sur la descente orientale, j'aperçus quelques autres Couples, mais separés. Je ne decrirai pas leurs amusemens; ils avaient raison de tenir les portes fermées. J'alai delà sur le monticule vis-

à-vis, obſervant de marcher toujours à-couvert. Je vis d'autres Sociétés. Enfin je fus aperçu par deux Garſons de jardin. Ils vinrent à moi furieux : —Coment êtes vous entré ici? —Par la porte. —Vous n'êtes pas de la compagnie! —Non. —Vous êtes... —Vous êtes des Inſolens; ét taisez-vous, ou je vous ferai-voir, que cet endroit doit être ouvert; il ne renferme aucune plante rare, ét le Jardin-du-Roi, ne doit pas être l'asile du libertinage. A ce mot, Un de ces Souspreposés, qui fesaient fermer les portes du Labyrinthe, ſ'approcha, me regarda, ét ne dit mot. Il fit bien. Je ne ſortis pas: Je me promenai ouvertement partout, ét je ſuivis la dernière Compagnie. Je vis par la moleſſe des Souspreposés à mon égard, qu'ils n'étaient pas autorisés... J'alai chés la Marquise pour la première fois depuis trois mois; je lui racontai ce que je venais de voir, ét elle en écrivit à l'Intendant du Jardin. L'abus dura quelque temps encore; enfin, il a ceſſé, par les ordres de Buffon.

Je lus à Mad. De-M**** une Juvenale, intitulée, LE TRAGIQUE ÉT LE COMIQUE *, composée durant ma maladie.

(* Elle eſt dans le Tom. IV du PAYSAN-PARVENU pervertis, p. 84.)

LA FILLE QUI S'ÉVADE.

Je m'en revins doucement, ét ſans excurſion, vers le minuit. Au milieu de la rue Saintantoine, je vis ſortir une Fille nue en chemise, qui ſe ſauvait: Elle prit par la petite rue Percée: Je n'avais pas la force de courir. Un inſtant après, il ſortit de la même maison, un Homme, en bonnet-de-nuit, ſes bas non-liés, qui courait de toutes ſes forces. Je le laiſſai courir, ne ſachant pas ſi je devais lui indiquer de quel côté la Jeunefille avait pris. Tandis que je reflechiſſais immobile, une Femme d'un certain âge ſortit de la même maison, en courant comme les Autres; enfin une Fille domeſtique. Tous, à-l'exception de la Fille, avaient deſcendu la rue Saintantoine. La Domeſtique m'aborda, pour m'interroger. —Avant de vous repondre (lui dis-je), il faut me dire ce que ſignifie ce que je viens de voir. Une Jeuneperſonne eſt ſortie nue, en courant: Un inſtant après, un Homme; puis une Femme; enfin, vous. —Si vous avez vu ma Jeune-maîtreſſe, dites-moi de quel côté elle a pris, ét venez, je vous parlerai en marchant. J'y conſentis. —Suivez-moi (lui dis-je). Et je marchai le plûs vîte qu'il me fut poſſible. —Ma Jeune-

maitreſſe (me disait la Fille) eſt bien malheureuse! Son Père et ſa Mère, que vous venez de voir courir après elle, veulent qu'elle ſe faſſe religieuse, pour mieux marier ſon Frère: Les Parens de la Fille qu'il doit épouser, dans trois ou quatre jours, pretendent que la Sœur ait prononcé ſes vœux. Elle ne le voulait pas; On l'a fait venir ce matin à la maiſon, pour la mieux ſermoner: Mais on n'a pu reüſſir. On l'a maltraitée. Enfin ce ſoir, à-l'inſtant où on la fesait coucher, la porte ſ'eſt trouvée ouverte un moment, comme elle était toute-nue, ſa Mère venant d'emporter ſes habits; elle en a profité, pour deſcendre, et ſ'enfuir. Elle va probablement chés ſa Tante, qui demeure près l'Orme-Saint-gervais, dans une petite rue, qui paſſe derrière Saintjean-en-grève. Tandis que la Fille parlait, je regardais de tous-côtés: J'aperçus dans un enfoncement, quelque-chose de blanc. J'y alai. C'était la Jeuneperſonne, en chemise, ſans chauſſure. —Ne craignez rien (lui dis-je), Mademoiselle: Je vais vous procurer un aſile. Je l'envélopai de mon manteau; je dis à la Domeſtique d'aler lui chercher quelques habits, et de lui donner ſes ſouliers, attendu qu'elle avait

les piéds bleſſés par des éclats de bouteille caſſée. La Fille courut chercher ce que je lui demandais, ou peutetre avertir les Parens. Je fis traverſer rapidement la rue Saintantoine à la Jeuneperſonne, nous primes la rue des-Billettes, la rue du-Roi-de-ſicile, la rue Pavée, ét nous parvinmes dans la rue Payenne. Je fis le ſignal : On vint m'ouvrir, ét j'appris à la Marquise la rencontre que je venais de faire. On donna des habits à la Jeuneperſonne ; on visita ſes pieds, dont elle ſouffrait beaucoup, on les panſa, ét on l'envoya dans la Communauté qui recevait les Protegées de la Marquise.

En m'en retournant, je revis la Fille-domeſtique avec ſon Maitre ét ſa Maîtreſſe, qui venaient de la rue Percée : Ce qui me fit ſoupçonner la Fille de trahison. Je me tins à-l'écart, juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent éloignés par la rue Culture. J'arrivai chés moi très-fatigué.

ÇXIII NUIT.

SUITE DU JARDIN.

J'osai retourner au Jardin-des-Plantes, malgré ce qui m'était arrivé la dernière fois. Je m'aperçus que j'étais obſervé : le Suiſſe avertit les Souspreposés de mon arrivée. Je tâchai de penetrer dans

Labyrinthe. Un Homme vint m'ouvrir la grande grille. J'entrai. Je ne trouvai dabord Perſonne, quoique je furetaſſe partout. J'alais, je venais : Enfin au pied d'un Cyprès, j'entrevis pluſieurs Perſonnes, qui paraiſſaient s'entretenir. A-mesure que j'approchais, je diſtinguais le ſujet de la converſation, qui roulait ſur la botanique. On m'aperçut. Sans-doute on ſavait que j'étais-là. —Tenez, dit Un des Jeunesgens, voici un ſavant Botaniſte; il faut le prier de resoudre la queſtion ? —Je ne connais rien à la Botanique (leur dis-je): Mais je me connais en mœurs, ét je ſais que vous êtes des libertins, qui fermez au Public une partie de ce beau Jardin, pour le faire ſervir à vos parties ét à celles de vos Amis. Je ſais ce que j'ai vu l'un de ces jours, ét je me propose d'en inſtruire des Perſonnes en état d'y porter remède. Adieu. Je n'ai besoin ni de Jeunes-étourdis tels que vous, ni de vos queſtions-. Je m'éloignai, en achevant ces mots. Mais je revins par-derrière une haie de buis. —Quel eſt cet Homme ? (disaient les Jeunesgens). C'eſt ſûrement Quelqu'un comme-il-faut; on le voit à ſon aſſurance-. Ils appelèrent le Garſon-de-Jardin, pour lui demander, Si j'étais ſorti? Cette Homme dit, qu'il ne

n'avait pas vu. Je profitai de ce moment, pour me gliſſer dans le grand jardin, par la grille entr'ouverte. Je paſſai du côté du Limonadier, où étaient quelques Perſonnes qui ſe rafraîchiſſaient. Ces Gens fesaient des plaintes de la clôture du Labyrinthe, ét j'entendis qu'on était inſtruit des motifs. Le Limonadier, qui avait ſes raisons, ſoutint, que c'était par decence, qu'on le fermait, parcequ'il ſ'y fesait des parties ſcandaleuses. —Quand cela ſerait? (lui dis-je): mais cela n'eſt pas: Un endroit eſt toujours decent, dès qu'il eſt public, parceque Perſonne n'y eſt ſûr de n'être pas vu: Aulieu qu'à-present, le Labyrinthe eſt le repaire de la debaûche, parcequ'elle eſt aſſurée de ſe derober à tous les ieux. Je parlais avec tant de vehemence, que cet Homme fut intimidé: Il ſe tut. Je m'éloignai. Comme j'étais dans la grande alée des Tilleuls, vis-à-vis la porte-d'entrée, je vis arriver une jolie Compagnie, qui monta par le petit eſcalier à-côté des forges. Le ſouper fut commandé chés le Suiſſe, ét l'on ala ſe divertir. J'hesitais, ſi j'entrerais, ou non. Tandis que je reflechiſſais, je vis tout ce monde ſortir precipitamment, ainſi que les Jeunesgens qui m'a-

vaient parlé. Je me cachai derriere un gros buiſſon, ét j'entendis qu'on disait: —Il ne ſortira pas aujourd'hui qu'il ſoit ce qu'il voudra. La joyeuse Compagnie quitta le jardin, ét l'on dedomagea le Suiſſe des preparatifs commencés. Je ſortis après tout le monde. Je ne ſais ſi je riſquais quelque-chose avec ces Gens-là: je ne le crois pas. On ferma les portes, ét le deſſein n'était ſans-doute que de me faire coucher dans le Labyrinthe.

J'allai directement chés la Marquise: Je lui racontai l'emploi de ma ſoirée; après quoi je lui lus une pièce intitulée, LA POLITIQUE *.

La Marquise me parla de la Jeune-fille de la veille: Elle avait fait écrire à ſes Parens, pour leur annoncer, que n'étant pas dignes de diſposer de leur Fille, une autre Perſonne l'avait recueillie, ét l'avait mise dans un endroit honnête ét ſûr.

Je paſſai devant la porte de ces Gens à mon retour, ét je vis de la lumière à leurs fenêtres. Il me vint alors une idée, qui pour ne pas être trop philoſophique, me parut neanmoins propre à produire un bon effet ſur de pareilles Têtes: Je criai de la rue, en me tenant collé con-

(*) PAYSAN-PAYSANE, T. IV, p. 121.

tre les maisons, ét à la manière des anciens Oublieurs. »—O Vous, qui rendez malheureux vos Enfans, par d'injuſtes diſpoſitions, tremblez! La confuſion, la honte, la douleur, le deſeſpoir vont tomber ſur vous-» ! Je prononçai lentement, ét avec l'accent d'un Inſpiré. J'ai ſu depuis, que l'effet de ces paroles avait été audelà de mes eſperances. La Domeſtique, qui la veille avait trahi ſa jeune Maîtreſſe, en ne me trouvant plus, ſ'était formé de moi une étrange idée, qui ſ'était changée en une autre, par la lettre de la Marquiſe. En m'entendant le ſoir, elle avait friſſonné. Ses Maîtres mêmes furent perſuadés que j'étais un Etre extraordinaire, envoyé par la Providence au ſecours de leur Fille. Ils deſcendirent pour me trouver. Mais j'étais deja bien loin.

ÇXIV NUIT.

Jardin de Soubise.

J'abandonnai le Jardin-des-Plantes pour ne pas familiariſer avec ma vue les Jeunesgens que je voulais morigener. J'étais faible, ét je ne ſortais pas tous les ſoirs. L'on était au commencement de juin eſt la Nature : C'eſtle temps où revêtue de ſa belle robe-à-fleurs. Je m'acheminai vers le Marais dès ma première ſortie.

ét en attendant l'heure de voir Mad. De-M****, j'entrai dans le Jardin de l'hôtel-Soubise. Je me crus dans le ſejour de l'Innocence ét de la Candeur. Une Foule d'Enfans, avec leurs Bonnes, folâtraient autour du baſſin : De Jeunes-filles, plûs grandes, mais ayant cette touchante naïveté de l'adoleſcence, ſe promenaient ſous les maroniers : Dans le parterre, garnis de legumes ét d'arbres-à-fruits, je trouvai une Nation entière : C'étaient tous les Juifs bas-mercantiers qui celebraient le ſamedi : Les Pères, les Mères, les Enfans, les Servantes, tout était confondu. Ils parlaient allemand entr'eux, ét ne ſe melaient pas avec le reſte du monde. Ils me prirent ſans-doute pour Un des leurs : Je marchais gravement, ét j'écoutais. Par ce que je vis ét ce que j'entendis, il me ſemble que l'innocence ét les mœurs patriarcales règnent encore parmi eux. La Servante parlait à ſon Maître ét à ſa Maîtreſſe, comme une Sœur ou une Fille, ſuivant ſon âge : Les Enfans étaient reſpectueux ét tendres : Les Pères ét les Mères paraiſſaient ne reſpirer que pour eux. Je fus édifié des ſentimens de ces pauvres Juifs ; car pour les Riches, ou ſait trop que c'eſt autre choſe. Le ſpectacle était uniforme ; dailleurs ils ſe diſposaient à

partir. J'alai de l'autre côté, où se promenaient les Adolescentes chretiennes.

Elles étaient toutes aimables, & il y en avait de charmantes. Elles me prirent pour un Juif, ét j'entendis, qu'elles se disaient entr'elles, —C'est un Juif! mais il ne faut pas en avoir peur; ces Gens-là observent bien leur loi; ils sont bons, bien unis entr'eux. Elles s'assirent sur un banc. J'alai m'asseoir derrière elles au pied de la terrasse. Elles me perdirent de vue, ét j'entendis alors une conversation vraiment intéressante, par sa candeur, sa naïveté.

—Moi, j'aimerais bien ces Juifs, s'ils n'étaient pas juifs! (dit une Jeune personne). —Qu'est-ce-que cela veut dire? —Hô! je le sais bien moi, sans qu'elle le dise! C'est qu'elle voudrait avoir un mari, un-jour comme ça: N'est-ce pas? —C'est ce que j'ai voulu dire: Car il ne faut pas mentir. —Moi, je ne veux pas me marier: Ma Tante me dit que tous les Hommes sont mechans; ét en effet, je vois dans les menages, que toutes les Femmes sont malheureuses, plûs ou moins. —Ma Bonne-amie (dit une des plûs Grandes), as-tu observé, si ce n'était pas quelquefois la faute de la Femme? Pour moi, je t'assure que Maman est très-heureuse avec mon Père! Et tous-les-

jours elle nous dit: : Mes Enfans, respectez bien votre Père ! c'eſt un Homme ſi bon, ſi honnête, ſi laborieux dans ſon état, ſi eſtimé, ſi entendu, que notre bonheur à tous depend de lui... Ne pourrais-je pas avoir le même avantage; ſurtout ſi je laiſſe choiſir à mon Père et à ma Mère, qui ont bien de la prudence, de la raiſon, et qui m'aiment, hô ! comme jamais on n'aima ſon Enfant... Auſſi, je le leur rens bien. —Je ne penſe pas comme Sofie, moi ? Nous avons le même âge; j'ai quinze ans, et elle auſſi : mais je ne vois rien chés nous qui m'engage au mariage : Ma Mère était belle ; mon Père l'adorait ; et depuis qu'ils ſont mariés, elle n'a jamais pu faire ſa volonté. Toujours des contradictions, à la moindre depenſe! Auſſi, ma Mère me dit-elle, que le meilleur des Hommes, qui eſt mon Père, ne vaut rien-. Une Petite-éveillée prit alors la parole. —Cela ſ'appelle raisonner tout-de-travers ! Parceque le Père de Mademoiſelle eſt le meilleur des Taquins, il ſ'enſuit que tous les Hommes valent moins que lui ! Mais vous ſentez bien, Ma'm'-ſelle, qu'un Homme qui ne dirait pas ce qu'il dit, ſerait meilleur que lui, pourtant ? —Ce n'eſt pas cela ! (ſ'écria Une-autre: Ne voyez-vous pas que la

Mère de mon Amie eſt une folle, ét que ſi Victoire eſt riche un-jour, comme elle le ſera, elle devra ſa fortune à la ſageſſe de ſon Père? Elle a raison de dire, que c'eſt le meilleur des Hommes: car j'ai entendu dire à mon Père, qui eſt le plûs ſavant, le plûs éclairé des Hommes, à ce que dit ma Mère, que ſans la force d'eſprit du Père de ma Bonne-amie, toute ſa fortune ſerait diſſipée, parceque ſa Maman a la tête legère: Et ſi pourtant elle eſt bonne femme ét bonne mère. —Ce n'eſt donc pas comme Madame.... Sa Fille n'eſt pas ici?... C'eſt cette pauvre Irène... Hâ! qu'elle eſt malheureuſe! Sa Mère ne l'aime pas! ét elle la fait ſouffrir, ſouffrir! juſque-là que ma Mère dit, que lorſqu'on a une Mère comme ça, on eſt diſpenſée de l'aimer. —Non, Ma'm'ſelle! (dit la Troiſième qui avait parlé); rien ne diſpenſe d'aimer ſa Maman! Quand vous ſerez mère (ſi Dieu vous en accorde le bonheur)! ſeriez-vous bien-aiſe d'être haïe de votre Enfant? —Si j'avais le malheur d'être mechante mère, cela me ſerait bien-indifferent! —Mais, ma Bonne-amie, reprit la Même, cela ne ſerait pas indifferent pour votre Fille! Irène aime ſa Mère, qui ne l'aime pas, ét Maman dit, qu'elle a trouvé,

par-là, le moyen de ſe rendre avantageuſe la haîne de ſa Mère: car cela eſt bien-beau, d'aimer une Maman qui ne nous aime pas, uniquement parcequ'elle nous a donné la vie, ét qu'elle eſt notre mère! —Hô-oui! hô-oui-! (dirent à-la-fois dix de ces aimables Jeunesfilles). Je vis qu'elles alaient ſe lever; parceque l'Une d'entr'elles obſerva qu'il ſe fesait tard. Je m'approchai: —Charmantes Filles! (leur dis-je) je viens d'entendre votre converſation, ét je ne ſaurais vous dire combien elle m'inſpire d'eſtime pour vous! Votre ſexe, à l'âge où vous êtes, a toutes les vertus aimables: hâ! gardez, gardez toute votre vie cette ineſtimable candeur, qui vous rend intereſſantes, ét qui vient de m'attendrir aux larmes-! Elles m'écoutaient interdites, ſans me repondre. Je crus devoir leur en ſauver l'embarras; je m'éloignai. Elles ſortirent toutes, ét j'entendis qu'elles disaient: —Il eſt bonhomme, ce Juif! il avait preſque les larmes aux yeux en nous parlant. —C'était autrefois le Peuple de Dieu. —Il le ſera encore un-jour. —Oui, avant la fin du monde. Mais Celui-là ſera-t-il damné? —Non! non-! dit Une des plus-jeunes. Les Autres n'osèrent decider, ſi je ſerais damné; mais elles en tremblaient!... Je

demeurai quelque-temps après le depart de ces aimables Filles: Enſuite j'alai chés la Marquise plutôt qu'à l'ordinaire.

Je reſtai ſeul environ une demi-heure, en attendant qu'elle parût à ſa grille. On me demanda, Si je voulais Quelqu'un pour me tenir compagnie? Je remerciai, parceque j'alais écrire ce que je venais de voir ét d'entendre, pour le lire à Mad. De-M****. Elle parut comme j'écrivais: Elle fut enchantée! —Vous mettez tout-à-profit-! (me dit-elle). Je lus enſuite la Juvenale intulée, LA SUPERSTITION. *

LA MALADE PAR FINESSE.

Je m'en revins doucement par le chemin le plûs court, c'eſt-à-dire, par la rue-Pavée, la rue-du-Roi-de-ſicile, la rue-Tiron, la rue-de-Joui, la rue-des-Nonaindhières: Aumilieu de Celle-ci, une porte ſ'ouvre; une Cuiſinière enfort, vient à-moi, ét me nommant d'un nom inconnu, me dit: —Hà! c'eſt vous, Monsieur **** ! Bon! entrez, Madame eſt ſeule. Ne faites pas debruit-! Je l'avouerai, je me crus en bonne-fortune. Je montai. On dira que c'eſt être temeraire. Je le ſais comme Un-autre: mais enfin, je me fiais ſur mes diſpositions, pour éviter le danger

* II. Vol. des FRANÇAISES, p. 63.

present, ét ſur la protection de la Marquise, pour le danger ſubſequent. J'arrivai dans une chambre éclairée par une veilleuse. Une Jeune ét Jolie-femme, au lit, que je reconnus parfaitement, me tendit ſon bras, en me disant: —Pardon, mais je ſuis obligée à tout ce myſtère; pour ne pas mortifier mon Mari, qui eſt entêté de ſon vieux Medecin: Dites-moi ce que vous penſez de ma maladie? (Elle parlait ſans me regarder). Je lui tâtai le pouls, ét le trouvant parfaitement bien-reglé, je lui repondis, Qu'elle ſe portait bien. —Hâ! vous redoublez ma confiance... Il faut tout vous dire: Mon Mari m'aime: mais il eſt.... je ne dirai pas, d'une avarice, mais d'une chicheté, qui lui fait me refuser les choses qui me flatent davantage pour la parure. Je n'aime pas à le tourmenter: mais quand j'ai la moindre indiſpoſition, il ne ſait que me faire. J'ai donc feint d'être malade! Auſſitôt il m'a donné tout ce que je pouvais desirer: Il a fait venir ſon vieux Medecin. Celui-ci, qui ſans-doute n'eſt qu'un imbecile, m'a trouvée très-mal, ét m'a mise au regime le plûs ſevère. Il m'a preſqu'effrayée: Enverité, j'ai cru que j'étais peutêtre malade. Claudon la Cuiſinière, m'a dit qu'elle vous connaiſſait pour très-

habile, qu'elle vous avertirait, et qu'elle vous ferait entrer, quand tout-le monde serait couché-. Après cette explication, je compris que le vieux Medecin se jouait de la fausse Malade, et qu'il la voulait guerir de sa coupable fineſſe... Comme je vis que je n'étais pas connu de la Dame, comme medecin, je me mis à la chapîtrer, en lui disant, Que cela était fort-mal, et que sans-doute M. Boüvart cherchait à la changer, en l'effrayant. J'ajoûtai, Que pour moi, à la premiére-fois, je ferais pis encore, que je la rendrais veritablement incomodée; enfin, qu'à une autre-fois, j'avertirais son Mari. Je me retirai, sans attendre que la Cuisinière m'éclairât. Elle dut être bien-surprise, quand sa Maîtresse lui rendit mon discours et mes menaces!

ÇXV NUIT.

L'Arsenal.

L'année s'coulait: Je travaillais peu; je voyais rarement la Marquise, non par refroidiſſement, mais par impuiſſance. Enfin, au mois de septembre, ma santé se trouva parfaitement retablie *.

J'avais visité les Jardins-publics; Re-

* Il y a ici une transposition de Nuits, environ depuis celle du Feu-de-la-Saint-Jean, qui est de 1669; la suivante est de 1670; et celle-ci de 1771: Et bientôt l'on va se-trouver en 1772. Mais, qu'importe?

ſtait l'Arſenal. J'y alai par une belle ſoirée de la fin de l'été. En y entrant, j'éprouvai une triſteſſe profonde ! Je ne connaiſſais pourtant pas encore le Monſtre, qui depuis l'a profané ! (*v.* la IV Partie de LA FEMME-INFIDELLE); ét l'infortunée Fille de JEANDEVERT n'y avait jamais porté ſes pas ! elle n'y avait pas été calomniée, inſultée par le plûs vil ét le plûs lâche des Tyrans !..... Était-ce preſſentiment ? ou ſerait-ce que par lui-même ce Jardin n'eſt pas gai ? Il a cependant un ſite ſuperbe ! c'eſt la terraſſe du côté de la rivière : mais ce beau ſite eſtnul, ét l'on ne peut en jouir, la nuit. Je fis quelques tours, ét j'étais parvenu juſqu'aubout du long boyau garni de canons : Il n'était pas encore huit heures : Je ne voyais Perſonne, ét je n'eſperais plus d'y rien rencontrer. Je rêvais à la compoſition de quelque Juvenale, ét il m'en vint une dans l'eſprit, que je redigeai le lendemain. *

Tandis que je jouiſſais d'une ſolitude plûs grande, que celle de ma chambre isolée du Collége-de-Prêle, j'entendis marcher à-petits-pas : Une Jeunefemme ſ'approcha d'une fenêtre de bureau, touſſa, ét ala juſqu'au fond du grand-boyau. Il ſesait ſi ſombre, qu'elle ne

* Voyez la Note ſuivante.

m'apercevait pas. Je ne voulus faire aucun mouvement, depeur de l'effrayer: Elle revint, ét lorſqu'elle fut vis-à-vis la fenêtre où elle avait touſſé, elle ſ'arrêta. J'entendis marcher un Homme, qui venait du côté d'une petite porte laterale. C'était un grand ét beau Garſon, mais qui avait l'encolure d'un ſot. La Jeune perſone me paraiſſait l'aimer vivement ét de bonne-foi; mais elle ne le temoigna qu'en grondant. Le ſujet n'était ni des entreprises temeraires, ni l'indifference: On le grondait, de ce qu'il n'avait pas aſſés de complaisance pour le Mari. Le Garſon, qui paraiſſait trentedeux ans, ſ'excusait à-peu-près comme un petit Parisien de 14 ou 15. Il promettait tout ce qu'on exigeait de lui. —Mais il eſt tard (ajouta-t-il)! votre Mari peut revenir, ét je ne voudrais pas qu'il nous ſût enſemble-l... La Jeune dame convint qu'il avait raiſon, ét ils gâgnèrent la porte. Ils alaient ſortir, lorſque j'aperçus un petit Homme noir ét laid, qui marchait à eux precipitamment. —Hà! c'eſt ma Femme! (ſ'écria-t-il)... Mais elle eſt avec toi! (dit-il à l'Homme); c'eſt avec un Ami, ét je trouve bon, qu'elle te voye en tout temps ét en tout lieu; parceque tu es de bon conſeil-. Ce debut n'annonçait rien de ſiniſtre, ét je ne me ſentais pas diſpoſé

à ſuivre ces Gens, pour eſſuyer les platitudes des deux Hommes. J'alais m'éloigner, quand j'entendis la Dame dire au beau Jeunehomme: —Il diſſimule! Je ſuis perdue! Venez ſouper avec nous, ſ'il vous le dit une ſeule-fois-! Effectivement, le petit Homme, qui était un monſtre-de-noirceur, dit au Jeunehomme: —Hà-ça, tu ne nous quittes pas! Il faut finir enſemble la ſoirée ſi-bien commencée? Viens ſouper avec nous? —Je le veux bien (repondit le Jeunehomme); je vais ſeulement prendre quelque-chose chés moi: Attendez ici-. Il demeurait à deux pas.

Pendant ſa courte abſence, l'Homme noir ét la Jeunefemme ſe trouvèrent ſeuls, ét je prêtai une oreille attentive. Le debut du Mari fut ſingulier! Sans dire un-mot, il ſ'approcha de ſa Femme, lui prit entre deux doigts la chair du bras audeſſus du coude, ét la lui tordit ſi cruellement, qu'elle fit un cri!... Elle fut prête à ſ'évanouir. Il la fit revenir à elle par un coup-de-poing dans les côtes, avec le pouce avancé. Je connaiſſais cette manière de frapper *, ét jem'en aperçus par ſon effet, qui fit pouſſer un cri aigü. Le Monſtre ne parlait pas. La

* C'eſt celle des Commis des Fermes.

Femme

Femme pleurait. —Après le plaisir, la peine-! (lui dit-il enfin). Je ne savais que penser. J'étais quelquefois tenté de devorer ce Monstre. Mais la Femme n'était pas innocente. Cependant, m'étant aperçu, qu'il alait encore lui tordre les bras, je ne pus me contenir: —Arrête, Malheureux! (m'écriai-je): Depuis ton arrivée, je t'examine, et tu vas être puni, comme tu le merites-! A ces mots, le Monstre me balbucia des excuses. —Où demeures-tu ?... Où demeurez-vous, Madame-? On ne repondît rien. —Il faut que je le sache; et ce soir, ce soir-même, je vous mets sous la protection d'une Dame respectable. Au premier mauvais-traitement qu'il vous fera éprouver, il sera puni, et vous serez tirée de ses mains-. Le Monstre me regardait: —Tu medites quelques noirceur! (lui dis-je): mais tu as trouvé ton Maître-. Et voyant ses ieux étinceler, j'appelai à-moi. Les Invalides en sentinelles accoururent: Je me jetai sur le Monstre, que je retins: on l'entoura; je racontai ce qu'il venait de faire. Pendant que cela se passait, le grand Jeunehomme revint: Il voulut prendre le parti du Mari. Mais lorsqu'il apprit la conduite tenue en son absence, il devint

furieux. Il était connu dans le Jardin, étant commis à l'un des Bureaux: Il assura, que le Monstre tuerait sa Femme, si on les laissait retourner ensemble. Le Mari fut emprisonné dans le Jardin, pour y avoir frappé sa Femme; car il en convint: Je dis que je me chargeais de la Jeunedame, et que j'alais sur-le-champ la mettre sous la protection de Mad. la Marquise de-M****. Je la conduisis, rue Payenne, en lui fesant des remontrances sur son attachement criminel pour le Jeunehomme. Elle s'excusa de son mieux, et m'assura, qu'elle avait toujours vécu dans l'innocence. —Je veux bien vous croire (lui repondis-je): mais il faut renoncer à tout ce qui peut mettre des torts de votre côté. Elle me raconta des horreurs de la part de son Mari. J'en fremissais... Hélas!..

Nous arrivames. Je la presentai; je racontai tout ce que je savais. La Marquise promit sa protection. Il fut convenu que je remenerais la Femme chés elle, et que le lendemain, elle ferait sa demande en-separation. Il fut dit aussi, qu'elle quitterait la maison de son Mari, dès qu'il aurait recouvré sa liberté. Tout cela fait, je revins chès la Marquise, à laquelle je lus une Juvenale intitulée,

LA LOTERIE *. Je previens qu'il y aura une autre Juvenale ſous ce titre ; celle que j'annonce ici, n'étant pas dans le genre.

A mon retour, je paſſai devant la porte de la Femme du Monſtre. Je vis encore de la lumière chés elle, ét une Fille-domeſtique arriver avec une Femme-âgée. La Jeune femme effrayée, avait envoyé prier une Tante à elle de lui donner un asile, pendant le temps qu'elle ferait les premières demarches pour la ſeparation, ét cette bonne Dame venait à ſon ſecours. Elle l'emmena. La Jeune femme tremblait que ſon Mari, mis en liberté, n'arrivât, ét ne lui fît ſouffrir tout ce que peut inventer la mechanceté. Je les accompagnai juſques chés la Tante. Quel eſt cet Homme, ce Monſtre ? Lecteur, c'eſt le Mari de l'Infortunée Agnès De-Saxancour, dont vous lirez peutétre un jour l'hiſtoire.

ÇXVI NUIT.

SUITE DE L'ARSENAL.

La triſte avanture de la veille ne m'empecha pas de retourner au Jardin, dans

* Elle ſe trouve à la fin du T. IV de la DECOUVERTE AUSTRALE, p. 387.

lequel elle était arrivée. Je ne vis rien dans l'alée en impasse, et je m'avancai du côté de la terrasse riante, qui domine sur la Seine. Un beau-clair-de-lune formait des napes de lumière, entremêlées d'ombres alongées: On entendait sur le fleuve, ou le long de ses bords quelques Bateliers et quelques Blanchisseuses, qui cessaient leur travail. Un silence profond régnait dans le Jardin: Je m'en revins du côté de la porte, à pas lents, les bras croisés sous mon manteau.

Sur le mur de revêtissement, qui borde les fossés, j'aperçus deux Personnes assises, qui causaient: l'Homme avait un bras passé autour de la taille de la Femme: Je m'avançai à-decouvert. Parvenu près d'eux, j'entendis que la Jeunepersonne repondait au Jeunehomme: —Je sais bien qu'on ne se doutera pas que nous sommes ici, à l'heure qu'il est: Mais je crains de donner de l'inquiétude à Maman. —Encore un-instant! (repondit le Jeunehomme): Hâ! la charmante solitude! et que ce jatdin est delicieux, quand on y est avec Ceque-l'on-aime! Il se tut, et moi, je pensai: —Voila deux Amans: Il n'est pas fort merveilleux qu'ils se trouvent heureux ensemble! La merveille serait,

s'ils étaient maris et femme depuis un an ou deux. Après cette reflexion, je m'éloignai doucement, pour ne pas les troubler. Je fis encore un tour ; je revins, et je vis les deux Jeunesgens qui se levaient. Ils passèrent près de moi, sans me voir, tant ils étaient occupés l'un de l'autre : Ils sortirent, et moi je restai dans le jardin.

Après quelques minutes de promenade, je decouvris deux autres Personnes qui paraissaient arriver. Je m'approchai pour les reconnaître : C'était un Homme de 45 ans, avec une Femme de 35 à 40. Ils se tenaient sous le bras, et causaient en marchant. —On m'a dit qu'ils étaient ici (disait l'Homme). Je voudrais bien les surprendre, sans qu'ils nous vîssent?... Par-exemple, les entendre ? —J'avais défendu à ma Fille de sortir ! (repondit la Dame). —Bon ! (reprit l'Homme) il n'y a pas de danger ! —Plûs que vous ne pensez mon Compère. N'est-ce donc rien que le bonheur ? Qu'est-ce qu'une Femme, même jolie, sans la contrainte et la defense ! Je veux que ma Fille soit heureuse, dumoins, tant que sa jeunesse et celle de votre Fils me laisseront quelqu'autorité : J'en prens les moyens, et..... —Les éluder un-peu

ne nuira pas à vos desseins, ma Commère! S'il ne s'échappaient jamais, ils ne connaîtraient pas le prix du bien dont vous les privez. —A-la-bonne-heure! Mais pour que ces échappées ne soient pas dangereuses, il faut qu'elles soient rares; ét je vous en prie, mon cher Compère, au nom du bonheur de votre Fils, secondez-moi! —De tout mon cœur: Vous savez combien j'aime nos Enfans, ét qu'elle est ma confiance dans votre prudence? —Où sont-ils? —Mais je ne les vois pas: Le jardin est grand. —Nous n'en aurons que plûs de peine à les rencontrer. —Voyons à la terrasse. Ils y allèrent, ét je les y suivis. Ils regardèrent partout. Je les abordai pour-lors: —Vos Enfans sont partis, un instant avant que vous arrivassiez (leur dis-je): Mais si vous voulez savoir ce qu'ils ont dit, à la place que je vais vous montrer, le voici. Je le leur repetai, en y alant.

—Venez vous souvent ici? (me dit l'Homme). —Non; je n'y viens que depuis hier. —Si vous y revenez, vous pourriez nous rendre un grand service, à Madame ét à moi. C'est mon Fils ét sa Fille, que ces jeunes gens; ils sont mariés depuis dix-huit mois, ét nous tâchons, surtout Madame, qui est une

Femme de merite, de prolonger leur bonheur, par la contrainte. Madame traite encore ſa Fille en enfant; elle la géne dans ſa liberté, même dans ſa tendreſſe envers ſon Mari. Comme ils ſont jeunes, notre convention agréée par mon Fils, a été, que la Fille de Madame reſterait cinq ans chés ſa Mère, depuis quinze juſqu'à vingt ans, ét qu'il ne la verrait que de temps-en-temps, ſur le même pied que s'il était garſon, ét qu'elle fût encore fille. Cela tient; mais les Jeunesgens s'échappent quelquefois Ce ſoir, par-exemple, ils ont profité d'une affaire qui occupait Madame, pour s'évader, ne comptant pas qu'elle pût s'en apercevoir, ét il paraît qu'ils s'en retournent, afin de prevenir le moment où elle aura fini. Ce que vous nous dites de leur entretien, marque aſſés que Madame n'a pas tort, ét qu'ils s'aimeront comme des Amans, tant qu'elle pourra les retenir.

Je fus enchanté de cette decouverte, ét qu'il y eût encore à Paris des Spartiates. Je pris la liberté de conſeiller aux Parens, de feindre de ne s'être pas aperçus de la ſortie de leurs Enfans, ſi Ceux-ci paraiſſaient vouloir la cacher. On ſentit que j'avais raison. Nous causions en-

nous en retournant. Je laiſſai ces Honnêtes-gens à leur porte ; ét j'alai chés la Marquise, à laquelle, après ce recit, je lus une hiſtoire, intitulée, L'Epouse-separée *, dont cette reſpectable Femme parut très-ſurprise !

Conclusion du Frère-Jalousé.

En m'en revenant, je paſſai par la rue Saintnicolas-des-champs, demeure de la Jeune ét provoquante Elise. J'avais reçu d'Elle une lettre dans la journée : Ce n'était pas pour la voir, que je paſſais à pareille heure dans ſon quartier ; mais occupé d'elle, à-cause de ſa lettre, mes pas incertains s'étaient tournés de ce côté. Elle avait de l'eſprit, de la ſenſibilité : par une certaine analogie avec moi, elle avait penſé, que ſa lettre devait avoir pour effet, de m'amener dans ſon quartier. Elle avait retenu à-coucher Une de ſes Amies, jeune ét belle brune, appelée Madem. Tahy, ét c'était afin de pouvoir me recevoir à telle heure que je paſſaſſe, qu'elle l'avait retenue. Arrivé devant ſa porte, je levai les ieux, ét je vis de la lumière au ſecond. Il eſt une jolie chanſon, qu'Elle avait une-fois executée devant moi ſur la harpe :

* Elle eſt dans les Françaises, III Vol. p. 113.

Vous êtes irrité ! En vérité.
Votre courroux me fait rire !

Je chantai ces trois vers. Auſſitôt la fenêtre ſ'ouvre, ét j'y vois Elise avec ſon Amie. —Montez-! me dit-on (fort-bas). La Domeſtique de la Mère d'Elise vint m'ouvrir la porte. Dans ce même inſtant, deux Jeunesgens ſe presentent pour m'empêcher d'entrer : l'Un était le Frère de Madem. Tahy; l'Autre, le troisième Frère d'Elise, le même que les Deux-autres avaient un-ſoir expulſé de chés leur Sœur: Le premier était l'Avocat, dont Elise m'avait parlé. Surpris de leur procedé, je leur demandai, ce qu'ils pretendaient faire? —Vous avez un rendevous nocturne ! (me dit le Frère d'Elise), ou avec ma Sœur, ou avec ma Maîtreſſe. Ma Sœur me haît ; ét elle pourrait vous favoriser, afin de me faire perdre le cœur de M.lle Adelaïde Tahy, ſœur de mon Ami, que voila-. —Vous êtes un viſionnaire ! (lui repondis-je) : La Demoiselle dont vous parlez m'eſt inconnue; ét quant à votre Sœur, j'ai quelque-chose à lui dire, qui ne regarde pas les affaires de ſon cœur, ni du mien. —Juſtement ! (reprit le Peintre), elle veut vous donner la connaiſſance de Madem. Adelaïde, ét c'eſt pour cela qu'elle vous

a écrit aujourdhui. —Montons tous les trois (lui repondis-je), et vous alez voir combien vous vous trompez. Ce parti fut accepté. Mais en entrant chés Elise, je vis que, par ignorance, j'avais trop hasardé. Elise fit un cri. Adelaïde courut se refugier aupres de son Frère, et je vis que toutes deux redoutaient également la presence du Peintre. Il parla fort raisonnablement: Ce qui parut surprendre les deux Jeunes personnes; car j'entendais Adelaïde, qui disait à son Frère: —Il n'est donc pas fou! —Où as-tu pris qu'il l'était? —Mais, je lui ai vu faire des extravagances. —Il n'en fera plus; depuis qu'il t'aime, il est devenu sage. —Oui, Mademoiselle; très-sage! (s'écria le Peintre). —Serait-il possible (lui dit Elise), que tu fusses effectivement assés sage, pour adorer mon Amie? —C'est la verité. —A ce prix, je vais te rendre toute ma tendresse. —Ha! je serai le plus heureux des Hommes!... Tu ne voulais donc pas la donner à Monsieur que voilà? Elise se mit à rire: —C'est l'impossible. Tahy ne parlait pas: Il écoutait: sa Sœur était fort-rouge. —Tu ne dis rien à mon Frère? (dit-elle à Elise). —Qu'il vous marie mon jeune Frère, et

toi, et je n'ai plus d'objections; il sera le maître absolu. —Je ne devrai donc pas votre main à l'amour? —Non; je vous tromperais en le disant; mais à la reconnaissance. Mon troisième Frère établi avantageusement avec mon Amie, c'est un si grand-bien pour moi, qu'il me rendra cher à-jamais l'Homme à qui je le devrai. —Vous disposez de moi, comme d'un Être passif! (dit en-riant Adelaïde). —Je connais tes dispositions (reprit Elise).

Tout étant arrangé bien plutôt qu'on ne le pensait, et l'objet sur lequel Elise voulait me consulter, heureusement terminé, je pris congé de la Compagnie. Le mariage du Peintre et d'Adelaïde s'est fait! Mais celui d'Elise et de Tahy n'aura jamais lieu: Un malheureux amour, né au-fond du cœur de cette Jeune personne, s'y est toujours opposé... Helas! Celui qui en était l'objet, ne l'a su, que pour en-gemir. Mais il est accoutumé aux sacrifices!... Depuis, il ne passe jamais devant la rue Saintnicolas, qu'il n'entre dans la maison qu'habitait Elise, et qu'elle n'habite plus; il y trace la date du jour, et s'attendrit, en revoyant les dates precedentes: c'est ainsi qu'il nourrit sa sensibilité. Cet Homme n'est pas

un puriſte, c'eſt un Homme ſimple et faible ; il devoile ſes faibleſſes, non par oſtentation, mais pour conſoler Ceux qui en ont de pareilles, et les ſoutenir contre le decouragement. Les Chiens l'aboient : mais il meprise l'aboiement des Chiens : Il dit à Chacun ſes verités, comme il expose les ſiennes : Il dit au Verluisant de la Litterature : —Tu n'es qu'un Verluisant-. A l'Energumène, partisan de l'eſclavage, —Tu n'es qu'un petit Machiavel, auquel tu es bien inferieur en merite-. Au Talent bourſoufflé, à ces Hommes, qui pour quelques futiles productions, et de grandes places, ſe croient des Aigles ! —Vous êtes des Linottes ſifflées-. A l'Inſecte qui rampe dans la fange et dans le vice, tu n'es qu'un vil Eſcarbot, ô Mamonet-!

CXVII NUIT.

Les Boulevards-du-Temple.

Il me ſembla que je ne devais pas me mêler de la conduite des Jeunes-époux de l'Arſenal ! Ils étaient trop-bien dirigés par leurs Parens, pour avoir besoin de moi. Le 14 ſeptembre, jour anniverſaire de ma visite à Victoire, j'allai par la rue Saintonge aux Boulevards-du-Temple, vulgairement nommés les

Beaux-boulevards, ét je pris un goût très-vif pour cette promenade, où je trouvai beaucoup d'avantures: Quelques-unes ſont deja decrites dans les CONTEMPORAINES *, ét je ne les repeterai pas: D'autres ſont intactes, ét je vais les placer ici, en commençant par celle du premier ſoir.

LA JOLIE-FEMME SANS ENFANS.

Je marchais lentement dans l'alée que bordent les Cafés, les futils Spectacles. Je ne cherchais rien; j'abandonnais mes regards où ils voulaient errer, ét toujours ils tombaient ſur des ſcènes variées, plûs ou moins divertiſſantes. C'était un tableau changeant, toujours le même, ét toujours diverſifié. Cet endroit n'était pas propre à penſer; mais il ſaturait l'âme de ſemences d'idées ét de faits, qui revenaient enſuite dans la ſolitude. On ſortit de chés les Baladins, ét deux belles Femmes, de ma connaiſſance, vinrent avec leurs Maris ſ'aſſeoir à une table du Café Cauſſin: Elles m'aperçurent, ét m'appelèrent. —Vous avez l'air (me dit Une d'elles), de bayer aux Cor-

* Dans le XXVII Vol., 176 Nouvelle, LES FEMMES QUI PORTENT BONHEUR A LEURS MARIS; ét 177, LES PETITES-MARCHANDES DU BOULEVARD.

neilles : Vous marchez pesamment, et vous regardez tout avec admiration, comme si jamais vous n'aviez rien vu ! —Il est vrai (lui repondis-je), Madame : Mais c'est que tout cela m'amuse-. Je m'aperçus ensuite, que l'autre Jeunedame, sœur du Mari de Celle qui me parlait, était toute-triste. J'en demandai la raison à la Dame qui m'avait appelé... —Observez-la bien, vous la devinerez-.

Dans ce moment, arriva une pauvre Femme, portant un Enfant dans ses bras, et en-ayant cinq autour d'elle. Deux s'attachaient à son tablier, et les deux Aînés en tenaient un Petit par la main. A cette vue, la Jeunedame triste treſſaillit ! et regardant sa Belleſœur : —Qu'est-ce ces Miserables ont fait à Dieu, pour en être traités si avantageusement ? —Cet avantage, qui serait reel, si vous l'aviez (lui repondis-je), est un malheur pour cette Infortunée. Voyez ? Tous ces Enfans ont l'air souffrant-! Elle soupira : Je la vis prête à demander les deux plûs Jolis, garson et fille. Mais la vue de sa Belleſœur, dont les Enfans seraient ses heritiers naturels, si elle n'en avait pas, la retint sansdoute. Elle avait fait auparavant peu d'attention à moi : De cet instant, elle me prevint, me careſſa. Je lui parlai, parce-qu'elle parut

le desirer. Dans un moment où sa Belle-sœur et les deux Maris étaient fort-occupés d'un morceau de musique très-comique, executé par l'Orqueſtre, elle me dit : —Vous êtes un Homme eſſenciel, je le ſais : je me confie à vous ; n'abusez pas de ma confiance. Cette Pauvre-Femme ne mendie pas ; mais elle eſt-là pour exciter la commiseration, et qu'on lui offre quelque-chose. Voilà un louis ; donnez-le-lui de ma part, et apprenez-lui ma demeure. Une pareille commiſſion m'était trop-agreable, pour la refuser : Je pris le louis ; je m'approchai de la Pauvre-Femme ; je lui gliſſai l'or dans la main, en lui disant, —C'eſt de la part de cette Belle dame, qui vous regarde : voila ſon adreſſe (je venais de l'écrire) ; donnez-moi la vôtre. La Pauvre-Femme parut hesiter ; elle crut, pendant quelques-inſtans, que je lui tendais ce piége execrable, que de vils Eſpions dreſſent au Pauvre, depuis la loi contre la mendicité, loi juſte, mais pourtant cruelle ! qui a fait perir plûs de cinquantemille Individus ; (je le ſais d'un Inſpecteur de Depôt, le plus éclairé de tous), et qui en retient cinquantemille Autres dans la captivité ; tandis qu'il était tout ſimple, de charger chaque Paroiſſe de nourrir et d'occuper

ſes Mendians; on aurait alors puni les Refractaires.. Je tâchai de raſſurer la Pauvre-Femme; mais je me ſentis bien humilié, d'être pris pour un Eſpion! Je la perſuadai cependant: Elle me dit ſa demeure; ét il fut convenu qu'elle irait trouver la Dame le ſurlendemain, à neuf-heures-du-matin. Je vins apprendre à la Belle-dame ce que j'avais fait: —Ne la perdez pas de vue! (me dit-elle). Nous causames. Elle me fit beaucoup de queſtions ſinguliéres, entr'autres, S'il y avait des moyens naturels, des precautions à prendre, dans le mariage, pour avoir des Enfans? —Certainement! (lui repondis-je), ét il eſt une conduite à preſcrire, tant à la Femme, qu'au Mari lui-même. —Hé! les Medecins l'ignorent donc? —Non; mais la plûpart des Medecins ſont des Ignorans-charlatans: Si aulieu de vos Elegans à-la-mode, vous aviez conſulté le D.r Guilbert-de-Preval, par-exemple, il vous aurait donné de ſages conſeils, ainſi qu'à votre Mari. —Hâ! que ne l'ai-je connu! —Il eſt temps encore. —Ce que je desire le plûs au monde, c'eſt d'avoir des Enfans: mon Mari le desire autant que moi. —Lorſque vous conſulterez le D.r, il ne faudra pas oublier les moindres petits details de votre conduite morale ét phyſique à tous-deux.

Il eſt des Hommes ét des Femmes qui n'ont point d'Enfans, parcequ'ils ont trop de ſenſibilité physique; d'Autres, parqu'ils n'en ont pas aſſés: C'eſt au ſavant Medecin à juger, d'après cela, quelles ſont les indications à preſcrire. Il vous fera cent queſtions, que je ne puis vous faire; ét lorſqu'il ſera bien éclairé par vous-même, il vous guidera ſûrement, pour vous aider à ſurmonter tous les obſtacles de temperament, de caractère, ou de conformation exterieure: Car il pourrait arriver, qu'un très-leger defaut de cette dernière, fût le ſeul empêchement à un vœu auſſi legitime, auſſi naturel que le vôtre-. La Jeunedame m'écoutait avec attention; elle devorait mes paroles, ét ne ſongeait plus à la pauvre Femme. Mais moi, je ne la perdais pas de vue; ét m'apercevant qu'elle ſe retirait, je le dis à la Jeunedame, qui me renouvela ſa prière de la ſuivre, parceque deux de ſes Enfans lui avaient beaucoup plu, ét qu'elle voulait en prendre ſoin, pour attirer ſur elle les benedictions celeſtes.

L'obſcurité me favorisa, pour ſuivre la pauvre Femme. Elle prit par la rue Charlot, ét parvint à la rue Saintonge, en ſuivant celle de-Normandie. Elle en-

tra dans une maison, dont la boutique était une de ces Auberges qu'on nomme Gargotes. Elle monta au quatrième. J'étais charmé de pénétrer jusqu'au fond de son âme : ce qui était important, pour diriger la générosité de la Jeune dame, et lui faire connaître, si elle pouvait, ou non, laisser voir ses Protegés à leur Mère; s'il y aurait de mauvais principes à déraciner; ensuite, à quel degré elle était pauvre, et le reste. Je compris, dès les premiers mots que prononça la pauvre Femme, qu'elle était veuve. C'était un motif de plus, pour exciter la bienfesance. Après que la lampe fut allumée, la Mère apprit à ses Enfans, qu'elle venait de recevoir une charité considerable, dont il fallait remercier le Bondieu ! Elle se mit à genoux devant une Madone tenant son Fils, et prononça dévotement cette prière : » *Mon Dieu ! rendez à la Belle dame, dans votre misericorde, le bien qu'elle nous a fait aujourd'hui ; à moi votre indigne servante, et à ces Orfelins de leur Père, auxquels vous n'avez laissé qu'un faible soutien ! O mon Dieu ! soyez leur Père, et benissez leur Bienfaitrice ! et qu'elle obtienne de votre bonté tout ce qu'elle desire ! Et accordez vos grâces à l'Homme qui m'a*

donné l'argent de ſa part! Accordez-moi, Seigneur, et à mes Enfans, le bon usage de cette ſainte aumône, afin qu'elle ſoit pour nous comme le pot de farine de la pauvre Femme de Sarepta, chés laquelle demeura le ſaint Prophète Elie.... —*C'eſt comme l'a dit avanhièr en chaire M. le Curé?* (dit la Fille-aînée). —*Oui, mon Enfant.. Notre Père-*....Elle ajoûta les prières communes à celle qu'elle venait de faire. Cet élan d'une âme reconnaiſſante, me donna une excellente idée de la Veuve, qui me parut avoir reçu de l'éducation. Tous ſes Enfans priaient avec elle, les mains jointes, d'un air d'innocence qui m'enchanta. La Mère leur diſtribua enſuite à ſouper, des haricots fricaſſés, achetés à une Revendeuſe-de-reſtes. Ils étaient froids et en maſſe, deſorte-qu'ils formaient comme un ſecond morceau-de-pain, dans lequel les Enfans mordaient avec un appetit, qui donnait envie de manger. Ils remercièrent Dieu de ce regal, et on ſe coucha.

Je m'en-revins au Boulevard très-content. Les Dames y étaient encore. On partit, dès que je fus arrivé: mais du Café au carroſſe-de-place, j'inſtruisis la Dame ſans Enfans de l'heureuſe decouverte que je venais de faire. Je vis combien elle était touchée, par la manière

dont elle me ſerra la main, en montant dans la voiture. —Vous ne venez pas avec nous ? (me dit l'autre Dame). —Quoi ! (lui dit en riant ſon Mari), tu ne ſais donc pas qu'il va commencer ſes fonctions? —Ses fonctions ! (s'écria-t-elle). —Hé-oui ! de Spectateur-nocturne. —Hâ ! cela eſt plaiſant ! —Bien-plûs, il les a commencées avec nous : Toi ét ma Sœur vous alez être couchées ſur ſes regîtres, pour votre contingent. —Il y mettra tout ce que je lui ai dit ? —Rien de plûs ſûr. —En ce cas, l'article de ma Sœur ſera plûs étendu que le mien ; car ils ſe ſont dit je ne ſais combien de ſecrets-. On partit, ét moi, je pris le chemin de la rue-Payenne.

Je repaſſai par la rue Saintonge, où je ſaluai ma date du 14 ſeptembre 1769. Un-peu plûs loin, je vis ſur la porte d'une maiſon voiſine de celle où demeurait la pauvre Veuve, deux Femmes-du-commun qui cauſaient. Je les abordai: —Meſdames (leur dis-je), connaîtriez-vous, ici aux environs, une Pauvre-Femme veuve, qui a ſix Enfans ? —O mondieu oui, Monſieur (dit l'Une); elle demeure-là, tenez-l —C'eſt une bonne Femme ! (dit l'Autre), bien-travailleuſe : Mais dame ! elle a trop de charge ! Son Mari était Garſon-Marechal ;

il gâgnait peu ; mais ça fesait aler la maison ; ét puis il avait de l'industrie ; les dimanchés ét fêtes, auliçu d'aler boire, comme les Autres, il alait à la meſſe, ét-puis il rapait du tabac du matin au ſoir ; ainſi que tous les ſoirs, quand il était arrivé de ſa journée. C'était un chèval pour le travail. Il avait pris ſa Femme par amour. —Non, c'eſt elle qui l'avait pris ; car elle était plûs que lui. —C'eſt vrai !..... ét il n'aurait pas voulu qu'elle eût manqué de rien de neceſſaire. Mais le voila mort ! ét ſa pauvre Veuve eſt bien dans l'embarras ! C'eſt pourtant la Fille d'un Maître-Serrurier-! Ce que j'apprenais me fit le plûs grand plaiſir, ét je ne deſeſperai pas d'engajer la Jeunedame ſans Enfans, ét qui était riche, à prendre-ſoin de cette gauvre Famille. Je regardais comme un gain pour moi, tout ce que je pouvais épargner de depenſe à la Marquiſe.

Ce fut avec ces heureuses nouvélles que j'arrivai dans la rue Payenne: Mad. De-M**** partagea ma joie du ſervice rendu. Une Juvenale analogue m'avait occupé dans la journée; c'eſt LE LUXE ÉT LA PAUVRETÉ *

* Dans les FRANÇAISES, II Vol. p. 131.

En m'en revenant, je réfléchissais à ce qui venait de se passer au Boulevard; et je me disais à moi-même, —Au lieu de ces Espions, de ces Exempts, qui ne savent faire que du mal, pourquoi d'Honnêtes-gens ne se réünissent-ils pas, dans la vue louable de se repartir les differens Quartiers de Paris, afin-d'y tout voir, et de tendre aux Infortunés une main secourable? Je ne suis qu'un Être isolé, sans pouvoir, sans fortune: Et cependant, que de services n'ai-je pas eu occasion de rendre deja, independamment des secours pecuniaires de la Marquise? Nos pauvres Ancêtres, si fort loués par les Sots d'aujourdhui, étaient des bonnes-gens, de vrais Brabançons à-vue courte! Ils ne savaient que fonder des Moines et des Religieuses-de-queur: Rien d'utile ne s'offrait à leur imagination, emmaillotée par la superstition; ou si quelques Ames privilegiées fondaient les Filles-Dieu, les Madelonètes, Sainte-pelagie,... ces Institutions utiles étaient bientôt monasterisées par le Mauvais-genie du Siècle!... Oui! oui! (m'écriai-je), en-depit des Sots, je soutiens que notre Siècle vaut-mieux que les Siècles precedens!

Ces mots furent entendus par un Homme, qui fumait à sa fenêtre: —Tu en as

menti-t (ſ'écria-t-il). En-même-temps il me jeta le vase dans lequel il crachait. J'évitai le coup. —Vous êtes digne du Siècle que vous preferez! (lui criai-je de-loin); ét moi, je ſuis du nôtre: car je vous pardonne-! Je penſai en moi-même, que cet Homme auraitété un zèlé Catolique la nuit de la Saintbarthelemi. Il jurait: mais c'eſt perdre ſon temps que d'écouter les Fous.

ÇXVIII NUIT.

Suite des Beaux-Boulevards.

Le lendemain, je fus obligé de ſortir de bonne-heure, à-cause de la pauvre Veuve. J'étais dans les rues avant cinq heures. J'alai chés la Jeunedame ſans Enfans, ét je lui fis mon nouveau recit. Elle en fut enchantée. —Sortons enſemble (me dit-elle): Je vais le demander à mon Mari-. Et ſans attendre ma reponſe, elle y courut. Nous partîmes un inſtant après, ét nous alames chés la Veuve.

Nous la trouvames au travail. Ma vue la troubla un-peu: mais lorſqu'elle aperçut le Jeunedame, elle fut pleinement raſſurée. —Ma Bonne (lui-dit Mad. Zamet), je ſais combien vous êtes eſtimable, ét combien vous avez de

peine à élever votre Famille : Je n'ai pas d'Enfans, ét je me crois obligée, pour remplir entièrement mon devoir de Citoyenne, de vous aider à élever les vôtres ? Le voulez-vous bien ? —O ma belle Dame ! de tout mon cœur ! —Je me chargerai de deux, garſon ét fille, ét ce ne ſeront pas les deux Aînés. (Ici la Veuve parut ſerieuse). —Et je vous ferai, pour chacun des quatre Autres, une petite penſion par mois de dix livres, cela fera quarante francs.... (*ſadreſſant à moi*). J'adopte cette petite Famille ; elle ſera la mienne ; ſi j'ai des Enfans, Dieu les benira. La Veuve était comblée de joie. Elle ne ſavait comment temoigner ſa reconnaiſſance. Mad. Zamet choisit les deux Enfans qu'elle voulait emmener : c'étaient les deux qui lui avaient plu la veille, ét les plûs delicats pour la ſanté : La Mère crut que c'était par cette raiſon ſeule qu'elle les choiſiſſait, ét elle les promit avec joie, pour le lendemain. Mad. Zamet paya le premier mois, ét ſe fit donner un detail des beſoins les plûs preſſans : Son but était de fournir les choſes les plûs utiles en linge ét en habits, afin que cette depenſe n'empêchât pas la Veuve de bien nourrir ſes Enfans. Après que tout fut arrangé,

arrangé, Mad. Zamet me dit: —Alons au Spectacle-des-Enfans; c'eſt, je crois, l'Ambigü-Comique, qu'on le nomme-? Nous-nous y rendimes ſur-le-champ.

On donna dabord des ſcènes de Marionettes, dans leſquelles le petit Arlequin reel, jouait avec le Polichinel en-bois ét les autres Figures-mouvantes: C'eſt ce qui rendait piquantes des ſcènes inſipides, des rébus ſur les Acteurs des Grands-ſpectacles, ét ſur quelques Auteurs, comme Voltaire, Rouſſeau, Rameau. On donna enſuite une miſerable Rapſodie, intitulée *l'Ile-de-la Frivolité*, dont le dialogue cadrait auſſi-peu avec l'ingenuité de l'Enfance, qu'avec le goût ét le bon-ſens. Je m'aperçus qu'en-general, on cherchait, à ce ſpectacle, à faire contraſter l'innocence de l'âge, avec l'indecence des propos, ét que c'en étáit-là tout le but. C'eſt une profanation coupable, ét digne du châtiment le plûs exemplaire. Je ne disais rien à la Dame que j'accompagnais; ét cette reflexion fut également la ſienne. Je conçus alors l'idée de faire une pièce, non pas entièrement à ma manière, mais à-peu-près dans la leur, corrigée, ét rendue morale. Ce fut ce que j'executai peu de temps après. Je l'intitulai, La

CIGALE-ET-LA-FOURMI, ou *l'Enfant gâté : Fable Dramatique.* Le but en eſt moral, d'une manière frappante : Mais elle ne put être jouée, par beaucoup de raisons, qui n'ont point de rapport avec le fond de la pièce *.

Je ne voyais que les Honnêtes-gens du parquet, attendu que je n'étais pas ſeul. Ainſi je ne m'occupai que du ſpectacle en-lui-même. Après la première pièce, on en donna une autre, qui était le comble de la platitude, de la ſotise et du mauvais-goût : elle s'intitulait, *Il-n'y-a-plus-d'Enfans.* On juge par le titre ſeul, que cette pièce ne devait pas être morale : Mais c'eſt bien pis que tout ce qu'on peut imaginer d'indecent, d'après la manière dont le ſujet était presenté! Les Heros étaient, une petite Libertine, qui joue la naïveté gaûche; un petit Amoureux, dont le rôle eſt deſtiné, non pas à peindre la Nature, mais à faire naître dans tous les Enfans de ſon âge les idées de debaûche d'un Homme de 35 ans. La Jeunedame indignée, ſe leva pour ſortir. Je fus obligé de l'accompagner, et de remettre à une autre fois, pour con-

*Elle eſt imprimée à la fin du IV.me Volume des FRANÇAISES.

naître parfaitement ce petit spectacle. Ce fut la même nuit, car en sortant, j'appris qu'il y aurait une seconde representation à dix heures-et-demie, pour les Filles et les Libertins. Comme j'étais tout porté, je reconduisis Mad. Zamet jusqu'à sa voiture, et je restai sur le boulevart.

LA FAUSSE MAGUELONE.

En attendant, je me promenai alant et revenant, depuis la rue du Pont-aux-choux, jusqu'à la rue du-Temple. J'aperçus deux Êtres singuliers: Le premier était une belle Blonde, qui avait tout charmant dans la figure, la forme, le teint, la bouche, excepté les yeux, qui étaient d'une mechanceté remarquable. Ils étaient d'un bleu-gris, et fort beaux d'ailleurs. La voix de cette Femme ressemblait à ses yeux; c'était le ton aigre et criard d'une Perruche. Elle était grande, faite-au-tour, mise en étofe étrangère, mais du meilleur goût. Elle paraissait allemande ou flamande: Effectivement, elle était d'Anvers. Un Homme-de-robe l'accompagnait. Elle le traitait fort-lestement! mais dans certaines occasions, elle fesait la mignarde; elle adoucissait le son de sa voix; elle prononçait les mots en affaiblissant les consonnes; et l'on était surpris de le

trouver aimable. Cet Être ſingulier, qui m'avait repouſſé dabord, m'occupait, ét me fixa au Café-Cauſſin, où il était à prendre des glaces. Tandis que je l'examinais, il entra une ſuperbe Brune, ayant le port majeſtueux, la figure noble, habillée tout en linon, de la manière la plûs élegante, chauſſée en blanc avec un goût exquis ét des talons hauts ét minces, comme les portaient alors les Femmes à-voiture. Tous les ieux ſe tournèrent ſur cette Nouvelle-venue, qui entrait ſeule. L'Anverſaise ſurtout la devorait des ieux ; ét la Brune n'ôtait pas les ſiens de ſur elle. Rien-là d'extraordinaire! C'étaient les deux plûs beaux corps qu'il fût poſſible de voir. Tout-à-coup, j'entens autour de moi un leger murmure, —C'eſt la D*** de-***. Ce mot réveilla toute mon attention. La belle Brune ſ'appuya preſque ſur moi, en ſe renverſant, ét ſes beaux cheveux, non-épars, comme aujourdhui, étaient neanmoins en chignon aſſés lâché, pour me remplir de poudre. Elle ſ'en aperçut, ét m'en fit des excuſes, d'un air ét avec un ſourire également raviſſans. J'osai lui adreſſer la parole : —Madame me paraît ſans Ecuyer. —Il eſt vrai ! (me dit-elle

bonnement) : Je paſſais; j'ai vu cette Femme, ét j'ai fait arrêter. La connaiſſez-vous? —Depuis que je la conſidère, j'ai entendu circuler autour de moi: —Elle eſt d'Anvers... Elle eſt venue à Paris, il y a deux ans, pour y chercher ſon Mari.... Elle ne l'y a pas trouvé; mais on l'a retenue, ét elle eſt maintenant à cet Homme de la haute-robe. —Enverité! (me repondit la Belle-Brune), vous êtes un Homme-unique! Vous ne la connaiſſez pas, ét vous ſavez tout-cela-! Tandis qu'elle me repondait, j'entendis autour de moi, qu'on diſputait à ſon ſujet à elle-même : —Oui! la D*** de-*** ! —C'eſt la D'Artigni. —Hé-non! c'eſt la Vaudreuil, qui ſe nommait Saintcir auparavant. —Point! c'eſt la Maguelone, de la rue du-Chantre. —Vous paraiſſez ne pas m'écouter? (me dit-elle en ſ'interrompant). —Je me partage, Madame, entre ce que vous me dites, ét ce qu'on dit de vous. —On parle de moi? —Toutes les Bouches! —Hé! qu'en dit-on? —Mais, on fait de vous trois Beautés frappantes D'Artigni, Saintcir, ét Maguelone. —Hâ! hâ! cela eſt trop-plaisant!.. Et vous, laquelle croyez-vous que je ſois? —Maguelone ſans-doute, car je

connais les Deux-autres. —Soit, alors; je suis Maguelone; ce nom me plaît? D'où vient-il? car je ne me le rappelle pas trop? —De la Bibliothèque-bleue, Madame. —Hé-bien, je le garde. Vous me paraissez un Homme d'affut-! (à cette expression, je la crus Maguelone); il faut m'aboucher avec cette Blonde, et l'ôter à ce vieux Robin, sans que je fasse les avances. —Je ne voudrais pas vous rien refuser, à mon escient (lui dis-je): Mais ce que vous me demandez-là est bien difficile! —Soit: mais je le veux, et je vous l'ordonne. —A ceci, belle Maguelone, point de replique! Mais si je commets une indiscrétion, à vous en sera la faute. —La faute pour moi, à-la-bonne-heure; mais pour vous le blâme... Je le veux. —Voici une Femme bien-voulante-! (pensai-je). Malgré ma repugnance, Maguelone avait une beauté si imperieuse, qu'elle me commandait malgré moi. Je me levai; je m'approchai de l'oreille de l'Anversaise, et je lui dis: —Belledame, je suis chargé de la part de toute l'Assemblée de vous porter le tribut d'admiration, que meritent vos charmes-. Je croyais qu'elle garderait ce compliment pour elle: mais elle éclata-de-rire, d'un rire d'aise, tourna le dos à l'Homme qui l'accompagnait, me

regarda bien en-face, après s'être secouée cinq à six fois, pour se mettre à son aise, et me repondit, dans son patois: —Vous êtes bien très-honnête, Monsieur! et je vous mercie fort-beaucoup de la parole que vous me remettez: cela est d'un gendre de merite grand, envers moi de merite petite-! Maguelone, qui brûlait d'envie de lui parler, me coupa la reponse: —Je suis enchantée, Madame, qu'un Homme de ma compagnie ait pu vous dire une chose agreable, et je l'en felicite! —Hâ! (dit la Blonde) Monsieur fait le favori de Madame. —Mon Favori! non: mais nous sommes connaissances. —Fait-il riche? —Je l'ignore: mais moi, je le suis beaucoup. —Hô! que bienhûreuse vous êtes, Madame-!... Puis se retournant vers l'Homme qui l'accompagnait, elle lui dit d'un ton de fausset au diapason: —Ça m'a l'air d'une Dame bien-très-comme-il-faut! —Je le crois bien! (repondit l'Homme). —Vous la connaissez? —(*bas*) Certainement-! A ce mot, la Blonde lui tourna le dos, pour dire en souriant à Maguelone: —Puisque cela est si bien-vrai, Madame, vous voulez que nous allions ensemble à la representation de nuit dans le theatre de M Nicolet? —Je prefererais pour vous l'Ambigü-comique (repondit

Maguelone): mais partout où je me trouverai avec vous, je serai très-bien-! La Blonde se retourna vivement du-côté de son Homme, desorte-qu'elle montrait entièrement le dos à Maguelone: —Je n'ai jamais vu l'Ingenu-comiq; il faut y vouloir aler avec cette Peau-Dame: Si vous voudriez prendre les billets? —Je ne le souffrirai pas! (s'écria Maguelone). —Avez-vous une carrosse? (dit la Blonde, en se retournant tout-à-fait de son côté, comme si elle avait été mue par un fil-d'archal). —Oui, ma Belle. —Hâ! bien! bien! moi le depense de les places; vous de la carrosse-. Cependant l'Homme s'était levé: Il revint avec quatre billets, qu'il me donna, en disant: —Comme vous entrerez le premier, chargez-vous des billets. —Hô! si vous faites affaire (lui cria la Belle-Anversaise) emmenez-vous-en-! Il ne repondit rien. Mais j'entendis qu'on disait autour de nous: —C'est une fine-mouche, que cette Femme! Elle parle ainsi exprès aujourdhui, et elle affecte même de mal s'exprimer, parcequ'elle pense que cela lui va-. Je fus au-fait. Maguelone dit à l'Anversaise: —J'ai preferé l'Ambigü-comique pour vous et pour moi, à-cause du petit Arlequin, qui joue dans les Marionnettes, et dans une pièce nouvelle mi-

serable ; mais j'aime à voir courir, trotter cet Enfant : La Pantomine du *Triomphe de l'Amour et de l'Amitié*, qu'admirent sérieusement les Cataugans et les Grisettes, est une bêtise !... mais je m'amuse à voir l'attendrissement stupide de ces Animaux-là, autant que de leur joie, et de leurs gros éclats de rire. L'heure d'entrer était arrivée ; la Blonde voulait partir, pour être mieux placée. —Ne vous gênez pas ! (lui dit Maguelone) ; nous le ferons toujours bien. Mais la Blonde était entêtée, et fort-impatiente ! il fallut que la Brune cedât. On partit. Tout était plein. —Voyez-vous, là, madame, que j'avais la raison !... Il faut nous en-aller, et nos billets seront perdus-! Maguelone la prit à brasse-corps, et lui dit, —Venez, venez, Folle-. Elle la mena par un corridor de côté, jusqu'à la première loge, qu'elle fit ouvrir, et où nous ne fumes que nous-quatre. La Blonde en était toute-étonnée ! —Vous êtes donc l'amie de M. Laudinot ?... Hâ ! c'est bien ! nous voila bien-placés ! c'est bien-! Et dans sa joie, elle embrassa la Brune, qui le lui rendit. La toile se leva. Maguelone regardait indifféremment, et souriait seulement au petit Nain, qui tâchait par ses lazzis, de singer Carlin : Elle louait aussi le talent d'Au-

dinot, pour former ſes Buches, ſes Enfans, ét ſes plats Auteurs de pièces: car il avait pour manœuvres à ſon theatre, ce qu'il y a de plûs vil dans la baſſe-litterature. Quant à la Blonde, elle ouvrait ſes grands ieux de toute l'étendue de leurs paupières, ét elle admirait tout. —Hâ! que c'eſt très-peau! Hô! que c'eſt pûs choli davantage!... Hâ! que c'eſt du pon gendre-! Elle louait hàut; elle riait de toutes ſes forces; ét ſans le ſavoir, elle donnait à Maguelone le plaiſir le plûs vif ét le plûs neuf, qu'elle eût goûté depuis longtemps!... Après les Marionnètes, elle dit bien-haut à la Brune;. —Hé! vous m'auriez-dit, qu'il n'y avait que la Cataugand ét la Griſette, qui trouverait ça ſi bien-peau! che ne ſuis pas griſe; che n'a pas la cataugand; ét par-le-tant voyez comme che ris ſi-fort? Hô! ça m'amuſe, ça m'amuſe, plûſque-davantage-! Ce qu'elle diſait, ét ſurtout ſon ton ét ſon langage, plurent à l'Aſſemblée, qui en parut plûs amuſée que de ce qu'on avait joué. Mais ce fut bien-pis, aux *Fourberies-du-petit-Arlequin!* platitude qu'on donnait enſuite. Quand elle le vit courir avec ſa ſeringue après le Père de ſa Maîtreſſe, pour lui mieux perſuader qu'il eſt apothiquaire, elle éclata, elle ſe leva, retomba; elle interrompit le

ſpectacle, et faillit à mourir-de-rire. J'entrevis le Mamonet à cette representation : et ſ'intereſſait vivement au ſuccès de la ſote pièce, par une ſingulière raiſon, c'eſt qu'on le flatait qu'il reſſemblait au Petit-arlequin, à la gentilleſſe-près : Auſſi aſſurait-il à tout le monde, que n'ayant pas le bonheur d'être ſon père, il voulait un-jour l'avoir pour gendre : On le voyait groſſir, à-meſure que la Blonde marquait plûs d'interêt à l'Acteur : —Hé ! voyez, Meſſieurs, quel doit être le merite de l'Enfant ! car la pièce eſt miſerable : je le ſais mieux que Perſone ; et cependant voyez, voyez l'effet qu'elle produit, ſur les plûs belles des Spectatrices ! (car la belle Brune riait du rire de la belle Blonde) : Enfin, on donna la Pantomime. Ici la Blonde pleura, ſ'écria, ſanglota. Maguelone ne ſ'était jamais vue à pareille fête. Elle était enchantée. Je ſouriais : Elle me dit : —Mais c'eſt une âme neuve, que cette Femme ! c'eſt un treſor-! Le ſpectacle finit : mais j'y reviendrai ſeul. Je dois me ſacrifier, ſuivant ma promeſſe, pour l'utilité de mes Lecteurs... Maguelone emmena la Blonde,.. Je dois revoir Celle-ci ; mais pour la Brune, ce fut la

seule-fois. L'Homme-de-robe voulut me remener dans sa voiture; mais je le remerciai, en l'assurant que je n'allais qu'à-pié. Je pris par la rue Saintonge & la Vieille-rue-du-Temple.

Arrivés chés la Marquise, à 2 heures, je lui fis un recit detaillé de ce que je venais de voir. Ensuite, je lus une Juvenale, qui se trouve dans le *I Vol.* des FRANÇAISES, *p.* 152. Je partis à trois heures. Je ne rencontrai rien qui fût digne de remarque. Je vis seulement des Chifoniers attaquer les Chats, & l'Homme à la petite-lanterne, qui courait en regardant partout.

CXIX NUIT.

LA VRAIE MAGUELONE.

Je n'avais-garde le lendemain de manquer le Boulevard, & les representations nocturnes! Après avoir vu Mad. Lamet, qui m'annonça qu'elle avait les deux Enfans; qu'elle se proposait d'en faire des Adoptifs, qui la cheriſſent un-jour comme leur Mère, & que son Mari avait goûté cette idée, je me rendis au Café-Cauſſin, comme le plûs fecond en avantures, à-raison de son voisinage des Baladins. J'y étais à-peine, que je vis paſſer devant les tentes de

l'avant-salle, une belle Fille, mise d'une manière provoquante, chaussée en-blanc et très-haut. Quelqu'un dit ; —Vous parliez hier de Maguelone ; la voila ; c'est bien elle-l Ces mots me frappèrent ; ce n'est pas que je ne susse à quoi m'en tenir sur la belle Dame de la veille, mais je voulais connaître Celle pour qui on l'avait prise. Je me levai, je suivis la grande Fille, j'admirai le charme de sa tâille, et je l'abordai vis-à-vis la salle de Nicolet. —Vous êtes la belle Maguelone? (lui dis-je). —Elle me regarda en souriant! —Qui vous a dit mon nom? —Tout-le-monde : Vous êtes si connue! une Bellefemme comme vous fait sensation. Ce mot la flatait : —Veux-tu payer une bavaroise? (me dit-elle) ; j'ai la poitrine fatiguée ; cela me fera du bien? Je ne pouvais m'y refuser. Je la conduisis au Café d'Alexandre, ne me souciant pas de me donner en spectacle avec elle à celui de Caussin. Je voulais étudier cette Fille, et savoir ce qu'elle était. Je lui trouvais de la noblesse dans la figure, un air de grandeur ; ses manières étaient aisées, et me parurent d'abord agreables. Je la jugeai très-séduisante ; quoique cela ne s'accordât guère avec son état. Toute sa conduite, en débutant, me parut celle d'une Fille ai-

mable au plûs haut degré. Je me disais neamoins, d'après mon experience; —Il eſt impoſſible que cette Fille, charmante en apparence, n'ait pas l'eſprit faux, ét le cœur mauvais. Après la havaroise, qu'elle prit avec un pain, elle demanda du café: Elle y verſa un peu de lait, pour l'adoucir, ét je l'imitai, n'ayant rien pris dabord. Le vin ét le café produisent ſur certaines Gens un effet avantageux; c'eſt-à-dire, que plûs ces liqueurs agiſſent, plûs ils deviennent bons, gais, tendres: il ſuit de là, que ces Gens ſont naturellement gais, bons, ſenſibles, ét que les ſtimulans, en excitant leurs eſprits, donnent de l'énergie à ces qualités. Je m'aperçus, tout-aucontraire, que Maguelone, après le café, devenait capricieuse, inſolente. Il s'était-preſenté, à ſon ſujet, une idée: car je pouvais beaucoup par la Marquiſe, moi, neant par moi-même! Voici mon idée: —C'eſt une excellente action, que d'ôter au vice une belle Fille, ét de tâcher de la rendre à la Nature, à la Société! Hâ! ſi cette belle Femme voulait être épouſe ét mère, quel eſt l'Homme qu'elle ne rendrait pas heureux? On pourrait la marier à la campagne, après avoir purifié ſon cœur..... Hé! quel eſt le cœur

d'Homme ou de Femme, que celui de la celeſte Marquiſe De-M**** ne purifierait pas-?... Mais lorſque je commençai à voir de la diſparate, je reſolus d'approfondir le caractère de Maguelone. Elle demanda de l'eaudevie? Malgré ma repugnance pour cette deteſtable liqueur, j'en fis apporter, et je lui ſervis le tout. Elle s'anima, et en ſe developant, ſon caractère ſe montra le plûs bizarre, le plûs extravagant, que jamais j'euſſe rencontré: Elle me ſouriait; elle me brufquait, elle m'inſultait, ce qui eſt plûſqu'injurier. Je tâchai de m'armer de patience. Mais il eſt impoſſible d'exprimer à quel point elle en abuſa! Elle me prit pour un Grigou, un Plat, et elle agit en conſequence. Lorſque je l'eus laiſſée aler aſſés-loin, je me concentrai un moment: Elle me crut au comble de la ſotiſe, un vrai Colas: Elle ſe rinça la bouche avec un reſte d'eaudevie et d'eau, et me jeta le tout au viſage. On peut croire, que bien que je ſois d'un caractère très-emporté, je ne pouvais me fâcher contre une Femme que j'éprouvais: Mais c'était le dernier trait que je devais ſouffrir. Les ris de tous les Environnans la feſaient triomfer: J'ai le poignet fort: Je la ſaiſis vigoureuſement par le bras a

—Alons, Maguelone, eſſuyez-moi? ét. ne vous le faites pas redire... C'eſt pour vous éprouver, que j'ai voulu voir juſqu'où vous porteriez l'inſolence!... Obéiſſez! ou morbleu-?.... Tous les ieux étaient fixés ſur nous; toutes les bouches étaient beantes. Je ſecouai Maguelone ſi puiſſamment! que je l'inclinai juſqu'à terre. Elle voulut rire: —Non, non! plus de plaiſanterie! Eſſuyez-moi, avec votre tablier-blanc! Il le faut! Je le veux! ... Je l'inclinai encore. Ma force l'effraya. Elle changea de ton. J'inſiſtai. Elle m'eſſuya, en reprenant ſon air charmant, par lequel elle avait debuté avec moi. Je vis comment il falait la mener, ét je ne deſeſperai plus. Lorſqu'elle eut fini, ét qu'elle m'eut embraſſé, ſans que j'en parlaſſe, je lui dis: —Vous m'avez manqué de la manière la plûs inſolente, devant tout ce Public; il faut me demander pardon; pardon, à-genoux. Il le faut; je le veux-? Elle me regarda étonnée. Je la ſaisis une ſeconde-fois: — Alons, ét point de retard-! Elle ſourit, ſi... Non, il n'eſt pas d'expreſſion qui puiſſe rendre le charme de ce ſourire! ſi je ne m'étais pas intereſſé à elle, je la quittais desarmé. —A genoux-! (m'écriai-je), en-feignant de

m'échauffer) ; ce qui m'était fort-aisé, le feu me monte facilement au visage! Alors, en ſ'appuyant mollement ſur moi d'une main, elle ſ'agenouilla d'un ſeul. —Des deux-! Elle mit les deux en-terre. —Que veux-tu que je te diſe? —Monſieur, je vous demande pardon de mon impertinence ; vous n'aviez rien fait pour l'exciter : je ſuis une folle, un mauvais-ſujet. —Repète-moi cela mot-à-mot ; car jamais je n'ai pu rien apprendre par-cœur-? Je repetai ; elle prononça. Mon air était terrible : le ſien... charmant, doux, bon. Je vis des Bonnes-gens pleurer. Lorſqu'elle eut fini, elle me demanda, ſi elle pouvait ſe lever? Je lui tendis les deux mains. Elle ſe leva peniblement ; me regarda, ét ſ'aſſit au ſignal que je lui en fis. Je ne lui parlai preſque-plus. Pour achever de la ſoumettre, il m'aurait falu prendre une pipe, ét fumer gravement : Mais cela ne ſe pouvait pas. Je demandai une glace ; que je lui fis prendre. Elle employa les agaceries les plûs ſeduisantes, pour m'en faire accepter quelques cueillerées: Je fus inflexible. Lorſqu'elle eut fini, je lui fis-ſigne de ſortir, ét de me ſuivre. Elle obeït, mollement, en ſ'appuyant ſur moi. Toute la ſalle retentit d'ap-

plaudiſſemens. Ils ne pouvaient être pour elle.. Maguelone ſortit majeſtueusement.

Lorſque nous fumes dehors, je lui dis: —Maguelone, je vous emmène. — Je ferai tout ce que tu voudras (me repondit-elle): je n'ai jamais rencontré d'Homme qui m'ait maîtrisée comme toi! Je ne lui repondis rien: je lui presentai mon bras, ſur lequel elle ſ'appuya de la meilleure amitié du monde. Je la conduisis chés la Marquise. Elle crut que c'était-là mon hôtel, ét ſa conſideration pour moi en augmenta. Je la laiſſai avec la Femme-de-chambre ét les Demoiselles De-Merup, afin de raconter plûs librement à la Marquise tout ce qui ſ'était paſſé. Je dis enſuite, qu'il falait ſoumettre cette Fille par la crainte: que ſans m'en faire connaître, je paraîtrais de temps-en-temps au parloir de la Maison où l'on alait l'envoyer, pour la contenir, ét diriger ſon éducation. L'adorable Marquise conſentit à-tout, ét ne ſe reſerva, que le droit de payer les ſoins que je demandais pour l'Infortunée. On ala chercher une voiture-de-place: j'y montai avec Maguelone, qui me dit: —Ce n'eſt donc pas ici chés toi-? Je ne lui repondis rien. Elle devint douce, careſſante. Je la repouſſais faiblement. Enfin,

nous arrivâmes dans une cour. Nous descendîmes : Je donnai tout-haut les ordres de la Marquise, comme les miens, et je me retirai, laissant Maguelone très-étonnée du denoûment !...

Elle a eu souvent des disparates, depuis son sejour dans cette Maison : On lui temoigne beaucoup d'amitié : Moi seul, je viens la reprimer, et j'écoute gravement les plaintes. C'est un grand travail, que l'éducation de cette Fille, dont je donnerai quelque nuit l'histoire singulière. Qu'il suffise de dire en ce moment, qu'elle était fille-naturelle d'un grand Seigneur, et qu'aubout de deux mois, elle aurait été au-desespoir de quitter son asile.

Après avoir placé Maguelone, je revins lire à la Marquise une Juvenale, intitulée, la LANGUE-FRANÇAISE, *

DUEL DE DEUX BOURGEOIS.

Les évènemens de la soirée étaient de nature à m'occuper profondement à mon retour. Je reflechissais sur le caractère des Femmes, et je me disais à moi-même : —Ce caractère est aussi celui des Hommes, et surtout celui des Orientaux : C'est une des causes du despotis-

* Dans les FRANÇAISES, I Vol. p. 181.

me de leurs gouvernemens: On a éprouvé, qu'il falait conduire ces Nations, comme je conduis Maguelone-. En-ce-moment, j'entendis ferrailler. J'étais alors dans la rue du-Chaume, assés près du Cadran; parceque je voulais aler prendre le bout de la rue Saintdenis, pour m'en revenir par les Halles. Je courus du-côté d'où partait le bruit. Je vis deux Hommes, l'épée à la main; une Femme évanouie sur des pierres-de-taille, ét une autre Femme qui la secourait. Je m'écriai. Aussitôt les deux Hommes s'arrêtèrent. Je m'approchai, pour leur demander le sujet de leur querelle. L'Un des deux me montra la Femme évanouie, ét me dit: —Voila ma Sœur, femme de ce Misérable, qui la traite mal: J'ai resolu de le punir, dussé-je perir en Grève. —Votre Sœur se conduit mal (repondit le Mari). —Tu en as menti! (reprit le Frère) en voulant encore fondre sur lui. Mais je le desarmai. La Femme revint à elle; ét son premier mouvement, fut de venir se jeter dans les bras de son Mari. Je fus touché. —Votre Femme n'est pas coupable! (lui dis-je); elle ne serait pas venue dans vos bras. —Hâ! puissiez-vous dire la verité! —Monstre! tu le sais

bien! (dit le Frère). —Vous gâtez tout! (interrompis-je)..... Madame, êtes-vous innocente ou coupable?... Je vous en croirai! Mais ne mentez pas! Je ſuis le Spectateur nocturne, ét je le decouvrirais! La Dame étonnée me regarda: —Je ſuis innocente; je ne ſuis pas criminelle: mais je n'ai pas toujours été prudente. Je jure par ce beau Ciel étoilé, trône de Dieu, que je n'ai jamais été infidelle! —Je te crois, ma Femme (dit le Mari, en laiſſant couler des larmes...) Alons, me voila heureux... Alons, mon Frère, donnez-moi la main... Oui, me voila heureux: une infidelité materielle aurait empoiſonné ma vie-... Les deux Hommes ſ'embraſſèrent: La Femme prit le bras de ſon Mari; l'autre Dame, celui du Frère, ét je les reconduisis.

ÇXX NUIT.

Suite: Marguerite.

La veille, tandis que j'étais avec Maguelone, j'avais aperçu la Reine des Vielleuses: C'était une Fille apetiſſante, bien-miſe, ét qui paraiſſait avoir un manége propre à ſon état. J'avais remarqué, qu'elle n'avait pas approuvé l'inſolence de ma Compagne, ét qu'elle

chretienne, ét que votre conduite.....
—Moi! je ſuis un Etre-de-plaisir; le ſort m'a placée dans la Nature, comme une perle, comme un diamant, comme une fleur, pour briller, charmer les ieux: C'eſt ma deſtination, comme celle d'une Marchande de vendre, d'une bonne Fermière, d'économiser ét de faire des Enfans forts ét vigoureux. De la conduite, j'en ai: je ſuis ce que je dois être. J'ai voulu ſouper ce ſoir à vos dépens, parceque vous m'avez paru ſinguliér hier, avec Maguelone: Mais je ne ſuis pas comme elle: vous ne m'étonnerez pas. Rien ne m'étonne. Avec vous, je raisonne; avec des Fous, je ſuis inconſequente; ét avec tout le monde, je conſerve mes principes. Je ne trompe jamais: Je donne du plaisir pour de l'argent; non le plaisir qu'on veut, mais celui qui me convient. J'ai fait une reflexion, dès le commencement de ma vogue; c'eſt que ſi je devenais *Fille*, je ſerais bientôt meprisée; que dailleurs je ne donnerais ſûrement ce qu'on veut de moi, qu'une ou deux fois; ét qu'enſuite avilie, je ſerais dedaignée. Tous les Hommes d'ici, car on voit à-peu-près toujours les mêmes, ſavent que je ſuis inflexible; ét Perſonne ne pouſſe les

choses,

choses, où j'ai vu les pouſſer avec quelques-unes de mes Camarades, qui n'ont pas eu ma prudence-. Elle mangeait, elle buvait en-parlant! Elle me presentait ſon verre, pour que je verſaſſe; elle me demandait une cuiſſe, une aîle, ét ne prenait rien elle-méme-. A ſon deſſert, elle desira une pêche, ét de l'eau-devie, dans laquelle elle mit du ſucre. Elle étoit d'une aisance aimable.

Lorſqu'elle eut fini, elle ſe leva, me fit une reverence, ét me remercia. Je la perdis de vue quelques inſtans. Je cherchais des ieux, ſi je reverrais la jolie Renette. Je ne l'aperçus pas. Tandis que j'étais occupé de cette idée, un cri aigü, qui partait du jardin, frappa mon oreille. J'y courus, ainſi que tout le monde, ét je vis..... Marguerite qu'on relevait, baignée dans ſon ſang.... Elle venait de recevoir un coup-d'épée, d'un Homme, qui voulait l'obliger à venir chés lui. Il l'entraînait, ét comme elle ſe defendait vigoureusement, que ſans-doute elle l'avait frappé, le Lâche lui avait plongé ſon épée dans le corps. Je fremiſſais... Une jeune Vielleuse, ſœur de Marguerite, ſe desolait. On éloigna le corps ét la Sœur. Jamais depuis, je n'ai revu cette Dernière.

J'alai tout tremblant, porter cette étonnante nouvelle à Mad. De-M****. Je lus enſuite une Juvenale intitulée, LE CHAGRIN *.

SUITE.

Je retournai au Boulevard, en quittant la Marquiſe. Le trouble était paſſé : Il règnait une ſolitude profonde dans le ſejour du trouble ét de la confuſion. Tandis que je reflechiſſais, je vis trois Hommes qui revenaient du côté du reſervoir de la Ville. Ils paraiſſaient diſputer vivement. —Heureuſement, on ne t'a pas arrêté-! (disait l'Un, mis en Officier ſuperieur). Quelle folie! quelle barbarie! tuer une Fille, parcequ'elle ne veut pas te ſuivre? Te croyais-tu encore dans le camp de Cloſter-Seven, avec ces Hanovriennes, que nous fesions aler ét venir, à notre caprice? —Celle que tu viens de poignarder (dit Un-autre d'environ 40 ans), a toujours été ſage : C'était une Fille-de-merite! J'ai ſouvent causé avec elle, ét je la regrette ſincerement-. Je n'en entendis pas davantage. Je m'en alai par le Boulevard Saintantoine.

* Elle ſe trouve dans le IV Volume des FRANÇAISES, p. 99.

LA FILLE IMPRUDENTE.

Près de la demi-lune où l'on joue à la longue paume, je trouvai une Jeune-fille du Peuple, comme assoupie sous un banc de pierre. Je la remuai. Elle me repondit par un cri-de-frayeur. —Hé! mon Enfant! que faites-vous-là? —Monsieur Lafrance, ne me decouvrez pas! —Ne craignez-rien! je ne suis pas Lafrance; je suis un honnête Bourgeois. Qui êtes-vous? Elle se leva de sous le banc, me regarda, ét me dit: —Je suis Blanchisseuse: J'ai été à la Courtille avec un Semestre mon voisin: Deux autres de ses Camarades sont venus à notre table. Ils m'ont grisée, pour faire de moi ce qu'ils voudraient après. Ils ont voulu me mener dans les marais: Je me suis sauvée: Ils m'ont rattrapée: ils mont batue: mais je n'ai pas cedé. Enfin, je me suis échappée d'eux sur le Boulevard, ét les entendant me poursuivre, je me suis couchée sous ce banc, où je me suis endormie. Je vous en prie! ramenez-moi chés ma Tante, rue des-Grands-degrés, ét dites que j'étais avec vous: Car je vous reconnais pour un voisin. Je la ramenai effectivement. Je fis lever la Tante, ét je lui remis sa Nièce, en lui recommandant de la douceur ét de la surveillance.

CXXI NUIT.

FOIRE SAINTLAURENT.

Depuis quelque temps, j'avais grande envie de revoir le ſpectacle des Danſeurs-de-corde. Je ne pouvais mieux choiſir que cette Nuit. Les ſpectacles du Boulevard étaient à la foire Saintlaurent. Après avoir parcouru les beaux Boulevards, je pouſſai juſqu'à la porte Saintmartin, ét j'alai à la Foire, qui ſe tient dans le preau des Lazariſtes. Tous les Baladins (ét autrefois l'Opera-comique) ſont obligés de ſ'y rendre: C'eſt, dit-on, pour donner de la vie à cette Foire inutile, ét ſi parfaitement inutile, qu'on eſt obligé d'y envoyer des Baladins, pour la vivifier. C'eſt le commerce ſeul, qui devrait attirer, ét le Public, ét les Baladins: Mais il n'eſt pas de Pays, où l'on connaiſſe moins le commerce, ét les moyens de le favoriser, qu'en France: La Ferme-generale aneantit l'induſtrie Nationale, la repouſſe dès qu'elle veut prendre l'eſſor, ét finira par la detruire: Il faudrait des franchiſes, ét la Ferme n'en veut pas; elle ne rêve qu'à des profits immenſes: mais on n'en fait pas d'immenſes ſur des Pauvres; elle tire peu de chacun, ét elle les épuiſe tous, pour ſ'engraiſſer de leur ſang, pour étaler enſuite une folle ét criminelle opulence. Une

franchise, cependant, accordée aux deux Foires Saintlaurent et Saintgermain, qui seraient toutes deux ôtées des mains des Moines, lesquels ne peuvent decemment les conserver, attirerait en France les Etrangers, et surtout donnerait occasion aux Marchands de Paris, de vendre et de faire vendre tous leurs gardes-boutiques: La Ferme même y trouverait son compte, par une circulation plûs abondante, et la consommation des autres denrées: Mais l'esprit financier est le poison lent de l'Etat. Quand chargera-t-on les Peuples de verser eux-mêmes leurs contributions dans le tresor public!..... Telles étaient mes reflexions, de la porte Saintmartin, à l'enclos Saintlaurent.

Arrivé dans le bazar, je vis quelques boutiques mesquines et mal-fournies, des Coureuses étalant des modes, comme les Araignées tendent leurs toiles, des Billards, des Cafés, des Tabagies, et surtout des Baladins. Les parades commençaient, avec un vacarme épouvantable, et fesaient deserter jusqu'aux Billards: Je me crus en Espagne. Je me mêlai dans la Foule, et j'examinai ce qui se passait à la Parade, dans un endroit moins large et plûs concentré que

le Boulevard. Je remarquai dabord, que la Foule était particulièrement composée de trois ſortes de Perſonnes, de Filous, d'Apprentifs, non encore avancés, qui ne gâgnaient pas leur chandelle, ét dont quelques-uns n'étaient pas plûs ſûrs que les Premiers; enfin d'Enfans-de-famille, qui ſ'échappaient. Il y avait auſſi des Ouvriers peu actifs, ou de Ceux qui ne peuvent travailler à la lumière, ét des Etrangers. Les Filles étaient particulièrement des Coureuses novices, dés Couturières, des Froteuses, des Gazières, ét des Filles d'Artisans. Il n'était pas poſſible qu'il ſe commît là des desordres, comme dans les grandes foules, mais on ſ'y eſſayait. On profitait des pointes ordurières de la parade, pour expliquer aux Jeunesfilles les choses relatives à l'indecente bouffonerie. De temps-en-temps, il y avait un petit reflux, pendant lequel les Eſcamoteurs tâchaient d'operer. Des Poliçons jouaient des tours aux Filles, dans les momens de grande attention, ét aprés une indecence bien caracterisée, ils ſe retiraient au cri de la Jeune-perſonne, que les Camarades de l'Inſolent environnaient d'un air de morgue affectée, les ieux fixés ſur la parade. Je vis avec ſa Mère, une Jeunefille qui fut ſi gra-

vement insultée, dans un moment où elle riait de tout son cœur, qu'elle s'en trouva-mal. Elle était même blessée. Je fis des reproches à sa Mère, de ce qu'elle amenait sa Fille dans un endroit pareil. On fut obligé d'appeler un Chirurgien... Je detourne les ieux de cette infamie. Un Jeune-provincial perdit sa montre, sa tabatière, sa bourse ét son mouchoir. Je crois même, que ce ne furent pas des Filous de profession qui le depouillèrent, mais de Très-mauvais-plaisans, que son air neuf ét sa phisionomie admirative avaient beaucoup divertis.

Le sujet de la parade, était Cassandre grossièrement dupé par Leandre, secondé, comme de raison, par Colombine ét par Pierrot. L'indecente Coquine employait les moyens les plûs coupables, de la manière la plûs effrontée, pour duper Cassandre, en lui fesant payer sa dot. Elle le caressait, le flatait; ét donnait ainsi la leçon la plûs efficace aux Novices qui l'écoutaient. Cette Colombine était jolie; elle était même, contre l'ordinaire des Paradeuses, mise avec une sorte de goût voluptueux. Ce qu'elle disait, ce qu'elle fesait n'en était que plûs propre à seduire. Dans cette occasion, tandis qu'elle caressait Cassandre,

dont elle preſſait la tête contre ſa poitrine, le beau Leandre chatouillait le creux de la main du Vieillard, qui ſ'imaginant que c'était Colombine, jouait un pantomime ſemblable à celle de la danſe des Nègres. Ce fut à cette farce, que la Jeunefille fut inſultée, ét elle n'avait pas été la ſeule: Le lubrique Vieillard excitait une frenesie univerſelle parmi la Jeuneſſe exaltée, ét l'on vit une partie des Femmes ét des Filles obligées de ſ'écarter, ou de fuir.

Une ſage Police a ſupprimé ces Parades, qui ont abſolument ceſſé en 1777, à la dernière foire Saintovide de la Place Louis-XV. Je n'entrai pas chés Nicolet, comme je me l'étais proposé. Je remis à la Nuit ſuivante. J'aidai à remener chés-elle la Jeunefille inſultée. Nous la portames doucement à quatre: C'eſt-à-dire, que nous nous relevions de 50 en 50 pas. Elle fut très-incommodée, ét garda le lit ſix ſemaines. Il n'eſt pas neceſſaire que l'on m'entende plùs clairement. Elle était jeune, blonde, ét très-jolie.

J'alai raconter l'emploi de ma ſoirée à la Marquise: Enſuite, je lui lus une petite Juvenale, intitulée, L'AMI DE LA MAISON *.

* Dans les FRANÇAISES, III Vol., p. 177.

DUEL DE DEUX ABBÉS.

Comme je savais que la Foire ne fermait qu'à 2-heures, j'y retournai, pour voir les suites des representations nocturnes des Bas-farceurs. J'arrivai au preau comme on en sortait. Je vis une Dame âgée, avec son Mari, et une Jeune personne charmante, leur fille. Ils se retiraient tranquilement. Deux Abbés, mis en petits maîtres, et que j'ai connus depuis pour deux Maîtres-de-musique, suivaient à quelque distance, et se disputaient avec vigueur! Je compris, que l'Un avait soufflé à l'Autre cette charmante Ecolière. Je ne croyais pas que cette dispute pût avoir des suites fâcheuses, entre deux Êtres pareils, ordinairement très-lâches: ainsi, je marchais fort tranquilement, sans trop les observer. Au moment où je m'y attendais le moins, vis-à-vis une petite rue, ils s'éclipsèrent avec vivacité. Cette demarche m'étonna: Je m'arrêtai, et j'entendis un coup-de-pistolet. J'accourus: Un second se fait entendre. Un des Abbés passa près de moi en courant, et disparut. J'alai pourlors porter secours au Blessé, qui, peut-être, n'en avait plus besoin. Je trouvai l'autre Abbé, plein de vie, cherchant son chapeau. —Vous n'êtes pas mort? (lui dis-je). —Non! que voulez-vous dire? —Votre Homme

fuit, ét vous venez de vous battre au piſtolet.... —Paix! paix donc! —Ne craignez rien.... Mais, dites-moi; quel eſt le ſujet de votre querelle? —Une Ecolière, qu'il m'a enlevée en ſ'en fesant aimer: C'eſt un mauvais-ſujet; ét c'eſt plûs pour l'interêt de la Jeuneperſonne, que pour le mien que je me ſuis batu. Il croit m'avoir tué: Je vais me tenir renfermé; je ferai courir le bruit que je ſuis mort; il fuira, ét mon but ſera rempli: Je preserverai ainſi la Jeuneperſone d'une ſeduction inevitable. Je ne ſavais trop, ſi je devais approuver ou blâmer. Je quittai l'Abbé cru mort, ét je marchai vivement. Je ratrappai les Parens de la Jeuneperſone, ét je trouvai le pretendu Vainqueur avec eux. Il me reconnut, ét ma préſence l'effraya au-point, qu'il ſ'enfuit en me voyant aler droit à lui! A tout évènement, j'appris aux Parens ce qui ſe paſſait; bien ſûr que cette decouverte ferait expulſer les deux Maîtres-de-musique. Ce fut mon avis; qu'on ſuivit dès le lendemain. Mais on apprit alors, que les deux Lâches ayant chacun chargé le piſtolet de l'Autre, n'y avaient mis que de la poudre; que tous-deux étaient tombés exprès, ét que Celui qui ſ'était enfui le prem.^er, était le plûs adroit: Il ſ'était traîné, avant de ſ'échapper, par-

cequ'il penſait avoir reellement tué ſon Rival, cru plùs genereux que lui dans la charge du piſtolet.

ÇXXII NUIT.

SUITE: NICOLET.

J'étais curieux de ſavoir ce qu'étaient devenus les deux vaillans Maîtres-de-muſique. J'alai chés les Parens de la Jeune-ét-gentille Ecolière. Ils m'apprirent, que le pretendu Vainqueur, croyant reellement avoir mis ſon Rival par-terre, avait pris la fuite: Que le pretendu Mort était venu, le-matin, raconter l'avanture à ſa manière, en offrant ſes ſervices: mais qu'il avait été durement congedié. J'obſervai la Jeuneperſonne. Je ſurpris un ſourire, ét je ſoupçonnai que le Fuyard n'était pas loin. Je diſſimulai, me promettant de ſavoir bientôt la verité.

En-quittant les Parens de la Jeune-écolière, je courus au Boulevard. Je m'y arrêtai peu; l'abſence des Petits-ſpectacles les rendait preſque deserts. Dailleurs, Marguerite n'y était plus; ſa Jeune-Sœur ét Renette ſemblaient craindre d'y reparaître. J'arrivai à Foire-Saint-laurent, à l'inſtant où les Parades finiſſaient, ét où l'on entrait à la representation nocturne de *Nicolet*. Je n'avais jamais vu

ce bas-ſpectacle, quoique j'euſſe été frequenment aux FRANÇAIS, aux ITALIENS et à l'OPERA, tout-ennuyeux que ce dernier était alors.

Au-moment où je me plaçai dans le parquet, l'on alait commencer la danſe-de-corde, et l'on en fesait les preparatifs. J'en fus diſtrait neanmoins par ce qui ſe paſſait aux premières-loges. Elles étaient remplies de Filles et d'Hommes, comme je n'en avais jamais vus: Je comparai tout-bas ces Derniers aux Bourdons des Ruches, qui n'en ſortent qu'à la fin de l'été, qui ne ſ'établiſſent jamais, car on n'en voit pas dans les Eſſaims, et qui, nés pour le plaiſir, expirent inutiles, après l'avoir goûté: Ils me rappelèrent les Efféminés du BAL-PAYÉ de la LXV NUIT. Ce qui m'étonna, ce fut l'impudence des *Filles!* Hâ! combien je ſentis, en ce moment, l'importance de l'execution du PORNOGRAFE, qui les ſequeſtre de la Société, ſans les rendre malheureuſes; mais qui préſerve les Hommes de leurs montres affectées, ſcandaleuſes! Le Tripot ſ'arrangeait, ſ'amuſait, avant la toile-levée, et il me parut que les jeux, les exercices, les pièces n'étaient que le faible pretexte des ſcènes pittoreſques qui les precedaient. Je reflechis un moment ſur la reünion favoriſée de tant d'E-

tres-vicieux: je conſiderai la plûpart de ces Filles, la fleur de nos campagnes par la beauté: je comparai ce qu'elles fesaient à Paris, avec ce qu'elles euſſent été chés des Parens travailleurs; à ce qu'étaient leurs Sœurs, leurs Mères: Je ſongeai qu'il était poſſible que de jeunes Paysanes grevées d'un travail rude et continuel, viſſent en beau la vie desordonnée de leurs effrontées Parentes, et qu'elles s'échappaſſent, pour venir vivre comme elles.... Je fremis! Je comparai ces bonnes Mères, les Jeunesfilles pleines de pudeur, de nos campagnes, avec ces Libertines ſans libertinage particulier, mais plongées dans le vice par les paſſions d'Hommes pervers, retenues dans le desordre par des Prêteuses-ſur-gages, qui les logeant, les habillant, tiraient tout le deplorable profit de leurs charmes, tant qu'elles avaient de la fraîcheur, et les plongeaient enſuite dans le goufre de la honte, du crime et du malheur! Je voyais ces Êtres, brillans comme des Papillons, mais dont le ſort n'avait pas plûs de ſolidité que les aîles dorées de cet Inſecte éphemère, je les voyais, deux années plûtard, reduites au plûs vil des emplois, arrêtées, reſſerrées, puis rendues au vice et à la crapule, pour continuer une vie miserable dans une ſuite d'empri-

sonnemens ét de debaûche, dont tous les profits devaient être abſorbés par les Peſtes-publiques, par ces bas Libertins delateurs ét ſuppôts du crime !... Auſſi tandis que les Infortunées riaient ; que des Jeunes-militaires corrompus ét corrupteurs s'aviliſſaient avec elles, j'étais immobile, l'œil ét la penſée arrêtés ſur les années ſubſequentes: le moment present ne me paraiſſait que l'orifice d'un goufre profond. Je m'étonnai, que dans un Pays, où la raiſon paraît dominer ; qui profeſſe une religion decente ét ſerieuſe, on pût tolerer des amuſemens qui bleſſent ét la raiſon, ét la morale, ét la pureté du culte public ! Je me dis avec douleur: —Chés tous les Peuples dont l'opinion civile contrariera, bravera la religion, l'on n'aura ni religion, ni mœurs: Auſſi n'en avons-nous pas: On voit parmi nous quelques Femmes, un petit nombre d'Hommes abſolument devots ; le reſte n'a ni principes, ni religion, ét ſe moque même de Ceux qui en ont! Point d'application de la croyance à la morale, parceque le Gouvernement-public lui-même ne fait pas cette application, dans ce qu'il preſcrit, ou ce qu'il tolère: Il permet aux Gens-ſans-principes, des plaiſirs tels, qu'il paraîtrait lui-même, ſans principes, s'il n'était moralement impoſſible

qu'il en manquât. —Mais, introduira-t-on un regime monacal? rendra-t-on la Nation triſte? —Non pas triſte, mais ſerieuse; ét elle n'en vaudra que mieux; elle en ſera meilleure, ét parconſequent plûs heureuse: L'on n'aneantira pas ſes plaiſirs, on en changera le genre: Elle n'aura plûs ceux de la ſatire, du perſifflage, de la mechanceté; mais ceux de la bonhommie, de l'attendriſſement: Aulieu des Farces poliçones des Dancour ét des Montfleuri; des Pièces ſcelerates de Renard; aulieu des baſſes és degoûtantes Parodies, qu'on n'autorise que des Drames vertueux, ét l'on en verra les fruits! Les plaiſirs des Rieurs, ſont preſque-toujours fondés ſur la mechanceté, ét je ſoutiens, qu'on ne rit jamais innocemment du ridicule, parceque jamais on ne peut en rire bonnement. En proſcrivant le comique mechant, inhumain, petit-à-petit la Nation deviendra ſerieuse, grave; elle ſ'occupera de choſes utiles; elle reſpectera la vertu; elle en recherchera la pratique: Elle ne rira plus d'Autrui, parceque ce genre de rire diſſout la confraternité; aigrit la ſociabilité; éteint la ſenſibilité: on ne rira plus, mais on ſera content: les vains éclats-de-rire ne ſont pas le bonheur; ils ne ſont pas même le plaiſir: Les Gens les plûs heureux ét les

plus estimables que j'aie connus en ma vie, ne riaient jamais; ils ne se laissaient jamais emporter à la colère. Je les ai suivis; j'ai vu que ces Êtres vertueux et toujours contens, n'aimaient pas la comedie; qu'ils detestaient la farce: Je leur ai entendu dire, Que jamais on ne corrigeait les Hommes par le rire, mais par une remontrance serieuse, onctueuse, sensée: Que si le rire éloignait de certains ridicules, c'était aux-depens de la bonté-d'âme, et en substituant un vice au ridicule: Qu'on n'a pas assés reflechi à ce genre dangereux de correction des ridicules, dont on s'est quelquefois puérilement applaudi: —Le bel effet (ajoutaient-ils) qu'on a produit en ridiculisant la gaûcherie des Bourgeois! on leur a ôté leurs petits ridicules, pour leur faire prendre les grands vices de nos Seigneurs... Que Molière a fait de mal! le TARTUFE et les FEMMES-SAVANTES exceptés, toutes ses pièces sont le fleau du Genre-humain: Le MISANTHROPE a ridiculisé la severité morale, la verité de caractère! On cite le mot de Montausier comme un éloge; et c'est une critique douloureuse! —Vous êtes loin d'avoir une juste idée de la vertu, faibles Courtisans, qui faites, avec votre Molière, l'injure à l'Homme vertueux de le nommer Misanthrope! Je voudrais lui ressembler—?...

Mais c'eſt l'ÉCOLE-DES-MARIS, cette Pièce ingenieuse, le chefd'œuvre de Molière, comme comedie! elle eſt bien-plûs funeſte aux mœurs, que les pointes ordurières de Dancour ét de Montfleuri; que la ſcelerateſſe du LEGATAIRE, qui n'eſt dangereux que pour le Peuple; (ét c'eſt juſtement l'amusement familier que donnent au Peuple les Bas-ſpectacles!): Molière plûs grand, plûs noble dans ſes idées, avait une pernicieuse philosofie, qui tendait à donner aux Français une facilité de commerce ét de mœuts, qui contraſtât avec la jalousie des Italiens, ét la gravité des Eſpagnols: Il voulait auſſi repouſſer la ſeverité janſeniſte, qu'il regardait comme un acheminement au puritaniſme; il cherchait à énerver notre antique franchise, à émouſſer toutes les vertus, à les rendre urbaines, aulieu d'agreſtes, ét à leur donner une amenité de cour: On dirait, à la lecture de ſes Ouvrages (qu'on me paſſe cette idée, qui m'a toujours frappé!) qu'il voulait preparer toutes les Belles de la Cour aux galanteries du Maître, ét tous les Maris à la resignation... Mais ne ſuis-je pas chés Nicolet, entouré de Filles ét d'Efféminés?

Il n'exiſta peutêtre jamais de Directeur de ſpectacle auſſi depourvu de goût ét des connaiſſances relatives à ſon art, que le

Chef des *Grands-Danſeurs-de-corde !* Son genre eſt le plûs bas, le plûs vil, le plûs corrompu: Cependant, ſi je le compare à celui de l'*Ambigü-comique*, dont le Directeur aucontraire a le goût delicat, je crois que ce Dernier eſt le plûs dangereux pour les mœurs: On y profane de Jeunes-talens; on y rend le vice aimable par la naïveté, par la figure, par l'habit, par le jeu, par le ton: Chés Nicolet, tout eſt groſſier, crapuleux; c'eſt le ſpectacle des Faquins de la lie des Tâilleurs, des Cordoniers, des Savetiers, des Debardeurs; la cláſſe des Marchands & même des Artisans ne trouve rien-là qui puiſſe la ſeduire; ce ſont de vieilles Danſeuses ſeches & ſans talent; des Actrices de Parade, ſans art, ſans maintien, ayant une voix à rogome; des Acteurs barbouilleurs & malpropres; des Baladins repouſſans..... Mais ſi quelque-jour ce Theatre venait à mettre plûs de goût & de propreté dans ſes representations; à ſe donner des Actrices jeunes & jolies; des Acteurs paſſables pour le talent, la figure & l'habit, il ſerait un foyer-de-corruption pour la Cláſſe-moyenne; d'autant plûs pernicieux, que cette Cláſſe eſt la plûs nombreuse, & celle dont les mœurs importent le plûs à l'État. (C'eſt ce qui eſt aujourdhui.)

Des Hommes aſſés legers danſèrent ſur la corde; ils m'amusèrent, ils m'étonnèrent! Une Femme très-laide parut enſuite; mais eût-elle été jolie, ce genre de danſe, ét l'habit ſous lequel la Danſeuse y paraît, ôte tout le charme du ſexe: Auſſi, ne trouvai-je pas la moindre indecence dans ces premiers jeux, dont on m'avait parlé en province avec admiration, comme d'un ſpectacle voluptueux. Les *Sauts*, qui vinrent enſuite, ét tout ce que Nicolet appelle ſes *Exercices*, me parurent un amusement d'Ecolier; ou, ce qui revient au-même, de Bonnes-gens de Village, qui s'étonnent de tout. Mais ce furent ſes Pièces, qui me ſurprirent! On en donna trois, outre la Pantomime. La première était une Saveterie, que je n'aurais pas desaprouvée, ſi elle avait été propre à corriger l'ivrognerie: Mais loin de-là! elle la rendait agreable pour le Peuple, qui s'intereſſait à l'Ivrogne; car toute la haîne retombait ſur ſa Femme. Taconet, auteur ét acteur, jouait d'après nature; vu que ſouvent il alait boire avec ſes Modèles, qui la plûpart-du-temps le regalaient. La ſeconde Pièce presenta une Coquette du genre de Celles des Loges ſur le theatre: Elle dupait un Vieillard, ét donnait à un Eſcroq les presens qu'elle extorquait au

Barbon. Je ne vis pas la moindre improbation du vice, dans toute cette Pièce, intitulée *les Girandoles*; si ce n'eſt que le Vieillard eſt groſſièrement dupé. Dans la troisième, *Madame-Miroton*, il y eut quelques ſales équivoques ſur differentes eſpèces de fauſſes. La Pantomime repondit aux Pièces: Un Vieillard a une Fille aimée par Arlequin, qui, au-moyen d'une baguette enchantée, ſe metamorfose de differentes manières, pour échapper aux pourſuites de ſon Rival, ét aux defenſes du Père de ſa Maîtreſſe: Il les enchante, les rend immobiles, par la vertu de ſa baguette: ét le Peuple baille. Pour le bon exemple, le Père reçoit frequemment des coups-de-pié ou de-bâton; ſon Valet ſe moque de lui, le fait tomber: ét le Peuple rit! La Fille trompe ſon Père: ét le Peuple rit! On voit comme tout-cela eſt exemplaire, pour le Peuple, ét pour les Laquais des ſecondes-loges!

Durant tout ce ſalmi, les Filles ét les Efféminés riaient, cauſaient, ét feſaient pis encore! On ſe diſputait, on ſe pouſſait: Le Public-Nicolet, qui aime autant ou mieux la ſcène des loges, que celle du theatre, applaudit aux premières, ſiffle les ſecondes, ét de ſpectateur, devient acteur indecent, bruyant, ſcandaleux.

On ſortit à deux-heures-paſſées, ét je

courus chés la Marquise. Je n'eus que le temps de lui raconter ce que je venais de voir, ét de lui laiſſer une petite Juvenale intitulée, L'ÉCUEIL *.

ÇXXIII NUIT.

SUITE : RENETTE.

Avant que d'aler au Boulevard, je desirais de voir la Jeuneperſone de l'entrée des Tuileries par la rue de-l'Echelle : Renaud m'avait écrit, pour me prier de me trouver à ſes accords. Je m'y rendais, lorſqu'aubout de la rue du-Four, j'aperçus une grande Fille, faite-autour, mise en Vielleuse. Je la joignis, ét la reconnus : C'était Renette. Je lui adreſſai la parole, par un compliment. Elle ſourit ; ét me regarda: —J'entens tous les jours ce que vous me dites-là (me repondit-elle), tantôt bien, tantôt mal-tourné... Mais ne vous ai-je pas vu quelque-part? —Oui, ſans-doute: chés un Traiteur du Boulevard, à-côté du Café d'Alexandre. —Juſtement ! vous étiez avec Maguelone. Qu'eſt-elle devenue? On dit que vous l'avez emmenée. —Si je vous connaiſſais davantage, je vous ferais ma confidence. —Hé! faites-la-moi, ét ſoyez ſûr de ma diſcretion.... Si vous l'avez

* Dans le III Vol. des FRANÇAISES, p. 27.

retirée d'un état, pour lequel elle n'était pas faite, je vous en remercie, comme étant de son sexe. Mais j'ai un avis à vous donner: c'est qu'il faut, avec elle, beaucoup de fermeté!... Vous en avez fait votre maîtresse? —Non, belle Renette: j'ai des principes sévères, qui s'y opposent-. A ces mots, Renette étonnée me regarda. —Ce n'est pas pour moi, que j'ai tâché de la retirer du vice, mais pour son avantage personel: on pourra un-jour la marier, après avoir formé son esprit, ét purifié son cœur-. Je lui dis la manière dont une Dame respectable prenait-soin de Maguelone, ét de Quelques-autres; enfin, ce que j'étais. Le Belle-vieilleuse m'écoutait attentivement. Lorsque je cessai de parler, nous étions à sa porte, rue Du-jour, tout-à-côté de Sainteustache. —Je me trouve heureuse de vous avoir rencontré! (me dit-elle), pour vous faire ma confidence, ét vous demander vos sages conseils... Voulez-vous entrer chés moi? vous y trouverez un Homme qui sera charmé de vous connaître-. J'acceptai, pensant que mon Ami pourrait se passer de moi, ét que je ne retrouverais peutêtre jamais l'occasion d'entretenir la belle Renette.

Nous entrames dans une petite maison

à porte-cochère : L'appartement de Renette était d'une élegante propreté. Elle paſſa dans une pièce du fond, d'où elle revint avec un Homme de 30-ans. —Voila mon Mari (me dit-elle): Quoique j'aye en vous la plûs grande confiance, je ne vous dirai pas ſon nom. Il eſt riche ét noble : Il m'a épouſée preſque malgré moi ; je ne voulais étre que ſa maîtreſſe : mais il n'a pu conſentir à vivre avec une Femme meprisable. Il eſt pour nous de la plûs grande importance de cacher à-jamais notre mariage ; mais j'ai des raiſons pour vous l'avouer. Je vous connais beaucoup, depuis que vous vous êtes nommé! mon Ami vous connaît également, ét nous avons tous-deux plûs d'une-fois deſiré de vous rencontrer : Mon Ami avait même ſongé à vous écrire : Le hasard m'a ſervie, ce-ſoir. Il peut arriver, malgré toutes nos precautions, que notre mariage ſe decouvre! ét alors nous aurions des effets terribles à redouter, de la part des Parens de mon Ami! Vous ſentez combien il ſerait important, en cas de malheur, que nous euſſions Quelqu'un, comme Mad. la Marquise de-M****, qui voulût agir!.. Vous êtes ſurpris, qu'étant mariée à un Honnête-homme, je paraiſſe quelquefois au Boulevard

en Vielleuse! Mais il le faut, pour prevenir les ſoupçons: L'on n'imaginera jamais que l'Epouse de M. De-** continue ſon ancien état. Je ne le continue pas en-effet: je parais ſeulement pour la frime, ét jamais je ne joue à Perſone. Je ne penſe pas qu'on approfondiſſe ma conduite, ét l'on a de moi l'opinion que nous desirons. Je ſerais la plûs heureuse des Femmes, adorée d'un Homme aimable ét que je cheris, ſans la crainte continuelle où nous vivons.

—Ne vous en plaignez pas! (interrompis-je): cette crainte, qui diminue votre bonheur, le prolonge, ét votre âme, à tous-deux, s'engourdirait, ſi la crainte ceſſait de vous agiter. —Ce qu'il dit eſt plus conſolant, que tout ce que j'ai penſé là-deſſus: (s'écria le Mari de Renette). Monſieur (ajouta-t-il), veuillez nous voir quelquefois: nous tâcherons de vous recevoir comme vous le meritez. Je pris congé des deux Epoux, en leur temoignant, combien je ſerais charmé de les voir, ét je courus où mon Ami Renaud m'attendait.

Il ne manquait à ſon contrat-de-mariage, que ma ſignature, comme temoin. Je la donnai. Je felicitai la belle Eglé; car mon Ami était un Homme aimant, eſtimable,

eſtimable, ét paſſionné pour les Femmes : Or, c'eſt un tresor qu'un pareil Homme, parce-qu'avec un-peu d'art, ét beaucoup de propreté, une Epouse eſt toujours ſûre de dominer ſon eſprit ét ſon cœur par les ſens. Je les quittai bientôt, malgré leurs inſtances, pour aler au Boulevard, à Saintlaurent, ét chés la Marquise.

LA FILLE QUI VEUT UN SORT.

Au Boulevard, je fus abordé par une jeune ét belle Malheureuse, que j'avais entrevue ſix mois auparavant, rue Saint-honoré, vis-à-vis le Palais-royal, avec une Sœur plûs jeune qu'elle. Toutes-deux étaient perdues par une Fauboureine Marcellaise, appelée communement la-Moucharde : Il lui était arrivé depuis une avanture à la revue du Roi, ét elle avait été arrêtée : mais elle avait obtenu ſa liberté. Cette Jeune-infortunée me demanda, Si je n'étais pas le Chat-huant ? La queſtion me fit rire. —Je ſuis le Spectateur-nocturne. —Hâ! oui, oui, l'Oiseau-nocturne ; voila comme on m'a dit, ét que vous aviez emmené Maguelone. —Il eſt vrai. —Que vous lui aviez donné un ſort, pour lui faire faire tout ce que vous vouliez, ét qu'elle vous ſuivait, comme une Levrette-en-

laiſſe-. Après, ma Fille? —Je viens vous prier de me donner auſſi un ſort, pour que je ſorte de mon état... Ce n'eſt pas que j'aie à m'en plaindre; je gâgne plus que je ne veux; mais je deperis; je ſens que je m'épuise, que je meurs... Voyez mes bras? ils diminuent, ét ma gorge... —Je vous donnerai volontiers le ſort que vous demandez: mais je n'emploie pas la magie: cela ſerait criminel. J'ai un moyen ſimple, qui eſt de la magie-blanche; je ſuppose le ſort; la Perſonne ſe perſuade bien qu'elle l'a; elle agit comme ſi elle l'avait; elle m'obeït ſcrupuleusement, même malgré elle, ét tout va-bien. —Donnez-le moi? —Oui, mais il ſerait rompu, ſi vous ne me ſuiviez pas ſur-le-champ! Toutes vos affaires ſont-elles en ordre? —Non. —Allons les arranger: Quelle eſt votre ſituation? —La Moucharde en a bien agi avec moi: elle a gâgné gros; mais elle m'a laiſſé ma part. Comme je ſuis jolie, que je ſuis douce ét bonne, les Hommes m'ont toujours bien traitée, ſans jamais me faire de peine. J'ai de l'argent à la maison, ét un contrat de cent-louis de rente-viagère-. —Alons prendre tout-cela: Enſuite obeïſſez-moi: Voila le ſort: Maguelone eſt heureuse, ét

vous le ferez auſſi. —Hô ! je le crois ! Car on m'a dit de vous des choses... ſuffit... Je desirais bien de vous connaître ! Voila trois ſoirées que je viens exprès ſur le Boulevard... J'ai lu votre Livre des Filles de ma ſorte... Hâ ! que je voudrais que ça fût-! Je vis que Zaïre n'avait pas horreur de ſon état, mais ſeulement des inconveniens de ſa ſituation. Cependant j'alai chés elle, rue Mêlée : Elle prit ſon argent, fit un paquet de ſes habits; n'oublia pas ſon contrat; me chargea de vendre les meubles; renvoya ſa vieille Cuiſinière, ét me ſuivit. Je la menai dans une Maiſon differente de celle où était Maguelone, mais qui était également ſous la protection de la Marquiſe; je mis la Superieure au fait du caractère de Zaïre, ét j'alai rue Payenne rendre compte de ma conduite. J'avais agi librement, parce-qu'il n'y avait rien à payer pour la Marquiſe.

Je lus une Juvenale importante, intitulée, LES ROMANS *, ét je me retirai à trois-heures.

LA FEMME-IVRE

A la Porte-Saintmartin, je vis deux Hommes, qüi ſe mirent à fuir, dès qu'-

* III Vol. des FRANÇAISES, p. 141.

ils m'aperçurent. Je les pourſuivais, quand je fus arrêté par les plaintes d'une Femme ivre, aſſés jeune encore, qu'ils venaient... L'Eſpèce-humaine eſt quelquefois bien-audeſſous des Brutes!

CXXIV NUIT.

La belle Nuit de Gelée.

Je fus quelque-temps ſans rien rencontrer, ſoit parceque les évènemens ne ſe presentaient pas; ſoit que leur chaine fût reellement interrompue; ſoit enfin qu'occupé du travail à l'Imprimerie, je ne les cherchaſſe plus avec la même avidité. Aureſte, le Deſtin ne peut-il pas être quelquefois localement en repos? Car univerſellement, c'eſt l'impoſſible; il va comme le Soleil, ſans ſ'arrêter: Semblable au Temps, qui roule majeſtueusement, entraînant avec lui la Terre, le Soleil, les Aſtres, l'Univers entier*, le Deſtin agit toujours, coupe des trames, en monte de nouvelles, en ourdit des commencées, et pré-

* Il eſt ſingulier que j'euſſe alors deviné ce que vient de découvrir l'illuſtre Herſchel, que les Soleils ſe deplacent, et marchent dans une orbite immenſe autour d'un Centre univerſel!... O belle et ſublime verité! il exiſte donc un Centre general des Centres, et ce Centre-unique, c'eſt vous, ô mon Dieu!

side à toutes les actions des Hommes: C'eſt un mot, comme le Hazard, derrière lequel Dieu lui-même eſt caché.

Le 21 decembre, à 9 heures, par une claire et froide ſoirée, je courus juſqu'à la porte Saintantoine, et je gâgnai le Boulevard. On voyait au midi le ſuperbe Orion, precedé du Taureau, ſuivi du brillant Sirius, ſurmonté de Procyon. Le Charretier était au zenith; l'Ours dominait le pôle; l'Aigle, le Cygne et la Lyre alaient ſe coucher. C'eſt le temps de l'année où le Ciel eſt le plus beau. Je courais pour m'échauffer. On était ſorti des petits Spectacles: J'étais dans une ſolitude profonde. Une fenêtre s'ouvre du côté de la Ville, et j'entens une voix douce, harmonieuse, qui dit: —Hâ! Maman! le beau Ciel! Mondieu! que je voudrais me promener ſur le Boulevard, par ce beau temps ſec! —Vous auriez trop froid! —Prenons nos peliſſes, envelopons-nous bien! —Alons, il faut la contenter. Si mon Fils vient, vous lui direz que nous prenons l'air ſa Femme et moi. On deſcendit, et l'on arriva ſur le Boulevard. Une Femme-de-chambre donnait le bras à la Jeuneperſonne, et un Laquais à la Mère. J'étais reſté immobile auprès

d'un arbre. On fit quelques pas. —Les belles Etoiles! (dit la Jeunedame! Je voudrais bien les connaître! On dit que toutes ont des noms? —Tous les Hommes en ont bien! —Oui, Maman, mais beaucoup d Hommes ont le même-. On marcha en silence, ét l'on vint tout-près de moi: —Quelle eſt cette belle Etoile-là, plûs brillante que toutes les autres? —C'eſt une Planète (répondis-je) en adouciſſant ma voix); c'eſt Jupiter, —Hâ! voila Quelqu'un qui nous repond! —C'eſt peut-être un Voleur? (dit la Mère). —Non, Madame, c'eſt un Homme de bonnes-mœurs, qui vous offre de nommer les Etoiles à Mad. votre Bru. —Hâ! dites: dites! (ſ'écria la Jeunedame.) —Voila Sirius: C'eſt la plûs belle des Etoiles fixes: Elle eſt ſur la lèvre du Grand-Chien; c'eſt pourquoi cette conſtellation ſ'appelle la Canicule: Pendant les jours caniculaires, marqués ſur l'Almanach, Sirius ét ſa Conſtellation ſe lèvent ét ſe couchent avec le Soleil: Ainſi, on ne les voit pas, ſi ce n'eſt du fond d'un puits bien profond, comme celui de l'Obſervatoire. —On ne voit pas toujours les mêmes Etoiles? —Non, Madame; le Ciel change du midi, au zenith, ét à une partie du nord,

comme les faisons; tous les trois mois, à-10 heures du soir, qui est l'heure la plus commode pour observer, nous avons un ciel presque-nouveau. Les Etoiles qui étaient-là, se couchent; celles que nous ne voyons pas encore se lèvent, et celles qui se lèvent aujourdhui seront au meridien, ici, c'est-à-dire, au-milieu de leur course... Mais, Madame, ce qu'il y a de plus interessant à vous montrer, c'est le Ciel du nord : Celui du midi est beau; mais il change comme un Amant-volage; celui du nord est presque-toujours le même, dumoins au point central. Le voici, ce point central. Voyez-vous cette belle Constellation, composée de sept Etoiles? c'est la Grande-Ourse, que le Vulgaire nomme le Charriot. Elle tourne autour d'une autre Constellation, qui affecte la même figure qu'elle, et que voila: Observez bien ces petites Etoiles, dont trois sont un-peu plus brillantes que les autres: La dernière de la queue est l'Etoile-polaire: Le reste de la Petite-Ourse, qui est sa Constellation, tourne autour d'elle, ainsi que tout le Ciel, de proche en proche, jusqu'à l'équateur, qui est à-peuprès à la place qu'occupe cette belle Constellation du midi, à notre égard, qui a la forme

d'un râteau. —Mais, (dit la Jeunedame), et cette belle Planète-.. J'alais expliquer ce que c'était qu'une Planète, et sa difference avec les Etoiles-fixes, lorsque la Mère de son Mari lui dit aigrement: —Alons, alons, Madame, c'est assés; on ne parle pas comme cela aux Hommes sans les connaître; et c'est encore plûs mal, quand on les connaît-. La Jeunedame fit un soupir, et repondit avec douceur: —Alons, Maman, rentrons-. Elles étaient à la porte de la petite barrière, et elles alaient la refermer, quand le Mari parut. Il vint à sa Jeune-épouse avec empressement: Il était fort laid; mais il me parut très-aimable. Sa Femme le vit avec plaisir. Il s'informa de ce qu'elle fesait sur le Boulevard: Elle lui dit, que je lui nommais les Etoiles. Il voulait y retourner; il me fit accueil: mais la Jeunedame le pria de rentrer. Je vis qu'elle était piquée au cœur contre sa Bellemère. Je m'approchai de l'oreille de Celle-ci: —Madame, vous venez de commettre une grande imprudence-! Elle le sentait: Elle pria elle-même sa Bru de retourner: mais la Petite-personne était de ces Brebis têtues, qui ne pardonnent pas un soupçon desavantageux. C'est

une grande leçon pour les Bellesmères! Car souvent le Mari souffre de leurs torts. Je m'éloignais, quand le Monsieur me pria de revenir le lendemain. —Non, non! (dit la Jeunedame): Au-reste, que Monsieur revienne: j'ai beaucoup d'estime pour lui; je veux qu'il le sache; mais de sa vie ni de la mienne, il ne me dira un mot auquel je reponde». J'aurais bien voulu faire entendre à cette Jeunefemme, qu'elle avait tort à son tour; mais elle rentra, fit fermer les portes, et je me trouvai seul. J'ai vu plûs d'une fois des scènes approchant de celle-ci dans le monde. Hâ! que le bonheur est difficile pour la Jeunesse!... C'est bien dommage qu'il soit impossible à la Vieillesse, et que le proverbe ne soit que trop vrai: Si Jeunesse savait, Si Vieillesse pouvait!

Je continuai ma promenade, jusqu'à la porte Saintmartin, et je rentrai dans la Ville. Je trouvai un Ivrogne gelé sous les étaux des Bouchers, vis-à-vis la rue Jean-Robert: Je le portai jusqu'à la première Escouade, que je rencontrai: On le fit parler enfin, et on le remit chés lui, rue aux-Ours.

Je fis mon recit à la Marquise, dont j'avais été quelque-temps éloigné, par

des affaires qui lui étaient ſurvenues. Elle me dit un mot, à cette occaſion, que je n'ai jamais oublié : —Nous ſacrifions, au moindre obſtacle, les moyens de nous voir, comme ſi nous étions éternels! C'eſt une folie! ces privations-là ne ſe peuvent jamais reparer: Ne manquez plus de venir; à-moins que vous ne le puiſſiez pas-. Je lui lus une Juvenale, intitulée LA SATIRE *; je m'informai des Perſonnes qui m'intereſſaient, et dont Mad. De-M**** prenait ſoin, puis je partis content: Car la voir était le bonheur pour moi.

En m'en revenant, je m'écartai juſqu'à la rue Poiſſoniere, au-delà de la rue Montorgueil. Ce fut ce ſoir-là, que je rencontrai aux environs de la rue de la-Lune, la Jeune-perſonne, qui m'a fourni le ſujet de la 14 CONTEMPORAINE. Je ne repeterai pas cette hiſtoire intereſſante: Je dirai ſeulement, qu'elle eſt fort deguiſée. Mais je ne ſaurais encore lever le voile. Cependant il s'en eſt peu falu, que le ſecret n'ait tranſpiré: Dans un voyage par une voiture publique, un Jeune-Officier s'empara du livre de l'Heroïne, dans lequel était ſon nom: Heureuſement ce fut à moi qu'un Ami

* Dans le PAYSAN-PAYSANE, T. II, p. 472.

commun en parla: Je demandai le Livre, et j'eus l'adreſſe d'en ſouſtraire le papier, que je fis parvenir le même ſoir à Mad. De-la-S**.

ÇXXV NUIT.

Duel de deux Soldats.

Je ſortis à huit-heures: Je voulais avoir des choses intereſſantes à raconter à la Marquise, par une raison bien ſimple; je trouvais plûs de plaisir à les lui dire, qu'à les voir. A huit-heures-&-demie, j'étais au-coin de la rue Mâcon, près celle de la Vieille-Bouclerie. Je la ſuivis, pour me rendre dans la rue Saintandré. Au-milieu de cette petite rue, j'entendis ferailler. Je m'approchai hardiment, et je vis debout, colé contre le mur, un Soldat qui ſemblait ſe debattre, tandis qu'Un autre s'enfuyait. Je paſſais. Le ſabre échappa de la main du Soldat debout; il tomba lui-même ſur le visage, en feſant un-cri étouffé. Il periſſait, d'un coup qui lui avait ouvert la poitrine. Le Soldat homicide était rentré dans une tabagie, qui fait le coin des rues Macon et Saintandré: Il en ſortit, tenant une Jolie-fille par le milieu du corps. Il jurait; elle criait: —Tu es la cause de la mort de mon Ami (disait-il); tu vas l'aler joindre.

Les Paſſans tremblaient. Je m'avançai par-derrière, je me jetai ſur le bras de ce Malheureux, et je ſaisis le ſabre. Il courut après moi: je l'amusai, fuyant du côté du Marché neuf, où je voulais le faire arrêter: J'étais furieux contre ce Miserable! Tuer ſon Camarade pour une Catin!... Il ſentit ma ruse, et il m'abandonna au bout du Pont-Saint-michel. Mais la Fille avait eu le temps de s'échapper. On avait relevé le Soldat tué, qu'on avait remis à une Patrouille de ſon corps. Je revins: Le Tueur était pris. Je rendis le ſabre aux Grenadiers, qui parurent fâchés de ce que j'avais ſauvé la vie de la Fille. Cette raison me fit la chercher. La Tabagiſte pouvait la connaître; je m'informai: cette Femme me donna la demeure de l'Infortunée, et j'y courus. Je la trouvai au-deſeſpoir. C'était ſon Amant qui était tué: elle n'avait d'autre tort, que celui de ſon état. Le Tueur était un brutal. Je lui repreſentai, qu'elle était perdue, ſi elle ne fuyait, et ſi elle ne quittait ſa profeſſion. Elle me demanda mon ſecours, en me disant, qu'elle ſavait la cuiſine. Je la conduiſis chés la bonne Sellier, qui avait beſoin d'une Aide. J'inſtruiſis cette Femme, qui fut intereſſée par le genre de malheur de Baſtienne. Elle la garda; l'empê-

cha de sortir, et lui reserva l'ouvrage de la maison. Bastienne s'est ainsi éloignée du vice; elle a repris l'habitude d'être honorée des Hommes, et la maison de la Sellier, propre à corrompre une Fille innocente, fut justement ce qu'il falait pour elle. C'est que la Sellier avait des Pensionnaires, et que dans ces sortes de maisons, où il se trouve beaucoup d'Hommes, les Folies filles sont fêtées à-l'envi: on ignorait ce qu'avait été Bastienne: Au bout de deux ans de sejour, un Pensionnaire, qui avait quelque fortune, outre son état, lui offrit de l'épouser, et elle accepta. Heureusement elle ne s'était jamais brouillée avec la Sellier: de sorte-que Celle-ci, toute causeuse qu'elle était, ne la trahit pas.

J'allai chés la Marquise, après avoir mis Bastienne en sûreté; je racontai la première partie de son histoire, et je lus ensuite une Juvenale, intitulée L'INEGALITÉ *.

L'HOMME SAUTÉ PAR LA FENÊTRE.

Je m'en revins par le Boulevard, que je suivis jusqu'à la rue de-Richelieu, par laquelle je rentrai dans la Ville. Vis-à-vis celle de Saintmarc, j'aperçus quelque-chose dans la rue, de la hauteur d'un Chien. Je m'approchai: C'était un.

* PAYSAN-PAYSANE, T. II, p. 450.

Homme : Je ne lui dis rien, ne croyant pas devoir l'interrompre : j'étais seulement surpris, qu'il se fût accroupi presqu'au milieu de la rue. Je restai neanmoins à quelque distance, surpris de son immobilité. Pendant que j'étais indecis sur ce que je ferais, je vis sortir une Jeunefille, qui me parut soubrette, une petite lanterne à la main. Elle s'approcha de l'Homme, le toucha, fit un cri, ét rentra precipitamment. Je m'approchais, à mon-tour, quand on revint de la maison où la Jeunefille était rentrée: elle était accompagnée d'une Jeune-dame, qui me parut sa Maîtresse, ét du Suisse. Cet Homme prit l'Accroupi, qui poussa une sorte de hûrlement, ét l'emporta dans la maison, qui se referma. J'étais fort curieux de savoir ce que cela voulait dire. J'hesitai, si je frapperais, ét si je m'aiderais de quelque pretexte, pour faire des questions. Je m'en-tins au dernier parti. Je frappai. L'on vint. —Voila une singulière avanture! Elle pourrait faire du bruit! concertons-nous sur ce que j'aurai à dire, moi qui en suis le temoin? Cela n'est pas inutile-? A ces mots, à mon air bon ét doux, on me pria d'entrer : je fus introduit auprès de la Dame, ét de sa Femme-de-chambre. Je les trou-

vai dans la plûs grande douleur. Avant de parler, je leur aidai à étendre l'Homme insensiblement dans un lit bien chaud. Je m'aperçus qu'il falait le secours d'un Chirurgien; le Malheureux était disloqué. J'offris d'en aler chercher Un: mais on n'accepta pas ma proposition; on envoya le Suisse. Pendant l'intervale, je demandai, de-nouveau, ce qu'il serait à-propos que je dîsse, pour être utile à tout-le-monde, dans le cas où ce qui venait de se passer ferait du bruit. Voici quel fut le recit de la Jeune-Femme-de-chambre, à laquelle sa Maîtresse fit signe de parler:

—Puisque vous avez tout vu, et que vous pouvez dire ce qu'il vous plaira, je prefère de me mettre à votre discretion. C'est mon Amant. J'ai eu l'imprudence de le recevoir plusieurs-fois la nuit, sans que jamais il en soit mal-arrivé. Ce soir, comme il entrait, il a été aperçu de Monsieur, le Mari de ma chère Maîtresse. En voyant les precautions que prenait pour s'introduire, un Homme comme il faut, il a cru que c'était un Amant pour sa Femme. Il est venu à la porte de Madame; il a frappé avec force, et l'a obligée d'ouvrir. Mon Amant, qui était dans ma chambre, craignant de compromettre également et ma Maîtres-

ſe ét moi, ſ'il était decouvert, a mesuré la fenêtre des ieux, ét, malgré moi, il ſ'eſt exposé à ſauter. J'ai auſſitôt refermé la fenêtre, le croyant bien-loin. Monſieur a cherché par-tout; ét ne trouvant rien, il a cru ſ'être trompé; il a fait ſes excuses à Madame, ét de lui-même il ſ'eſt perſuadé qu'il n'avait vu qu'un des Domeſtiques de la maison. Il ſ'eſt retiré, ét il eſt parti ſur-le-champ pour Verſailles, où il eſt appelé par des ordres preſſans. Lorſque tout a été tranquile, j'ai ouvert la fenêtre, pour montrer à Madame comment mon Amant l'avait franchie. Jugez de mon étonnement, lorſque je l'ai revu dans la même position où il était après avoir ſauté! Nous y avons couru, Madame ét moi; ét le Suiſſe, dont nous ſommes ſûres, nous a prêté la main. Voila tout-. Je ne vis pas, comme ces Mauvais-genies, qui vont toujours audelà de ce qu'on leur veut montrer: Je crus tout-bonnement la Jolie-ſuivante. Le Chirurgien arriva: il trouva l'état du Sauteur très-dangereux! Il lui lubrifia tous les membres; après quoi le trouvant en état d'être tranſporté à-bras, il me demanda, Si je pouvais leur aider? J'y conſentis: Le Suiſſe ét moi, nous mimes l'Homme ſur nos bras, & lorſque je fus las, le Chirurgien me releva,

Je relevai le Chirurgien à mon tour, et comme l'Homme ne demeurait pas loin de la rue de-Richelieu, nous arrivames, et nous le remimes à son Portier. Le Chirurgien resta : le Suisse et moi, nous nous en retournames ensemble. J'observe que le Suisse ne s'était pas montré au Portier du Sauteur. J'ai su depuis, que Celui-ci en était revenu, mais après un long alitement, et des souffrances qui avaient singulièrement temperé ses galantes idées. Je passai devant Pinolet : J'entrai au Gîte de la rue Jean-saintdenis ; mais on m'y reconnut. J'arrivai chés moi à trois heures.

ÇXXVI NUIT.

L'HOMME QUI NE DEPENSE RIEN.

En sortant, au bout de la rue du-Fouarre, que j'habitais alors, tout-à-côté de l'égoût de l'Hôtel-dieu, je trouvai un Homme, vêtu d'une espèce de blôde de toile-cirée. Il avait une longue barbe, des savates, un vieux chapeau, un bas noir et un gris : Sa figure extraordinaire me frappa d'autant-plûs, que cet Homme, d'environ 40 ans, ne me paraissait pas infirme. Je l'abordai : —Monsieur, (lui dis-je) pardon! Êtes-vous dans l'état qu'annonce votre habit? —Oui, et non (me repondit-il) : Je suis dans une

profonde misère, parceque je ne posséde rien: Et cependant, comme je vis sans manquer, que je vis content, je ne suis pas miserable. —Oserais-je vous demander, Monsieur, quel est votre genre-de-vie? (Je repetais le mot de Monsieur, à-cause de la grande reverence qu'on doit à l'Homme-pauvre). —Vous me paraissez un bon-enfant; car vous vous intéressez à moi, et il ne m'était pas encore arrivé de rencontrer un Etre compâtissant. Depuis que je suis tombé dans une indigence absolue, par l'injustice des Hommes, il m'est venu dans l'idée de subsister, sans rien avoir, sans rien prendre, sans rien dépenser. J'en ai fait le serment, que je tiendrai. C'est un gros Chien de mon voisinage, dont le Maître est mort, et dont Persone ne voulait, qui m'a donné l'exemple: Ce Chien n'ayant plus d'ordinaire réglé, s'est mis à étudier les lavoirs des cuisines, et surtout il a bien gravé dans sa tête, l'heure à laquelle les Cuisinières jètent leurs lavûres: Il y allait d'avance, fesant sentinelle, pour écarter les Chiens parasites. Il s'emparait alors de tout ce qui était jeté, peaux, os demi-rongés ou degarnis, carotes, panais, étlereste; il fesait ventre de tout, et se portait-bien, quoiqu'il jeûnât un-peu rigoureusement les vendrédis et les

ſamedis. —C'eſt un Etre-vivant (penſai-je); tout lui profite, parcequ'il n'a de degoût pour rien: il faut en faire autant: Ce Chien peut m'être utile; la prévoyance du lendemain lui manque; je lui prêterai la mienne-. Je me liai donc d'amitié avec le gros Chien, ét nous alames enſemble. Je ramaſſais tout ce que je trouvais, herbes, fruits demi-gâtés, mais bons encore: J'ôtais au Chien tout ce qui était viande, je lui broyais les os dans une pierre-creusée, au-moyen d'une autre façonnée en pilon, ét je parvins à l'accoutumer à ſe contenter de chaſſer les Parasites. Nous étions partout les plûs forts êt les plûs raisonables. J'alais dans les ateliers, ét montrant mon Chien, je recevais pour lui les vieilles croûtes, ét le pain durci: Les os-à-moèlle ne nous manquaient guère; je les flairais, ét s'ils étaient frais, nous en mettions le pot-au-feu, en y joignant des feuilles jetées, de laitue, ou de chou, ſuivant la ſaison, ét nous en fesions deux ſoupes copieuses; la mienne était du pain le meilleur ét le plûs propre; tout le contour ét les os broyés, étaient mis dans celle du Chien. Après un repas, ſinon delicat, aumoins nourriſſant, nous nous couchions enſemble, l'hiver, pour nous échauffer, dans un deſſous-d'eſcalier, appartenant au

Chien, car il en était en poſſeſſion avant moi, ét on ne m'y ſouffrait qu'à-cause de lui: dans l'été, nous avions ſouvent pour asile un fumier de Jardinier, où nous avions creusé une cabane. Pour faire notre cuisine, nous nous étions arrangés avec une Marchande-de-crêpes du Port-au-bléd, moyennant un ſachet de broutilles tous les jours; car je ramaſſais les petits brins-de-bois ét de charbon, que je voyais; ſurtout aux maisons où l'on déchargeait du bois: mon Camarade, lui, traînait une heure ou deux ſur le port, le charriot des Enfans du Quartier, à ſix-liards un ſou par téte; ce qui nous composait un petit pecule... Hélas! j'étais trop heureux, tant que le gros Chien mon camarade a vécu!... Il ceſſa de vivre: j'heritai de tout le pecule: Faible dedomagement de la perte d'un Ami vrai! La nuit, ce chér Compagnon m'échauffait les piéds; le jour il me defendait contre les Enfans, qui me reſpectaient alors, à-cauſe de l'air imposant de mon Compagnon.... (ils me pourſuivent aujourdhui)! Il me defendait contre les Hommes mechans ét jalous!... Il n'eſt plus!... Hâ! vous ne ſauriez croire combien j'ai perdu! On m'a renvoyé de ſous l'eſcalier, où j'ai dit qu'on ne me ſouffrait qu'à ſa conſideration! Que je l'ai pleuré!... J'ajoûterai, que lorſ-

que mon chèr Camarade fut mort, je l'écorchai; ſa peau retournée me ſert à mettre mes piéds l'hiver; je fis rôtir ſa chair, ét je la mangeai en pleurant!... L'amitié que j'avais pour lui ne m'a pas permis de jeter ſes os; je les porte ſur moi, ét j'ai prié la bonne Veuve-Sellier, qui veut bien m'heberger, de les coudre avec moi, ainſi que la peau, quand je ſerai mort...

—Mad. Sellier? (lui dis-je); mais je la connais! —Hâ! vous connaiſſez donc une bonne Femme! —Elle ne m'a jamais parlé de vous! —Je l'ai priée de ſe taire. Pour continuer; depuis la mort de Pataut, mon cher Camarade, je me ſuis accoutumé à me paſſer des ſecours que j'en recevais pendant notre ſociété: Je trouve dans les rues des fourneaux caſſés, que je rajuſte un-peu, ét je les vens: j'arrange les aſſiétes ét les gobelets invalides. Je connais trente Vendeuses-de-reſtes, ét mon pauvre Chien me ſert encore; je vais ramaſſer, comme pour lui, ce qu'elles ne peuvent plus vendre; on le met à-part. Rien ne me repugne. La gelée de bouillon jetée au-coin des rues, ni les reſtes des haricots ne ſont plus perdus: Je les mange: J'ai même de ce qu'il y a de meilleur en fruits, comme des fraiſes; je ſuis les Marchands, ét je ramaſſe ce qu'ils laiſſent tomber, juſqu'à ce que

j'en aie un plat. Enfin, depuis dix ans, je n'ai pas depensé un sou. Je n'ai point de linge: Je me garnis en hiver, de peaux de Lapin jetées par Ceux qui les épilent, ou que je trouve devant les portes, ét que je cous ensemble. Je ne pers rien; je ramasse tout; les plus petits morceaux d'étofe: ét quant au fil, je vous assure qu'il n'est pas rare à Paris; j'en trouve plûs qu'il ne m'en faut, de toutes les couleurs: Tenez, j'ai là une espèce de veste, qui est de troismillesixcents morceaux: je cous en me reposant, ou lorsqu'il pleut. Voila ma vie. J'ai trouvé quelquefois une pièce de monnaie, ét jusqu'à 12 sous: ce peu d'argent, uni à ce que j'avais deja de la succession de mon Chien, forme une somme de 45 l. 10 s. 3 deniers. On ne sait pas ce qui peut arriver; j'ai precieusement serré ce petit tresor.

—Mais, que ne faites-vous quelque travail? (lui dis-je): Votre conduite est étonnante, extraordinaire! vous ne vous faites point raser, vous raccomodez vos hâillons; vous ne depensez rien; vous vivez de ce qui serait perdu: C'est un mal de moins que certaines Gens: mais vous n'êtes d'aucune utilité pour la Société. —Hâ! elle m'a indignement traité! elle m'a ôté les biens,

l'honneur, la vie! Je ne lui dois plus rien! J'ai renoncé à elle... Sachez que je ſuis un malheureux Gentilhomme, échappé des prisons-... Il m'acheva ſon hiſtoire, qui me fit fremir. —Infortuné.. (lui dis-je), pourquoi vous confier à-moi? —Cela ne m'eſt jamais arrivé avec Perſonne: mais vous avez la phisionomie bonace, ét j'ai eu de la confiance, ſans m'en-apercevoir! —Elle ne ſera pas trahie. —Há! le fût-elle! croyez-vous que ma vie vaille la peine de la conſerver? Non: je la ſupporte; je me ſuis ravalé au rang des Bêtes; penetré de ſentimens de religion ét de repentir... —Vous n'y êtes pas! la religion (interrompis-je), veut qu'on ſ'occupe utilement pour ſoi-même ét pour les Autres: elle desapprouve un genre-de-vie, qui n'eſt qu'aviliſſant, ét qui ne produit rien. Je parlerai pour vous à une Dame reſpectable. C'eſt une Femme à laquelle vous ſerez charmé de devoir quelque chose: Elle eſt belle ét bonne: Quel eſt l'Homme qui ne verra pas en elle l'Image de la Divinité bienfesante!... Je ſais votre demeure... A-demain-.. Je le quittai.

A mon arrivée chés Mad. De-M****, je la trouvai dans la douleur: ſon Mari

était dangereusement malade! Cependant je lui parlai du malheureux Officier, et elle me donna des pouvoirs fort étendus, mais inutiles. Je ne lus rien.

LA FEMME QU'ON JÈTE par la fenêtre.

Ayant pris un grand detour, afin de profiter de ma Nuit, je me trouvai au coin de la rue de-Bourbon-des-Petits-carreaux. Des cris en-l'air frappèrent mon oreille. Je levai la tête, et j'aperçus quelque-chose de blanc à une fenêtre élevée. Je m'écriai! —A moi! à moi! (repondit une voix de Femme étoufée). Enfin, elle tombe, et s'écrase... Plus de remède!... Je friſſonnai... Tandis que je reflechiſſais, un Homme, que je reconnus pour un Bandit, un Souteneur, un Croq-de-billard, s'échappe de l'alée, et s'enfuit. C'était une peſte publique, capable de tout le mal poſſible: Je courus après lui, ſans crier. Je le devançai; je le guettai! Il me ſuivait au Corps de-garde de la Hâlle: je m'approchai de la Sentinelle, et je lui dis: —Faites arrêter l'Homme qui me ſuit-. Aulieu d'avertir, le Fuſilier m'interroge; enfin il ſiffle, et l'Homme effrayé, retrograde. Je racontai au Sergent ce qui venait de ſe paſſer. —Alons relever le Corps-. Je conduisis l'Eſcouade. On l'avait enlevé. Je fus menacé,

nacé, prêt à être conduit en prison... Le lendemain, je me plaignis à la Marquise, qui fit punir le Sergent et le Sentinel.

ÇXXVII NUIT.

La Petite-Chandelière.

Charme de la Nature! ô Beauté, divine Émanation de la Bonté-celeſte, tu es le baume de la vie, l'enſeigne de la vertu, et la promeſſe du bonheur! Tu ſuſpens nos maux, tu excites une ſenſation univerſelle, delicieuse! tu nous aſſocies à la Divinité, dont tu es l'image!.....

La Marquise l'était pour moi: Reine-Telort l'était pour un Jeunehomme charmant, riche, ſenſible; et Reine Telort n'était que la Fille d'une Chandelière veuve, brune-noire laide: Reine était blonde, delicate, jolie, comme on l'eſt à Paris; c'eſt-à-dire, que ſans traits reguliers, mais avec une figure arrondie, un nez-en-l'air, quelques marques de petite verole, c'était le minois le plûs attrayant, une Fille plûs parfaite, plûs provoquante que Venus-de-Medicis. Avait-elle donc été changée en nourrice? Tout le monde le disait. Mais par quel motif? La Nourrice avait une Sœur, qui alaitait une autre petite Fille, née de Parens pauvres: La Chandelière, au contraire, paraiſſait dans l'aiſan-

ce: donna-t-on à cette Marchande la Jolie-petite, afin qu'elle fût plûs heureuse? ...Quoi qu'il en soit, la jeune Reine fut remise à la Chandelière, qui l'éleva, la cherit: Le Pere mourut, lorsque la Petite eut douze ans: La Marchande adora une Fille unique, et mit tous ses plaisirs et son bonheur à la bien élever. On la voyait, lorsque Reine eut 15 ans, l'engager, par son exemple, à se former l'esprit et le cœur par la lecture: elle lui donna une Maîtresse de geografie, de musique et de danse; car elle eut le bon esprit de ne pas donner des Maîtres à une Femme, indecence trop ordinaire, par laquelle on prostitue à un Faquin la virginité de l'esprit, et souvent les premices du cœur d'une Jeune personne.

A ma sortie du soir, je me trouvai rue Mazarine, vis-à-vis la porte de Reine. Je jetai les ieux dans la boutique, et je fus surpris d'y voir une Figure douce, naïve, ayant ce charme arrondi de la jeunesse, qui annonce la candeur et la naïveté. Je m'arrêtai à la considerer, et dans le fond de mon âme, je desirai son bonheur. Tandis que j'étais immobile, une Boulangère, sa voisine, m'aborda: —N'est-ce pas qu'elle est jolie? —Elle est charmante. —La croiriez-vous fille de cette

Femme que voila ? —Pourquoi non, ſi elle eſt ſa mère-? Alors la Boulangère me tirant à-part, me raconta ce qu'on vient de lire. Je m'éloignai, après cette inſtruction. Je me promenai dans les rues, ſans rencontrer aucun évènement, et j'arrivai chés Mad. De-M**** de-bonne-heure.

Je fis part à la Marquise du recit de la Boulangère. —Hébien ? (me dit cette Dame), vous êtes ſurpris qu'une Brune-noire ait pour fille une jolie Blonde ; paſſez, rue Saintanaſtase, chés le Marquis de-*** ; vous parlerez, de ma part, de ce que vous venez de me dire ; vous obſerverez en même-temps la Demoiselle, qui eſt de l'âge de votre jolie Blonde : Le Marquis ſon père eſt blond ; la Demoiselle aucontraire eſt brune, juſqu'à la nègreur : Obſervez ſes traits, et voyez ſi elle ne reſſemble pas à votre Chandelière. Surtout ne dites mot ! Il faut de la prudence ! Je ſerais bien charmée de pouvoir decouvrir la verité ! Mais je voudrais la tenir dans ma main, de-façon qu'elle ne fît de mal à Perſonne !... Ce qui augmente mes doutes, c'eſt que le Marquis s'étant marié par inclination à une très-Jolie perſonne, il fut obligé de cacher longtemps ſon mariage, et de deguiser ſa condition à la

Nourrice-. J'entrevis effectivement, qu'il pouvait y avoir quelque-chose de vraisemblable, dans un échange deja soupçonné. Je promis à Mad. De-M**** de me conformer à ses ordres; après-quoi je lus la Juvenale, intitulée, La Verité. *

La Fille qui tombe par la fenêtre.

Je revins par la rue Sainthonoré. Au coin de celle du-Chantre, j'entendis quelque bruit. C'était une Fille que la Ronde voulait enlever: Elle était accusée d'avoir volé la montre d'un Homme, qu'elle avait reçu chés elle. On ne sait si l'accusation était vraie ou fausse; l'Homme étant d'un état à ne meriter aucune croyance; il était Croq-debillard, étlereste. Il avait facilement obtenu l'ordre de surprendre la Malheureuse aumilieu de la nuit, ét de la conduire à Saintmartin. La Fille entendit quelque rumeur dans la maison, ét comme elle était menacée, elle sentit que c'était à elle qu'on en voulait. Elle baricada sa porte, ét entreprit de passer par la fenêtre du quatrième, dans la maison voisine. Il y avait un échené, qui facilitait la communication: La Fille s'y

* Paysan-Paysane perverti, T. II, p. 465.

mit à quatre, ét avança juſqu'au milieu de l'eſpace: là, elle eut peur: la tête lui tourna, ét elle tomba ſur le pavé, au-moment où elle voulait entrer par la fenêtre de la maiſon voiſine. Elle fut broyée, ét ne reſpira pas un-inſtant. J'arrivais dans le moment où elle tomba. Je m'en retournai, après m'être informé des circonſtances.

ÇXXVIII NUIT.

SUITE DE LA PETITE-CHANDELIÈRE.

En ſortant, ét avant que de ſonger aux avantures, je courus dans la rue Saintanaſtaze, chés le Marquis. Je me fis annoncer de la part de Mad. De-M****, ét je dis que la Marquiſe deſirait fort lui faire-voir une Jeune perſone, dont je lui avais raconté l'hiſtoire. Je m'en tins-là. Je cherchai des ieux la Demoiſelle de la maiſon. Elle parut enfin, ét je fus frappé de ſa reſſemblance avec la Chandeliere! Je l'examinai, attentivement, ét lorſque je fus ſorti, je courus dans la rue Mazarine, pour mieux comparer les figures. Je fermai les ieux, ét je me bouchai les oreilles en route, pour ne rien voir ét ne rien entendre qui pût me diſtraire. J'arrivai. J'entrai chés la Chandelière, ét

j'achetai. Je l'examinai d'autant plûs à mon aise, que sa Fille étant absente; rien ne me distrayait. Je me convainquis de la ressemblance, et je sortis pour aler sur-le-champ chés Mad. De-M****, à laquelle je rendis compte de ma visite au Marquis, et de mes observations sur les ressemblances... Nous reviendrons quelque Nuit à la Jolie-Blonde.

—Il est une chose que je veux vous demander (me dit la Marquise): J'ai un Ami respectable par ses places et par ses mœurs, quoiqu'il ressemble un-peu à ses Pareils, qui sont blasés sur tout. Je voudrais, que vous me fissiez une sorte de Juvenale, qui fût absolument relative à lui; une plaisanterie singulière par la forme, mais sans trop de recherche et sans trop vous gêner: La raison en est, qu'il ne faut pas que cela ressemble aux ouvrages soignés dont il est las. Car il m'est venu un-jour dans l'esprit, en entendant lire un fort beau discours, sur la decadence du goût, qu'il ne falait pas s'en prendre aux Auteurs, mais aux Gens-du-monde, qui, degoûtés de Pascal, de Corneille, de Racine, de Boileau, de Voltaire, de Rousseau, ne veulent plus rien de ce qui leur ressemble: ce sont des Gens rebutés même du bœuf, du mouton, de la vo-

laille, ét ausquels il ne faut plus que des ragoûts ét des fritures. Cependant le colifichet n'eſt pas trop votre genre !... Faites comme vous pourrez, ét à votre manière ; cela ſera toujours très-different de ce que l'Homme a coutume de voir, ét cela ſuffit..... Je ris quelquefois, lorſque j'entens des Gens parler des bons Modèles, ſe paſſioner pour n'avoir du plaisir que d'une manière : Hé ! tout ce qui eſt, n'eſt-il pas dans la Nature ? Ce que vous nommez beau, l'eſt-il plutôt que cette autre chose que vous nommez laid ? Qui vous l'a dit ? Ce n'eſt pas la Nature, auteur de l'un ét de l'autre ? Cela eſt ſi vrai, que dans un Pays de laideur, l'Homme le plûs delicat, dabord rebuté, finit par y trouver des Beautés touchantes. —Je ferai ce qui dependra de moi (dis-je à la Marquise) : Donnez-moi l'eſquiſſe du caractère de votre Homme, afin que je puiſſe lui presenter ſa figure, comme dans un miroir ! —Excellente idée ! (s'écria Mad. De-M***) : voila precisement ce que je demande. Elle me peignit l'Homme, ſes ridicules, ſes travers, ſes vices même, ét ſes vertus ; car il en avait. Je partis rempli de mon objet, resolu de mettre la main à l'ouvrage a-

vant de me coucher. Par cette raison, je ne lus rien. En m'en revenant, j'entendis des Gens ſe quereller; je paſſai: Je ne voulais rien voir, ni rien entendre. Je vis cependant, malgré moi.

LE BRUTAL.

Dans la rue du-Figuier, j'entendis crier, ét une ſenêtre ſ'ouvrir. C'était au quatrième: —A moi! A moi-! (diſait une Femme, d'une voix étouffée). Perſonne dans la maiſon ne parut l'entendre. Je tâchai d'ouvrir la porte de l'alée, ét j'y reüſſis. Je montai auſſitôt. Je ſortais toujours armé d'un bâton, comme celui des Crocheteurs. Arrivé à la porte du quatrième, je frappai rudement: —Hâ! Miserable! (dit la Femme) on vient à mon ſecours-. Au même inſtant la porte ſ'ouvrit. L'Homme ſortit vivement, ét voulut me renverſer: mais je me tins ferme. —Pars (lui dis-je); tu vois que je ne te reviens pas-! Il ſ'évada. J'entrai auprès de la Femme. C'était une Couturière, d'environ 30 ans; mais d'une jolie figure. Elle ſ'habilla; car elle était nue. Je lui demandai quelques details. —Monſieur, (me dit-elle), le Miserable eſt mon Porteur-d'eau, mon Commiſſionnaire, enfin l'Être que j'employais pour

tout. Je travaille: vous me voyez ; je m'arrange avec quelque goût, ét ſurtout j'aime à être propre. Il eſt devenu amoureux de moi. Dabord, il ne me l'a temoigné, que par un zèle très-ardent à me ſervir: c'était malgré lui que je le payais ; il refuſait mon argent. Surprise de cette conduite, ét me doutant de ſes motifs, j'ai voulu le changer : Il s'eſt jeté à mes genoux, ét m'a tant priée, que j'ai eu la faibleſſe de continuer à me ſervir de lui. J'ignorais que dans le voiſinage, on me ſoupçonnait... Enfin il y a trois jours, j'ai entendu deux Voiſines, qui diſaient de moi: —Il faut avoir l'âme bien baſſe, avec ſa figure ét ſa mise, pour ſe ſervir de ſon Porteur-d'eau ! J'ai voulu avoir l'explication, ét je l'ai demandée. On m'a groſſièrement repondu, que je devais bien la ſavoir, ét que quand on couchait avec ſon Porteur-d'eau, on avait toute honte bue. Cela m'a donné un coup ! J'ai defendu à Jean, que j'ai payé, de remettre les piéds chés moi. Il n'eſt plus revenu. Mais aujourdhui, au-moyen de ma double-clef, qu'il m'avait priſe, il eſt entré pendant mon ſommeil, ét inſtruit des bruits qui couraïent contre moi, il a voulu me faire violence, ſûr, que les Voi-

sins ne viendraient pas à mon secours. Voila mon histoire. Je fus surpris: je resolus de connaître parfaitement la vérité, pour justifier cette Femme, ou lui faire épouser l'Auvergnat, si elle s'était mal-comportée... Je decouvris qu'elle était innocente : on a renvoyé le Porteur-d'eau en Auvergne, et intimidé les mechantes Voisines.

CXXIX NUIT.

SUITE DE LA PETITE-CHANDELIÈRE.

On verra, dans la pièce que j'avais commencée la Nuit precedente, comment j'y dispose les évènemens dont j'étais le temoin, en alant chés la Marquise: Je vais les amalgamer avec mon ouvrage du jour, pour raconter le tout dans mes visites nocturnes. Je morcelerai seulement ce qui n'était que simple lecture.

En attendant l'heure de me rendre dans la rue Payenne, il falait me dissiper un-peu : le travail trop prolongé épuise les forces, et dessèche la tête : J'alai dans le quartier de la Jolie-Blonde. Elle était dans la boutique de sa Mère, et son Mari arriva un-instant après. Il la prit sur ses genoux, et la regardait avec une tendresse, une admiration qui m'enchantaient. Je fus curieux de con-

naître un auſſi bon Mari. Je me tins à-portée de voir ſ'il ſortirait. Je m'aperçus, qu'il occupait le ſecond avec ſa Jeune-épouſe, ét que deux Domeſtiques, un Laquais ét une Femme-de-chambre, étaient logés au troiſième. Je me rendis chés la Marquiſe, avec ces lumières.

Dès que Mad. De-M**** m'aperçut, elle me demanda, Si j'avais commencé la Pièce dont elle m'avait parlé? Je lui montrai mon manuſcrit. —Bon! bon! (reprit-elle)... Je n'ai pas oublié votre Jolie-Blonde: je ſuis paſſée dans ſon quartier, ét ſous un pretexte d'achats, je ſuis entrée dans la boutique. La Mère ét la Fille étaient enſemble: je leur ai parlé à toutes-deux. Elles ont penſé, que j'étais une parente du Mari. Hé! quel eſt ce Mari?... J'ai entrevu Quelqu'un, qui a fui, en m'apercevant..... Je ſuis fort contente de l'eſprit ét des manières de la Fille! Mais ſa reſſemblance avec le Marquis m'a paru frappante! Celle de la Mère avec la Jeune perſonne que vous ſavez, l'eſt encore davantage: C'eſt qu'en-general les Blonds ſe reſſemblent plûs entr'eux que les Bruns; ét ceci fortifie mes conjectures au-ſujet de la petite Laide... Je verrai ce qu'il faudra faire, ét vous me ſeconderez... Mais votre Pièce? —Je commençai ma lecture.

LE COUCHER, LE RÊVE, LE REVEIL.

I. LE COUCHER. *Un Homme riche, d'une ancienne Maison, occupant une place distinguée, rassasié de plaisirs et d'honneurs, rentra un-soir chés lui, accâblé d'ennuis et de vapeurs. Il ne regarda qu'avec effroi un lit voluptueux, pour Tout-autre, temple du Someil et du Repos; pour lui, sejour de trouble et d'agitations tumultueuses. Un Valet de chambre affidé, un Secretaire favori, un Parasite empressé, flateur à gages, qu'il logeait dans son hôtel, parurent en même-temps.*

Le Valet de chambre proposa de deshabiller Monsieur. —Non-, fut la reponse laconique qu'il reçut. Le Secretaire presenta les lettres du jour. —Retirez ces fastidieuses épitres-. Le Parasite tâta le pouls: —Monsieur aurait-il quelqu'indisposition? le pouls est agité. —Oui, d'impatience?... Retirez-vous-. Trois inclinations automates se firent à-la-fois: le Secretaire se retira brusquement; le Parasite en pirouettant; le Valet de chambre à-reculons; et ce Dernier ferma doucement la porte.

Voila donc Monsieur De-Fontl èthe seul. —Que la vie est ennuyeuse!

Que tous ces Valets ſont bas ! Ne pourrait-on pas ſe ſuffire à ſoi-même ? .... Tout m'eſt devenu inſipide... ét cependant, je ne puis me paſſer de rien !.... Ces Automates me ſont neceſſaires... Je meprise les Hommes, ét je veux en être conſideré, reſpecté !... Je voudrais avoir des places, des Creatures... Je careſſe Ceux que je meprise, ét je rampe moi-même, pour en voir ramper d'Autres devant moi ! Quel eſt donc le point, où l'Homme pourrait être content !... Je crois que c'eſt dans la plenitude du pouvoir, ét de toutes les jouiſſances qu'il procure... Oui, un Maître, abſolu, doit être le plûs heureux, le ſeul heureux des Hommes... Cette idée eſt lumineuse !... Elle tient à la nature, à la raison... Dieu eſt parfaitement heureux, parcequ'il eſt toutpuiſſant: le plûs heureux des Hommes, eſt Celui auquel tous les Hommes obeïſſent... Les autres degrés de bonheur ſuivent graduellement celui du pouvoir !.... Ne nous arrêtons donc pas ... ſortons de notre accâblement ; donnons carrière à notre ambition... L'impuiſſance eſt le ſeul malheur .. Dès que je ne puis pas, je ſouffre ; dès que je ſuis commandé, je ſuis humilié; ſi je ſuis contraint, je me

vois souverainement malheureux... Pouvons, et jouissons : Si nous sommes forcés d'obeïr, deguisons l'obeïssance, et ne sentons que la douceur de commander... Je n'obeïs qu'à deux Hommes, dans le monde; et j'en ai des milliers au dessous de moi, qui volent au moindre signe de ma volonté... Je n'ai pas le suprême degré de bonheur, qu'un seul Homme peut avoir dans le Royaume; mais je suis au troisième rang d'une immense serie... Je suis Un des Grands; par ma place, je suis un des Pouvans, des Agissans, des Executans, des Hommes ausquels on obeït avec le plus de respect. Je fais parler de moi par des actions grandes, belles, longtemps differées... Allons, je puis, ce me semble, me supporter... Hé combien d'Etres n'ont pas les motifs de consolation et de gloire qui se presentent en foule à mon imagination!... Il faut que je lise mes lettres, et que j'écoute Scribain (le Secretaire); il faut que je souffre que ce bas, mais neccessaire Louangeur Flagornin m'affadisse; et que Servin, (le Valet de chambre) me deshabille. Je règne sur ces trois Etres, qui n'existent que par moi. Il sonna : Le Valet de chambre parut. — Dites à Flagornin, à Scribain, qu'ils peuvent entrer.

Durant le monologue de M. De-Fontlèthe, Flagornin s'était couché, Scribain s'était mis en robe-de-chambre et en bonnet-de-nuit. On ne sait par quel motif il prit à M. De-Fontlèthe l'idée de suivre son Valet de chambre; si ce fut exprès, ou parcequ'il voulait se procurer lui-même quelque chose; car on ne supposera pas qu'un Homme aussi relevé fût curieux ou défiant: Cependant il ne faut jurer de rien!... Peut être lui vint-il dans l'idée, que ses caprices pouvaient impatienter ses Gens. Fontlèthe était à la porte du Secretaire, au moment où le Valet de chambre lui donnait l'ordre de revenir.

—On ne saura bientôt plus comment vivre avec lui! (repondit-il): c'est impatientant! Il faut me r'habiller!... Peste soit du Capricieux!... du Fou!... Cet Egoïste là compte pour rien l'existance des Autres! —Vous avez bien raison!.. Mais on y est; il a du pouvoir... il faut rester. Servin sortit, en achevant ces mots, pour aler à la chambre du Parasite Flagornin.

Il frappe. —Qui est-ce? —Vîte debout! Monseigneur vous demande! —La peste soit de Monseigneur, et du Maroufle qui m'éveille! —Alons! alons, de-

bout! Vous connaissez son impatience? [à-part] Tout le monde en souffrirait: car s'il n'y avait que toi, Flateur-à-gages, je m'en embarrasserais comme de ma première chemise-! Il frappa de-nouveau. Flagornin était sauté du lit. —Je n'ai plus de lumière; il faut me donner le temps de m'habiller! —Cherche, cherche! pour moi, je te laisse-.

Fontlèthe, après avoir entendu, s'était retiré: Il arriva dans son cabinet, un instant avant son Valetdechambre. On croit peutêtre, qu'il était en colère? Point-du-tout! il riait du meilleur cœur qu'il n'eût encore fait depuis 30-ans! —Hé-bien? viennent-ils? —Ils étaient quasi couchés, Monseigneur. —Ils auront bien pesté? —Ils savent trop le respect qu'ils doivent à Monseigneur!..... —Servin! je t'aime: tu es d'un bon-caractère!.. Je voudrais bien savoir ce qu'ils ont dit? —Ils ont repondu, avec le respect qu'ils doivent à Monseigneur, Qu'ils alaient venir. —Je le crois: mais enfin, ils ont dû maugreer, aumoins à-cause de la circonstance? —Oui;... je crois qu'ils se sont plaints de la circonstance, de s'être-couchés sitôt; ce qui les empêchait de voler à-l'instant aux ordres de Monseigneur. —Servin a sans-

doute ſes raiſons, pour plaider ainſi la cauſe de ſes Camarades? —Monſeign.r me fait trop d'honneur!... Cependant j'oſe dire, que je ſuis un-peu plûs utile à Monſeigneur, que M. Flagornin. —Bon! excellent! j'aime qu'on ſente ce qu'on vaut... Votre ſincerité me fait-plaiſir: Je ſuis ſûr que vous me dites toujours vrai; que jamais vous ne m'avez trompé? —Jamais je n'ai trompé Monſeigneur, dans ce qui eſt de mon-devoir. —Vous aimez tous vos Camarades, Scribain, Flagornin, ét mes autres Domeſtiques; car ce mot domeſtique eſt honorable, il ſignifie de la maiſon. Je ſuis bon; j'éleve mes Gens juſqu'à moi: Toute mon ambition eſt d'être aimé. —Monſeigneur ne m'a jamais parlé avec tant de bonté! —Je te dirai, que depuis hièr, je ſuis magnetiſé: On a decouvert en moi du ſomnambuliſme: Ainſi, dans le cas où tu me verrais me lever, marcher, agir la nuit, étlereſte, ne me touche pas-!

En ce moment, Flagornin ſe preſenta, quoiqu'il eût eu beaucoup plûs à faire pour ſa toilette que Scribain. Mais c'eſt que Celui-ci n'étant pas auſſi parfaitement inutile, ſe gênait moins. Fontlèthe en fit l'obſervation, ét Flagornin eut ſoin de vanter ſon zèle.

Le Maître éprouvait enfin une ſenſation! (Il y avait ſi longtemps qu'il n'en avait eue!) Celle de lire dans le cœur de ſes Domeſtiques, ſans qu'ils ſ'en douta ſſent. C'était reellement une jouiſſance pour lui, ét ſon humeur ſ'en reſſentait. Il renvoya ſon Valet de chambre, à l'arrivée de Scribain, ét il dit à ce Dernier de lire un petit Ouvrage de ſa compoſition, intitulé, LE RÊVE.

Le Secretaire fut très-étonné, qu'on l'eût empêché de ſe coucher, pour une choſe qui pouvait auſſi facilement ſe remettre, ét l'on voyait quelqu'humeur ſur ſon viſage; tandis que Flagornin ſe recriait, ſur l'heureuſe idée de lire un Rêve, au lieu de dormir. Il ne ſ'en tint pas-là; il fit d'hyperboliques remercîmens du plaiſir qu'il alait goûter. Cependant Scribain, qui avait apporté les lettres, croyant que c'était le motif de l'appel, reſſerra le paquet, ét Flagornin demanda de lire lui-même.

Dès la première phraſe, M. De-Fontlèthe, qui ſ'était enfoncé dans ſon fauteuil, ſentit ſa paupière ſ'appeſantir; ſoit que le ſommeil eût pour vehicule l'Ouvrage en lui-même, ou que ce fût l'effet neceſſaire du ton monotone ét un peu nazillard de Flagornin; Quoi qu'il

en soit, Fontlèthe s'endormit si profondement, que depuis son enfance, il n'avait pas eu le sommeil aussi complet. Il rêva : Le Secretaire s'en-aperçut, et voulant profiter du somnifère, il laissa lire Flagornin, et s'évada. Le Parasite lisait avec une emphase admirative, qui le soutenait, et M. De-Fontlèthe n'en dormait que mieux, ou n'éprouvait que cette interruption legère qui fait rêver. Mais avant de dire quel était son rêve, il faut lire l'Ouvrage qui l'endormit.

J'en demeurai-là, quoique j'eusse composé le RÊVE et le Règlement qui vont suivre : mais la Femme-de-chambre fit le signal de la retraite.

Je pris le chemin du quartier de la Jolie-Blonde : On sait que souvent le hasard me favorise : Cela va fort-loin ! et bien-souvent en achetant chés l'Epicier, ou chés les autres Marchands de detail, j'ai trouvé sur l'envelope, d'excellentes choses, écrites ou imprimées, dont j'ai quelquefois fait mon profit, surtout dans les CONTEMPORAINES-COMMUNES, qui sont les plûs recentes : Si en bouquinant sur les quais, je parcours un Livre, ordinairement la page sur laquelle je tombe, est ce qu'il y a de meilleur dans l'Ouvrage : Cela m'est arrivé si frequemment, que je ne puis

douter, que je ne fois très-heureux dans ces ſortes de choſes. Mais c'eſt tout: Cependant, je n'ai pas à me plaindre: Combien de Gens n'ont aucun bonheur! ét ſe depitent aucontraire d'être toujours contrecarrés par le ſort!..à-moins qu'ils ne ſoient injuſtes, ét que l'envie de ſe lamenter, n'étouffe en eux la ſincerité: Je panche pour ce dernier ſentiment. Je disais que je pris par le quartier de la Jolie-Blonde: Au-moment où j'y arrivais, environ vers les trois heures, je vis un Homme aſſés bien mis, entrer dans une Brouette. Je portai mes regards ſur la fenêtre de la Jolie-Blonde, ét je l'aperçus qui ſuivait la Brouette des ieux. Je ne doutai plus que ce fût ſon jeune Epoux. Je fis le méme chemin, par les rues Mazarine, de-Seine, le Quai, le Pont-royal, la Chauſſée, la Place-Louis-xv. Il rentra, ét je connus, à ſon habit, ce qu'il était.

L'INDIGNITÉ.

Je revins par la rue Sainthonoré. Auprès de Saint-roch, à quatre-heures ſonnantes, je vis une Jeune-ét-jolie perſonne ſortir d'un hôtel, par la petite-porte, ouverte ſans bruit, ét monter en vôiture avec un Laquais. Elle ſ'y opposait: mais le Laquais, dit que ſon Maître l'avait ordonné. Je voulus ſavoir ce qui

alait arriver. Je me plaçai derrière la voiture. Nous n'avions pas roulé la valeur de 20 pas, que j'entendis la Jeuneperſone ſ'agiter ét ſe defendre. Je criai au Cocher: —Arrêt— Arrête-! Surpris, il arrêta. Je deſcendis, j'ouvris vivement la portière, ét j'offris mon ſecours. —Hà! Monſieur! tirez-moi des mains de ce Malheureux! —J'agis par les ordres de mon Maître-! (repondit le Laquais). J'étais entré: Je le pouſſai dehors, ét j'ordonnai au Cocher de continuer. Il n'obeïſſait pas: Je le menaçai, en lui montrant un des deux piſtolets, que j'avais permiſſion de porter. —Il marcha. La Jeuneperſone ſe hâta de me dire, qu'elle était attachée au ſpectacle du-****; qu'elle avait eu le malheur d'accepter l'invitation du Comte de **, qui l'avait gardée, juſqu'au-matin; qu'il venait de la renvoyer brutalement, en donnant des ordres tout-bas à ſon Valet; que Celui-ci avait voulu les mettre à execution, ét qu'elle ſ'était écriée. Je fis quelques remontrances à la Demoiselle. —Hà! (me dit-elle vivement) je n'y ſerai plus attrapée-! Nous arrivames à ſa porte, dans le quartier Montmartre; elle deſcendit, ét me pria de lui donner la main juſqu'à ſon appartement. J'obligeai le Cocher, qui reſtait, à ſ'en re-

tourner. —Je vous remenerai chés vous. —Je n'ai que faire de votre ſervice. Il fut contraint de m'obeïr. Mais je m'aperçus qu'il n'alait pas loin. Je reſtai peu chés la jeune Actrice, dont je ne dirai pas un mot de plûs, ét je ſortis avec toutes les precautions, qui pouvaient m'enpêcher d'être aperçu. Elles ne furent pas inutiles. Le Laquais me guettait. Il avait été avertir ſon Maître, à ce que je vis, ét ce Dernier était dans ſa voiture, arrêtée à quelque diſtance. On attendait ma ſortie, pour me joindre, ou me ſuivre, à ce que crois. Je remontai dire à la Demoiselle de ſe tenir ſur ſes gardes. Pour moi, je redeſcendis ſans bruit; ét une fois dans la rue, je courus droit au Laquais, qui s'enfuit. Je le forçai de prendre par la rue Montmartre, les Hâlles, la rue de la Ferronnerie: La rapidité de notre courſe nous derobait à l'œil de ſon Maître, quoique le Cocher ſe dirigeât au bruit de notre marche. Je harcelai le Laquais avec ma canne. Quand je le vis cent pas devant moi, je me jetai dans la rue des Fourreurs, je paſſai derrière Sainte-opportune, ét je me retirai par le Grand-Châtelet, la rue de-Gêvres ét le Pont-notre-Dame. J'arrivai chés moi, rue du-Fouarre, à 5-heures.

CXXX NUIT.

L'HOMME QUI MENACE.

Un rien quelquefois consume une soirée utile. Je sortais, pour aler faire une petite tournée, avant de me rendre chés ma Divinité tutelaire, quand au-coin de la rue de-la-Huchette, je remarquai deux Hommes, dont l'Un venait de sous le Petit-Châtelet, qui subsistait encore, l'Autre de la rue du-Petitpont: Le Premier heurta le Second brutalement: Celui-ci s'en-fâcha: Celui-là, au lieu des excuses qu'il devait naturellement, et que j'aurais faites à sa place, repondit par des injures, et menaça de coups-de-canne. Le Heurté dit encore un mot: Le Heurteur courut sur lui. J'examinais tout en silence: Je me jetai entre-deux, lorsque le bras fut levé: je reçus le coup. Je requis aussitôt la Garde du Petit-Châtelet, de m'apporter aide et secours. Le Frappeur fut saisi, et conduit chés le Commissaire. En route (il n'y avait qu'environ trente pas), je preparais ma harangue, que je prononçai en ces termes devant le Representant du Magistrat de la Police: —Monsieur, je suis frappé par cet Homme, et mon sang coule encore, comme vous voyez. Je vous denonce cet Homme, comme un

Brutal, ét un Mauvais-ſujet: J'aurais pu me venger, puiſque je ſuis frappé: mais la loi nous promettant ſatiſfaction, lorſqu'on nous inſulte, c'eſt avec plaiſir que je m'en remets à elle ét à vous: à-condition qu'elle ét vous alez redreſſer le tort, ét punir l'injure qui m'a été faite. Je parlais exprès avec enfase. Je racontai enſuite tout ce qui s'était paſſé. —Quelle ſatiſfaction exigez-vous? —Que ce Furieux (repondis-je), ſoit envoyé à la prison voisine, pour y demeurer tant que mon injure ſoit reparée, ét que mon âme ſoit mue à-compaſſion envers lui. C'eſt un Inſolent, un Turbulent, un Homme dangereux, qu'il faut corriger, aſſouplir, ét rendre capable de vivre en ſociété. Ces grands mots firent leur effet ſur le Commiſſaire, ét ſur l'honorable Aſſiſtance: L'Homme fut envoyé au Petit-Châtelet. Le Commiſſaire me dit en-ſortant: —Il aurait été plûs chretien de pardonner. —Non: il eſt plûs chretien de corriger, que d'être genereux aux depens des Citoyens tranquils: Cet Homme eſt un Taureau indompté, qu'il faut envoyer au mattoir. Je ſuivis le Prisonnier, qui me conviciait de toutes ſes forces, en marchant. Il ne voulait pas qu'on le mît au Petit-Châtelet,

let, ét il demandait, comme une grâce, le Fort-l'évêque. On panchait à lui accorder ce qu'il ſouhaitait. Je m'y opposai, quoique je n'en euſſe pas le droit; mais je donnai pour raison, que cette repugnance annonçait quelque cause, qu'il falait éclaircir: Je proposai qu'on le presentât du-moins au Concierge. On ſe rendit. Mais le Concierge n'eut pas plutôt entrevu l'Homme, qu'il s'écria, —Hé! vous me ramenez le Drôle qui s'eſt ſauvé d'ici, ſous mon Devancier!... Parbleu! je le reconnais... Il l'admettait à ſa table, ét je l'y ai vu trente-fois-. A ces mots, le Quidam fut écroué. Une obſervation que j'ai faite; c'eſt que l'Homme qui ſe conduit dans les rues, comme avait fait Celui-ci, eſt toujours ou un coquin, ou un eſpion: Ce qui eſt ſynonyme; ſi ce n'eſt que le Dernier a deja paſſé ſous la verge de la Juſtice, qui d'un Putois, en a fait un Furet.

A mon arrivée chés la Marquise, je lui rendis-compte de ma decouverte, au-ſujet du Mari de la Jolie-Blonde: Elle ſe promit de le connaître aiſément par-là. Je lui parlai de la vilaine avanture de l'Actrice, ét enfin, de ce que je venais de faire. Enſuite je lus le RÊVE de M. De-Fontlèthe.

II. Le Rêve.

Une Nuit d'hiver, sur les deux-heures du matin, M. De-Fontlèthe, qui, dans la journée avait decidé de grandes affaires, s'endormit la tête agitée, et crut se voir environné de toutes les Personnes qu'il avait-coutume de recevoir chés lui. Ce n'étaient que felicitations, complimens. Il en fut lui-même étonné! C'était une énigme! (rêvait-il). Il desirait qu'on lui expliquât, comment il se fesait, que des Gens qu'il avait cru ses ennemis, fussent accourus le feliciter et lui faire la cour!.. Tandis qu'il était dans cette incertitude, il entendit qu'on se disait: —Le voila roi d'Irlande, et bien affermi sur le trône! On a donné une couronne au merite, aux vertus, aux sublimes qualités... C'est un grand coup de politique, d'avoir mis un Souverain particulier dans cette Ile fertile! Il contiendra nos Rivaux naturels, dont ce demembrement diminue la force et l'orgueil-... Fontlèthe écoutait attentivement. —Il faut (rêvait-il) que je voye où je suis, et que je profite de tout ce que j'entendrai. Il réva qu'il sortait, et qu'un monde, à son premier mouvement, se levait pour le suivre. Il jeta les ieux sur le pays, qu'en-effet il ne reconnut pas. Il demanda une Carte d'Europe: on lui

montra ſon Royaume, et la Capitale. —Alons, il eſt bien vrai que je ſuis en Irlande-! Et il rêva, qu'il ſe rappelait ſon élection, ſon couronement et ſon intronisation..... —Je règne donc enfin! (réva-t-il):... Há! je vais établir de bonnes loix! On verra dans cette Ile ſe realiser tous les beaux rêves des Philoſofes. Rien n'eſt ſi facile! et ce qui m'a toujours étonné, c'eſt leur non-execution.

Il ſ'aſſura enſuite de la realité de ſon autorité, par divers ordres, qui furent executés ſurlechamp. Bien convaincu qu'il était roi d'Irlande, il ſe proposa de commencer ſon règne par la promulgation de deux Codes de lois civiles et criminelles, ſi ſages, ſi juſtes, qu'elles attiraſſent dans ſes nouveaux Etats les plus honêtes-gens des Iles-Britanniques. J'en reſtai-là.

LES BULLETINS.

En-ſortant de chés la Marquise, je vis voler devant moi une feuille de papier. Je courus après, je la ramaſſai, et j'y lus: » *Un Jeunehomme beau et riche, a trouvé le ſecret de faire de l'or. Il y conſacre les nuits; il dort depuis deux juſqu'à onze. Il a trente Maîtreſſes, qu'il voudrait entretenir dans l'aiſance:* 1. *Celle qu'il prefère eſt une Languedo-*

cienne, belle comme l'amour ! qui a les cheveux blonds les plus fournis qu'il ſoit poſſible de voir ; ils lui deſcendent juſqu'aux pieds. Mais il n'eſt cependant pas encore decidé, laquelle des Trente ſera ſon Epouſe legitime : 2. Une Jolie-Brune de la rue de-la-Vieille-Bouclerie, qui a tant de grâces et d'aiſance dans ſa demarche, qu'il voudrait faire paſſer par elle la plus belle forme à ſes Enfans : 3. Une autre Brune, au-coin de la rue de-Bièvre, le tente encore, par la nobleſſe de ſa figure. 4. Les beaux ieux d'une autre Brune, rue Daufine, le font hesiter : 5. Le charme qui accompagne deux Jeunes-Beautés, rue Saintjacques, le fait balancer : 7. Il eſt très-épris d'une Jeune-Veuve, rue Saintſeverin : 8. Une Jeune-perſonne, qui ſort à-peine de l'enfance, quai des-Auguſtins, le captive ; 9. Il voudrait pouvoir ſe determiner en faveur d'une Jolie perſonne de la rue Saintantoine, près celle des-Ballets : 10. Une Jeune-Beauté, de la rue Paſtourelle, lui tient fort au cœur ! 11. Une-autre, de la rue Saintlouis du Marais, l'enchante : 12. Il eſt amoureux d'une Jeune perſonne de la rue Galande, près celle du-Fouarre : 13, 14, 15. Il en cherit trois dans l'Ile Saintlouis,

une Brune, une Blonde, et une Cendrée: 16. Dans la rue Saintlouis du Palais, une Jeunepersonne de 16 ans le fixerait: 17. Une Joliefille de Papetier, rue Saintjaques: 18 Une Fille d'Imager: 19. Une Fille de Rôtisseur du quai-des-Augustins: 20. Une Fille de Bijoutier, brune éveillée, rue Sainthonoré: 21. Une charmante Blonde, même état, même rue: 22 Une Demoiselle-de-qualité, rue d'Orleans au Marais: 23. Une Demoiselle, rue du-Sepulcre, faubourg Saintgermain: 24. Une Jeunefille de la rue d'Ablons, faubourg-Saintmarcel: 25. Deux Sœurs, rue des-Grands-degrés: 28. Une petite Blonde delicate et jolie du quai-des-Orfèvres: 29. Une Joliefille, presqu'enfant, du milieu du quai-de-Gêvres: 30. Une Jolie-Marchande, dans le passage du Palais-royal à la rue de-Richelieu. C'est entre toutes ces Jeunesperſones qu'hesite le Jeune-Chrysogène: Il attend un bon conseil de Celui qui trouvera ce papier; car il le connaît. Il fera prendre sa reponse à cet endroit, sous la boîte de la lanterne; la pierre se derange. Toutes les Jeunesperſones sont égales en attraits, en merite: Qu'il les examine soigneusement »!

Je lus avec surprise ce papier singulier, et je le regardai comme un amusement.

Cependant je le ſerrai, pour y faire une reponſe.

CXXXI NUIT.

SUITE DES BULLETINS, étlrſt.

J'avais écrit dans le jour ma reponſe au Jeunehomme riche, ſur ſix de ſes Maîtreſſes, que je connaiſſais un-peu, la 1.re, la 2.de, la 3.me, la 4.me, la 12.me, rue Saintlouis en l'Ile, près la rue Guillaume et celle de-la-Femme-ſans-tête, enfin la 21.me: Je lui promettais des informations ſur les Autres. Voici mon écrit:

1, *Votre Languedocienne eſt belle, et dans ſon pays, où les Blondes ſont rares, elle doit être un prodige: je ſais qu'elle eſt coquette. La Brune n.° 2, eſt charmante, et ſa grâce l'emporte ſur ſa beauté: mais elle eſt auſſi très-coquette. La Belle n.° 3, eſt aimable, ſenſible à l'excès: mais ces ſortes de Femmes ſont exigeantes. La charmante Perſone n.° 5, eſt hautaine, impatiente; dureſte elle a de l'eſprit et des mœurs. Le petit Bijou, n.° 12, eſt d'une taille trop-courte; une Homme-riche comme vous doit prendre une Epouse qui puiſſe donner à ſes Enfans les belles proportions: Aureſte, ſi l'on eſt grand dans cette Famille, la petiteſſe individuelle n'eſt rien; elle ne ſe propagera pas. La belle Blon-*

de, n.° 21, eſt inſtruite, ſuperieurement élevée; elle a le plûs excellent caractère: Elle eſt douce, aimante, raviſſante: mais.... Cela ne ſ'écrit pas.

Je remis ce papier où j'avais trouvé le precedent.

Je ne pouvais manquer de paſſer devant la demeure de la Jeune-Blonde de la rue Mazarine: ce fut par-là que je commençai mes courſes. Je l'entrevis avec ſon Mari. Jamais Femme ne fut auſſi vivement adorée: On voyait qu'il aurait voulu la mettre dans ſon cœur; ſes regards, ſes paroles, ſes geſtes, ſes actions, tout prouvait à l'aimable Reine la paſſion la plûs vive. J'étais fort curieux de ſavoir quelles étaient les inſtructions que la Marquiſe avait reçues à ſon ſujet! Pour moi, je deſirais vivement, qu'elles ne fuſſent pas de nature à troubler une felicité ſi raviſſante à voir, et ſi conſolante, pour Ceux qui penſent que les peines de l'Humanité ſurpaſſent les biens. Je m'éloignai, après avoir goûté le plaiſir de contempler deux Heureux... Helas! je l'étais moi-même alors, quoique tant de Gens me plaigniſſent, en me voyant meſquinement habillé! —Tu ne meurs pas de douleur ou d'ennui! me disait un jour un Fat

opulent, qui venait d'épouser une Jolieſemme? Tu travailles comme un Cheval; tu ne prens aucun amusement; tu ne ris jamais; tu ne connais ni les plaisirs de la table, ni ceux de la ſociété: Meurs: deſcens un-peu plûs avant dans le tombeau-! Je le regardai en ſouriant, ſans repondre. —Repons-moi? —Tu l'exiges? —Je le veux! —Je ſuis plûs heureux que toi-. Hâ! quèl bonheur égalait le mien, puiſqu'il érait aſſés grand, pour que la felicité d'Autrui n'excitât en-moi qu'une conjoüiſſance delicieuse!...

Lorſque je fus arrivé à l'endroit où je devais deposer la reponſe au papier trouvé la veille, j'en aperçus un autre, que je pris, ét je mis le mien à la même place. Ce papier était de la même écriture que le 1.er: Voici ce qu'il contenait: »*Le Prince de Mataran, dans l'île de Java, eſt gardé par les plûs belles Filles de ſes Etats, que la Nation lui a choisies. Elles ſont en-même-temps ſes Concubines: Elles font des tournois devant le Palais: Les Cavalières y prennent le turban, ou le bonnet à-la-japonaise, ſuivant que le Roi porte l'un ou l'autre: Ces Filles ont appris l'exercice, à chanter, à danſer. Ce ſont elles qui introduisent les Gouverneurs des douze Pro-*

vinces, qui ne paraissent devant le Prince qu'en posture de miserables Esclaves ; mais qui le rendent bien à leurs Inferieurs. Ils ont aussi, comme le Prince, des Gardes-femmes ; mais celles-ci sont des harpyes, qui sucent le sang des Peuples, avec une insatiable avidité. Je voudrais pouvoir m'environner des 30 Belles que j'aime, en épouser Une, et multiplier mon existance avec toutes les Autres, sans libertinage : mon seul desir serait d'avoir des Enfans. J'ai dequoi en faire des Citoyens aisés ; car je ne veux pas en faire des Opulens, mais des Hommes utiles, dans l'état moyen de la Société. Hâ ! si j'étais en Angleterre ! mon projet serait possible ! mais à Paris... J'aurais demandé conseil là dessus, par 30 billets pareils, repandus en 30 endroits differens, à presque tous mes Concitoyens : Il se fût trouvé peutêtre un Homme sage, dans les 30-fois-366-fois que je les aurais parsemés, Lequel m'aurait donné un moyen pratiquable d'être heureux !... Mais je n'ose ».

Je repondis, sur-le-champ au crayon : » *Mon sentiment serait de marier les 29 Belles à un Jeune-homme aimable, d'en épouser Une, et d'être ainsi leur bienfaiteur à Toutes* ».

CODE CIVIL.

Voici quelles furent les Lois civiles que publia M. De Fontlèthe, lois qu'on ne put s'empêcher de trouver belles et simples.

I Titre: PROPRIÉTÉ. I Art. *Tout Aquereur d'un champ, d'une maison, ou de tel autre heritage, ou qui defrichera, bâtira, étlereste, sera tenu d'en faire dresser un titre, pardevant le Juge-Notaire établi, comme il sera prescrit par le II Titre, en payant un droit du centième de la valeur du terrein, après dix années de jouissance.* II Art. *Tous les Possesseurs actuels se feront-faire des titres uniformes, en payant seulement le parchemin timbré, ainsi que l'honoraire modique fixé pour la redaction.* III Art. *Personne ne pourra se faire-faire un titre de ce qu'Un-autre possède; les doubles titres seront annulés surlechamp, d'après la notoriété publique.* IV Art. *Le titre constaté sera possessoire à-jamais, et se transmettra necessairement aux Aquereurs à prix d'argent, ou aux Donataires: Les Cohéritiers recevront chacun le titre entier, avec la note de ce qui leur est propre, sans autres droits que les frais d'expedition.* V Art. *L'honoraire du Juge-Notaire, pour un titre, sera de six s.-tournois, qui seront payés surlechamp;*

six f. de contrôle, qui seront payés dans un an; et six-fr. de timbre, qui seront payés au bout de deux ans: après quoi le titre sera remis au Propriétaire, qui neanmoins pendant cet intervale pourra s'en aider, s'il en a besoin, sans aucuns frais de prestation. VI Art. *Lorsqu'il y aura contestation sur la propriété d'un terrein, elle sera portée devant le Juge-Notaire qui aura le titre, lequel la decidera en une seule seance, en le montrant aux Parties dûment appelées, en presence de ses Assesseurs et Commis-greffiers, les mêmes qui lui servent à rediger les actes; et le Faux-attaquant sera condamné, 1°, en une amende de 6 liv. envers nous; 2°, en 6 fr. envers le Juge-Notaire; 3°, en 3 liv, envers chacun de ses 12 Assesseurs, et ses 2 Commis-Greffiers; et en-outre, au dedomagement du tort occasionné au Possesseur par titre, à dire de deux honnêtes Citoyens, sans frais: Il paiera de-plûs pour le papier-marqué, encre et plumes, 3 liv. au profit des 2 Commis-Greffiers, fesant aussi la fonction d'Huissiers, pour l'appel des Parties à l'audience.*

SUITE DE LA PETITE-CHANDELIÈRE.

Après ma lecture, & pendant mon souper, la Marquise m'apprit des nou-

velles du Mari de la Jolie-Blonde, ét me chargea de lui parler, pour lui recommander de prendre les plûs grandes precautions. Quoïque les temps ſoient éloignés de bien des années, je ne puis, ni ne dois reveler ce qu'a decouvert Mad. De-M****. Mais il faut laiſſer entrevoir la verité. Aujourdhui, cet Homme ſi tendre, vraiment aimable, eſt environné de ſix Enfans, dont quatre Filles, belles comme leur Mère: L'Aînée a 15 ans, la Seconde 14, la Troſième 13, ét la Quatrième 12. Celle-ci eſt la plûs belle, ét une occasion unique s'étant presentée, elle a été mariée la premiere, dans un Royaume voïsin: Elle eſt grande ét preſque formée, pour la tâille, l'eſprit ét le cœur: elle a inſpiré une paſſion comme celle de ſon Père: Elle eſt brune, ainſi que ce Dernier, ét ſes troïs Sœurs ſont blondes. Les deux Garſons, qui ſont encore deux enfans, vont au Collége, ét l'on ne neglige rien pour leur éducation. ¶ En quittant la Marquise, j'alai dans le quartier de Reine-Telort, attendre la ſortie de ſon Mari. Ce fût à la même heure que la veille. Je le joignis; je l'inſtruisis de ce que nous ſavions la Marquise ét moi; je l'aſſurai de notre diſcretion: mais je lui recommandai des precautions, dont il fit usa-

ge. Sur une queſtion que je hasardai, D'où-vient il avait contracté un mariage, qui l'exposait ? Il me repondit : —J'adore la jeune Reine: je ne puis vivre ſans elle. Aurais-je avili Celle que j'adore ? aurais-je conçu l'idée de la degrader à ſespropres ieux, en la ravalant à un état.... Je l'aurais moins aimée, ſi ſon cœur avait été capable d'une baſſeſſe... Non ; je n'en ai pas fait la proposition, depeur de ſouiller la pureté de ſon âme. J'ai pris ſur moi, ſur moi-ſeul, tout le danger, tout le blâme ! Je lui donnerais ma vie ; je puis bien exposer ma ſûreté pour elle ! —Homme vertueux ! (lui repondis-je), je vous approuve ; je vous loue: ſoyez prudent ; ſoyez heureux ! Adieu: Et banniſſez toute inquietude: deux Perſonnes ſûres poſſèdent ſeules votre ſecret : Une ſaine philosophie, en detruisant en elles tous les prejugés du cagotiſme, ne leur laiſſe plus voir votre action, que comme une juſte reclamation de la nature, contre l'aveugle ſuperſtition. Adieu.

SUITE DES BULLETINS.

En le quittant, j'alai regarder où j'avais trouvé les billets, ét je mis ma reponſe au ſecond. J'en trouvai un troiſième : » *Je remercie l'Être eſtimable qui m'a repondu: J'ai dans ſes lumières*

la plus grande confiance : Mais je le dispense des éclaircissemens. Je connais parfaitement les 30 Belles : Aucune d'elles ne sait que j'en fréquente Une-autre: Mon nouveau projet est de les rendre amies, et de ne jamais les voir ensemble ; de diversifier de trente manières ma façon de me vêtir, et d'avoir toujours la même avec Chacune d'elles ; de ne jamais sortir avec Aucune, et de ne pas violer les loix. Si vous voulez me donner encore quelques avis, je les recevrai. »

CXXXII NUIT.

LA PETITE-CONVICIANTE.

A ma sortie, je voulus jeter un coup-d'œil sur la Belle de la rue-de-Bièvre : C'était encore une Enfant ; elle ne paraissait pas seize-ans: mais il ne fut jamais de figure aussi touchante. J'étais surpris que l'Homme aux 30 Filles ne se decidât pas en sa faveur. Je m'éloignai par la rue des-Noyers. Vis-à-vis celle des-Lavandieres, était une Jeunefille de 16 à 17 ans, qui se moquait d'une Vieille-Femme, folle où ivre, je ne sais lequel, où peutêtre elle était tous les deux. La Petite qui lui disait des convices, étant fort jolie! mais si mal arrangée, que ses habits annonçaient une misère

profonde. Je reflechis, en la conſiderant, que c'était ſûrement une victime pour la debaûche. Deux Hommes qui l'attaquèrent, à-cause de ſon effronterie, me confirmèrent dans cette triſte prevision. Au-coin de la rue Saintjean-de-Beauvais, étaient trois Poliçons, apprentifs de quelque metier, qui paraiſſaient machiner quelque-chose au-ſujet de la Jeune-fille. J'entendis que le Plûs hardi conſeillait aux Autres, de proposer à la Fille de venir avec eux, ét à ſon refus, de prendre ſon bonnet, ét de le jeter dans le ruiſſeau. A ce mot, je redoublai d'attention. Les Poliçons s'approchèrent, pour realiser leur projet. Alors je ſautai ſur eux, ét avec mon cheval de Crocheteur, je les mis en-fuite. Je dis à la Jeune-conviciante, qu'il était extraordinaire qu'une Fille de ſon âge fût ainſi à nigauder dans la rue, à pareille-heure. —J'attens mon Père. Au-même-inſtant un Vieillard parut. Il avait l'air d'un Mandiant. Sa Fille lui dit, qu'elle alait acheter de l'huile, ét le ſuivre. Je parlai au Vieillard. Je lui representai, que ſa Fille était jolie, ét qu'elle ſerait bientôt perdue. Il me regarda: —Que pouvez-vous faire pour elle? —Mais, je puis la mettre en metier, à ſon choix ét au vôtre. —Soit: vous l'habillerez?

—Oui, je la ferai habiller. —Hé-bien, quand je ſerai ſûr de ce que vous me dites, je vous la donnerai. —Mais n'aurez-vous pas de crainte?.. —Moi! hé! que peut-il lui arriver de pis, qué d'être ce qu'elle eſt? Je regarderai comme un avantage pour elle tout ce que vous ferez; il faut bien qu'elle le paye-. Je compris combien cette malheureuse Enfant était expoſée. Je dis au Vieillard, que j'alais lui donner mon adreſſe, ét que dès le lendemain, je me chargerais de ſa Fille. J'écrivis ſur une carte l'adreſſe de Mad. De-M****, que je lui laiſſai. Sa Fille parut avec une petite bougie, ét l'huile qu'elle venait d'acheter. Ils montèrent. Je ne ſuis pas Homme à rien negliger. Je voulais ſavoir où en était la Petite, avec un pareil Père: Je les ſuivis, ét lorſqu'ils furent arrivés dans leur grenier, que la porte en fut refermée, j'écoutai attentivement. —Mon Père, j'ai bén dit des ſotises à la Mère-Rafiat! vous ſavez bén, ç'te Vieye, que j' vou' ai dit qui voulait me m'ner cheux elle; pour vilainer aveu l's Hômes? —Oui, oui! T'as bén-fait d' n'y pâ' aler! car, au premier-jour, n'on t' prendrait, pour te m'né' à l'hopital: ſàn' cômpté' qu' v'la un Mônſieu' qui te d'mande! C'é' Unqueûqu'un c'm' i' faut; car v'la ſoun ad-

reſſe. —Ouih! cheû ... cheû... Madame.. la.... la ... Mar..:. mar .... qui... qui ... se... marquise... cheû Mad. la Marquise..: C'é' eune Marquise! Il eſt marquis... De .. de ... M**** ... rue ... pagine, au Maraud... —Qu' c'é' beau, d'ſavoir lire! (dit le Père). —Qu'é'-qu'i' m' f'ra donc l' Marquis de ç'te Marquise? Je n' veû' point d'vilainie, déja-! —Alôn', alôn', n'on voira ç' que c'é': Me v'la que j' devién' vieû', éi' t' faû' eun ſouquién... Quién, Rosette, arrange-nous ç' peti' morciau d' rôti, qu'n'on m'a donné, la Qüisignère de ç't Avocat, rue d'Bièvre. —Hôn! qu'ça ſ'ra bon! i' n' ſent pas mauvais du-tou'! J'y vas faire eune ſauce aveu d'l'ail-. Etlrſt. Il n'y eut plus rien de remarquable dans dans la converſation. Je vis que Rosette n'était pas indigne que la Marquise en prît ſoin, ét j'alai la recommander.

SUITE DES BULLETINS.

En paſſant à l'endroit des Billets, je regardai, ſi j'y en trouverais un. Tout était ôté, ſoit que l'on n'y en eût pas mis, ſoit que d'Autres m'euſſent prevenu. Je mis neanmoins ma reponſe, conçue en ces termes: » *Je ne ſais ce que pretend le Jeunehomme à la pierre-philoſophale: Il veut avoir des Enfans de 30 Femmes! il a dequoi les établir tous* (*dit-il*): Benè fit; *Mais il trou-*

vera bon que je me taise ſur les moyens à employer, pour remplir un plan auſſi vaſte, ét dont l'execution peut avoir des conſequences desagreables. Je ne dirai rien de ce que ce plan a de contraire aux interêts de 29 autres Hommes, qui peuvent pretendre aux 29 Belles, dans un Pays où le nombre des Hommes ét des Femmes eſt égal à-peu-près : Je ne dis rien des loix civiles ét religieuses : Le Jeune-Philosopho-Chimiſte eſt trop éclairé ſans-doute, pour ne pas ſavoir tout ce que je lui repreſenterais : Je lui dirai ſeulement, qu'il n'exiſtera pour lui aucun moyen de ſecurité, ſ'il realiſe ſon projet : Qu'à-la-verité, l'avantage d'avoir tant d'Enfans, eſt reel, ét que je le regarde comme le plûs grand ét le plûs ſolide de tous : mais que j'ignore les moyens de reüſſir à vivre tranquile, en violant les loix de ſon Pays ».

J'entrai chés la Marquise, après avoir deposé ce Billet. Je lus après ſouper.

II Titre. DES JUGES: I Art. *Il ſera établi dans toutes les Provinces ét dans toutes les Villes ét Bourgs d'Irlande, des Juges-Notaires, ayant chacun 12 Aſſeſſeurs ét 2 Commis-Greffiers-Huiſſiers, pour tenir leur Tribunal.* II Art. *Le Juge-Notaire recevra tous les actes-*

d'aquisition ou de vente, les contrats-de-mariage, de constitution quelconque, permis par la presente loi, au III *Tit. Il jugera les causes avec ses Assesseurs, non en-raison du domicile des Parties, mais comme ayant passé l'acte-de-propriété; sa competence n'étant que pour les actes redigés ét deposés dans son tribunal: Ce qui abregera tous les procès, lesquels, par ce moyen, ne dureront jamais plus d'un jour, sans y comprendre ceux destinés à la demande de la Partie lesée, celui destiné à l'indication du jugement, si les Parties sont presentes, ou le second jour indiqué, si l'Une d'elles est absente, pour venir discuter ses droits ét recevoir jugement, en gain ou perte.* III Art. *Les Assesseurs aideront au Juge-Notaire à dresser les actes, par tour, ou plusieurs ensemble, si la multiplicité des actes le requiert: Ils jugeront avec le Notaire-maje, en donnant leur voix: Le Plus-ancien remplacera le Juge-Notaire malade: mais alors le Douzième sera suppleé par Un des Assesseurs-designés ou surnumeraires, afin qu'il y ait toujours le même nombre de Juges à la seance.* IV Art. *Les Commis-Greffiers-Huissiers ne pourront s'absenter de l'audience, sans être remplacés par Un de leurs*

Confrères, desorte-qu'ils y seront toujours deux: Leur fonction sera d'inscrire le jugement, chacun de leur côté, sans se le comuniquer, avant que les Juges aient lu les deux écrits, lesquels leur seront remis, avant qu'ils quittent l'audience, pour être le jugement lu et confirmé par eux en presence des Parties. Les Greffiers-Huissiers seront chargés de tout appel de Parties, vulgairement dit en France, Assignation, Exploit, Sommation, et le reste: desquels actes ils ne pourront être payés qu'après le jugement, et suivant le tarif ci-dessous. V Art. *Tout Juge-Notaire redacteur du titre de l'objet litigieux, decidera en dernier ressort à l'audience publique: Mais s'il y avait 2 titres, les 2 Tribunaux se reüniraient, et il y aurait ensuite appel à un 3.me, lequel appel serait toujours sans frais pour les Parties; si ce n'est qu'il y aurait, contre le Perdant, une amende de 12 liv. à notre profit. Quant aux frais de la procedure, ils se partageront entre les 2 Jurisdictions, les frais de celle qui se deplace strictement évalués à une liv. par lieue, et à 3 liv. pour la seance: Lesquels frais seront payés par la Province, sur les deniers provenans d'une capitation de 2 sous par tête, affectée à l'entretien des routes.*

En soupant, la Marquise me parla du Mari de la Jolie-Blonde, et je lui rendis la conversation que j'avais eue avec lui. —Je le plains ! (me dit-elle) : Il peut être heureux ; mais à quels desagremens n'est-il pas continuellement exposé ! Je dis un mot du Feseur-d'or, et de ses projets. —Que de choses singulières se passent ! (repondit la Marquise) ; il leur faudrait un historien particulier et journalier : Je vous conseille de l'être un-jour, lorsque les évènemens seront un-peu éloignés... Mais je ne saurais croire, que cet Homme fasse de l'or ! c'est quelque plaisanterie que cela !... Il faut tâcher de le decouvrir. —Je ne crois pas non-plus à la pierre-philosophale (reprisje) : Je pense que c'est un Jeune-homme, heritier, ou fils de Quelqu'un, qui lui aura laissé une immense fortune. Je me suis deja proposé de le connaître ; mais il me faut pour cela de la prudence. C'est dans la vue d'y parvenir, que je lui ai repondu : dès cette Nuit, et toutes les suivantes, je donnerai une grande attention à l'Auteur des singuliers Billets.

En-sortant de la rue Payenne, par celle du Regard, j'observai curieusement tout ce qui se passait autour de moi. J'avançai, par la rue Saintlouis,

jusqu'à celle du Parc-royal : Vis à-vis celle des-Minimes, j'aperçus un grand Jeunehomme, precedé d'un Laquais avec un flambeau : A l'endroit où j'avais trouvé les deux Bulletins precedens, il ramassa le papier que j'avais écrit, ét me parut y en deposer un-autre. Je ne doutai pas, que ce ne fût le heros de l'avanture. Je me tins caché. Il s'éloigna. Je le vis rentrer. Je revins prendre le billet, ét j'alais le lire, lorsqu'un bruit leger m'obligea de me mettre à-l'écart. C'était le Jeunehomme, qui revenait. Il voulait voir sans-doute, si son bulletin avait été pris, ét il venait de lire le mien. Il parut satisfait de ne pas le trouver, en mit un-autre, ét se retira : mais il ala se mttre à-l'écart. Comme je pouvais quitter ma cachette par la rue des-Egoûts, sans qu'il me vît, je demeurai tranquile, pendant près d'une heure; il revint alors, ét voyant toujours son bulletin, il se retira. J'alai le prendre, ét je m'éloignai, quand je l'entendis revenir. Il était alors quatre-heures. Le Jeunehomme trouvant son billet ramassé, courut par la Place-royal. Comme les reverbères étaient encore alumés, je lus les deux bulletins : Voici le premier.

» *Je voudrais parler à l'Être, homme ou femme, qui m'a deja repondu, ét je desire vivement de le connaître* ».

Voici le ſecond.

» *Je vois, Être eſtimable, que vous êtes dans les bons principes : Je desire encore plûs vivement de vous connaître : Montrez-vous, je vous en prie* »!

Je repondis ſur un morceau de blanc du Bulletin, que j'en ſeparai :

Demain à deux-heures-après-minuit, à l'entrée de la rue Saintanaſtase, vous me verrez, ſi vous voulez me voir: Je ſerai en manteau bleu.

J'alai deposer ces deux mots à la place ordinaire, ét je me tins à-l'écart. Le Jeunehomme vit le papier, en revenant de la Place-royale, ét le prenant pour le ſien, il le laiſſait. Il le prit cependant, l'ouvrit, marqua de la joie, ſ'enala, ét rentra. Le Hibou en fit autant.

ÇXXXIII NUIT.

L'Hypocrite.

Je desirais ardemment de voir le Jeunehomme paidomane : mais comme je lui avais donné rendevous à deux-heures, j'avais toute mon avantſoirée libre. J'étais à 9-heures-ét-demie dans la rue de-Grenelle. Une de ces vilaines Femmes, qui trafiquent de la Beauté, m'a-

borda : —Mademoiselle Sailli (me dit-elle), m'a chargée de vous prier de monter chés elle, lorsque je vous rencontrerais. —Où demeure-t-elle? —Rue d'Orleans. —Conduisez-moi.- Elle me conduisit, ét je montai chés Sailli, alors absente. Son appartement était au second, somptueusement meublé. Je ne voulus pas l'y attendre. En descendant, le premier se trouva ouvert, ét j'entrevis une jeune ét charmante Personne, qui paraissait fuir de chambre en chambre. Je demandai à la Femme, ce que c'était, que cette Jeunefille? —C'est une jeune Enfant, qu'on avait mise en pension dans une Communauté : on a dabord axactement payé ; mais enfin on a cessé tout-à-coup. La Moucharde, que vous connaissez sans-doute, a su, par une Jeune-ét-jolie-fille du faubourg Saintmarcel, qu'elle a enlevée à ses Parens, qui sont pauvres, ét qu'elle y fait élever, pour un Monsieur de haut-état, la situation ét la figure de la Jeune-Delaissée : Elle a été payer, ét avec l'attestation de deux Bijoutières de la rue Sainthonoré, ses amies, elle l'a retirée. Dabord elle l'a bien mise, en lui fesant accroire, que c'était par l'ordre des Gens qui prenaient soin d'elle autrefois: Enfin, elle la fait voir à un gros

gros Monſieur, comme Celui pour lequel elle a ſi-bien élevé l'autre: Cet Homme ſ'eſt conduit bien poliment dabord: mais enfin, comme il faut bien en venir-là, il a parlé aujourdhui, ét, dame! la Jeunefille ſe defend..... Mais elle ſe laſſera comme les Autres-. A ce mot, indigné, ſans m'embarraſſer des ſuites, hardi que j'étais de la protection de la Marquiſe, je me precipitai dans l'appartement. Je trouvai l'Homme ét la Moucharde, les ieux collés à la petite ouverture de la porte d'une chambre, où la Jeunefille ſ'était renfermée. Ils ne m'avaient pas entendu. Je les ſaiſis vigoureusement, en leur ordonnant de ſe retirer. —Ouvrez, ét ne craignez rien! (criai-je à la Jeuneperſone). Elle ouvrit auſſitôt. —Qui êtes vous? (continuai-je imperieusement): il faut me dire la verité-. La Moucharde me regardait effrayée: l'Homme ſ'aſſit, ét ne parla pas. La Jeunefille me dit: —Helas! Monſieur! je ſuis une Infortunée, abandonnée ſans-doute dès ſa naiſſance: On m'avait miſe en penſion à Villejuif: Une Dame prit ſoin de mes premières années: Je crois qu'on la nommait Mad. Duclairon... —Duclairon-! (ſ'écria l'Homme). Puis ſe

concentrant de-nouveau ſur ſa chaiſe, et ſe couvrant le viſage de ſes mains, —Continuez ? (dit-il). —Cette Dame mourut, lorſque j'eus dix-ans ; et j'en ai ſeize. Une eſpèce de Femme-de-chambre prit ſoin de moi. Un-jour elle me fit monter en voiture, et après bien des detours, nous deſcendimes dans une rue que je ne connais pas : Elle renvoya tout le monde, puis nous marchames longtemps, longtemps ! Enfin elle frappa à la porte d'un Couvent. J'y fus reçue : elle y a payé ma penſion pendant cinq-ans, me donnant en-outre tout ce qui m'était neceſſaire. Voila toute mon hiſtoire, Monſieur. Il ne m'eſt rien reſté de ce que Mad. Duclairon m'avait donné, que ſon portrait que voici. Elle le montra. L'Homme le regarda, leva les ieux au ciel, et ſe tut. —Madame (reprit la Jeuneperſonne, en montrant la Moucharde), eſt venue payer ma penſion, et me proposer de me prendre pour être ſa demoiselle de compagnie : Tout le Couvent m'a conſeillé de me jeter entre ſes bras. Je l'ai fait : Dès les premiers jours, Monſieur eſt venu : Il a montré la plûs grande piété : Il fesait des lectures : Le ſoir, avant de ſe retirer, on fesait la prière en-

commun, comme au Couvent. Mais aujourdhui, il lui a pris une frenesie, à ce qu'il m'a dit, ét il m'a ſi fort-effrayée, que je ne ſaurais m'en remettre. Je lui en demande pardon. Peutêtre ai-je tort.... Madame! excusez-moi! ne m'en voulez-pas, je vous en prie-! A ce mot, l'Homme ſe leva: —Hâ! je reſpire-! Me regardant: —Vous êtes un Homme ſage, j'eſpère: Apprenez que par le recit que vient de faire cette Enfant, dont vous voyez l'innocence, je decouvre qu'elle eſt ma fille.... Oui, oui, ma charmante Nanine! je ſuis ton père! —Hô! vous devez l'être! car Perſonne au-monde, que Mad. Duclairon, ét Celle que j'appelais ma Bonne, ne ſait que je portais ce nom-là, dans mon enfance. —Je te donnerai bien d'autres preuves-! Me regardant: —Qui êtes-vous, Monſieur? —Je ſuis le Spectateur-nocturne. —Hâ!.. j'ai entendu parler de vous à la Marquise de-M****: Vous êtes un Homme ſûr, ét je vous donnerai ma confiance-. Il ſe nomma: Je connus ſa qualité, par ſon nom: Nanine était ſa fille naturelle, parce-qu'il avait ſeduit la Mère de cette Jeune-perſonne, veuve alors, ét très-belle. Je lui dis, qu'il falait rendre Nanine

heureuse par le mariage et une bonne dot ; qu'à ce prix, j'alais le respecter. Il me frappa sur l'épaule : —Bon ! bon ! je le ferai.... (tout-bas) : Vous-autres Bonnes-gens, vous ne savez pas que le vice est quelquefois aimable.... Sans lui, par exemple, cette Enfant que je vais cherir tendrement et purement, n'existerait pas-. Je le regardai fièrement, et il ne baissa pas les ieux. Je lui dis qu'il aurait la Marquise pour surveillante. — Vous lui direz cette rencontre ?.. Hâ ! il est vrai, que vous êtes chargé de la garantir de ses vapeurs !.... Ma Fille ne couchera pas ici (ajouta-t-il) ; et je charge Monsieur (me montrant) de la reconduire à son Couvent-. J'acceptai la commission avec la plûs grande joie. En-chemin, je ne deguisai rien à Nanine. Je lui devoilai son origine, et l'état de son Père, ses dispositions, ses mœurs, son hypocrisie ; je lui dis ce qu'était la Miserable qu'elle quittait, et je l'engageai à se jeter dans les bras de la vertueuse Marquise de-M****, qui sûrement la verrait dès le lendemain. Je parlai de-même à la Superieure, dont le nom seul de Mad. Dé-M**** me fit extrêmement considerer, et je courus apprendre toutes ces choses à la vertueuse

Marquise. Je repris la suite du Plan.

III Titre: Des Conventions. I Art. *Les discussions civiles entre les Homes, ne venant que du manque à leurs engagemens, il est essenciel de leur donner une base solide. Aucune convention ne blessera les mœurs, sans quoi elle cessera d'être valable. Dans le doute, si une convention embrouillée bleſſe ou non les mœurs, le Juge invoqué la suspendra.* II Art. *Aucune convention ne pourra être suivie en execution, qu'elle n'ait été reçue par le Juge-Notaire, lequel, avant de rediger l'acte, en examinera la nature, et decidera si la convention est legale ou non: Car en tous cas, il repondra de la legalité de l'acte qu'il aura sanctionné; ce qui sera decidé par 3 des Notaireries voisines.* III Art. *Lorsque les Parties se présenteront devant un Juge-Notaire, pour contracter, il aura soin, par lui-méme, ou par l'Un de ses Assesseurs, de leur faire bien expliquer leurs volontés, bien detailler les clauses et leur fondement, par l'explication qu'ils donneront des causes: Il examinera, ou fera examiner, si Un-tiers ne souffre pas des conventions que font les Parties; et dans ce cas, il les obligerait d'appeler ce Tiers, afin de l'en-*

tendre ét d'avoir ſon conſentement, ou recevoir ſa proteſtation : Car le but de notre préſente loi eſt de prévenir tous les procès, la perte du temps qu'ils occaſionnent, les haînes qu'ils fomentent, ét les depenſes ruineuſes qu'ils neceſſitent. IV Art. *Nulle convention ne ſera ſtipulée irrevocable, qu'il n'apparaiſſe au Juge-Notaire ét à ſes Aſſeſſeurs, que l'irrevocabilité n'eſt pas nuiſible aux Parties, ou tout-aumoins qu'elle n'eſt pas eſſencielle à la nature de l'engagement; comme, par-exemple, ſi la non-irrevocabilité rendait la convention illuſoire: Les Parties ſeront exhortées à ne contracter que rarement de ces engagemens irrevocables; ét Ceux qui, en Perſones raiſonnables ét ſenſées, ne ſe lieront qu'à temps ét d'une manière conditionnelle, en ſeront loués: car il n'eſt pas de la nature de l'Homme ét des évenemens de ſa vie, d'être toujours les mêmes.* V Art. *Une convention qui obligerait, ſoit à mal-faire à ſoi-même, ſoit à ſe priver des effets naturels à l'Home ét au Citoyen, ſous quelque prétexte qu'elle ſoit préſentée, de telle manière qu'elle ſoit envélopée, ſera nulle de plein droit, ét le Juge-Notaire qui oſerait y mettre le ſceau de ſon miniſtère ſacré, en ſerait puni ſuivant la grandeur du*

préjudice fait à la Partie. VI Art. *Ne pourront non-plûs nos Sujets faire aucune convention d'interêt onereux, ou qui les oblige à payer une somme au-delà de leur fortune, quelles que soient la somme et la cause qui les determinent à s'imposer l'obligation de la payer.*

Pendant mon petit-souper, j'entretins ma respectable Amie de ce qui s'était passé entre le Jeunehomme et moi, après ma sortie de chés elle, la Nuit precedente, et je lui promis des éclaircissemens pour le lendemain. De son côté, elle m'assura bien qu'elle ne manquerait pas de voir Nanine.

Il était deux heures, quand je debouchai dans la rue Saintlouis : Je m'avançai lentement vers celle de Saintanastase : Je me tins à l'angle, et j'attendis. Trois-heures sonnèrent : quatre-heures... Personne!... J'alai jusqu'à la demeure du Jeunehomme ; j'entrevis des Seminelles placées. Je les évitai. On demenageait. Il falut savoir, où l'on alait, et je le sus. Je croyais qu'il devait y avoir des raisons, pour que le Polygyne ne fût pas venu au rendevous : mais était-ce moi qu'elles regardaient ?

Au depôt des Lettres, je trouvai : « *Il m'est absolument impossible de te-*

nir ma parole : A-demain, à la même heure. Je sais que vous vous mêlez d'écrire : J'ai bien des sujets à vous donner : Si absolument je ne pouvais vous voir, je vous les écrirais : Adieu ».

LES GARSONS-PERRUQUIERS.

Je m'en retournai sans rencontre. Mais en arrivant dans mon quartier, j'y entendis un bruit horrible. Il était cinq-heures : trois Garsons-Perruquiers, chacun à une porte de Procureur, fesaient aler à-l'envi trois marteaux, pour reveiller les Clercs, qu'ils alaient accomoder. Je fus surpris, qu'il n'y eût aucunes precautions de prises, pour la tranquilité des Citoyens fatigués, ou des pauvres Malades, qui s'assoupissent vers le point-du-jour ! Les Hommes pourraient être heureux, tranquiles ; ét ils se troublent eux-mêmes ! Celui qui souffre d'une privation, voudrait priver tout-le-monde : sans penser que par-là, il n'y aurait plus un-instant de plaisir ni de tranquilité dans la vie.

CXXXIV NUIT

L'HOMME aux *366-mille liv.* de rentes.

L'avanture de l'Homme-aux-bulletins n'avait plus rien qui tentât vivement ma curiosité : Je commençais à l'oublier

une plaisanterie : Je retournai chés Sailli, pour savoir ce qu'elle avait à me dire, et s'il y avait moyen de l'obliger. Je la trouvai seule. Après m'avoir temoigné son étonnement sur ce qui s'était passé la veille, au premier, elle m'expliqua ce qu'elle desirait : C'était un Mari, comme j'en avais procuré Un à Eustoquie, dont elle enviait le sort. Je repondis à cette Fille un-peu sevèrement, sur ses dispositions naturelles au libertinage. Elle m'assura qu'elle était changée : elle me prouva qu'elle était plûs riche qu'Eustoquie. Je ne lui demandai pas les moyens, que je presumais, et je lui laissai voir, que je me croyais obligé à m'interesser vivement pour elle *.

En la quittant, je pris par la Nouvelle-halle, que je trouvai peuplée d'une multitude de Filles. Je les considerais tristement, assis sur les bandes-de-fer des bornes du pourtour. Tandis que je rêvais, je remarquai un grand et beau Jeunehomme, qui passa plusieurs-fois devant moi, observant toutes les Filles, et parlant à Quelques-unes, mais les quittant aussitôt. Enfin il vint s'asseoir assés près de moi : Il porta sa main à son front, et dit, —Est-il possible-! Il avait

* Voyez au sujet de Sailli, le PAYSAN-PAYSANNE, T. III, p. 454 et suiv.

excité ma curiosité. Je me levai: —Monsieur, vous paraissez avoir de la douleur? Je pourrais peutêtre vous obliger? Parlez? Cherchez-vous quelque Parente? —Qui êtes-vous? (me repondit-il). —Je suis un Homme laborieux, qui travaille le jour, ét qui, le soir, est quelquefois assés heureux pour rendre service à l'Humanité: Je suis connu de la Marquise de-M****. —Je la connais aussi: Je m'informerai de vous, ét d'après ce que cette Dame me dira, peutêtre pourrai-je vous employer. —Cet Homme est riche (pensai-je); Les Riches seuls parlent avec cette assurance protectueuse!... Voulez-vous y venir à-present? (repris-je). —Êtes-vous le maître de lui parler quand vous le voulez? —Non: mais à ces heures-ci, je lui parle tous les soirs. —Vous êtes peutêtre le Spectateur-nocturne? —Oui, je le suis. —Hâ! c'est autre chose! que ne parliez-vous? Depuis longtemps, j'ai un dessein que je veux vous confier: Vous m'avez écrit une Lettre, pour une pauvre Fille de ma terre de B**: Elle m'a touché: on doit vous avoir dit que j'y ai fait droit... Il ne me reste plus que 3 cents-66-mille livres de rentes, ét j'ai resolu d'en faire un emploi utile: Je viens d'examiner les Plus-jolies de ces

Filles : Il n'en eſt pas Une qui merite qu'on ſ'intereſſe à elle : ce ſont des Ames-de-boue. —Ce ſont des Ames comme la vôtre ét la mienne : Il ne leur manque que de la culture. Cependant, voyons quel eſt votre deſſein ? —Le voici : De borner ma depenſe à 4 francs par jour, ét d'employer les 996 livres reſtantes à faire du bien à de Jeunes filles jolies, ſoit en les tirant du vice, ſoit en les preservant d'y tomber. Mon projet eſt, d'établir une maiſon-de-travail ét d'éducation, ſous une Maîtreſſe ſage, prudente, éclairée, que vous m'aiderez à choiſir ; de lui donner des Secondes, de ſon goût ét du nôtre, ét de mettre ſous ſa conduite, cent Filles, à mille francs de penſion. On les formera au travail ; on leur enſeignera ce que nous determineront des arts ; ét on leur donnera ce qu'il faudra des talens agreables : On les choiſira dans tous les âges au deſſous de vingt-ans ; obſervant que les Plûs-âgées ſeront toujours en plûs petit nombre. On en mariera dix par an, avec 20-mille francs de dot en argent clair, outre une trouſſeau bien utile ét ſagement ordonné, ſuivant l'état du Mari. Les dots me prendront deux cent ſmille livres ; les ſoixantemille livres reſtantes ſeront employées aux dix trouſſeaux par an, ét j'aurai 6-mille livres pour

moi. Je ne ferai d'autre plaisir au reſte du monde, que de recevoir une Centfille à leur recommandation, ſuppoſé qu'elle ait les qualités neceſſaires. C'eſt vous que je conſulterai, pour rendre cet Etabliſſement le plus utile poſſible, ſoit en-prenant des Innocentes, ſoit en corrigeant des Vicieuses, capables de devenir de grands ſujets.—Ce projet eſt ſuperbe! (m'écriai-je), ét vous êtes un Homme admirable! Alons en-causer avec Mad. De-M****: Elle en ſera enchantée! ét ſa prudence vous ſera très-utile, pour arrêter abſolument votre projet-.. Nous partimes. En-route, je lui dis: —Je ne crois pas, quelque belle qu'en ſoit l'idée, qu'on puiſſe amagalmer les Vicieuses, avec les Innocentes: Les Premières rendraient louche votre bel Etabliſſement: Il faut ne prendre que des Filles pures; afin que les Parris qui ſe preſenteront n'aient rien à craindre pour l'honneur de leur Maîtreſſe: par la confuſion des deux Claſſes, la honte frapperait également ſur vos Centfilles-. Il goûta d'autant plus cette raiſon, qu'il était revolté de la manière d'être des Filles-perdues.

Nous avancions en deviſant: Au-coin de la rue des-Foſſés-Saintgermain-l'Auxerrois, nous aperçumes une Femme, recouverte de ſa calèche; mais ſi bien-

faite, dont la demarche avait tant de grâce, que nous la jugeames belle. Cette Femme leva les ieux sur moi: —Há! c'eſt-vous! (me dit-elle), en me prenant le bras: Rendez-moi un ſervice important-! Au ſon de ſa voix, ét à ſa figure, que j'entrevis, je la reconnus pour la belle Roſette, qui demeurait à-côté du Fort-l'évêque. Comme je ſavais combien cette Infortunée avait de merite, malgré ſon état de modèle, qu'elle desirait de quitter, je dis au Jeune-homme riche: —Voici une Femme qui pourrait vous ſervir à retirer du vice des Filles-perdues: On pourrait la mettre à la tête d'un petit Etabliſſement à-part-... Je demandai enſuite à Roſette, ce qu'elle desirait de moi? —Un Jeune-Peintre, que vous connaiſſez, voudrait m'épouſer: j'aurais un état honnête, par le mariage, ét je vous repons de m'en rendre digne: Mais Un de ſes Confrères l'en-detourne: Obligez-moi de parler à mon Amant, ét de le fortifier contre les diſcours? —Aimez-vous le Peintre? —J'aime plûs le mariage que l'Homme, quoique Celui-ci ne me deplaise pas. —Vous voulez un état honnête? —Oui. —Hébien, nous tâcherons de vous le procurer: Quant au mariage, je ne vous en detourne pas; mais je n'oserais le

conseiller au Jeune-peintre avec vous. — Nous la conduisimes jusque chés elle. Le Jeunehomme trouvait Rosette très-aimable. Il me pria de remettre au lendemain à le presenter à la Marquise, et il resta chés elle. Je ne sais pourquoi je n'en fus pas content; Rosette était très-seduisante! Elle avait le fond du caractère honnête. Elle possedait mille charmes.... Je sortis, fâché de sa rencontre.

Arrivé chés la Marquise, je lui racontai ce que je venais de voir. Elle sourit, en me disant : — Je connais votre Jeunehomme ; il n'executera rien. C'est une tête à projets, qui n'ont jamais d'execution, parcequ'ils sont trop-beaux. Au-reste, voyez: Tâchez d'en tirer un-peu de bien; mais pas trop en-grand, de-peur d'échouer. Je savais que Mad. De-M**** était la prudence même ; je presumai qu'elle avait raison. Je lus :

IV Titre: Des Impôts. I Art. *Deux sortes d'Impôts composeront les revenus de l'État: Le premier sera une capitation personelle; le second sera territorial.* II Art. *La Capitation personelle ne consistera pas seulement dans ce qui a porté ce nom jusqu'ici; mais elle remplacera les impôts sur le vin, le sel, la viande, le bois, l'industrie, le commerce, et sera calculée d'après la consommation des*

Maisons : Et come la haute cote sera toujours un titre d'honneur, on aura en consequence la plus grande attention d'empécher certaines Gens de se faire imposer trop haut : Par-exemple, si la consommation d'un Artisan ou d'un Gagnedenier est de 3 liv. de viande par semaine, d'1 ℔ demilivre de sel, de 3 pintes de vin, de 12 demi-bûches de bois-floté, etlrst, on calculera ce qu'il payait pour toutcela, et on l'ajoûtera au taux de sa capitation personelle, mais deforte-que la taxe nouvelle soit toujours un-peu audessous de l'ancienne. Il en sera demême des Grands, à-proportion, sans que Persone au monde puisse s'attribuer la gloire de contribuer aux charges de la Chosepublique audelà du taux de sa veritable consommation. III Art. *Tous Grandsseigneurs, tous Ministres de la religion, tous Gentilhommes, tous Bourgeois, Artistes, Artisans, Manœuvres et Journaliers paieront leur capitation par semaine : Observant que les Gens non-établis solidement, ne paieront point eux-mêmes, mais par les mains de Ceux qui les occuperont, et qui en feront la retenue.* IV Art. *Il n'y aura ni Commis ni bureaux : Chaque Particulier portera sa cote-part chés le Commissaire du quartier, lequel sera toujours Un des*

Aſſeſſeurs du Juge-Notaire : il donnera des quittances imprimées en entier, ſuivant l'ordre d'un Regître, numeroté comme les maisons des Contribuables : Le Commiſſaire enverra chaque ſoir au Juge-Notaire la contribution de la journée : Et le Juge-Notaire fera porter le total, pour Paris, au Tresor-royal : Quant aux Villes, Bourgs et Villages du Royaume, le regime ſera le même, pour tous les Gens-à-la-journée ; l'Employeur retiendra l'impôt, qu'il deposera chés le Juge-Notaire, ou chés l'Aſſeſſeur du quartier, pour, par le Juge, en compter à l'Etat, de la manière ſuivante : V Art. *Dans les Villages de labour, chaque Laboureur paiera ſa contribution en nature ; tant de boiſſeaux de bléd, ſuivant la valeur de ſes terres ; laquelle denrée ſera tranſportée par les Contribuables, à un jour commode et marqué, qui ſera toujours le même : Dans les Villages mipartis, vignes* et terres, la contribution ſera en bléd et en argent, ſuivant la recolte du Cultivateur : Mais la contribution en argent ne ſera payée que lors de la vente du vin : Et pour que cette vente ſoit toujours aſſurée, le Gouvernement enverra par contrée les Marchands-de-vin, leſquels ſe-*

* Des vignes en Irlande !... Mais c'eſt un rêve.

ront obligés d'aeheter les vins bien conditionnés : Et ſi, par la faute du Cultivateur, ils ne l'étaient pas, ils reſteront à la charge de Celui-ci, à la condition de payer l'impôt double l'année ſuivante. VI Art. *Les bléds, ét autres grains, comme ſeigle, orge, aveine, ét autres, fournis par les Contribuables, ſeront deposés dans le grenier-public de la Province, pour y être employés aux besoins des Habitans des Villes, en payant par eux le prix qui ſera fixé chaque année, ou deſtinés à l'exportation, ſi la Province ſe trouve ſuffisamment fournie : Mais on ne pourra vendre le bléd à l'Etranger, que d'après une deliberation de la Province, laquelle, en-conſequence, repondra au Gouvernement du montant de la valeur du bléd, au taux fixé.* VII Art. *Chaque imposition de Village ſera portée, ſoit en nature, ſoit en argent, à 1 Ville ou Bourg d'arrondiſſement, dont le plûs éloigné des Village ne pourra l'être que de 6 lieues; lequel tranſport ſe fera ſans frais, en un ſeul jour, par le nombre d'Habitans ét de Chevaux, Anes ou Bœufs qui ſera neceſſaire, par tour; deſorte-qu'en un certain nombre d'années, tout le Bourg, ou Village ait fait ledit tranſport. Et pareillement, chaque Ville ou Bourg chef-lieu d'ar-*

rondiſſement, ſera en un, ou plusieurs jours determinés, le tranſport de toutes les contributions de ſon arrondiſſement, à la Ville-capitale de la Province, par tour; chaque Habitant contribuant de ſa perſone ét de ſes Animaux, ou de ſon argent, pour conduire ou accompagner le tranſport, par tour; deſorte-qu'au-bout de quelques années, chaqu'uns des Habitans de la Ville ou Bourg chef-lieu aient rempli le devoir de porter à la Capitale de la Province le montant des impositions. Et pareillement, une-fois l'année, à un jour fixé, d'après ceux donés aux Chef-lieux d'arrondiſſement, la Metropole de la Province fera le tranſport de la contribution provinciale, à la Capitale du Royaume: lequel tranſport ſ'effectuera aux frais de cette Metropole particulière, par contribution de ſes Habitans, leſquels paieront, ou feront ledit tranſport, à leur choix, en nombre ſuffiſant, pour que l'eſcorte ſoit ſûre ét hors de toute inſulte, ſoit par eau ſur les rivières ſeulement, ét non par mèr, ſoit par terre, ſ'il ne ſe peut autrement.

VIII Art. *Il pourrait arriver, que par le local ét la nature des depenſes à faire, les contributions d'une Province devraient y reſter: Dans ce cas, il ſera donné un ordre, par lequel la Metropole,*

ſon Juge-Notaire ét ſes Aſſeſſeurs demeureront caution ét garans du total, ét même des contributions des Provinces limitroſes qui pourraient être apportées chés eux, juſqu'au moment de l'emploi, lors duquel il leur ſera donné decharge. IX Art. *Toutes Tailles, Gabelles, Entrées, tous Dixièmes, Vingtièmes, ſeront abolis : Tous Financiers, Fermiers, Commis, Banquiers, Usuriers n'auront plus lieu.* X Art. *Il y aura une monnaie-papier, dont les plus bas effets ſeront de 300 liv., juſques ét compris 100-mille liv. ſomme la plus haute; lesquels papiers ſeront ſouſcrits par le Chancelier, ét ſerviront pour la facilité du tranſport des ſommes qu'ils repreſenteront, avec aſſignation ſur telle Province, pour les aquitter, à l'époque où elle doit verſer ſa contribution au Tresor-royal : Ce qui ſera d'une double utilité, en évitant les deplacemens; auſſi les Provinces, ét même les Diſtricts devront-ils être favorisés par tour, ét ſuivant les beſoins locaux, du paiement en papier-monaie.*

J'étais piqué contre le Jeunehomme aux-bulletins : Je ſavais ſa nouvelle demeure, ét je voulais connaître à-fond la conduite de ce Plaisant. Je paſſai neanmoins au depôt des Notes écrites, ét à mon grand étonnement, j'y trouvai celle-ci !

»Voici, Monsieur le Hibou, le titre piquant d'un Ouvrage, que je vous conseille de faire : MON HISTOIRE, *ou les Avantures très-communes d'un Jeunehomme sans qualité; d'un merite assés mince, et dont les talens sont très-bornés: Ouvrage utile aux Personnes des deux-sexes, ausquelles la Nature a donné beaucoup de desirs, et le Sort peu de fortune : Par-Moi-même en verité ».*

Ce titre me parut saillant ; mais il me convainquit, que le Jeunehomme avait voulu s'amuser par ses bulletins precedens: Au lieu d'aler à sa demeure, je repassai chés Rosette.

Je trouvai le Jeunehomme aux 366 mille livres de rentes prêt à en sortir. Il me declara, Que tous ses projets étaient changés; Que Rosette venait de le captiver à-jamais; et que puisque je la connaissais, je devais en être charmé. — Adieu ! adieu ! (m'écriai-je) beaux Rêves de filantropie. Rosette vint à-moi la larme à l'œil, en me suppliant de confirmer son nouvel Amant dans ses bonnes dispositions. Je ne repondis rien, et je sortis peu satisfait. J'ai depuis rencontré une seule-fois Rosette opulente; je lui parlai. Sa reponse fut la preuve complette de son ingratitude.

CXXXV NUIT.

SUITE DES BULLETINS.

Ainsi donc (pensais-je en sortant le lendemain), se sont évanouis ces beaux projets, qui m'avaient tant flattés !... Allons à la demeure de l'Homme aux Bulletins, et une fois-pour-toutes, sachons à quoi m'en tenir sur son compte. J'y allai : mais auparavant, je visitai le dépôt. J'y trouvai un nouveau Bulletin :

» *Vous auriez pu me remercier par deux lignes du beau Plan d'Ouvrage que je vous ai donné hier : cependant, comme je ne suis pas susceptible, en voici un autre que je vous abandonne totalement. Celui-ci n'est pas plus un Roman que le premier. Je l'intitule :* L'EDUCATION PROPRE A RENDRE NOS SEIGNEURS DES HOMMES. ¶ *Un Jeune homme est élevé comme le fils d'un Meûnier : On le place chés le Comte de-***, non en qualité de Domestique, mais comme l'Emule du Marquis de-**, fils de la Maison, et de Madem. Septimanie, sœur du Marquis. Firmin (c'est le nom du Jeune homme), sait qu'il a besoin d'appui et de se pousser ; parceque la Famille du Meûnier est très-nombreuse, et qu'il n'aura pas de fortune : ses progrès sont rapides ; il excite la jalousie du Marquis, et l'admiration de sa Jeu-*

*ne-sœur. Septimanie est belle : Firmin ne peut defendre son cœur ; il l'adore, sans esperance, et avec cette probité forte, effet d'un bon esprit et d'une sincère reconnaissance. Cependant le Comte se plaît à voir l'attachement mutuel de Septimanie et du Fils du Meûnier: Il va souvent chés le Marquis de-****, son plûs proche Voisin, homme singulier, âprement vertueux, et meprisant tous les avantages, qu'il ne tient que de ses Ancêtres. Le vieus Marquis aime autant Firmin, que le jeune Marquis le deteste. Celui-ci, indigné que Firmin ose quelquefois sourire à sa Sœur, et lui rendre les services du zèle le plûs ardent, lui cherche querelle. L'éducation est achevée. Le Comte père et le vieus Marquis mènent les deux Jeunesgens au moulin du Père de Firmin. En-chemin, pendant que Firmin s'écarte, le jeune Marquis l'accuse d'aimer Septimanie, et Septimanie de n'être pas indifferente : Le Comte lui demande, si cela est bien sûr? et il promet, que d'après des preuves certaines, il la mettra au Couvent. Le jeune Marquis s'engage à les donner. On arrive. Firmin se jète dans les bras de son Père et de sa Mère : Il leur marque le plûs tendre respect, et la plûs vive ami-*

tié à ſes Frères et à ſes Sœurs ; à l'Une de ces Dernières ſurtout, qu'on nomme Eulalie, et qui eſt ſi charmante, que le jeune Marquis eſt frappé de ſa beauté. Le bon-naturel de Firmin lui attire les careſſes et les complimens du vieus Marquis : Le Comte declare alors, qu'il eſt ſi touché de ſon bon cœur, qu'il lui donnera Septimanie, ſ'il ſe diſtingue par ſes vertus et ſon merite. On propose au Meſſinier de mettre Eulalie au Couvent, avec Septimanie ? L'Homme et la Femme y conſentent. Firmin ſe diſtingue à Paris, où on l'envoie, par ſes mœurs et par ſes progrès ; le jeune Marquis adore Eulalie malgré lui, tâche de l'oublier, et ne le peut : Cette paſſion lui donne de l'énergie, et il ſe diſtingue au ſervice : Enfin, pendant un quartier-d'hiver, on rappelle les deux Jeunes-gens ; Firmin ſervait dans la Marine ; on les reünit à table avec leurs Maîtreſſes. Septimanie était adorable ; Eulalie raviſſante : Firmin préſenta ſon reſpectueus hommage : Le Marquis declara, qu'il n'y avait de bonheur pour lui qu'avec Eulalie. On la lui accorda, mais à-condition qu'il conſentirait que Firmin devînt doublement ſon beau-frère, et qu'il promettrait de l'aimer.. Il heſitait. On n'ala pas plûs loin :

Le vieus Marquis declara, que Firmin était ſon fils, ét Eulalie ſa fille, qu'il avait voulu les préſerver de l'orgueil, en les ſubſtituant à deux Enfans qu'avait perdus la Meûnière. Cet éclairciſſement combla de joie le jeune Marquis; il ſe jeta au cou de Firmin; Septimanie rougit de bonheur ét d'amour; Eulalie fut enchantée: Mais le Frère ét la Sœur ont toujours reſpecté le Meûnier ét la Meûnière, autant que s'ils euſſent été leurs enfans ».

Après avoir lu ce plan d'Ouvrage, j'alai dans le quartier du Polygyne. Je trouvai la porte-cochere ouverte. J'entrai, resolu de demander à lui parler. Perſonne ne me dit mot: Je vis cependant une Jeune-ét-jolie-Portière, dont la demeure était ſomptueusement meublée. J'avancai. Je trouvai dans l'antichambre cinq à ſix jeunes Pages, qui ſ'amusaient entr'eux. Je demandai à parler au Maître. On m'annonça, de la part de la Marquise de-M****. Je fus introduit, ét je vis le Jeunehomme au-milieu de 23 Joliesperſonnes, qui n'aſpiraient qu'à lui plaire. J'eus d'abord la penſée qu'il avait realisé ſon projet, ét j'en étais fort ſurpris, dans notre pays, dans notre ſiècle, dans nos mœurs, ét ſous notre Police! J'alais commencer ma harangue,

harangue, après avoir decliné mon nom et ma qualité, lorſqu'il m'interrompit:

—Hâ! c'eſt vous, Monſieur le Spectateur-nocturne! Je vous attens depuis plusieurs jours; j'eſperais qu'avec votre hardieſſe, votre fineſſe, votre curioſité, vous ſeriez parvenu beaucoup plutôt juſqu'à nous! Vous me voyez, comme un bon Musulman, au milieu de mon Serail? —Monſieur (lui dis-je) vous ſavez ceque je vous ai marqué, dans une de mes reponſes. Il n'eſt pas juſte, dans un pays où le nombre des Hommes et des Femmes eſt à-peu-près égal, qu'un ſeul Homme ait trente de Celles-ci. —C'eſt mon goût à moi: Que voulez-vous que je faſſe, ſi je ne puis être heureux autrement? Il eſt de l'eſſence de tout Être-vivant de tendre au bonheur. —Oui, au bonheur qui ne nuit à Perſonne. Voila de charmantes Filles que je reconnais toutes pour des Pariſiennes, et non pour des Musulmanes: Une pudeur touchante ſe peint ſur leurs visages... Hé! quoi, Mesdames, ne meritez-vous donc pas un Homme tout-entier-? —Il faut le detromper (dit la Belle aux beaux ieux, de la rue Daufine): je ſouffre de l'opinion où il eſt. Votre but avait dabord été de lui montrer votre plan-d'aſſociation: Enſuite vous avez

voulu vous amuser : Mais je trouve que vous avez été assés loin. —Hé-bien, Monsieur le Hibou (me dit le Jeune-homme), puisqu'on ne veut plus rire, il faut parler serieusement: Je suis l'Un des trente Maris, des trente Jeunes dames que vous avez vues. Notre regime est fort bon, et nous en sommes contens, mes vingt-neuf Amis, leurs Epouses et moi : Voici nos Statuts, que je vous remets : Vous les lirez à votre aise, et vous les publierez ensuite, si vous le jugez à propos. Et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Je me retirai sans lui repondre, et j'allai chés la Marquise.

—Madame, lui dis-je en entrant, j'ai enfin le secret du Jeune-paidomane: Je viens de le voir; il m'a instruit, et m'a remis les Statuts d'une Association, que je regarde comme admirable, par deux mots que j'en ai lus. Nous les examinames; il se trouva, que c'était la même chose que ceux contenus dans son papier, que j'avais trouvé precedemment, et dont la lecture nous avait tant intrigués, dans la LXXXIII. NUIT. Après les avoir comparés, je continuai le Règlement des Rêves.

V Titre: Des Comestibles. I Art. *La culture, et le soin de tout ce qui sera comestible, comme blé et autres grains, le-*

gumes, fruits, racines, beſtiaux, vin, cidre, bière, ſeront particulièrement encouragés, comme étant la vraie ſource des richeſſes de l'État. II Art. *Ainſi, l'on encouragera par des marques-d'honneur tout excellent Laboureur, qui donnera une grande quantité de grains, ou d'autres productions propres à la nourriture ſolide, comme pomes-de-terre, navets, étlereſte; le Vigneron qui, dans le même territoire, fera de meilleur vin, ét en plûs grande quantité; ou le meilleur cidre, ou la biére la plûs forte, élrſt.* III Art. *Pour obvier aux frais de voiture, il ſera desormais ordonné, Que tous les Malfaiteurs, jadis condamnés à mort, tireront les bateaux chargés de denrées, ſans aucun autre coût de tranſport, qu'un leger peage, pour l'entretien convenable ét humain des Tireurs, lequel peage ſera ſurajoûté au prix.* IV Art. *L'équilibre entre les Pays de vin ét ceux de bléd, ſera établi par une loi fixe ét invariable, abondance ou ſterilité; le ſurprix étant inutile, quand les denrées ne vont pas à l'Étranger.* V Art. *Dans la Capitale ét les ſecondes Metropoles, où il ſe trouve des Marchands-de-bouche, comme Rôtiſſeurs, Pâtiſſiers, Charcuitiers, Traiteurs, Aubergiſtes, il n'y aura aucune gêne pour l'apprêt de*

a nourriture, en aucun temps de l'année; mais aucontraire, il ſera permis aux Gens de ces états, d'apprêter tels alimens ſains qu'ils jugeront à-propos, d'après les besoins ét le goût connus de leurs Pratiques habituelles. VI Art. *Et cependant, comme il eſt bon qu'il y ait un temps d'abſtinence de chair, ce temps ſera celui des grandes chaleurs, c'eſt-à-dire depuis le 1 ſextile (autrefois 21 juin) jour du ſolſtice, juſqu'au 20 octobre (autrefois 10 auguſte): Pendant lequel temps il ne pourra être tué en Irlande que du porc ét de la volaille, ét ſeulement la quantité de bœuf neceſſaire pour le bouillon des Malades: le gibier ſera permis, ainſi que les œufs.* VII Art. *Tout ce qui ſert à la nourriture, ſera conſideré, reſpecté; on en punira l'inutile deſtruction comme un ſacrilége: Pareillement, tout ce qui pourra ſervir d'engrais ſera précieuſement conſervé, pour être tranſporté dans les champs.* VIII Art. *Il y aura, pour les plus excellens Cultivateurs, des diſtinctions, dont ils porteront les marques ſur leur habit de travail, ét ſurtout les jours-de-fête; ét cette marque, en quelqu'endroit que ſe trouve le Cultivateur, le fera honorer dans les temples, par une place ét le pain-beni, ét dans la Ville, Bourg ou*

Village, par une invitation chés Un des Premiers de la Paroiſſe ; de pareilles Gens ne pouvant jamais être d'incommodes Parasites.

L'AMI DE LA MAISON.

En paſſant devant une maison de la rue Sainteavoie, j'y vis de la lumière, ét j'entendis beaucoup de bruit. Je voulus y entrer. Je m'aperçus que deux Hommes gardaient en-dedans la porte de l'alée, afin que Perſonne ne pût ſortir. J'attendis patiemment environ un quart-d'heure. Je vis alors arriver le Commiſſaire, avec la Garde. Il frappa imperieusement, ét les deux Hommes qui gardaient la porte l'ouvrirent. J'entrai avec la ſuite du Commiſſaire, parceque le Clerc de celle-ci me prit pour une Homme de la maiſon, ét les Gens-de-la-maiſon, pour un Satellite. Nous trouvames, dans un bel appartement au premier, un Jeune-homme de 28 ans, avec une charmante Fille de 15 à 16. Le Jeunehomme n'était aucunement troublé; mais la Jeune-perſonne était tremblante. C'était ſon Père ét ſa Mère, qui l'ayant decouverte, venaient la faire enlever, au-retour d'une partie de-bal, où Quelqu'un de leur Connaiſſance l'avait vue par hasard. Le Jeune-homme, dont le Domeſtique avait ouvert dès qu'on avait frappé, demanda

aux Parens, ce qu'ils voulaient? —Notre Fille. —Êtes-vous leur fille, mon Amie? —Helas! oui. —Votre demande eſt juſte. —C'eſt vous qui l'avez enlevée! —Non, je l'ai trouvée; mais je ne l'ai pas enlevée. —Vous l'avez enlevée il y a trois ans! —Elle n'eſt avec moi que depuis dixhuit mois!... Il faut vous expoſer ma conduite, devant Monſieur, qui, je crois, eſt ici pour la conſtater? (*montrant le Commiſſaire*). Il y a dixhuit mois (et tout ce que je vais dire peut facilement ſe prouver), j'aperçus Henriette à une fenêtre au troiſième, dans une maiſon ſuſpecte. Je n'avais jamais mis le pié dans ces endroits. Je montai hardiment. Je fus arrêté au premier par une Groſſe-femme, avec laquelle je m'expliquai. Je fus introduit, et l'on nous laiſſa ſeuls. La Jeune perſonne me parut douce et triſte. Je l'interrogeai. Elle avait été ſeduite et trompée; mais par un heureux concours de circonſtances, elle avait juſqu'à ce moment échappé naturellement au vice.... Je vous taîrai d'autres details: C'eſt-à vous à voïr, ſi par votre conduite envers elle, vous n'avez pas été la cauſe de ſa fuite de chés vous-.... Les Parens convinrent, qu'ils l'avaient maltraitée, parcequ'un Homme de leurs Amis, ne

ceſſait de la faire accuser par la Domeſtique, de mille defauts qu'elle n'avait pas. —C'eſt ce Miserable (reprit le Jeune-homme), qui a fait tout le mal, à-l'aide de la perfide Domeſtique, qu'il avait gâgnée. Il reüſſit juſqu'à un certain point. Mais, comme vous ſavez, il perit peu de jours après, on croit, par la vengeance du Frère d'une autre Jeune-perſonne ſeduite... Henriette ſe trouva donc à-la-merci d'une Femme corrompue, qui l'amadoua, ét tâcha de gâgner ét ſa confiance, ét ſon affection, pour la perdre plûs ſûrement. Cette ſeduction fut longue! parceque la Groſſe-femme en eſperait un dedomagement ſi fort, qu'elle ne voulait rien riſquer. Ce fut à l'époque du plûs grand danger pour Henriette, que je l'aperçus à la fenêtre, une ſeconde au-plûs. Je fus enchanté de trouver une Fille de cette eſpèce! J'ai de la fortune; je proposai à la Groſſe-femme de me ceder ſon Elève. Elle fit ſes arrangemens, ét j'emmenai Henriette de ſon aveu. Arrivés tous-deux chés moi, je fus touché de ſa naïve innocence: Je voulais connaître la condition de ſes Parens; une Fille auſſi bien-élevée, auſſi decente devait avoir reçu la meilleure éducation. A-force de prières, ét de marques d'interêt, elle m'avoua tout. Alors,

voici le parti que je pris : Ce fut de reſpecter l'innocence d'Henriette; de retablir ceux de ſes principes qu'on avait attaqués, ét d'attendre l'occasion favorable, pour l'aveu de ſes Parens, ſi je la trouvais digne d'être mon épouse. Pour cela, il falait mieux la connaître. Au bout d'un an, je fus entièrement determiné. Je cherchai alors à me lier avec Quelqu'un de votre connaiſſance. Cela m'a pris tout le reſte du temps : Mais enfin j'y ſuis parvenu, ét M. De-Michu, votre parent, ſait que j'ai deja ſondé ſes diſpositions. —C'eſt de vous qu'il nous a parlé! (ſ'écrièrent le Père ét la Mère, la larme à l'œil)... C'eſt de moi. —O bon Jeunehomme! Apprenez que nous avons perdu notre Fils, ét que cette Enfant, que vous avez preservée, ét que vous nous demandez pour épouse, eſt à-preſent notre unique conſolation-! A ces mots M. le Commiſſaire ſalua, fit ſigne à ſon Eſcorte de le ſuivre, ét ſortit. Je reſtai. On me regarda. Je me fis connaître, ét je felicitai le Jeunehomme de ſes ſentimens. Il aſſura, que d'après la connaiſſance qu'il avait du caractère d'Henriette, il la preferait à toutes les autres Femmes. Je me retirai fort-édifié, en promettant que j'inſtruirais Mad. De-M**** de ce que je venais de voir.

CXXXVI NUIT.

La Nouvelle-Halle.

Le 18 juillet 1772, la Marquise fut obligée d'aler dans une de ses terres, où sa presence était necessaire à ses Vassaux. Elle ne partait qu'à dix-heures; je courus lui dire adieu, et pendant les préparatifs de ses Gens, je repris ma lecture:

VI Titre: Des Mois; des Loix, Poids et Mesures: I Art. *Pour se conformer à la nature, et au bon-sens, le 1 du 1 mois de l'année, sera fixé au jour du solstice d'hiver, point auquel les jours recommencent à grandir: Et comme les mois romains sont insignifians et denaturés, ils ne porteront plus que des noms numeraux; Janvier, commençant au 21 X.bre, s'appellera Primobre; Fevrier, Duobre; Mars, Triobre; Avril, Quartile; Mai, Quintile; Juin, Sextile; Juillet, Septembre; Auguste, Octobre; Septembre, Novembre; Octobre, Decembre; Novembre, Onzobre, enfin Decembre notre douzième, et non-pas notre dixième mois, comme chés les premiers Romains, Douzobre: Duobre aura 29 jours, et 30 aux années bisduobres (mal-nomées bissextiles), et l'on en retranchera un au nouvel Octobre, afin de rendre un jour au 1 semestre, qui en a 3 de moins: Et Douzobre finira le 20 Decembre actuel.*

II Art. *Pareillement, il n'y aura qu'une seule et même loi pour tout le Royaume, et par la presente, nous abolissons toutes loix, coutumes et usages particuliers: Voulons que dans tous nos Etats, les Livres-de-prières soient les mêmes, pour Ceux d'une même communion, sans égard à la difference du Diocèse: On identifiera autant que possible les liturgies des differentes comunions.* III Art. *Dans tout notre Royaume, on n'aura qu'un seul et même poids, sur l'étalon conservé dans notre Capitale: la Livre sera de 16 onces, etlrst. Toutes les mesures seront pareillement les mêmes, afin qu'on s'entende plûs facilement d'une Province à l'autre, quand il s'agira de l'échange des denrées: Ainsi le septier sera la grande mesure, laquelle pèsera cent livres; le boisseau sera la moitié du septier, et la quarte la moitié du boisseau: Pour les liquides, le muid contiendra 240 pintes, le tonneau la moitié du muid, le quarteau la moitié du tonneau, le barril la moitié du quart, le broc la moitié du barril: La pinte pèsera 2 livres de liqueur; la chopine la moitié; il y aura une mesure tiers, une mesure quart, et une mesure huit, ou d'un gobelet.* IV Art. *Quant aux mesures de longueur, le piéd sera de 12*

pouces naturels, divisés en 12 lignes : la toise sera de 6 piéds, la lieue de 5-cents toises, ou 3000 piéds : chaque mille sera marqué par une pierre, chaque lieue par une plûs grande, et chaque 10 lieues par une colonne.

Il n'était que 9-heures-un-quart, lorsque je pris congé de Mad. De-M****. Ainsi, je me trouvai seul, à dater du soir de ce même jour. Je ne sais par quel pressentiment, j'alai m'asseoir en-face du n.° 14, en pensant à Victoire, que je ne voyais plus. J'y étais depuis quelques instans, repassant dans ma memoire les années écoulées, quand je vis deux Libertins poursuivre une Fille de la plûs jolie et de la plûs delicate figure. Ils lui donnaient des coups de baguette fortement appliqués. Quoique ce fût une vile Creature, je fus touché de compassion pour elle, et transporté d'indignation contre les deux Libertins : Je me levai, je m'élançai sur eux : Celui que j'attrapai tomba, et roula sous moi. Je le crus assés puni. Je le laissai, heureusement ! car son Camarade tirant de sa canne une épée traîtresse, alait m'en percer. J'avais toujours, lorsque j'étais en manteau, mon cheval de-crocheteur. Je m'en servis pour parer dabord : puis ayant été assés heureux pour faire fau-

ter le poignard, je le brisai. La Fille cependant m'attendait sur une porte de boutique. Mes Adversaires disparurent tous-deux, ét j'alai à la Jeune-Infortunée, qui me pria de la conduire chés elle. —Quel metier faites-vous-là (lui dis-je), avec cette figure angelique! —Hâ! (me dit-elle), si vous me connaissiez-! Elle me prit le bras: —Reconduisez moi-. Je la remenai chés elle. —Rendez-moi service (me dit-elle en entrant): Trouvez-moi une Dame, qui reponde de moi, ét placez-moi femme-de-chambre: Je fais coifer ét travailler en-modes: je chante agreablement, ét je fais la musique; je pince la harpe, je m'accompagne de la guittare ét de la mandoline. —Mais qui êtes-vous donc? —La Fille-naturelle d'un ***, qui m'avait fait bien élever: Il est mort subitement, ét de l'abondance, je suis passée à la misère la plus profonde. Ceux qui se donnaient pour Amis de mon Père, m'avilirent les premiers, sans commiseration, ét l'Un d'eux m'a mise dans l'état où vous me voyez, sans égard pour mes prières, de me placer femme-de-chambre, ou toute-autre-chose-. Je saisis la main de la Jeunefille: —Vive Dieu! Mademoiselle! (lui dis-je), dès demain votre sort sera changé. La Deesse qui doit le

changer eſt abſente : mais elle ne me desavoûra pas. Conſentez d'entrer dès ce ſoir dans une Communauté, où l'on paiera votre penſion, ét en ſortant de-là, vous aurez une place audeſſus de ce que vous demandez. La Jeuneperſonne me fit m'expliquer davantage. Je lui donnai tous les details neceſſaires. Suffisamment inſtruite, elle fit une action qui me donna une haute-opinion d'elle : Je la vis tomber à mes genoux, fondante en larmes : —Vous êtes un Ange (me dit-elle), qui me ſauvez de plus d'un peril : les deux Miserables, que vous avez mis en-fuite, ne me maltraitaient, que parceque je n'ai pas voulu être à eux, ét ils devaient me faire enlever ſous peu de jours. —Ce malheur peut vous arriver ce ſoir : Suivez-moi. Elle arrangea ſes effets, paya ſon loyer ; j'alai chercher un fiacre ; on y mit ſes paquets, ét nous partimes. Au-coin de la rue du-Four, nous aperçumes les deux Infames, avec le Commiſſaire ét la Garde : Nous arrêtames, ét nous les vîmes entrer dans la maison de la Jeune-Pulquerie. Nous nous éloignames. Pulquerie ne pouvait contenir les marques de ſa reconnaiſſance. Nous arrivames bientôt. On me connaiſſait. On la recut. Je revins auſſitôt à la Nouvelle-Hâlle.

Le Commiſſaire et la Garde étaient encore chés Pulquerie, dont l'Aide-magiſtrat avait fait ouvrir la porte. On perquerait partout, mais envain. Je ne voulus pas me montrer : J'envoyai ſeulement dire au Commiſſaire, Qu'il était bien-bon de ſe rendre l'inſtrument de la vengeance de deux Droles; Que la Demoiselle qu'il cherchait était pour-jamais à l'abri de leurs inſultes et de leurs attentats, parcequ'elle venait de quitter le vice. Je le vis s'en retourner avec la Garde. Les deux Miserables reſtèrent à rôder dans le quartier. Lorſque le Commiſſaire fut ſuffisamment éloigné, je me laiſſai voir. Je ne les aurais jamais crus ſi lâches ! Il s'enfuirent avec la celerité du Cerf pourſuivi par les Limiers. Je ne vis rien de remarquable le reſte de ma tournée.

CXXXVII NUIT.

SUITE DE LA NOUVELLE-HALLE.

Je revins la nuit ſuivante dans le même quartier que la veille : Je m'aſſis au même endroit vis-à-vis le n.° 14. Je me levai enſuite, pour me promener un peu. Ce fut alors que je fis une des plûs agreables rencontres de ma vie. Une Jolie-petite-Perſonne, en-robe de tafetas-des-Indes, venait hâtivement par la rue Du-jour. Sur la place du Portail, trois

Espions-fouteneurs l'entourèrent, pour savoir ce qu'elle était: Car aucune Fille-publique ne peut exister sur le pavé de Paris, sans l'attache de ces Êtres-vils. La Jeune personne n'était pas ce qu'ils pensaient, elle ne concevait rien à leurs propos: seulement elle eut peur, et se mit à fuir. Il l'environnèrent à l'entrée de la rue Oblin, et lui fermèrent le passage. Elle était tremblante. Je m'avançai; je pris, sans parler, la main de la Demoiselle, en lui disant: —Vous avez bien tardé! L'on vous attend-! Elle ne savait trop si elle devait prendre confiance en moi. Cependant, comme les Miserables s'éloignaient, je lui dis: —C'est exprès que je m'exprime de-la-sorte: Alez tranquilement chés vous-. Elle me remercia: Je la vis entrer au n.° 14. J'étais curieux de connaître une si Jolie personne, qui avait l'air honnête, à ne pas s'y tromper. Je montai presque sur ses pas, et j'entendis ouvrir la porte. Un-instant après, elle passa, un flambeau à la main, chés sa Voisine. J'écoutai, sans être vu. —Há! Madame Louison (dit-elle en s'asseyant), je viens d'être attaquée, pour la premiere-fois de ma vie!... Tout ici-près, vis-à-vis Sainteustache, sans un Homme fort-honnête, et que je ne connais pas, je ne sais en-

verité ce qu'on m'aurait fait! —Une Jeune perſonne de votre age s'expose, en ſortant le ſoir (repondit la Voisine), ſurtout quand elle a votre figure. —Mais qu'a donc ma figure? Perſonne ne m'a jamais parlé à Verſailles, pendant quinze-ans! —C'eſt que vous etes venue à Paris, precisement dans le temps où l'on parle aux Filles. —Soit. Mais je n'oserai plus ſortir ſeule; et cela eſt bien desagreable! —Vous aurez bien raison, Mademoiselle Louise, de prendre des precautions!... Mais puiſque vous me parlez ſur ce ton, aujourdhui, permettez-moi de vous faire une queſtion? Que faites-vous, ici à Paris, ſeule, ſans Parens, independante, à l'âge que vous avez? —Si vous me l'aviez demandé plûtôt, Madame, je vous l'aurais dit! J'ai penſé que vous le ſaviez. A ces mots, un gros Homme que je n'avais pas encore entendu, et qui avait l'encolure et les cheveux d'un Maitre-d'école de Village, ſortit d'un cabinet, et dit gravement: —Ma Femme, il ne faut pas que la curiosité nous domine au-point de nous faire commettre des indiſcretions! Il eſt toujours impoli de dire à Quelqu'un, Qui êtes-vous? que faites-vous? et d'avoir l'air d'être tourmenté par l'envie de tout ſavoir. —O mondieu, Monſieur, point-du-tout! (dit l'aimable Louise):

Je ſuis toute-prête de dire à Madame ce qu'elle demande; ét même cela me fera plaiſir. —En ce cas, je me retire. —Non, non! Monſieur, reſtez, je vous en prie! —Soit: je vous obéïs; car je ne ſuis aucunement curieux.

—Je ſuis orfeline, depuis un an (reprit Louise): Mon Tuteur, qui demeure à Paris, m'y a fait venir, ét comme il eſt marié, qu'il a des Enfans, ét une ſeconde Femme fort-jalouse, il n'a pas osé me prendre chés lui. Jamais il ne parle de moi à la maison: de toute ſa Famille, il n'y a que ſon Fils-aîné qui me connaiſſe, ét qui vient aſſés ſouvent me voir. —Hà! j'entens! (dit le gros Voisin: Ce qui prouve qu'il avait remarqué les visites du Jeunehomme). —Je demeure ſeule (continua Louise); parceque mon Tuteur ne veut me donner aucune de ſes Connaiſſances en Femme; il dit, qu'il les craint. Une Femme-au-mois eſt ſeulement chargée de faire ce qui pourrait me gâter dans mon petit menage. Je nomme le Jeunehomme mon Frère: ſon Père l'a voulu. Quelquefois le Père ét le Fils commandent un dîner au Traiteur, afin de manger avec moi: Ils m'aiment beaucoup, ét ils ſe plaisent à ces petites parties, comme ils les appèlent. Mon Tuteur m'a pourtant doné une Compagne de promenade: C'eſt une Orfeline comme moi, pupile d'Un de

ſes Amis, qui en agit tout-comme lui avec moi, par les mêmes raisons: la ſeule difference, c'eſt que n'ayant que des Filles, comme mon Tuteur n'a que des garſons, ſa confidente eſt ſa Fille-aînée. Vous les avez vues ici quelquefois toutes-deux. —Oui! (dit le gros Voisin), ét ce ſont de charmantes Perſonnes! ſurtout la Grande-mince. —C'eſt l'Orfeline (reprit Louise). Nous nous aimons tendrement! car c'eſt le meilleur cœur qui ſoit au monde. Nous nous traitons de ſœurs toutes-trois, ét quelquefois nous alons nous promener tous-ſix, les deux Tuteurs, le Fils, mes deux Amies ét moi. Mon Tuteur ét le ſien ſe proposent de nous marier, dès qu'ils auront trouvé des Partis convenables; ét l'on en a deja Un pour Terèse: Le Fils de mon Tuteur eſt pour la Fille du ſien, ét tout s'arrangera le mieux-du-monde, quand on aura trouvé ce qu'il me faut. Voila tout.

—Hâ! c'eſt fort-bien, mon aimable Voiſine! (dit la Femme du gros Homme). —Admirable! (s'écria Celui-ci): Mais quand les choses n'auraient pas été auſſi belles, croyez que ma Femme ét moi, nous avons l'eſprit trop bien fait, pour condanner! les jugemens temeraires ſont très-criminels! La Jeune perſonne ſalua ſes Voisins, ét rentra chés elle. La Femme qui la ſervait vint lui mettre ſon cou-

vert, et elle soupa seule, en causant avec la Femme.

—Je croyais que Madem. Terèse souperait avec vous? —Non, elle est restée rue Montmartre, chés Une de ses Amies, qui est malade, et je suis revenue seule. (Elle raconta son attaque). —L'Homme qui vous a debarrassée de ces Poliçons, n'a-t-il pas un manteau bleu? —Mais, oui! —Je le connais! Je le vois souvent le soir dans les rues: Je l'ai rencontré dans tous les quartiers. C'est un honnête-homme, à ce qu'on dit; et il a rendu service, même hier encore, à une Jeune fille, dont je connais la Cuisinière, qui est sans condition de ç'te affaire-là: Elle était perdue sans lui... Les a-t-il rossés? —Non; il est venu me prendre au-milieu d'eux. —Hô! vous avez eu-là bien du bonheur!... Si vous le revoyez, remerciez-le: vous ne risquez rien: Tenez, vous le verrez de vote fenêtre: et s'il est dans la Nouvelle-Halle, soyez sans-crainte. —Vous me donnez une bonne idée de lui!... Mais vous êtes bien-sûre? —Hô! sûre comme de moi-même; car je sais encore d'autres traits de lui-...

En ce-moment, j'entendis monter à l'étage où j'étais, et je fus obligé de descendre. Il était l'heure où la clochette avertit de fermer les portes dans la Nou-

velle-Hâlle, ét je ne pus remonter. Je demeurai environ une demi-heure encore : je vis disparaître la lumière chés Louise, ét j'alais me retirer, quand je vis sortir la Femme.

Elle prit la rue Oblin, ét celle Dujour, pour se rendre dans la rue Montmartre. Elle frappa. On vint lui ouvrir, ét j'entendis qu'elle disait, Qu'elle venait chercher Madem. Terèse. J'attendis. Quelques minutes après, elles sortirent. Terèse était grande, faite au tour, ét un-peu rieuse. Je me laissai voir. Aussitôt je m'aperçus que la Femme parlait de moi. Terèse se retournait souvent, ét paraissait s'applaudir de ce que je fesais la même route qu'elles. Je ne m'avançai pas. Je les vis rentrer, rue de-Bourbon, dans une maison, que je remarquai. Je continuai ma route, ét je m'en revins par la rue Neuve-saint-eustache, la Place des-Victoires, étrst. L'Homme-du-Peuple qui bat sa Femme.

Il était onze-heures. Vis-à-vis la rue des Bonsenfans, ét celle Coquillière, j'entendis crier une Femme ét une petite Fille. Je courus à l'entrée de la première rue, où la scène se passait. J'aperçus un Homme ivre, qui traînait par les cheveux une Femme renversée par terre : La petite Fille de 12 à 13 ans, criait : —Maman! Papa! laissez-la donc-!

Elle tiraillait ſon Père, qui la renverſa d'un coup-de-poing. Je ſautai ſur ce Tigre, mais je ne le frappai pas. Je delivrai la Femme, ét je m'informai, en contenant l'Ivrogne. Il était ſeparé de ſon Epouse, qu'il avait abandonnée, ét il venait la maltraiter, toutes-les-fois qu'il s'enivrait. Cette Infortunée avait trois Enfans, qu'elle nourriſſait du produit de ſon travail, ét d'un petit commerce de bonnets-ronds, de vieilles hardes, qu'elle racommodait pour les revendre. J'écoutai ce qu'elle me disait: Les Voiſins en confirmèrent la verité. Je tenais l'Ivrogne au collet. Je le conduisis ſeul chés le Commiſſaire, ſuivi de la Femme, des Enfans ét des Voisins. Mon manteau-bleu me fesait reſpecter. Quand nous fumes devant l'Officier-public, j'exposai ce que je venais de voir: les Voisins donnèrent leur temoignage; la Femme porta ſes plaintes. L'Homme, en qualité de Mari, alait être renvoyé, avec exhortation de ſe mieux conduire: Mais il fut tellement inſolent envers le Commiſſaire, qu'on fut obligé de faire appeler la Garde, qui le conduisit en priſon, pour cause d'irreverence. Je me proposai de mettre cette Femme ſous la ſauvegarde de la Marquise; ét ce ne fut pas envain. Par ſa protection puiſſante, la malheureuse Epouse ét Mère eſt aujourdhui tranquile.

Je repassai par la Nouvelle-Hâlle. L'excès d'insolence des Êtres-vils dont j'ai parlé, est inconcevable! Ils avaient eu l'art de faire servir un memoire de Voisinage, en le falsifiant, contre la jeune Louise, et l'on était à sa porte. Je courus aussitôt chés l'Epicier Anselme, que je forçai de se lever, et de venir, comme preposé à la location des logemens de la Nouvelle-Hâle, parler au Commissaire. Cet Homme parut avec son regître: Il regarda le n.°, et dit au Commissaire: —On vous a trompé: Tout est regulier dans cette maison. Dailleurs, le pourtour est privilegié. Remettez à demain-. Je m'approchai pour-lors, afin d'expliquer au Commissaire toute la trame de la veille, et de cette nuit. Je dis ce que j'avais fait de la Jeune-infortunée; comment je venais de délivrer Louise, et ce qu'elle était. Le Commissaire fut juste: Il se retourna, serra la main du Sergent, et les trois Gredins furent arrêtés. On les conduisit au Fort-l'évêque, aux applaudissemens de toute l'Assistance, qui multiplia les recits des horreurs qu'ils commettaient tous-les-jours. Je me retirai content.

¶ *En-finissant la 1.re* Livraison, *j'engage mes Lecteurs à considerer les Systêmes-de-physique qu'on y trouve, comme de simples hypothèses: Pene-*

tré de reſpect pour la Religion et les Lois de mon Pays, je deteſte tout ce qui pourrait y porter atteinte. Je n'ai fait qu'exposer diverſes opinions.

Table de la VI.me Partie, *Tome III.*

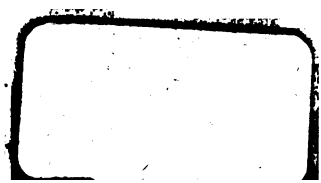
CIX	Nuit.	*Avanture de Desiree.*	1199
		Suite de l'Epouse malheureuse.	1204
CX	Nuit.	*Suite : La Rue Saintdominique.*	1205
CXI	Nuit.	*La Place Louis-XV.*	1218
CXII	Nuit.	*Le Jardin-des-Plantes.*	1224
		La Fille qui s'évade.	1227
CXIII	Nuit.	*Suite du Jardin-des-Plantes.*	1229
		Suite de la Fille qui s'eſt évadée.	1232
CXIV	Nuit.	*Jardin de l'Hôtel-Soubise.*	1233
		La Malade par fineſſe.	1239
CXV	Nuit.	*L'Arſenal.*	1241
CXVI	Nuit.	*Suite de l'Arſenal.*	1247
		Conclusion du Frère jaloux.	1252
CXVII	Nuit.	*Les Boulevards du-Temple.*	1256
		La Jolie-femme ſans Enfans.	1257
		L'Ennemi de ſon Siècle	1266
CXVIII	Nuit.	*Suite des Beaux-Boulevards.*	1267
		La fauſſe Maguelone.	1271
CXIX	Nuit.	*La vraie Maguelone.*	1280
		Duel de deux Bourgeois.	1287
CXX	Nuit.	*Suite : Marguerite.*	1289
		Suite : La Fille imprudente.	1294
CXXI	Nuit.	*La Foire Saintlaurent.*	1296
		Duel de deux Abbés.	1301
CXXII	Nuit.	*Suite : Nicolet.*	1303
CXXIII	Nuit.	*Suite : Renette. (un fort.*	1313
		Zaïre : ou la Jolie-Fille qui veut	1317
CXXIV	Nuit.	*La belle Nuit de gelée.*	1324
CXXV	Nuit.	*Duel de deux Soldats.*	1330
		L'Homme ſauté par la fenêtre.	1333
CXXVI	Nuit.	*L'Homme qui ne dépenſe rien.*	1337
		La Femme qu'on jète par la fenêtre.	1344
CXXVII	Nuit.	*La Petite-Chandelière.*	1345
		La Fille qui tombe par la fenêtre.	1348
CXXVIII	Nuit.	*Suite de la Petite-Chandelière,*	1349
		Le Brutal.	1352
CXXIX	Nuit.	*Suite de la Petite-Chandelière.*	1354
		Le Coucher, le Rêve et le Reveil.	1356
		L'Indigniſé.	1364

1440
CXXX Nuit. *L'Homme qui menace.* 1367
Le Rêve 1370 : *Les Bulletins.* 1370
CXXXI Nuit. *Les Titres d'Ouvrages.* 1374
Code civil. I Titre. Propriété. 1378
Suite de la Petite-Chandelière. 1379
Suite des Bulletins. 1388
CXXXII Nuit. *La Petite-Convicionte.* 1381
Suite des Bulletins. 1385
II Titre : Les Juges. 1386
CXXXIII Nuit. *L'Hypocrite.* 1391
III Titre : Des Conventions. 1393
CXXXIV Nuit. *L'Homme-aux-366-mil.-de-rente.* 1400
IV Titre : Des Impôts. 1406
Mon Histoire (*Bulletin*). 1412
CXXXV Nuit. *Suite des Bulletins.* 1413
L'Education des Seigneurs. 1414
V Titre : Des Comestibles. 1418
L'Ami de la Maison. 1421
CXXXVI Nuit. *La Nouvelle-Hôlle.* 1425
VI Titre : Mois, Lois, Poids et Mesures.
CXXXVII Nuit. *Suite de la Nouvelle-Hôlle.* 1430
L'Homme-du-peuple qui bat sa Femme. 32

Juvenales qui se trouvent dans les V-VI PARTIES.

P. 1042, *Drame Les Fa..tes, fin du III Vol de Parisienn.*
P. 1124, *Juvenale dans la Découverte-australe, T. IV, p.* 401.
P. 1233. 4 *Juv. T. IV du Paysan-Pays.-pervertis, p.* 449.
P. 1167, *Juvenale à la fin du IV Vol, des Françaises.*
Page 1168, *les* 150 *et* 151 *Contemporaines citées.*
P. 1173, *à la fin du III Vol. de la Malédict.-paternelle.*
Page 1176, *Découverte-australe, IV Vol. p.* 372.
P. 1188, *T. IV du Paysan Paysanne-pervertis, p.* 126.
T. III, p. 1204, *Paysan Paysanne-pervertis, T. IV, p* 139.
Idem, p. 1213, *Pays.-Pays.-pervertis, T. III, p.* 130.
P. 1226, *Juvenale citée, T. IV, p.* 84 *du P.-P.-pervertis.*
P. 1232, *T IV du Paysan-Paysanne-pervertis, p.* 121.
Substituez ici le Petit-Marchand-de-laines, dans la IV Part. d'O-Ribeau, p. 486.
P. 1239, *dans les Françaises, II Volume, p* 63.
P. 1247, *Fin du T. IV de la Découverte-australe, p.* 387.
P. 1252, *dans les Françaises, II Volume, p.* 113.
Page 1257, *les* 176-177 *Contemporaines citées.*
Page 1275, *dans les Françaises, II Volume, p.* 131.
P. 1270, *à la fin du T. IV des Françaises, p.* 444.
P. 1280, *dans les Françaises, III Vol. p.* 179.
P. 1313, *dans le III Vol. des Françaises, p.* 27.
P 1329, *dans le III Vol. des Françaises, p.* 141.

FIN de la VI Partie, et du Tome III.

On ne met les 6 Parties qu'à la 1. pour éviter l'embarras du gratis.

NOV 29 1930